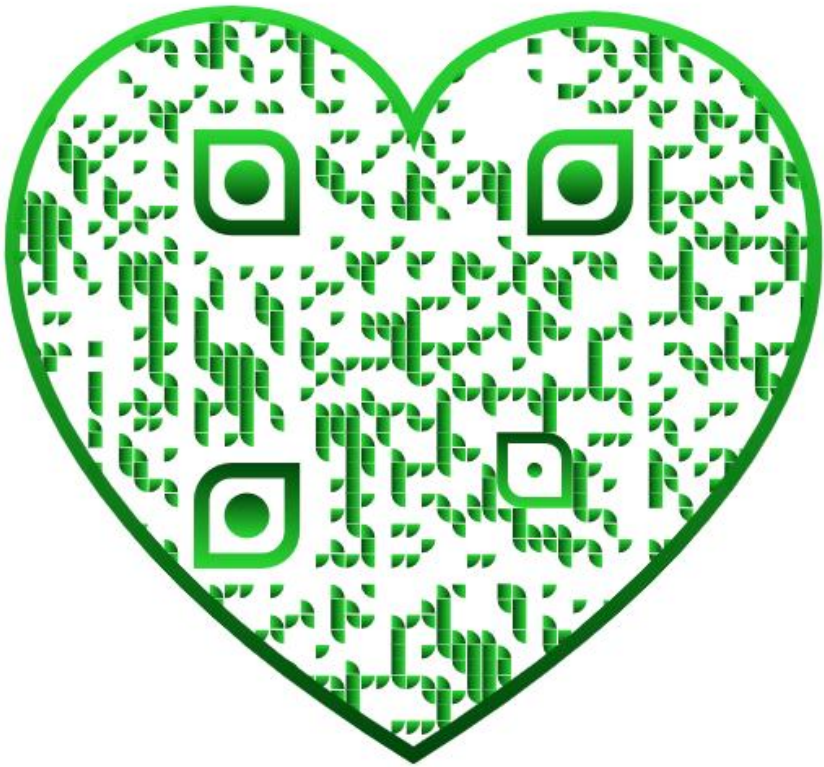
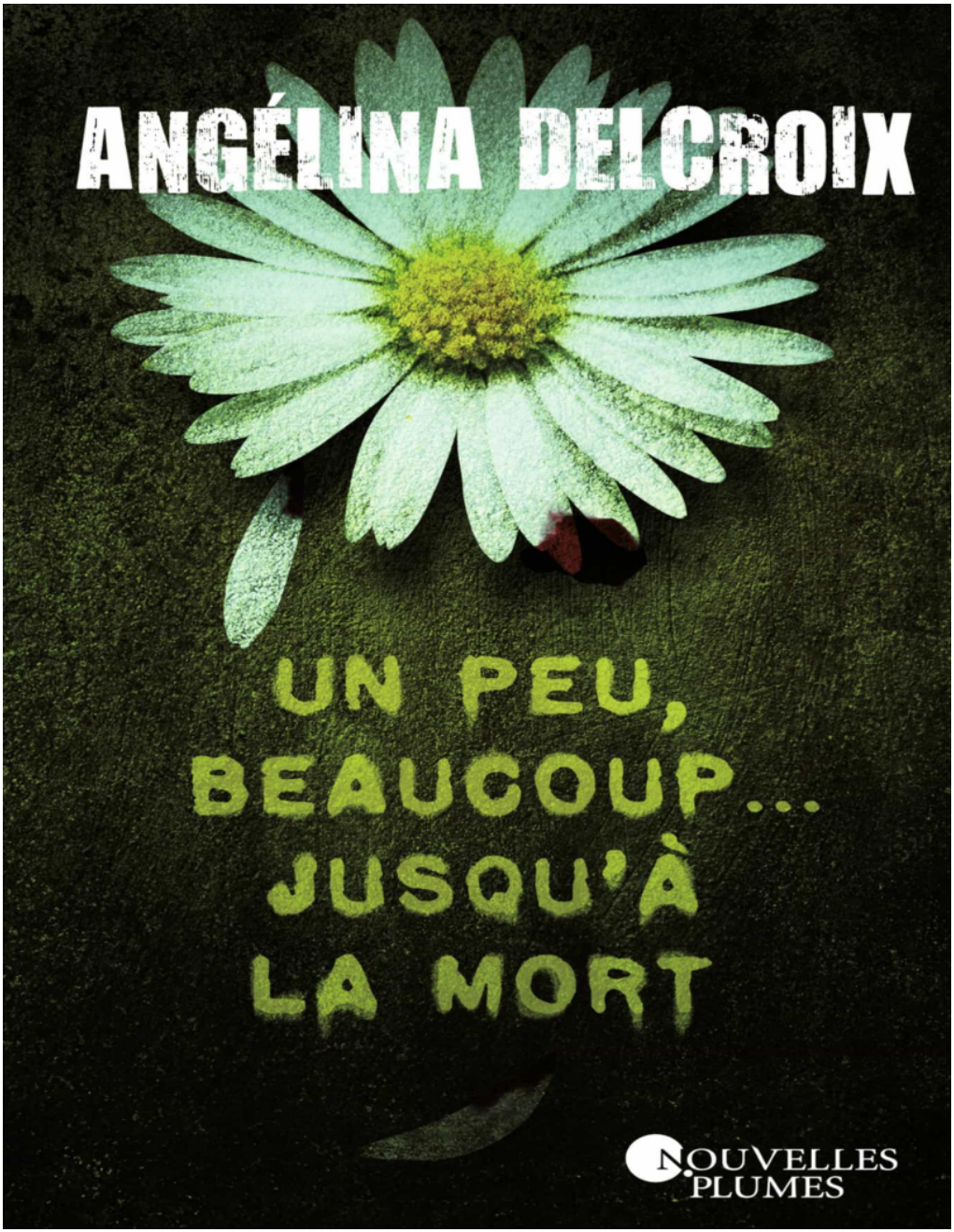
ANGÉLINA DELCROIX

UN PEU, BEAUCOUP... JUSQU'À LA MORT

NOUVELLES PLUMES




ANGÉLINA DELCROIX
UN PEU, BEAUCOUP... JUSQU'À LA MORT
NOUVELLES PLUMES

Sommaire

1. Couverture
2. Du même auteur
3. Page de titre
4. Prologue
5. Partie 1 - Confession
    1. Chapitre 1
    2. Chapitre 2
    3. Chapitre 3
    4. Chapitre 4
    5. Chapitre 5
    6. Chapitre 6
    7. Chapitre 7
    8. Chapitre 8
    9. Chapitre 9
    10. Chapitre 10
    11. Chapitre 11
    12. Chapitre 12
    13. Chapitre 13
    14. Chapitre 14
    15. Chapitre 15
    16. Chapitre 16
    17. Chapitre 17
    18. Chapitre 18
    19. Chapitre 19
    20. Chapitre 20
    21. Chapitre 21
    22. Chapitre 22
    23. Chapitre 23
    24. Chapitre 24
    25. Chapitre 25
    26. Chapitre 26
6. Partie 2 - Claustration
    1. Chapitre 27
    2. Chapitre 28
    3. Chapitre 29
    4. Chapitre 30
    5. Chapitre 31
    6. Chapitre 32
    7. Chapitre 33
    8. Chapitre 34

9. Chapitre 35
10. Chapitre 36
11. Chapitre 37
12. Chapitre 38
13. Chapitre 39
14. Chapitre 40
15. Chapitre 41
16. Chapitre 42
17. Chapitre 43
18. Chapitre 44
19. Chapitre 45
20. Chapitre 46
21. Chapitre 47
22. Chapitre 48
23. Chapitre 49
24. Chapitre 50
25. Chapitre 51
26. Chapitre 52
27. Chapitre 53
28. Chapitre 54
29. Chapitre 55
30. Chapitre 56
31. Chapitre 57
32. Chapitre 58
33. Chapitre 59
34. Chapitre 60

7. Partie 3 - Trahison
    1. Chapitre 61
    2. Chapitre 62
    3. Chapitre 63
    4. Chapitre 64
    5. Chapitre 65
    6. Chapitre 66
    7. Chapitre 67
    8. Chapitre 68
    9. Chapitre 69
    10. Chapitre 70
    11. Chapitre 71
    12. Chapitre 72
    13. Chapitre 73
    14. Chapitre 74
    15. Chapitre 75
    16. Chapitre 76
    17. Chapitre 77

18. Chapitre 78
19. Chapitre 79
20. Chapitre 80
21. Chapitre 81
22. Chapitre 82
23. Chapitre 83
24. Chapitre 84

8. Partie 4 - Dénonciation
    1. Chapitre 85
    2. Chapitre 86
    3. Chapitre 87
    4. Chapitre 88
    5. Chapitre 89
    6. Chapitre 90
    7. Chapitre 91
    8. Chapitre 92
    9. Chapitre 93
    10. Chapitre 94
    11. Chapitre 95
    12. Chapitre 96
    13. Chapitre 97
    14. Chapitre 98
    15. Chapitre 99
    16. Chapitre 100
    17. Chapitre 101
    18. Chapitre 102
    19. Chapitre 103
9. Épilogue
10. Copyright

Guide

1. Couverture
2. Un peu, beaucoup…jusqu'à la mort
3. Début du contenu

Un peu, beaucoup… jusqu'à la mort

Delcroix Angelina

France Loisirs (2019)

Vous avez écrit un **ROMAN**...
et VOUS RÊVEZ DE LE FAIRE PUBLIER ?

N'hésitez pas... déposez votre manuscrit
sur **nouvellesplumes.com**

* Quel que soit le genre (aventure, thriller, historique, polar, fantasy, divers, etc.).

DU MÊME AUTEUR

Si je serais grande, Nouvelles Plumes, 2019
Ne la réveillez pas, Nouvelles Plumes, 2018

Angelina DELCROIX

Un peu, beaucoup… jusqu'à la mort

Prologue

— Joyeux anniversaire !

Sur le gâteau, il y a cinq bougies. Pourtant, l'homme prêt à souffler sur elles vient de fêter ses 45 ans. Six personnes ont les yeux rivés sur lui. Certaines semblent fières, d'autres envieuses, et une est impassible. La pièce est petite, les chaises inconfortables, et les murs blancs placardés d'affiches qui promettent une vie meilleure. Quand la dernière flamme se transforme en fumée odorante et que les mains cessent de féliciter bruyamment, l'organisateur de la soirée prend la parole :

— Félicitations, Jacques ! Cinq années ! Quel beau chemin. Je suis heureux que nous puissions, ce soir, évoquer ton parcours puisque nous accueillons un nouveau membre, et ton expérience est une fabuleuse entrée en matière.

Tous les regards se tournent vers la nouvelle personne en question. Celle-ci ne semble pas prête à parler. L'organisateur, se devant de respecter le silence des membres du groupe, reporte son attention sur la star de la soirée :

— Jacques, voudrais-tu partager avec nous tout le chemin que tu as parcouru depuis ton arrivée ici ?

L'homme interpellé affiche un large sourire, fier de prendre la parole et de pouvoir répandre des messages positifs :

— Merci à tous. Je suis très ému ce soir, et votre présence à mes côtés est importante. C'est grâce à vous si je peux souffler ces bougies.

— Non, Jacques, intervient l'organisateur. C'est grâce à toi, et à Dieu qui a su te guider sur la bonne voie.

Le nouveau membre sent sa respiration devenir plus profonde à mesure que son ventre se tord à l'écoute de ces mots stéréotypés. Jacques continue :

— Il y a cinq ans, quand j'ai franchi ces portes pour la première fois, j'étais convaincu que l'association ne pourrait rien pour moi. J'étais perdu, seul face à mes problèmes, à ma souffrance qui ne cessait de croître. Je recevais mon dernier avertissement avant licenciement. Ma vie était devenue un château de cartes, et chaque heure qui passait emportait l'édifice sur son passage. Je n'avais plus qu'une seule amie qui me comprenait et me soulageait. Le déclic a été

le claquement de la porte derrière ma femme et mes enfants. Elle avait décidé de me laisser, elle aussi. Avant de partir, elle m'avait jeté une carte au visage. Je me suis d'abord mis en colère, en rejetant l'idée. Puis, j'ai compris que ma meilleure amie était en fait ma pire ennemie. Celle qui m'avait coupé de tout le monde, qui m'avait fait passer à côté de la vie de mes enfants, qui m'avait fait perdre mon statut de cadre supérieur. J'ai alors ramassé la carte que je venais de balancer dans la poubelle. Dessus, il était inscrit « AA ». J'ai composé le numéro. La suite, vous la connaissez. Ici, j'ai trouvé du soutien, du partage, de la compréhension et des sourires. Aujourd'hui, je suis fier de dire que ça fait cinq ans que je n'ai pas touché une goutte d'alcool.

Jacques termine sa tirade en regardant la nouvelle personne présente à la réunion. Cette dernière comprend qu'il est temps d'intervenir :

— Merci ! Votre histoire donne drôlement envie d'y croire. Mais, dites-moi, Jacques, n'avez-vous pas perdu des choses plus importantes que celles que vous avez trouvées en arrêtant de boire ?

L'organisateur de la soirée perçoit le malaise provoqué par cette interrogation. Il décide de prendre la parole :

— Cette question est intéressante, mais je vous propose de commencer par vous présenter avant de rentrer dans le vif de la discussion.

— Très bien, comme vous voulez. Je préfère ne pas vous dire mon prénom, il me semble que le mot « anonyme » sur votre porte me le permet. Je suis là, comme vous tous, pour un problème lié à l'alcool, mais je ne suis pas alcoolique, et je ne l'ai jamais été.

Les visages se figent sous l'effet de la surprise.

— Pourtant, vous pouvez être fiers de moi puisque ça fait, aujourd'hui, exactement dix jours que je n'ai pas tué.

Les cœurs sautent des crans, et les cris fusent quand le canon de l'arme s'attarde sur chaque tête. Mouvement de panique. Réflexes de fuite. Les chaises tombent, les corps se ruent vers la sortie. Six détonations rapprochées. Tirs précis. Le silence envahit la pièce.

Partie 1
Confession

« L'autobiographe lance le lecteur dans une attente de la vérité à laquelle il ne pourra pas échapper, et qui l'enfermera dans des paradoxes sans fin. »

PHILIPPE LEJEUNE,
IN *L'AUTOBIOGRAPHIE.*
V^es RENCONTRES PSYCHANALYTIQUES D'AIX-EN-PROVENCE, 1987

1

Lettre souvenir

Papa, je t'écris toutes les semaines depuis de longues années maintenant. Que t'ai-je donc dit à part des banalités ? Je te raconte ma vie, ou plutôt, je te décris sa superficie. Je te parle de ce que j'ai fait hier, de ce que je ferai demain. Quel ennui…

Je n'avais que 12 ans quand tu es parti. Tu ne connais de moi que la petite fille que j'étais. Aujourd'hui, j'ai 25 ans. Je ne sais même pas si tu me reconnaîtrais. J'ai moi-même du mal à savoir qui je suis. C'est comme si mon identité avait été faussée le jour où tu m'as quittée. J'aimerais tellement remonter le temps. Pouvoir encore me blottir dans tes bras. Sentir ton amour me réchauffer. Être avec toi. Être à toi. Tu me manques.

Il s'est passé beaucoup de choses depuis ton départ. Je ne t'en ai jamais parlé parce que ce n'est pas toujours facile à expliquer. Je suis la première à ne pas tout comprendre. Alors, peut-être que si j'écris toutes ces choses, je finirai par leur donner un sens. J'espère que tu verras ces mots là où tu es. J'espère que tu ne me jugeras pas. J'espère que tu m'aimeras toujours comme avant.

Je garde nos souvenirs précieusement cachés dans ma mémoire. Il m'arrive souvent d'angoisser à l'idée de les oublier. Avant que ce drame se produise, je préfère les écrire. Ainsi, ils seront immortels, et j'espère que les mots parviendront à nous réunir dans l'éternité.

J'entends encore ta voix me susurrer à l'oreille les anecdotes des premières années de ma vie, me confier ta fierté, ta joie et ton amour.

Ta fierté à chacune de mes premières fois : quand j'ai dit « papa », quand j'ai marché, quand j'ai lu un mot, quand j'ai écrit mon prénom, quand j'ai gardé l'équilibre sans mes petites roulettes…

Ta joie chaque fois qu'on pouvait passer du temps tous les deux. Comme tous les mercredis, où tu m'emmenais au parc pendant que maman travaillait. Tu m'expliquais à quel point tu veillais sur moi pour que les autres ne me fassent pas de mal. Tu ajoutais que c'était parce que tu m'aimais trop fort. Puis, on rentrait à la maison, tous les deux. Rien que tous les deux.

Ton amour. Tu m'as dit que le jour où je suis née, tu as ressenti un amour incroyable, d'une force que tu n'aurais jamais cru possible.

Tu me répétais souvent que j'étais la plus belle de toutes les princesses, et surtout, que j'étais la tienne. Que rien ne nous séparerait jamais. Que tu serais toujours là pour moi. Que notre amour était incassable. Je buvais tes paroles à m'en rendre saoule. Aujourd'hui, j'ai encore envie de m'attacher à cet espoir, malgré ce qui s'est passé.

Et le jour où tu m'as dit de ne pas croire tout ce que maman racontait, j'ai scellé un pacte secret avec toi.

Merci, papa, de m'avoir mise en garde. Si tu savais…

2

18 mars 2017

— J'aimerais m'entretenir avec vous, lieutenant. Vous voulez bien me suivre dans mon bureau.

La machine à café a visiblement du mal à laisser Olivier Barrère obéir à la requête de sa nouvelle capitaine. Après un regard appuyé sur la jeune femme, il soupire, et parvient à s'extirper de l'emprise du robusta et de la salle de pause. Il la suit, et plutôt que de se demander ce qu'elle lui veut, il s'interroge sur la probabilité qu'une femme dans son genre soit capitaine de gendarmerie et en prime, mutée dans son service. Il observe sa démarche sensuelle, et laisse son regard balayer ses courbes harmonieuses, ses longs cheveux noirs soyeux, et…

— Entrez, je vous en prie.

Barrère réajuste le tir de ses yeux pour regarder sa supérieure en face et retrouver un semblant de contenance. La capitaine Louise Besson invite Barrère à s'asseoir d'un geste de la main, et s'installe de l'autre côté du bureau.

— Lieutenant Barrère, je pense qu'il serait bon qu'on fasse un point ensemble. Il est vrai que je suis arrivée très récemment dans le service, mais…

— Pour moi aussi, capitaine, c'est tout récent, l'interrompt Barrère.

Louise Besson ne s'attendait pas à cette remarque. Barrère a repris du service depuis seulement un mois, après avoir été mis au vert, tout comme son équipier Ben Rigoult, pour avoir mené une enquête parallèle et transgressé les limites de ses fonctions lors de la découverte d'un réseau satanique. Besson fait le choix de ne pas rebondir.

— Je suis consciente que les épreuves que vous avez traversées ont été difficiles.

— Mais… la coupe Barrère.

— Lieutenant, souffle Besson. Je ne sais pas quelle image vous avez de moi, ni même d'un capitaine en général. Mais sachez que je n'ai rien à voir avec Levêque.

Besson marque un point, et capte le regard bleu de Barrère.

— Le verdict me déplaît autant qu'à vous, sa mutation m'a donné la nausée, et a bouleversé la vision que j'avais de nos institutions.

Mais si on baisse les bras, il reste quoi ?

— Qui vous parle de baisser les bras ?

— Votre attitude le reflète. La salle de pause est devenue votre bureau, les échanges avec le gendarme Ben Rigoult se terminent tous en règlement de comptes, et aucune affaire ne semble retenir votre attention.

Barrère encaisse silencieusement.

— Le nouveau arrive lundi. Il s'agit de l'adjudant Frédéric Hoche. Il a travaillé à la brigade de recherche de Pau pendant sept ans avant de demander une mutation pour regroupement familial. J'espère qu'il va redynamiser le service.

Barrère lève les sourcils.

— J'ai vu qu'il restait des affaires personnelles dans le bureau. Je vais demander à ce qu'elles soient emballées avant son arrivée.

Le visage de Barrère se ferme brutalement.

— Personne ne touche aux affaires de Florac ! menace-t-il.

Besson avance ses avant-bras sur le bureau pour se pencher vers Barrère.

— Écoutez, lieutenant, dit-elle d'une voix douce et bienveillante.

— Non ! vocifère-t-il en se levant et en fusillant Besson du regard. Vous, vous allez m'écouter. Personne ! Vous m'entendez. Personne ne prendra son bureau. Le nouveau, vous le foutez où vous voulez. Dans le placard à balais s'il le faut, mais il ne mettra pas les pieds dans ce bureau !

Louise Besson se lève lentement et se positionne face à Barrère. Elle inspire profondément tout en soutenant le regard agressif face à elle.

— Il est mort, lieutenant. Jérôme Florac est mort.

Barrère porte les mains de chaque côté de sa tête pour l'empêcher d'exploser comme viennent de le faire ses émotions. Il se retourne violemment et fait claquer la porte le long du mur du couloir en sortant.

3

Joy tourne en rond dans son salon en tenant tendrement son petit garçon de 4 mois contre elle. Efficacité garantie pour un endormissement paisible. Elle n'aurait pas imaginé s'adapter aussi vite à cette nouvelle fonction. Maman. Elle avait toujours projeté cette idée très loin devant elle. Mais l'avenir l'a rattrapée sans même qu'elle s'en rende compte. Pourtant, elle sent quelque chose trépigner au fond d'elle. Rien à voir avec ce nouveau pan de vie. Plutôt avec un ancien qui refuse de s'effacer. Sa plaque, son arme, ses cadavres. Voilà ce qui lui manque pour être complète. Elle se demande régulièrement quelle est la compatibilité maman-gendarme. Sur une échelle de zéro à dix, ses réponses oscillent entre les deux extrémités en se calquant sur les montagnes russes de ses besoins.

Quoi qu'il en soit, en ce début de journée, elle n'a qu'une envie : penser à autre chose qu'à cette fichue date. Ce jour noir qui a dévié sa destinée trente-sept ans plus tôt et qui, l'année passée, a brutalement figé la voie qu'elle s'était tracée. Elle appréhende cette journée comme si tout pouvait ressurgir d'une boîte à malheurs et lui sauter au visage. Elle réalise qu'une année a passé et qu'elle n'a toujours pas les réponses à ses questions. Elle n'a pas réussi à se confronter à la vérité par peur de basculer réellement dans la folie.

En entendant les trois légers coups sur la porte, elle approche ses lèvres de l'adorable petite oreille.

— C'est papa, susurre-t-elle.

Philippe Donelli arrive d'Arras où il a été contraint d'emménager, laissant derrière lui le soleil niçois. Mutation disciplinaire suite, lui aussi, à sa participation à l'enquête officieuse sur le réseau satanique en Seine-et-Marne. Ayant quelques jours de repos pour emménager, il a préféré les passer à Meaux pour profiter de son petit garçon. Joy ouvre la porte, et ressent les habituels chatouillements dans le bas-ventre à la vue de cet homme. Elle se contente pourtant de l'embrasser sur la joue. Donelli se retient d'enlacer Joy et son bébé, par peur de provoquer un réflexe de rejet de la part de la jeune femme. Il effleure la petite tête de son fils endormi, et ses yeux se remplissent de tendresse humide.

— Comment il va ? demande-t-il à Joy.

— À merveille. C'est un amour, répond-elle, fixant son petit garçon, plutôt que de prendre le risque de se perdre dans les yeux clairs de Donelli.

— Je peux ?

Donelli se rapproche de Joy en ouvrant ses bras. Elle y dépose délicatement leur enfant, et quand le petit être se retrouve lové contre le torse de son papa, la gorge de Joy se serre. Elle se retourne rapidement, mais Donelli capte l'émotion dans la voix de la jeune femme quand elle lui demande s'il veut un café.

— Joy, la stoppe-t-il. Comment tu vas ?

Elle hausse les épaules et reste dos à l'homme qui, elle le sait, a les moyens de fissurer sa carapace.

— Bien.

— Regarde-moi, Joy.

La jeune femme s'éloigne de lui.

— Je vais préparer les cafés, dit-elle en ravalant avec difficulté l'émotion qui l'étreint.

Donelli se dirige vers la nacelle posée sur le canapé. Il y allonge Raphaël, qui se met en position sieste tranquille, sur le dos, les bras dépliés vers le haut. Joy sent Donelli s'approcher dans son dos. Malgré les résistances qu'elle imaginait bien en place, elle est parcourue de décharges brûlantes et de secousses internes d'envies réprimées. Elle inspire un grand coup quand le souffle de Donelli inonde son cou et son oreille.

— Je sais quel jour on est, lui dit-il doucement.

Les yeux de Joy se brouillent.

— Samedi, c'est ça ? répond-elle.

— Ne joue pas à ça avec moi, Joy, rétorque Donelli en la saisissant par la taille et en la retournant face à lui.

Prise au piège entre le plan de travail de la cuisine et Donelli, elle manque d'oxygène.

— Je veux juste savoir comment tu te sens, insiste Donelli avec calme.

— Je ne sais pas quoi te dire. J'aimerais ne pas penser à tout ça, c'est tout.

— Jusqu'à quand ?

Joy le fusille du regard, et se dégage brutalement de l'étreinte.

— Je veux oublier ! C'est dur à comprendre ? répond-elle sans trop hausser le ton pour épargner Raphaël.

— Je croyais que tu avais justement besoin de savoir, d'obtenir des réponses pour pouvoir avancer.

— Tu crois vraiment que c'est le moment de parler de ça ?

— Oui, justement. Tu en es où avec ton psy ? Tu as tenté l'hypnose ?

— Non ! se défend-elle. Comment tu veux que j'aie confiance en l'hypnose après…

— Je t'accompagnerai si tu veux.

Joy soupire son envie de mettre un terme à la discussion.

— Et Malbert ?

— Quoi, Malbert ? s'énerve-t-elle.

— Tu as accepté de le voir ?

— Non.

— Mais lui, il sait ! Je ne comprends pas ce que tu attends.

— Il se passe quoi s'il me dit que j'ai tué Léo ? Explique-moi ce qui va arriver si j'ai tué l'enfant que tu considérais comme ton fils ? panique-t-elle.

— Joy, l'interpelle Donelli en lui serrant les deux bras. Il se passe quoi s'il te dit que tu ne l'as pas tué ?

Joy sent le raz-de-marée envahir son cœur, ses lèvres et ses yeux. Elle se retourne brutalement, décroche son blouson du portemanteau, et ouvre la porte d'entrée.

— Loulou a pris son biberon, et sa couche est propre. Je reviens avant son prochain repas.

Le claquement de porte percute Donelli comme une gifle. Il se retrouve seul avec son fils pour la première fois depuis la naissance.

4

Avant d'atteindre son bureau, Barrère croise Ben. Une heure de retard.

— C'est bien, tu as fait un effort ce matin, lui lance-t-il.

Ben passe à côté de son lieutenant sans même le regarder. Barrère le stoppe en lui attrapant le poignet. Ben se dégage violemment.

— Ne me touche pas ! le menace-t-il en plongeant son regard trouble dans celui de Barrère.

— Tu as encore bu ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Écoute, Ben…

Le jeune homme rabroue la discussion d'une gifle dans le vide, puis claque la porte de son bureau au nez de Barrère.

— Dis donc, l'ambiance est bonne !

La voix de Joy surprend Barrère. Il se retourne, et serre la jeune femme dans ses bras. Pas l'accolade habituelle. Ni même la tape masculine sur l'épaule. Non, une étreinte douce, longue et chargée d'émotion.

— C'est bon que tu sois là, lui murmure-t-il à l'oreille.

La capitaine Besson déchire le cocon qui vient d'envelopper les deux équipiers.

— On a une affaire, annonce-t-elle en déboulant dans le couloir. Coma éthylique, apparemment.

— Depuis quand on est appelés sur un coma d'alcoolo ? s'étonne Barrère en s'éloignant de Joy.

— Bonjour, adjudant Morel, salue la capitaine avant de tourner son regard vers Barrère. Depuis que la femme de la victime est retrouvée à son domicile, mutilée et gisant dans son sang.

Barrère pousse la porte de Ben sans prévenir, et est accueilli par un regard perçant. Il lui intime l'ordre de se préparer pour partir, sans en ajouter davantage. La capitaine Besson entend Joy demander à Barrère de l'attendre.

— Adjudant Morel, vous n'avez pas repris le service.

— Laissez-moi y aller, capitaine, implore la jeune femme.

— Non, je…

— On t'attend à la voiture, lance Barrère sans se soucier de Besson.

Joy n'attend pas la répartie de la capitaine. Elle se précipite hors de la brigade, monte les escaliers de la résidence en avalant les marches deux par deux, et emportée par l'action, entre sans ménagement dans son appartement. Elle découvre Donelli en train de contempler leur fils, lève la main en guise d'excuse, déverrouille le coffre encastré dans le mur de l'entrée, et en sort sa plaque et son arme.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne Donelli.

— On vient d'être appelés sur un truc.

— Mais tu n'as pas repris le boulot.

— J'y vais. Je te tiens au courant.

Deuxième claquement de porte. Deuxième gifle pour Donelli. Il se penche au-dessus de la nacelle, et affiche un sourire amusé.

— Tu sais quoi, petit ? Ta maman me plaît.

5

— *Hola amigos*. Ça fait plaisir de revoir toute l'équipe réunie.

Andrea, le médecin légiste, se mord la lèvre et insulte intérieurement sa spontanéité. Réfléchir avant de parler !

— *Mierda !* maugrée-t-elle en recevant le regard noir de Ben.

— Ce qu'il en reste, tu veux dire ?

— *Perdón*, je…

— Nous aussi, on est heureux de te revoir, Andrea, enchaîne Barrère.

Ben claque la langue sur son palais, et préfère aller tenir compagnie au cadavre sur le trottoir.

— *Estupido !* culpabilise Andrea.

— Tu n'y es pour rien, la rassure Joy. Ben souffre, ce n'est pas de ta faute. Il lui faudra du temps pour digérer la mort de Florac.

— Il t'en veut toujours ? demande Andrea à Barrère.

Ce dernier ferme les yeux, et expire longuement.

— Tu nous expliques ce qu'on a ?

Andrea hoche la tête pour lui valider que le message est passé.

— Le premier corps qui a été retrouvé est celui de l'homme là-bas, indique-t-elle de la tête. Son voisin l'a découvert en sortant chercher son courrier. Tout laisse à penser qu'il est tombé et que l'arrière de son crâne a heurté le bord du trottoir.

— On nous a parlé d'un coma éthylique ?

— En effet, c'est sûrement ce qui a provoqué le malaise et la chute. Le choc lui a fait perdre connaissance, mais ce n'est pas ce qui l'a tué.

— Comment est-il mort, alors ?

— Étouffé par son *vomito*.

Barrère affiche une mine de dégoût.

— On est sûrs que c'est lié à l'alcool ?

— Vu ce qu'on a retrouvé à l'intérieur…

Barrère et Joy emboîtent le pas d'Andrea pour pénétrer dans la maison. Des cadavres jonchent le sol du salon. Autant de bouteilles vides que de lacérations sur le corps de la victime qui fait face au canapé. La jeune femme est nue et ligotée sur une chaise. Les mains attachées dans le dos, et les chevilles prisonnières des pieds arrière du siège. La Faucheuse a fini son travail en faisant basculer la tête de sa

victime et en lui ouvrant à jamais les yeux et la gorge vers le plafond. Seul son visage a été épargné : pas de blessures, pas même une goutte de sang sur cette partie du corps qui tranche net avec le reste de la scène. Les plaies au niveau de la poitrine ont laissé se répandre le liquide carmin jusqu'au bassin, et celles infligées à ses parties intimes ont pris le relais pour recouvrir les jambes et le sol de sang. L'arme du crime, un couteau à désosser de quinze centimètres, a été retrouvée près du corps. Barrère détaille ce dernier à travers le sachet de pièces à conviction.

— Il vient de là, indique un technicien en identification criminelle, montrant sur le plan de travail de la cuisine un bloc de couteaux en bois avec une fente vide.

Barrère hoche la tête.

— Tu as eu le temps d'observer les deux victimes ? demande-t-il à Andrea.

— *Solamente* les premières constatations. Si tu veux savoir si c'est son mari qui l'a tuée, tout le laisse croire. Sa main droite est recouverte de sang, tout comme la manche de sa *camisa*.

— Pourquoi serait-il sorti pour se rendre visiblement chez ses voisins ?

— Peut-être a-t-il subitement réalisé ce qu'il venait de faire et allait-il chercher de l'aide, suggère Andrea.

Joy est concentrée sur le corps de la victime. Les mots prononcés par Andrea tiltent faux dans son esprit.

— Ce qui voudrait dire qu'il a agi sous le coup d'une pulsion incontrôlable ou d'une folie meurtrière engendrée par l'alcool. Dans les deux cas, ça ne colle pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Barrère.

— Si, comme le suggère Andrea, il s'est réveillé brutalement face à ce qu'il venait de commettre, ça signifie qu'il n'avait pas conscience de ses actes. Crois-tu qu'un homme qui ne sait pas ce qu'il fait, qui tue, aveuglé par la haine, l'alcool, ou une pulsion destructrice, puisse être aussi précis dans les blessures qu'il inflige à sa victime ? Ce qui me saute aux yeux ici, c'est que l'acte a été commis avec soin, pardon du terme. Le tueur savait ce qu'il faisait et comment il le faisait. Ce qui est en totale contradiction avec la première hypothèse.

— Alors, peut-être a-t-il commencé la soirée en tuant sa femme méthodiquement, comme tu le décris, et a-t-il ensuite vidé les bouteilles pour oublier.

— Ou pour fêter ça, ajoute Ben en rejoignant l'équipe dans le salon.

— On se passera de tes sarcasmes, rétorque Barrère.

— Et moi de toi, grogne Ben.

— Oh ! s'énerve Joy. Vous allez continuer votre petit jeu

longtemps, là ? Foutez-vous sur la gueule une bonne fois pour toutes qu'on n'en parle plus.

— Si je lève la main sur lui, je m'arrête quand il est mort ! crache froidement Ben.

Joy s'approche de lui.

— Regarde-moi, Némo.

— Némo, il n'existe plus ! Il n'y a plus de Némo, comme il n'y a plus de Florac ni d'équipe ! hurle-t-il, la colère débordant de ses paupières.

— Merde, Ben ! Tu crois quoi ? Que tu es le seul à souffrir ? J'étais collée à lui quand la balle lui a explosé la tête, déballe Joy, l'émotion dans la gorge. J'ai entendu le bruit écœurant de sa mort alors que l'espace d'un instant, je venais de prier que la détonation ne m'ait pas prise pour cible. Je regrette cette pensée jour et nuit. Florac est mort dans mes bras, et je n'ai rien pu faire pour l'en empêcher.

— Tu ne pouvais rien faire. Lui, si ! dit Ben en fusillant Barrère.

— Tu en es si sûr ? lui demande Joy. Tu sais ce qui se serait passé, toi, si vous étiez arrivés avant ? Non ! Personne ne peut le savoir. Peut-être que Florac serait mort quand même, ou bien toi, ou même Barrère.

— On avait le choix ! Il a pris la décision de sauver une inconnue plutôt que son collègue !

Barrère se retourne et s'éloigne, craignant de ne pouvoir empêcher sa culpabilité de jaillir. Celle qui le ronge lentement depuis la découverte du corps de Florac, et celle que Ben attise à chaque fois qu'ils se croisent.

— Et Florac aurait fait la même chose à la place de Barrère.

Cette phrase fige Ben un instant. Mais, rapidement, il rejette violemment la prise de conscience qui tente de le sortir de son schéma mental. La colère est sa meilleure alliée du moment pour préserver son esprit et l'empêcher de se noyer dans la tristesse. Il quitte la maison et s'éloigne sur le trottoir, à l'opposé des victimes, de l'équipe, et de ses émotions enfouies.

— Qu'est-ce qui te fait douter ?

Sur la route du retour, Joy semble regarder défiler le paysage, mais Barrère la connaît suffisamment pour savoir que les images qui arrivent dans son cerveau ne sont ni des arbres ni des piétons. Elle réfléchit à la scène de crime qu'ils viennent de laisser derrière eux. Ne recevant pas de réponse, Barrère continue.

— Il n'y a pas eu effraction, aucune trace de lutte indiquant que la femme ou le mari se soient défendus. Les liens en plastique utilisés pour attacher la victime viennent du garage, et le couteau, de la

cuisine.

— Donc, pour toi, c'est le mari, conclut-elle.

— Il arrive que les affaires soient simples, Joy.

— Tu crois que je cherche à compliquer ce qui ne l'est pas ?

Barrère hausse les épaules.

— Je sais quel jour on est, dit-il avec une moue embarrassée.

Joy pivote brutalement sur son siège pour regarder Barrère, qui garde les yeux vissés à la route.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec ça ! Moi aussi, je connais mes jours, merci ! Je ne vois pas le rapport avec ce qu'on vient de découvrir.

— Alors, tant mieux, se contente de répondre Barrère.

Joy se renfonce dans le fauteuil, et croise les bras sur l'idée que Barrère vient de semer dans son esprit. Et si elle cherchait juste des difficultés dans cette affaire pour monopoliser ses réflexions et les dévier de ce que représente cette foutue date ?

— Au fait, je ne t'ai pas demandé. Qui s'occupe de Raphaël en ce moment ?

Joy écarquille les yeux, et se mord la lèvre inférieure. Puis, elle affiche un sourire amusé.

— Merde ! C'est Donelli. Je lui avais dit que je serais de retour pour le biberon.

— Il doit avoir faim, pauvre petit chou, rit Barrère.

Joy sort son téléphone. Aucun appel, aucun message. L'impatience de rentrer et de savoir si tout va bien prend le pas sur l'affaire. La maman chasse subitement la gendarme.

6

Quand Joy ouvre la porte de son appartement, elle s'attend à beaucoup de choses, mais pas à ce qu'elle découvre. Elle a imaginé un accueil glacial, des reproches de Donelli, un capharnaüm de boîtes de lait, de biberons renversés, des couches testées et déchirées. Au lieu de cela, des bougies vacillent sur la table et font briller les verres de vin. Raphaël est en pyjama et endormi dans son transat. Donelli est assis sur le canapé, juste à côté de son fils. Son sourire est sincère et chaleureux.

— Bonsoir, lance-t-il à Joy de sa voix suave.

La jeune femme met quelques secondes à réagir, perdue dans l'improbabilité de l'instant. Les premiers mots qui lui viennent sont ceux qu'elle a préparés en réponse au mécontentement probable de Donelli.

— Je suis désolée. On était sur un homicide et une mort visiblement accidentelle. Je n'ai pas fait attention à l'heure.

— Ça fait quoi de reprendre du service ?

Décidément, il a le don de la dérouter. Elle ne s'est pas posé la question. Et a-t-elle réellement repris du service ? Ne sachant quoi répondre, elle inverse le sens de l'interrogatoire.

— Tu as réussi à tout gérer ?

— Tu en doutais ? s'amuse-t-il.

— Non. Mais tu as fait comment pour le biberon ?

— Alors, cent quatre vingts millilitres d'eau et six dosettes rases de lait en poudre. J'ai bon ?

Joy lui sourit.

— Je suis un homme, mais je sais lire les notices sur les boîtes. Et pour la couche, parce que je sens que la question te démange, je l'ai mise à l'endroit, pas trop serrée, et oui, il m'a fait pipi dessus.

Joy rit. Donelli vient de faire retomber toute la pression qu'elle a accumulée au cours de la journée. Elle s'approche du transat, et se baisse pour déposer un baiser sur le front de Raphaël. Donelli espère qu'elle en a un second en stock pour lui.

— Je vais prendre une douche.

Décidément, elle a le don de le frustrer.

En revenant de la salle de bains, Joy découvre Donelli près de la porte d'entrée, blouson enfilé.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle, un sourcil soulevé.

— Je suis fatigué, j'y vais.

— Mais…

La suite de la phrase reste bloquée dans le fond de sa gorge. Joy regarde la table, les bougies… Son cœur lui crie de le retenir, ses jambes tremblent de courir vers lui, ses bras de le serrer contre elle.

— OK. Même hôtel que d'habitude ?

Il acquiesce et ouvre la porte. Un pincement douloureux dans la poitrine fait grimacer Joy. Donelli marque une pause avant de sortir. Il se retourne, et s'approche d'elle pour déposer ses lèvres en douceur sur le front de la jeune femme. Elle refoule du mieux qu'elle peut l'envie de se blottir dans ses bras pour ne plus en bouger. Quand la porte se referme, elle se laisse tomber sur le canapé, hagarde. Il est temps de réagir, pour lui, pour elle, pour Raphaël. Grand temps qu'elle aille chercher ses réponses. Elle se lève, et sort un carnet du vieux casier industriel ornant le mur menant au couloir. De retour sur le canapé, elle replie ses jambes devant elle, et y pose le cahier en appui. Son crayon met du temps avant de trouver le point de contact avec la feuille.

Ben passe toutes ses soirées dans ce bar depuis des mois. L'endroit qu'il fréquentait déjà avec Florac quand leurs enquêtes les poussaient vers l'oubli alcoolisé. Il pourrait tout aussi bien boire chez lui et dissoudre sa peine, seul sur son canapé. Mais ici, il trouve une ambiance rassurante. Un brouhaha entêtant, des rires, des coups de gueule, des filles. Une en particulier, avec qui il tente de fuir la réalité certains soirs, toujours chez lui, jamais chez elle. Durant ces moments de lucidité, il se traite de salaud. Jamais il n'aurait pensé pouvoir utiliser une femme comme éponge à sa douleur. Mais dès qu'il la voit franchir la porte du bar, ses sens se mettent au régime maximal, et une seule idée prend le pas sur les autres : se faire du bien. Ce soir, après la nouvelle scène de crime et les tensions dans l'équipe, il ne quitte pas la porte des yeux, ni son verre des lèvres. Pendant plus d'une heure, le whisky coule à flots dans sa gorge anesthésiée, mais la personne désirée ne pousse pas la porte. Il est tard, il comprend qu'elle ne viendra pas. Alors, il fait glisser son verre vide sur le bar dans un geste frustré, manque de finir un genou au sol en descendant du tabouret haut, et tente de marcher le plus dignement possible jusqu'à la sortie. Il erre longtemps dans le froid en pleurant une fois de plus la mort de son collègue.

Je te possède depuis longtemps. Pourtant, tu es toujours vierge. Le moment est venu, je crois, de vivre notre première expérience.

Intime.

Je ne sais pas comment m'y prendre. Peut-être faut-il simplement que ce soit brut. Sans se poser de questions. Après tout, tu n'as pas ton mot à dire.

Tu vas juste subir.

Recevoir mes émotions comme elles viennent. Peu importe qu'elles soient douces ou violentes. Mais quelles seront les conséquences pour moi ? Si le monstre en moi se dessine à travers cet acte, et si je ne peux plus l'arrêter ?

Voilà le genre de question que je dois éviter.

Il est temps maintenant.

Commençons.

Cher journal,
Je m'appelle Joy.

7

La promotion de son collègue au sein de leur boîte de publicité se doit d'être fêtée dignement. Christophe lève son verre de jus de fruits, et se met debout pour porter un toast. Autour d'une table basse, installés dans des fauteuils clubs de couleurs, six femmes et cinq hommes le regardent, amusés, et attendent qu'il termine de déballer ses félicitations exagérées pour applaudir franchement.

Elle ne l'a pas quitté des yeux depuis son arrivée. Une trentaine d'années, les cheveux bruns mal peignés sous contrôle, les yeux visiblement foncés, et le rire facile. Il lui plaît. Bientôt une heure, et il n'a pas posé un seul battement de cils sur elle. Accoudée au bar, elle adresse un signe de tête au serveur. Celui-ci acquiesce silencieusement.

Christophe regarde le verre qu'on lui tend comme un colis piégé. Le serveur se penche vers lui pour lui glisser deux mots à l'oreille, alors que ses collègues sont pris d'un fou rire dont l'origine a déjà été oubliée. Christophe se retourne vers le bar. Elle est assise sur un tabouret haut, jupe noire fendue, jambes croisées. Le décolleté et la posture de cette femme indiquent qu'elle maîtrise parfaitement la limite. Sexy, mais pas vulgaire. Ses cheveux noirs frôlent ses épaules avec souplesse. Sa peau hâlée semble parfaitement lisse, et le grain de beauté sous son œil droit se soulève quand elle adresse un sourire chaleureux à Christophe. Il se sent flatté qu'une femme aussi charmante puisse s'intéresser à lui. Cependant, le soupir et la fermeture appuyée de ses paupières quand il se lève de son fauteuil montrent le contraire.

Elle se dit que la partie n'est pas gagnée.

Tant mieux.

Il arrive près d'elle.

Elle ne bouge pas, et le laisse commencer.

Il tend le verre devant lui. Elle saisit le sien sur le bar, et le fait chanter contre celui de Christophe. Ce dernier rit en secouant la tête.

— Je voulais juste vous le rendre.

Elle continue à sourire.

— C'est très gentil à vous, mais je ne peux pas accepter, ajoute-t-il.

— Ce n'est qu'un verre, lui répond-elle, proche du murmure.

— Justement, dit-il en le déposant sur le comptoir. Mais merci quand même.

— Qu'est-ce qui vous gêne ? Le verre, enfin ce qu'il contient, ou le fait que je vous l'offre ?

Il lui adresse un regard amusé.

— Vous aimeriez que je déguste ce double bourbon en votre compagnie ?

Elle confirme de son regard noir brillant.

— Malheureusement, je suis au double régime.

Elle fronce les sourcils.

— Je ne bois pas, et je ne trompe pas ma femme.

— Depuis quand boire un verre rend infidèle ?

— Le risque est très présent quand il s'agit d'une femme comme vous.

Elle sent une pointe d'excitation. Il est donc ferré.

— Je prends cela comme un compliment.

Il lui sourit, et fait un pas sur le côté.

— Je vous souhaite une bonne soirée, conclut-il en s'apprêtant à rejoindre sa place.

— Quel dommage de fuir les risques, ajoute-t-elle.

Il tourne la tête, et ses yeux rient d'impatience d'entendre la suite de la plaidoirie.

— Pourtant, en vous voyant, on imagine un homme vivant, qui aime relever des défis, qui croque tous les plaisirs, et qui aime jouer avec le feu. Un homme excitant, que rien n'arrête.

— Comme quoi, répond-il avec un large sourire, les apparences sont parfois trompeuses.

Christophe regagne son fauteuil situé à plusieurs mètres d'elle. Elle ne le voit plus que de dos, mais elle sait. Elle vient de semer un doute en lui, et la graine a de fortes chances de germer en envie. Elle se commande un autre verre, satisfaite.

Il résistera, elle aime ça.

Il lâchera, ils le font tous.

Pas trop vite, elle l'espère.

Qu'elle sente le désir gonfler en elle jusqu'à ce que son corps la supplie d'assouvir sa pulsion. L'explosion n'en sera que meilleure.

Un peu plus tard dans la soirée, le même serveur se poste à côté de Christophe. Par réflexe, ce dernier dirige son regard vers le bar. Le tabouret finit sa rotation. Il a juste le temps de deviner la silhouette fine se faufiler par la porte de sortie. Le serveur lui tend un sous-verre en carton.

« Jouer avec la limite est excitant. La franchir… je te laisse imaginer.

Bonne nuit. »

Ni nom ni numéro de téléphone.

L'obscurité de la rue lui permet de l'observer sans être vue. Quand Christophe quitte l'établissement et qu'il dit au revoir à sa bande de collègues, elle saisit le trouble qui le pousse à scruter les alentours. Il se dirige, pensif, vers sa voiture, et avant de monter, observe une nouvelle fois le message écrit sur le carton rond. Il retourne vers le bar pour en ressortir quelques minutes plus tard. Il a certainement demandé au serveur comment retrouver cette séduisante jeune femme.

Plus tard, en se glissant sous sa couette, cette dernière imagine sa nouvelle proie masculine allongée à côté de sa femme. Une de ces cruches qui croit en l'amour et en la fidélité. Savoir qu'il est, à cet instant, en train de penser à elle, à ses cuisses, à ses seins, à la prochaine fois… l'entraîne doucement vers la jouissance.

Il se faufile sous les draps. Sa femme dort. Il croise les doigts pour qu'elle ne se réveille pas. Il ne veut pas qu'elle mette son instinct féminin en route et qu'elle découvre ses pensées intimes. Celles qui l'entraînent vers un désir brûlant : recroiser la route de cette inconnue.

8

Lundi 20 mars 2017

La capitaine Besson a tenu à réunir l'équipe pour l'arrivée du nouveau.

— Je vous présente l'adjudant Frédéric Hoche, qui prend aujourd'hui ses fonctions au sein de notre équipe.

Ben grommelle des mots confus dont personne ne cherche la signification.

Barrère jette un regard attristé vers le bureau de Florac. Vidé.

Joy saute de la table où elle avait posé une fesse, et s'avance vers Hoche en lui tendant la main et un sourire.

— Bienvenue. Adjudant Joy Morel.

Le visage du nouveau n'affiche aucune expression. Seuls ses yeux glissent sur Joy. Vers le bas, étant donné qu'il fait facilement une tête et demie de plus qu'elle. Il lui serre la main avec un léger basculement du menton. Joy est parcourue d'un frisson en croisant son regard. Le genre miroir sans tain. Qui vous renvoie ce que vous êtes sans rien montrer de ce qui se cache derrière.

Barrère imite Joy sans aucun enthousiasme. Même réaction du nouveau. Ben, quant à lui, reste appuyé contre le mur, et semble intrigué par le bout de ses chaussures. Hoche se tourne vers lui, avance dans sa direction, et sans un mot lui tend la main. Ben redresse légèrement la tête pour regarder le geste offert. Il hésite puis, sans poser ses yeux sur Hoche, il finit par donner la poignée de main attendue de tous. Pas la force de démarrer un conflit ce matin.

— Vous, c'est Ben Rigoult, c'est ça ?

— C'est ça, se contente Ben.

— Bon ! intervient Besson, agacée de l'accueil pitoyable réservé au nouveau. Maintenant que les présentations sont faites, on va pouvoir se remettre au travail. Lieutenant Barrère, vous nous faites un topo sur l'affaire en cours ?

Barrère rassemble ses idées, éparpillées à travers les souvenirs de Florac, et se déplace pour faire face à l'équipe.

— Une scène de crime, deux morts. On a retrouvé Virginie Boulier et son mari Gaël Boulier, décédés à leur domicile. La femme, dans la maison. Le mari, sur le trottoir. Concernant la femme, il s'agit d'un homicide. Elle a été découverte attachée sur une chaise et

mutilée. Pour ce qui est du mari, tout laisse à penser qu'il s'agit d'une mort accidentelle. Une chute due à un fort taux d'alcoolémie, suivie d'une noyade gastrique.

— Une dispute conjugale qui aurait mal tourné ? propose Besson.

— C'est une possibilité, répond Barrère en jetant un regard vers Joy qu'il sait en désaccord avec cette hypothèse.

— Donc, il y a eu lutte ? demande le nouveau.

Joy trouve sa voix aussi angoissante que son regard. Tout ce qui sort de cet homme la glace.

— *A priori*, non, rétorque Barrère.

— Pas de coups portés au visage, pas d'hématomes sur le corps, pas de griffures, de cheveux arrachés, de peau sous les ongles, de traces de coups sur les avant-bras. Conclusion : pas de lutte.

Il a déjà épluché le rapport d'autopsie. Barrère sent son cœur accélérer. Il tente de maîtriser sa respiration.

— Pour vous, lieutenant, ils se seraient disputés, et au bout d'un moment, le mari aurait ordonné à sa femme de s'asseoir et de se laisser attacher. Chose qu'elle aurait visiblement accepté de faire sans riposter.

Barrère a le choix : lui rentrer dedans pour lui expliquer ce que veut dire « bienvenue », ou prendre le courant dans le même sens.

— Je vois que vous vous êtes déjà mis au boulot, adjudant. Parfait. On écoute vos hypothèses.

Go pour le combat de coqs sur le ring. Ben regarde le nouveau avec attention. S'il donne une bonne leçon à Barrère, ça pourrait lui plaire.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y a pas eu de dispute entre cet homme et sa femme. Soit le mari a prémédité son coup et contraint sa femme à obéir sans recourir à la violence physique, soit…

— Ce n'est pas lui, termine Joy.

Le nouveau acquiesce d'un mouvement de tête en regardant Joy. Nouvelle décharge. Elle ne comprend pas ce que renvoie cet homme, mais l'effet est désagréable.

Besson préfère mettre un terme à la tension installée entre Barrère et Hoche.

— OK, on poursuit les investigations pour trouver des réponses plus précises que ces hypothèses qui ne reposent sur presque rien. Voisins, proches, amis, collègues. Vous interrogez tous ceux qui connaissaient nos victimes de près ou de loin. Je veux tout savoir de leur vie, de leur passé, de leur couple, de leurs projets, de leurs secrets… Tout.

Joy n'ose pas poser la question par peur d'entendre la mauvaise réponse, celle qui la renverrait chez elle. Pourtant, elle sait que c'est

trop tôt. Raphaël n'a que 4 mois.

— Adjudant Morel, l'interpelle Besson. Vous êtes prête à reprendre du service ?

Intérieurement, Joy saute de joie. Tout se met en branle, et ses muscles trépignent de courir vers la voiture pour partir sur le terrain. Elle regarde Barrère qui lui adresse un sourire, Ben qui n'a toujours pas envie de lever la tête, Besson qui attend la réponse, et Hoche. Qui s'en fout. Il est déjà plongé dans le dossier, chemise ouverte entre ses mains.

Donelli est là pour s'occuper de Raphaël. Mais comment fera-t-elle dans trois jours ? Elle devra le confier à quelqu'un. L'idée la fait trembler. Elle n'a rien anticipé, pour la simple et bonne raison que Raphaël n'ira chez personne et que personne ne viendra chez elle pour le garder. Inenvisageable.

— Joy ?

Barrère insiste du regard avec l'espoir qu'elle accepte. Il ne se sent pas d'attaque pour travailler seul aux côtés de Ben et de ce nouveau qui ne lui inspire qu'une profonde antipathie. Et il a besoin des compétences de sa collègue.

Trois jours. Elle s'organisera.

— Oui, je reprends du service.

Ben relève enfin le visage, et pose un regard soulagé sur Joy. Son retour va faire du bien. La force de Barrère et le soutien de Ben. Elle n'a encore pas de rôle défini pour Hoche, et n'a pas franchement envie d'en créer un.

9

Lettre souvenir

J'aimerais avoir tellement plus de souvenirs avec toi. Tu es parti trop tôt. 12 ans, ce n'est pas un âge pour perdre son père et grandir seule. Mais tout ce que tu as su me donner avant ton départ m'a portée jusqu'ici, et m'a fait devenir la femme de 25 ans que je suis.

Quand tu rentrais du travail le soir, il faisait toujours noir, même en été. Mais j'attendais ce moment toute la journée, parce que c'était le meilleur.

Pourtant, maman…

Non, je ne la laisserai pas gâcher mes souvenirs comme elle a gâché ma relation avec toi.

Tu avais toujours un grand sourire pour moi. Celui qui me réchauffait le cœur. Et quand tu me retrouvais dans ma chambre, tu riais aux éclats, je me souviens. Le son le plus agréable que j'aie connu. Personne n'a jamais su rire avec autant de force et de sincérité que toi.

Mais maman n'aimait pas ça.

C'est plus fort que moi, quand je pense à toi, je pense au mal qu'elle m'a fait, qu'elle nous a fait. Elle s'en prenait à toi quand tu passais trop de temps avec moi, et après, il y avait les cris, les disputes, les larmes… les réconciliations.

Elle n'avait pas le droit de t'arracher à moi comme ça à chaque fois.

Pourtant, tu finissais par la consoler. Alors que c'était moi qui pleurais toute seule sous mon oreiller.

Voilà ! Je parle d'elle, et mes bons souvenirs se transforment en mauvais. J'arrête.

Le matin que je préférais, c'était celui du mercredi. Dès le réveil, je souriais à mes draps. C'était notre journée. Celle où rien d'autre que toi et moi n'existait. Nous deux, ensemble, à faire ce qu'on voulait, comme on voulait et où on voulait. J'expliquais même à mes doudous : « Aujourd'hui, vous restez là, sous la couette, je reviens ce soir. C'est ma journée avec papa, et personne d'autre n'est invité. » Je me sentais grande à tes côtés. J'étais fière de me promener avec toi. Parfois, au parc, je voyais le regard des autres petites filles. Elles

étaient jalouses de moi. J'adorais ça. Je priais souvent pour que ces moments ne s'arrêtent jamais, pour que tu m'emmènes loin de la maison, loin de… Pourquoi je ne peux pas l'effacer de mes pensées ? Maman… ce simple mot me met en colère.

Elle aussi, elle était jalouse de moi. J'en suis sûre. C'est pour ça qu'elle nous séparait tout le temps. Elle voyait bien que j'étais ta préférée. Sur elle, tu criais, alors qu'avec moi, tu rigolais. Qu'est-ce que ça pouvait faire que tu m'aimes plus qu'elle ?

10

— Tu es sûre de toi ? Tu crois que…

— J'en ai besoin. Il faut que je bosse sur cette enquête.

Donelli hoche la tête machinalement alors qu'un tas de questions se bousculent dans son esprit. Raphaël vient de s'endormir contre son torse.

— Et tu as prévu quoi pour lui ? s'inquiète-t-il.

Joy souffle discrètement, et esquive le regard interrogateur de Donelli en contournant ce dernier pour se rendre à la cuisine. Elle se sert un verre d'eau et pose la bouteille, un peu fort, à côté de l'évier, faisant gicler des gouttelettes. Elle se retourne, et se met en appui arrière sur le plan de travail.

— Il faudra bien que je reprenne le boulot un jour, de toute façon, tranche-t-elle.

Donelli s'avance vers elle sans se départir du calme qui le remplit au contact de son fils.

— Je ne dis pas le contraire, Joy. Je dis juste qu'il faut qu'on trouve une solution. On n'a rien préparé pour sa garde, on n'en a même jamais parlé.

— Je sais, soupire Joy en baissant les yeux pour cacher à Donelli la suite de sa pensée.

— Tu as une idée ?

Joy secoue la tête de gauche à droite sans la relever.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Au bout de quelques instants, Joy se risque à croiser le regard de Donelli. Ce dernier est frappé en plein cœur quand il devine les larmes prêtes à perler sur les joues de Joy.

— Je suis incapable de laisser Raphaël, avoue-t-elle.

Donelli s'approche d'elle jusqu'à ce que Raphaël et eux deux ne fassent qu'un. Il passe son bras autour de Joy, qui se raidit légèrement.

— J'ai besoin de travailler, tu comprends ?

— Oui. On va chercher une nounou.

— Non !

Donelli fronce les sourcils et se recule légèrement pour chercher à décrypter les pensées de Joy, comme si elles étaient écrites sur son front.

— C'est impossible, pas après…

Joy se mord la lèvre. Elle a failli en dire trop.

— Pas après quoi ? demande Donelli.

Joy se retourne. Plus facile de trahir la sincérité en fuyant le regard de l'autre.

— Après tout ce qu'on a découvert sur les réseaux sataniques.

Donelli reste silencieux. Il repense aux horreurs vécues par les enfants dans ce genre de réseau, au maillage énorme qui regroupe des personnes de tous milieux, même des plus hauts et surtout de ceux touchant aux enfants. Est-il possible de réajuster ses œillères après avoir vu le pire de l'espèce humaine ? Le « faire comme si ça n'existait pas » est juste rayé de la carte. Parfois, on voudrait que le déni s'installe pour rendre la vie plus légère. Mais l'inconscient est seul maître à bord. Lui seul décide de ce qu'il envoie aux oubliettes ou non. Et quand on devient parent alors qu'on a les pieds dans l'atrocité perpétrée par certains êtres abjects, l'instinct de protection et de survie interdit à l'oubli de s'installer.

— Je pensais à ma mère, lâche Joy comme elle aurait craché dans la soupe.

Donelli enchaîne les mimiques de surprise depuis que Joy a franchi la porte de l'appartement.

— Ta mère ? On parle de la même ? Celle qui cherche à voir Raphaël depuis sa naissance, qui t'envoie des lettres et sature ton répondeur parce que tu ne la rappelles pas ?

— Elle-même, rétorque Joy. Au moins, elle, elle ne lui fera pas de mal.

— Ah… Et c'est pour ça que tu la gardes à distance depuis…

Pour le coup, c'est Donelli qui se pince les lèvres. Inutile de remettre une couche à Joy sur les événements tragiques de l'année précédente.

— C'est quoi, le plan ? continue-t-il. Tu la fais venir pour garder notre fils ?

— Oui, c'est l'idée.

— Donc tes parents devront quitter leur Bretagne et venir s'installer en Seine-et-Marne ?

— Je n'ai jamais dit que mon père viendrait. Et c'est hors de question.

— Joy ! s'exclame Donelli d'une voix cassante. Tu te rends bien compte que ce que tu dis est inconcevable.

L'enquête qui l'appelle, Raphaël qui commence à gémir et à se tortiller contre Donelli et les options limitées, voire impossibles, qui s'offrent à elle provoquent une énorme bouffée de chaleur chez Joy. Elle a l'impression que l'implosion est imminente. Pour éviter que celle-ci se produise devant Donelli, elle préfère se diriger vers la sortie. Elle ouvre le coffre, saisit son arme, et au moment où elle glisse

cette dernière dans son holster, Donelli lui attrape le bras.

— Regarde-moi, Joy, ordonne-t-il.

Elle continue sa fuite, même celle du regard. Il amplifie son étreinte, et la force à pivoter vers lui. Quand il finit par capter son attention, il plonge dans ses yeux, comme pour inscrire ses propos au marqueur dans son esprit :

— On va trouver une solution.

Elle aimerait le croire. Mais elle se rend à l'évidence : aucune solution ne lui conviendra. Elle va profiter des quelques jours de présence de Donelli pour se donner à fond dans le boulot, quitte à faire une overdose, et après, elle veillera sur son fils.

— Merci.

Elle ne parvient pas à dire autre chose à Donelli. Une douce caresse sur le dos de Raphaël, et Joy n'est plus qu'une ombre dans le couloir. Quand Donelli referme la porte et se retourne, il retient une insulte en se cognant la tempe dans la petite porte du coffre resté ouvert. Au moment de la claquer violemment pour soulager sa douleur, il aperçoit une enveloppe. Curiosité de flic, ou respect de l'intimité de celle qu'il aime ?

11

Au moment où les odeurs de plats mijotés semblent attirer le soleil pour le faire progressivement disparaître, l'équipe se retrouve dans le bureau de Barrère pour jeter les infos de la journée dans un pot commun, avec l'espoir qu'un cadeau se dessine vite à l'horizon. Barrère s'assoit sur le bras de son fauteuil alors que Joy se contente d'un coin du bureau et Ben du mur, au plus près de la porte, matérialisant son envie d'être là. Hoche, quant à lui, se laisse tomber dans le fauteuil en cuir sous la fenêtre. Trois cœurs sur quatre dans la pièce s'électrisent. Les souvenirs attaquent. Florac qui se jette le premier dans ce fauteuil à chaque débrief avec son air de vainqueur et sa position désinvolte. Combien de fois Joy a-t-elle eu envie de le gifler ? Comme elle aimerait aujourd'hui le serrer contre elle.

— Lève-toi, menace Ben dans un grognement.

— C'est bon, tente de calmer Barrère.

Ben fuse vers Hoche sans que personne ait le temps de réagir, et lui attrape le poignet pour l'aider à obéir. Hoche s'échappe de l'emprise avec un flegme bouleversant, sans pour autant décoller ses fesses du fauteuil.

— Quelqu'un m'explique ? demande-t-il en dirigeant lentement son regard vers Barrère, puis Joy.

— C'était le fauteuil de Florac, annonce cette dernière.

Hoche pouffe en dodelinant de la tête.

— Ça te fait rire ! attaque Ben, les nerfs envoyant trop de messages désagréables à son cerveau.

Hoche se retient d'exposer le fond de sa pensée. Il juge le moment trop précoce. L'équipe n'est pas prête à entendre ce qu'il pense de la situation. Il se lève donc et regarde par la fenêtre.

— On pourrait en venir aux faits ? La soirée est déjà bien entamée.

Personne ne se sent prêt à démarrer après cet étrange intermède. Hoche se retourne.

— OK, je commence. Si on en croit le voisinage des Boulier, Virginie et Gaël formaient un couple parfait. Ils vivaient dans cette maison depuis cinq ans. Les voisins les ont qualifiés de personnes très agréables, toujours souriantes et prêtes à rendre service. Ils semblaient avoir pas mal d'amis. La petite mamie qui habite en face a dit qu'ils

recevaient souvent du monde le soir au moment de l'apéro. Des va-et-vient de voitures, comme elle dit.

— À l'apéro ? répète Ben.

Hoche le regarde sans expression particulière.

— Gaël Boulier était donc vraiment bien sevré, ajoute Ben, pour supporter de voir les autres boire sans en avoir envie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— On est allés interroger les parents de Gaël, avec Joy. Ils nous ont assuré que leur fils ne pouvait pas être mort à cause de l'alcool. Il était sobre depuis quatre ans, et continuait à participer régulièrement aux réunions des Alcooliques anonymes pour aider les autres. Pour eux, impossible qu'il ait pu replonger.

— Pourtant… à moins qu'on lui ait vidé un seau de vodka dans le fond de la gorge. Son taux d'alcool dans le sang dépassait l'entendement. Beaucoup auraient fini en coma éthylique bien avant.

— Les amis sont formels, intervient Barrère. Gaël Boulier ne buvait pas une goutte d'alcool. Ils étaient tous admiratifs parce qu'ils l'avaient connu avant, et n'auraient jamais imaginé qu'il puisse arrêter un jour.

— Voilà, tout est dit, ponctue Hoche.

— Quoi, tout est dit ? s'agace Ben.

— Un vrai alcoolique peut resombrer à n'importe quel moment. Il suffit d'une situation qu'il n'arrive plus à gérer ou maîtriser, d'émotions trop intenses, et le refuge reste celui de toujours.

— Je ne suis pas d'accord, objecte Joy. Mais on n'est pas là pour débattre de cela. Dis-nous plutôt où tu veux en venir ?

— Je veux juste vous faire comprendre qu'on est sur un sujet qui ne nous fait pas avancer. Les faits sont là : Gaël Boulier est mort des suites d'une ingestion massive d'alcool. Qu'il ait été alcoolique, sevré, sobre ou tout ce qu'on veut, le résultat est là. Est-ce qu'on cherche à savoir s'il a pu boire alors qu'on le sait, ou alors est-ce qu'on cherche à savoir s'il a pu tuer sa femme ?

Hoche marque un point, les bouches se ferment.

— Bon, coupe Barrère, qu'est-ce qu'on a appris d'autre ?

— Les parents de Virginie n'ont pas pu nous dire grand-chose, poursuit Joy. Ils sont beaucoup trop affectés pour le moment. Mais selon eux, leur fille filait le parfait amour avec Gaël. Ils ont décrit leur gendre comme un homme responsable, aimant, sur lequel Virginie pouvait s'appuyer. Ils avaient programmé leur mariage pour l'année prochaine, et parlaient de bébé.

En prononçant cela, Joy pense instinctivement à Raphaël. Plus que deux jours. Comment va-t-elle gérer cela ?

La voix de Hoche la ramène désagréablement dans la pièce.

— Il serait intéressant de savoir si le mari a bu avant ou après le

décès de sa femme. La légiste en est où ?

Le téléphone de Barrère choisit cet instant pour sonner.

— Justement, on va le savoir, dit-il avant de décrocher.

— *Ola*, Olivier.

— Tu tombes bien, Andrea, on parlait justement de toi.

— Ah *si* ? Et alors, les *felicitaciones* fusaient, j'espère.

Barrère ne relève pas.

— Es-tu en mesure de nous dire à quel moment Gaël Boulier a bu ? Avant ou après l'heure estimée de la mort de sa femme ?

— Oui, je peux te le dire. Mais j'ai encore *mejor* !

— Dis-nous tout, s'impatiente Barrère en enclenchant le haut-parleur.

— Vu la quantité d'alcool qui était passée dans le sang, Gaël Boulier avait commencé à boire bien avant la mort de sa femme. Et il n'a pas fait que ça avant.

— Droit au but, lui intime Barrère.

— Il est aussi *muerto* avant.

Joy sent une décharge agréable. Elle a vu juste depuis le départ. Cette affaire est pour elle. Hors de question de l'abandonner avant de l'avoir résolue.

12

Elle a passé la journée à penser à lui. Elle espère que lui aussi, malgré le baiser langoureux qu'il a offert à sa femme sur le pas de la porte avant de partir travailler ce matin.

Elle attend qu'il quitte l'agence de publicité. Chose qu'il fait à la nuit tombante. Elle fonce alors en direction du bar, se poste dans un coin sombre de la ruelle, et recommence à patienter. Elle doit s'assurer qu'il est ferré et sait que s'il veut la revoir, c'est ici.

Les groupes d'amis, les couples, les hommes d'affaires entrent et sortent de l'établissement dans l'euphorie qui accompagne ces moments de détente. Elle prend une cigarette pour passer le temps. À peine allumée, déjà écrasée sous l'escarpin par peur d'être repérée. La voiture de Christophe vient d'arriver devant le bar. Sentiment d'excitation.

— Ne descends pas, s'il te plaît.

Le moteur tourne au ralenti. Elle distingue Christophe qui tente de regarder à travers les vitres fumées de l'établissement.

— Ne gâche pas mon plaisir.

Le régime du moteur accélère.

Papillons dans le bas du ventre.

Les roues prennent la direction du départ.

Elle jubile. L'hameçon n'a piqué que légèrement le bord de la bouche. Il lutte contre l'inévitable. Elle va pouvoir s'amuser.

Il repart lentement.

Elle sort de sa cachette, et se poste au milieu de la rue sous la lumière des lampadaires. Son image s'affiche dans le rétroviseur de la voiture. Silhouette élancée, robe moulante, cheveux détachés.

Les feux stop s'allument.

Il l'a donc vue.

Elle sourit, et le désir enfle en elle.

Elle disparaît dans le bar.

Christophe se demande s'il a rêvé. Trop loin pour être sûr qu'il s'agit de la même femme. Pourtant, son bas-ventre lui assure que si.

Il ressent une envie interdite de faire demi-tour. Juste pour vérifier que ce n'est pas elle.

Non, juste pour être sûr que c'est elle.

Il étouffe sa pulsion sous sa morale et repart, pied au plancher,

avec au creux de lui cette sensation agréable qui s'est transformée en brûlure urticante.

13

Il est 23 h 30. Je devrais être déjà rentrée, avoir retrouvé Donelli, et faire de gros câlins à Raphaël en lui disant à quel point je l'aime. Pourtant, je suis là, dans mon bureau, alors que toute l'équipe a quitté les lieux il y a plusieurs heures. Je n'y arrive pas. Rentrer voudrait dire que la journée est terminée, qu'il ne m'en reste que deux pour enquêter. Ce n'est pas assez.

Suis-je une mère indigne ?

Tu es comme les psys, je sais que tu ne me répondras pas.

Être une bonne maman signifie-t-il passer sa vie près de son enfant et satisfaire les besoins de ce dernier avant les siens ?

Comment font ces mères qui laissent leur bébé à des inconnus pour reprendre tranquillement le travail ?

Je sais… ces mères-là n'ont aucune idée de ce qu'il y a de l'autre côté du miroir. Elles n'ont pas vu la crasse, les ordures, les horreurs de l'homme. Celles qui m'ont changée à jamais.

Qui suis-je au fond ?

Joy ne sent pas les larmes couler et s'évanouir aux commissures de ses lèvres. Elle est entrée en connexion avec elle-même.

Je regrette d'avoir été au contact du côté sombre de l'humanité. J'entends encore ma mère me rabâcher : « Tu aurais mieux fait de faire comme ton père. » Comme mon père… Si elle avait su à ce moment-là. Mon père qui a engendré un monstre, resté tapi dans l'ombre pendant plus de trente ans, et qui a pris le temps d'aiguiser ses armes avant de créer le chaos dans ma vie, dans ma tête, dans mon cœur.

Les larmes tombent désormais sur le papier, brouillant certaines lettres.

Qu'a-t-il fait de moi, ce frère interdit qui bousille mon existence et qui me grignote de l'intérieur jour après jour ? A-t-il atteint son objectif ? M'a-t-il rendue folle au point de tuer ? Ai-je tué sa mère dans le caveau ? Ai-je tiré sur mon père ? Ai-je tué Léo ?

Cette dernière question emmène Joy dans un état de panique, et la noie dans les sanglots.

La porte s'ouvre sans qu'elle s'en rende compte. Quand Ben arrive

près d'elle et qu'il l'entoure de ses bras, elle sursaute, se retourne, et voit les larmes ruisseler sur les joues de son ami. Elle se jette dans ses bras, et ils partagent silencieusement leur désarroi dans une étreinte sans fin.

14

Lettre souvenir

Me revoilà, papa. Ma journée a été très riche en émotions, si tu savais. Je t'expliquerai plus tard.

Mais une question tourne en boucle depuis les mots que je t'ai écrits ce matin : *une mère se dresse-t-elle inévitablement entre un père et sa fille ?*

La mienne l'a toujours fait. Pourquoi ?

Avait-elle peur de moi, peur que je te vole à elle, peur que ton amour pour moi soit plus fort ? Il l'était, je le sais. Ça se lisait dans tes yeux et dans tes gestes.

Pourtant, tu finissais toujours dans son lit. La porte se fermait derrière vous, et la haine me rongeait. Je cachais mon visage dans mon coussin pour crier ma rage de te savoir contre elle. Je me bouchais les oreilles avec mes doudous, et pleurais pendant des heures, jusqu'à ce que le sommeil soit plus fort que moi. Le matin, j'avais toujours le même réflexe en me levant : je me faufilais dans sa chambre, alors que vous preniez votre café en bas, et je constatais sans cesse le même tableau. Le drap-housse était tout froissé. Pas sur les côtés, non. Au milieu. Comme si vos corps n'avaient fait qu'un toute la nuit. Cette idée me levait le cœur, et je tirais frénétiquement sur le côté du drap pour effacer cette preuve de votre… non ! ce n'était pas de l'amour. C'était moi que tu aimais, papa.

Le jour où j'ai dit ça à maman, elle a souri. Elle m'a dit : « Bien sûr que ton papa t'aime, ma puce. Il t'aime comme sa petite fille. » Je lui ai dit que non, il m'aimait différemment. Qu'il m'appelait même sa chérie d'amour.

Alors, ce soir-là, j'ai surpris votre discussion du haut de l'escalier. Je me suis cachée derrière les barreaux de la rambarde pour vous observer. Elle t'expliquait le trouble que tu créais chez moi en m'appelant ainsi, et te demandait d'arrêter de le faire. J'ai eu envie de lui sauter à la gorge. J'ai serré très fort les mâchoires pour ne pas hurler sur elle. Toi, tu as crié. Tu t'es levé violemment de ta chaise, et tu lui as dit qu'elle commençait à te fatiguer avec ses histoires. Un plaisir immense a envahi tout mon corps. Tu as alors ouvert le placard pour en sortir une bouteille, et elle t'a supplié d'arrêter. Elle t'empêchait toujours de tout faire, comme si elle voulait contrôler ta

vie autant que la mienne. Tu as quand même dévissé le bouchon et porté le goulot à ta bouche. Elle s'est jetée sur toi, et t'a bousculé le bras. Le liquide a giclé partout. Tu lui as serré fort le poignet en levant sa main. J'ai vu sur ton visage que tu étais très en colère. Je comprends, elle n'avait pas le droit de faire ça. Mais au lieu de s'arrêter, elle a donné un grand coup dans la bouteille avec sa main libre.

Explosion de verre sur le carrelage.

Explosion de ta main sur sa joue.

J'ai souri. Elle l'avait bien cherché. Elle est restée sans voix, se tenant la joue comme une idiote. Ses larmes ont commencé à couler. « Bien fait ! » je me disais.

Et là, tu l'as prise dans tes bras, et tu as enchaîné les « pardon ». Pourquoi ? Pourquoi tu ne l'as pas laissée pleurer, réfléchir à son erreur comme tu me disais parfois en me punissant ? Pourquoi tu n'es pas monté me rejoindre pour dormir avec moi ce soir-là ?

15

Ben et Joy n'ont pas parlé. Inutile. Ils se connaissent suffisamment pour savoir ce qui ronge l'autre. Ils ont juste évacué leur trop-plein émotionnel ensemble, sans jugement, sans questions.

En arrivant devant la porte de son appartement, Joy souffle un grand coup. Elle a envie de retrouver son fils, mais pas de quitter l'enquête. Ce tiraillement interne la bouleverse. Elle pousse la porte, et la sidération la paralyse le temps que tout se connecte au bon endroit dans son cerveau.

— Bonsoir, lui sert Donelli, assis sur le canapé avec une seule chose posée sur la table basse devant lui.

La curiosité de flic a pris le dessus sur le respect de l'intimité de celle qu'il aime. Il a pris l'enveloppe dans le coffre ce matin, et le contenu est maintenant étalé sur la table.

— Je crois qu'il faut qu'on parle, ajoute-t-il, alors que Joy est figée, yeux ronds et bouche ouverte. Elle se jette brusquement vers les papiers pour les rassembler et les glisser dans l'enveloppe, puis elle lève les yeux vers Donelli.

— Tu te crois où ? Tu imagines que le fait d'être chez moi te permet de fouiller dans mes affaires, c'est ça ? s'énerve-t-elle.

— Et toi, tu crois quoi ? Que tu as le droit de cacher des informations aussi capitales ? rétorque Donelli, sur les dents.

— Tais-toi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Ah si, au contraire, je le sais très bien ! J'étais avec vous sur l'enquête, tu ne te rappelles pas ? Alors, je sais de quoi je parle, fulmine-t-il. Putain, Joy ! Tu as tout pour faire tomber l'organisation, et tu enfermes ça dans ton coffre. Tu as mis Barrère au courant ?

— Non ! s'empresse-t-elle de répondre. Et je t'interdis de le faire.

Donelli fronce les sourcils. Les réactions de Joy le surprennent de jour en jour.

— Ces papiers vont retourner d'où ils viennent, dit-elle en se dirigeant vers le coffre, et tu vas faire comme si tu ne savais rien.

Donelli se lève, et la rejoint pour l'empêcher de fermer le coffre.

— Attends. Tu ne peux pas me demander de faire comme si de rien n'était. Ces salauds torturent et tuent des enfants tous les jours. On les tient avec toutes ces preuves. Les noms, des photos, des vidéos. On peut les faire tomber, Joy. Tu réalises ?

Joy glisse sa main à l'intérieur du coffre, et en sort une autre enveloppe.

— Celle-là, tu ne l'as pas regardée ? demande-t-elle à Donelli.

— Non, la première m'a suffi, je t'avoue. C'est quoi ?

— Je te laisse découvrir, et on verra si tu es prêt à aller jusqu'au bout.

Donelli extrait un papier de l'enveloppe et le déplie, intrigué. Il reste de longues minutes, les yeux collés au message, transférant chaque mot vers son esprit. Même moment de sidération que Joy quelques instants plus tôt.

— Ils menacent notre fils ! Tu comprends ?

Donelli regarde enfin Joy, les yeux rougis par la rage et la peur. Il tient entre ses mains une lettre signée de la main du nouveau directeur de la PMI, qui souhaite la bienvenue à Raphaël.

16

Mardi 21 mars 2017

Ben est le premier arrivé à la brigade. Il n'a pas eu le courage de rentrer chez lui, la veille, après le moment passé avec Joy. Il a fini dans son bar habituel, et n'a eu envie de rien d'autre que de la compagnie de ses verres. Ses yeux le prouvent, et il semblerait que l'alcool absorbe chaque jour un peu plus son sourire et l'enfonce profondément dans sa détresse. Le téléphone vient faire vibrer des cellules douloureuses dans son cerveau. Il décroche rapidement pour faire cesser le supplice.

— Rigoult, j'écoute, articule-t-il avec effort.

— Bonjour, je souhaiterais parler au lieutenant Barrère, mais on m'a renvoyée vers vous.

En entendant le mot « Barrère », une énergie monte en Ben. Celle de la colère.

— Rappelez plus tard, répond-il sèchement.

— Non ! Attendez, s'il vous plaît, supplie la voix féminine.

Ben laisse filer le silence.

— Je ne pourrai sûrement pas rappeler, et c'est important pour moi de vous parler.

— Allez-y, invite Ben, résigné.

— Vous pourrez faire passer le message au lieutenant Barrère après ? s'assure-t-elle.

Ben souffle bruyamment, excédé d'entendre ce nom. Il préfère ne pas répondre à la question, ne sachant pas lui-même s'il en est capable.

— Écoutez, madame, je n'ai pas de temps à perdre…

— D'accord, excusez-moi, le coupe-t-elle. Je… voilà, c'est…

Au tour de la jeune femme de souffler.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Quel est le but de votre appel ?

— Remercier le lieutenant Barrère et son collègue. Sans eux, je serais morte aujourd'hui, ou bien pire.

L'attention de Ben est aiguisée. Un picotement commence à jouer avec son cœur.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne me suis même pas présentée. Je m'appelle Charlie.

Un silence étrange envahit la ligne téléphonique.

— Vous êtes toujours là ? demande la jeune femme.

Il ne sait pas.

L'humidité de la péniche le saisit brutalement.

Les visions affluent.

Le sang n'arrête pas de se répandre.

L'horreur.

Charlie.

Celle à cause de qui son cœur est à jamais meurtri, déchiré, avec un morceau laissé dans la tombe de Florac.

Charlie.

Cette jeune femme que Barrère a voulu à tout prix sauver pendant que Florac se prenait une balle en pleine tête.

Barrère.

Ce bon à rien qui n'a pas su protéger leur collègue.

— Je sais que vous êtes là, pourquoi vous ne dites rien ?

— Je vous écoute, prononce Ben.

Charlie se rend compte de l'intonation étrange avec laquelle il vient de lâcher ces quelques mots. Elle y discerne de la tristesse. Ou peut-être de la colère. Elle hésite, mais ne s'attarde pas.

— Je voudrais que vous disiez au lieutenant Barrère qu'il a fait beaucoup plus que me sauver la vie.

Ben serre les dents. Ses mâchoires manquent de se déboîter.

— J'avais 6 ans quand ma vie s'est arrêtée. On m'a arrachée à ma mère et fait subir le pire dans le but de me détruire psychologiquement et de faire de moi ce que je ne suis pas.

Ben a envie de raccrocher. Mais sa main ne répond pas. Il a mal en entendant l'histoire de cette jeune femme.

Mal parce qu'il refuse l'idée que c'était une bonne action de l'avoir sauvée.

Il rejette le fait que Barrère a bien agi.

Il a laissé crever Florac, point barre !

— Je commençais à devenir un monstre, ils avaient réussi, vous savez. Ces hommes sont le mal incarné. Rien ne les arrête. Ils n'ont qu'une chose en tête : la souffrance de l'autre. Et que vous soyez un enfant ne les freine pas, bien au contraire.

Les yeux de Ben se ferment, en réflexe contre les larmes qui trouvent quand même un chemin pour s'enfuir.

— Je ne vais pas vous raconter toute mon histoire. Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que sans le lieutenant Barrère, je serais en ce moment même en train de subir d'horribles sévices, ou pire encore, en train d'en infliger à des enfants. J'aurais préféré mourir plutôt que de devenir un monstre, mais ce sont eux qui contrôlent tout et qui

décident si vous vivez ou si vous mourez, si on vous viole ou si vous violez, si on vous frappe ou si vous frappez, si vous tuez ou si vous vous arrêtez juste avant, quand la douleur de l'autre est à son paroxysme.

Ben porte la main devant sa bouche, et sa gorge s'obstrue à l'écoute de tant d'atrocités. Il prend conscience que c'est une jeune fille de 16 ans qui lui déballe tout cela. Un sentiment d'injustice se répand en lui. La vie ne peut pas imposer tant d'horreurs à une enfant et la faire grandir en enfer jusqu'à pourrir chaque cellule innocente de son corps, jusqu'à travestir son âme pure.

— Aujourd'hui, j'ai retrouvé ma maman.

Ben saisit l'amour qui jaillit de ce mot dans la bouche de cette jeune femme.

— Et je sais qu'un jour, j'accepterai tout l'amour qu'elle a à m'offrir sans avoir l'impression d'étouffer. Je sais qu'un jour, je découvrirai le bonheur d'être en vie. Et ce jour-là, ma reconnaissance envers le lieutenant Barrère sera éternelle. Dites-lui qu'il a sauvé beaucoup de vies en me sortant de là, et qu'il a aussi engagé un processus puissant qui fera de moi un être libre. Vous le lui direz ?

Ben avale difficilement, et inspire longuement pour retrouver une voix neutre.

— Bien sûr, répond-il.

— Et n'oubliez pas de transmettre les mêmes remerciements au collègue qui était avec lui ce soir-là. Il a lui aussi ma reconnaissance infinie. Je sais qu'il n'a pas hésité à risquer sa vie pour sauver la mienne.

Si tu savais comme il a hésité. Il a même tenté de convaincre Barrère d'abandonner, se dit Ben en soupirant.

Charlie l'a deviné. Elle est maintenant convaincue de s'adresser à la bonne personne.

— Une dernière chose, ajoute-t-elle.

Ben n'est pas sûr de pouvoir en entendre plus. Pourtant, il laisse faire.

— J'ai un service à vous demander. Je suis trop loin pour m'y rendre, alors pourriez-vous le faire à ma place ?

— Faire quoi ? demande Ben, intrigué.

— Aller remercier la troisième personne de votre équipe.

— Je ne comprends pas.

— Je l'ai vu, vous savez. Il était enfermé avec nous dans la cave. Quand je dis « nous », je parle de Manon et moi.

Le cœur de Ben devient la seule chose qu'il sent dans son corps. Des coups violents et nets qui provoquent des bourdonnements à l'arrière de ses oreilles.

— Il s'est inquiété pour nous alors qu'il était lui-même en danger.

Les lèvres de Ben se mettent à trembler.

— C'était quelqu'un de bien, lui aussi. Ça se voyait dans ses yeux. Et je sais qu'il aurait fait n'importe quoi pour nous sauver. C'est pour ça qu'ils l'ont séparé de nous. Ils avaient peur de lui.

L'inspiration sèche de Ben indique à Charlie qu'il pleure.

— Je sais que c'était vous avec le lieutenant Barrère. Je vous ai entendu crier sur lui dans la voiture après nous avoir sauvées, Manon et moi. Je sais que vous auriez préféré sauver votre collègue plutôt que nous. Mais sachez une chose : quand ils ont décidé de tuer quelqu'un, rien ni personne ne peut les en empêcher. Si ça n'avait pas été dans la péniche, ça aurait été à l'hôpital, ou chez lui…

Ben pense alors à Joy, agressée au sein même de l'UMD, à Franck Bero, mort à son domicile.

— Ils sont partout, ajoute Charlie. Votre collègue était courageux, et il a accompli sa mission jusqu'au bout, sans renoncer. Vous pouvez être fier de lui. Je voudrais que vous alliez lui dire merci pour moi, et que vous déposiez une rose sur sa tombe.

Barrère entre dans la pièce, et s'immobilise. Il trouve Ben effondré sur son bureau, le combiné se balançant dans le vide. Il prend ce dernier pour le porter à son oreille : une succession de bips. Il tend la main pour la poser sur l'épaule de Ben, mais se ravise, craignant une réaction violente de son collègue. Ne sachant plus comment agir avec lui depuis des mois, il préfère rebrousser chemin.

— Olivier.

Barrère s'arrête avant de franchir la porte. La voix de Ben ne transporte pas la haine habituelle. Il se retourne. Ben le fixe, les yeux remplis de larmes.

— Florac est mort, crache-t-il dans un sanglot.

Barrère hoche la tête, ému, comprenant que Ben vient de sortir de la phase de déni.

— On n'aurait rien pu faire, ajoute-t-il d'un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

Barrère se pince les lèvres. Voilà des mois qu'il tente lui aussi de s'en convaincre.

— Donelli et Joy y étaient. Ils auraient empêché ça si ça avait été possible, continue Ben à travers des spasmes émotionnels.

Il se lève et rejoint Barrère.

— Charlie a appelé.

Barrère ouvre de grands yeux.

— Elle va bien maintenant.

Ben perçoit le trouble dans le regard de Barrère.

— Je suis désolé, conclut-il.

Barrère pose alors la main sur l'épaule de Ben. Ce dernier lui jette

un regard perdu. Barrère passe son bras autour du cou de son collègue et l'attire à lui. Il a le pardon de Ben. Mais pourra-t-il un jour se pardonner à lui-même ?

— Tu te souviens de ce qui est arrivé au docteur Bero ? demande Ben en reprenant ses esprits.

Barrère fronce les sourcils, et acquiesce d'un mouvement de tête.

— Charlie m'a dit qu'ils étaient partout, et que quand ils veulent la mort de quelqu'un, ils l'ont. Ils l'ont tué, et on ne peut rien prouver !

Barrère est le seul à savoir ce qui s'est passé pour le docteur Franck Bero. Le secret de ce drame ne doit pas être révélé, au risque de raviver les braises et de mettre tout le monde en danger. Barrère choisit donc de continuer à se taire.

17

Lettre souvenir

Pourquoi tu finissais toujours par faire ce que maman voulait ? À partir du soir où elle te l'a demandé, tu as arrêté de m'appeler « ma chérie d'amour ».

Elle avait gagné.

La colère que j'avais contre elle ne faisait qu'augmenter.

Chaque fois que je t'entendais dire mon prénom ou des surnoms bidons comme « bichette », « minette », ou n'importe quel animal à la noix, j'avais envie de me venger sur elle. Il m'est aussi parfois arrivé d'imaginer des bichettes ou des minettes égorgées, ça me soulageait.

Si j'avais su qu'elle avait alors, à ce moment-là, seulement coulé les fondations du mur qu'elle érigerait entre nous.

Elle prenait plaisir à monter chaque pierre, une par une.

J'essayais de les faire tomber avant que le ciment prenne.

Seulement, j'avais l'impression que tu ne m'aidais pas.

La rage grandissait en moi à la même vitesse que le mur.

Heureusement, il nous restait encore le mercredi. Une journée pour détruire le mur avec toi.

Je te suppliais de me dire « ma chérie ».

« Allez, juste une fois, papa. »

Tu me répondais « non » en riant.

« Dis-le dans mon oreille, personne n'entendra, et je ne le dirai pas. »

Toujours non.

Je ne comprenais pas. Pourquoi tu me laissais me démener toute seule face à cet empilement de cailloux de malheur ?

Quand tu me disais que ta chérie, c'était maman, et que moi, j'étais ta petite fille adorée, j'avais envie de vomir. C'était sa faute. Elle avait réussi à te faire gober ses conneries.

Et un soir, alors que tu étais rentré plus tôt que d'habitude, tu es monté me dire bonne nuit. J'ai passé mes bras autour de ton cou, et j'ai approché mes lèvres. Tu as tourné la tête, et mon bisou a atterri sur ta joue.

J’ai ri.

J’ai cru que tu voulais jouer.

Deuxième tentative.

Deuxième joue.

Mon cœur n’avait plus envie de rire.

« Allez, bonne nuit, minette », as-tu dit en décrochant mes bras de ton cou.

Non ! Pas comme ça. Ce n’était pas comme ça que tu me disais bonne nuit d’habitude.

« Papa ! ai-je crié pour te retenir. Fais-moi un vrai bisou. »

Ta réponse a monté dix rangées de parpaings.

« Tu es grande, maintenant, et les bisous d’un papa à sa petite fille se font sur la joue, bichette. »

Au même moment, j’ai aperçu le visage de maman dans l’embrasure de la porte. Son sourire a enflammé ma rage.

Cette nuit-là, j’ai commencé à tuer toutes les minettes du quartier, toutes les bichettes de la forêt, et toutes les chéries d’amour qui dressent des murs.

18

Mardi 21 mars 2017

Les coups sur la porte entraînent un échange de regards entre Joy et Donelli. Le compagnon de nuit de ce dernier, le canapé, est déplié, et les coussins sont jetés en vrac tout autour. Joy n'a pas encore avalé son café, et des mèches de cheveux semblent indiquer la direction de la chambre. Elle et Donelli n'ont échangé aucune parole depuis le réveil. En fait, depuis la veille et l'histoire des preuves sur le réseau satanique. L'angoisse et le doute ont saturé l'air de l'appartement. Joy se décide à boire une gorgée avant d'aller ouvrir, comme pour donner un coup de fouet à ses batteries. Sa grimace indique qu'elle regrette son geste, et que sa langue va lui en vouloir pendant quelques jours. Les coups se répètent.

— C'est bon, j'arrive ! lâche-t-elle, tenant pour responsable de sa brûlure celui qui insiste sur la porte.

En entrant, Barrère peine à masquer sa surprise, et croit avoir évité de laisser traîner son regard sur le canapé. Il pense mal.

— Non, on ne couche pas ensemble, si c'est ce que tu veux savoir, attaque Joy.

Un coup pour la dignité de Donelli qui, sans rétorquer, serre la main que lui tend Barrère.

— Alors, c'est toi, la nounou ? contourne Barrère.

— On dirait bien, répond Donelli, dont le cœur s'adoucit au simple regard posé sur son fils endormi dans le transat.

— Tu as trouvé une solution pour la suite ? demande Barrère à Joy.

Celle-ci rejoint alors sa tasse restée posée sur le plan de travail.

— Tu viens pour quoi ? J'allais vous rejoindre au bureau, esquive-t-elle.

— On a rendez-vous. Je suis passé te chercher sur ordre de Besson.

— Tu obéis aux ordres, toi, maintenant ? s'amuse Donelli.

— Tu comprendras quand tu verras la capitaine Besson, répond Joy, dont le sourire est définitivement resté au lit. On a rendez-vous où ?

— Chez le juge d'instruction.

Joy se transforme en statue buveuse de café, tasse au bord des

lèvres, yeux plongés dans la fumée, bouche entrouverte. Elle attend le signal pour bouger.

— C'est pour votre affaire de double décès ? s'intéresse Donelli. Quel juge instruit le dossier ?

— Le juge Lambert.

Donelli comprend mieux la réaction de Joy. Lambert. Nom inscrit noir sur blanc. Visage figé sur papier photo avec un enfant entre ses serres de prédateur. Lambert, une des nombreuses ordures du réseau.

Joy sort brusquement de sa stupeur par peur que Donelli déballe ce qu'il a découvert.

— OK, on y va, dit-elle en versant le restant de son café dans l'évier.

— Tu viens comme ça ? s'étonne Barrère.

— Quoi comme ça ?

Voyant les yeux des deux hommes se poser sur sa coupe de cheveux, Joy ouvre le robinet de la cuisine, et penche la tête au-dessus de l'évier pour un coiffage express, deux mains et de l'eau.

— C'est mieux ? Allez, on y va. Bisous, mon bébé d'amour, murmure-t-elle en posant délicatement ses lèvres sur le front de Raphaël.

— Elle t'aime aussi, lance Barrère à Donelli avec un clin d'œil, alors que Joy a déjà filé dans le couloir.

19

Tribunal de grande instance

— Adjudant Morel, s'enthousiasme le juge Lambert, vous avez repris du service ? En voilà une bonne nouvelle !

Joy le fixe, impassible. Intérieurement, un crépitement a commencé à se manifester au creux de son ventre. Haine, peur, dégoût. Un mix écœurant. Barrère la regarde, surpris par son absence de réaction. Elle qui a toujours aimé travailler avec Lambert lui semble bien trop sur la retenue.

— Alors, cette affaire ? enchaîne Lambert.

Barrère laisse Joy dans son mutisme, et intervient.

— Il semblerait qu'un troisième acteur était sur place le soir des meurtres.

— Des meurtres ? s'étonne Lambert. Jusqu'ici, on avait un meurtre, celui de la femme, et une mort accidentelle pour son mari, non ?

— En effet, c'est ce que les premières constatations laissaient penser. Or, une nouvelle info est tombée ce matin. Le rapport toxicologique du mari indique une forte dose d'ipéca.

— De quoi ?

— D'ipéca. Une plante médicinale d'origine brésilienne.

— Et qui a pour effet ?

— On la trouve sous plusieurs formes. En sirop, elle était utilisée comme antitussif, mais aussi comme vomitif. Ce médicament a été retiré de la vente en pharmacie à cause de sa dangerosité. À forte dose, il provoque des douleurs à l'estomac, des vertiges, une accélération du rythme cardiaque et bien sûr des vomissements importants.

— On a retrouvé le contenant au domicile des victimes ?

Barrère secoue la tête de droite à gauche.

— Combien de temps entre la prise de cette merde et l'apparition des premiers signes ?

— Seulement quelques minutes, répond Barrère.

— OK, ponctue Lambert en se renfonçant confortablement dans son fauteuil, alors que Joy et Barrère se tiennent toujours debout de l'autre côté du bureau. Donc, Boulier aurait ingéré le sirop juste avant de sortir de la maison, et serait tombé sous l'effet de l'alcool et du

médicament. La suite, on la connaît. Pendant ce temps, notre homme finissait de s'occuper de la femme, c'est ça ?

— Il semblerait, puisque l'autopsie indique que madame est morte après monsieur.

— Mais pourquoi avoir laissé le mari sortir ? Avec le risque qu'il soit vu par des voisins, ou même qu'il ait le temps d'arriver chez quelqu'un pour lancer l'alerte ?

Barrère inspire profondément en guise de « aucune idée ».

— Et il reste le fait que le mari ne porte aucune trace de coups. Ça paraît étonnant qu'à aucun moment il n'ait essayé de se défendre, de protéger sa femme, de refuser d'ingérer le sirop.

Un silence indique que les questions et les tentatives de réponses s'enchaînent dans les esprits. Sauf dans celui de Joy. Elle ne voit que Lambert. Ce monstre avec un enfant entre ses mains. Elle a envie de lui sauter à la gorge. Le crépitement embrase ses organes. La chaleur interne est en train de se montrer. Ses joues sont rouges, des petites gouttes de sueur perlent entre sa lèvre et son menton. Elle en sent une grosse lui couler entre les omoplates. Sa tête commence à tourner, et ses oreilles à siffler.

Barrère remarque son malaise.

Elle a juste à dégainer et à tirer. Personne ne pourrait l'arrêter. Ça en ferait un de moins.

Barrère pose la main sur son avant-bras.

Elle sursaute. Elle était partie loin. Elle était prête. Commettre le pire, combien de fois serait-elle confrontée à cette envie ?

— Ça va, Joy ?

Elle reprend sa respiration, comme si son monde interne l'avait momentanément coupée de la vie.

— Oui. Un peu chaud, j'ai du mal à respirer ici, je vais aller prendre l'air.

Avant de franchir la porte, Lambert l'interpelle :

— Au fait, adjudant, je ne vous ai pas demandé. Comment se porte votre bébé ? Un petit garçon, je crois, ajoute-t-il avec ce que Joy considère comme un sourire machiavélique.

Fuir la pulsion. Courir loin de son désir de tuer.

Joy sort du bureau sans répondre, dévale les escaliers, et se retrouve dehors sans savoir quel chemin elle vient d'emprunter. Elle se courbe en avant et pose ses mains sur ses cuisses, cherchant à retrouver le souffle qui lui brûle la gorge comme si elle venait de remporter un cent mètres.

Premier réflexe : appeler Donelli.

— C'est moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète Donelli en entendant le souffle court de Joy.

— Je n'y arriverai pas, Philippe.

— Quoi ? De quoi tu parles ?

— Je suis devenue ce qu'il voulait, s'effondre-t-elle.

— Je ne comprends pas. Explique-moi, Joy.

— J'ai encore eu envie de tuer ! crie-t-elle entre deux sanglots. Il m'a pourrie de l'intérieur. La vengeance, la mort, tuer. Il n'y a que ça dans ma tête.

— Arrête, Joy. Dis-moi ce qui t'a mise dans cet état.

— Lambert ! Il m'a menacée.

— Quoi ? Mais Barrère était bien avec toi ?

— Oui.

— Comment t'a-t-il menacée, alors ?

— Il m'a demandé comment allait Raphaël au moment où je quittais son bureau.

Donelli ferme les yeux.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Mais il a souri. Le message était clair. Il va s'en prendre à…

— Joy ! l'interrompt Donelli. Je comprends que tu sois sur les nerfs. Tu n'aurais peut-être pas dû accompagner Barrère ce matin. Tu ne veux pas rentrer à la maison qu'on parle de tout ça ?

— Je suis sur les nerfs ! s'emporte-t-elle. Un monstre menace mon fils, et tu me dis que je suis sur les nerfs !

— Et si ce n'était pas une menace ? Il ne sait pas que tu as les preuves.

— Tu me prends pour une folle, c'est ça ?

— Mais non, je dis juste que…

— Si ! Tu me dis que je fabule. Qu'il m'a demandé comment allait mon fils comme il m'aurait demandé ce que j'ai mangé ce matin ! Tu crois que j'aurais eu envie de le tuer si je n'avais pas senti qu'il me provoquait ? Ah, c'est ça ! Tu es persuadé, toi aussi, que je suis une machine à tuer.

— Mais arrête, enfin ! Tu dis n'importe quoi, Joy.

— Tu ne te sors pas de la tête depuis le début que c'est moi qui ai tué ton fils. Tu en es tellement persuadé que tu préfères rester avec Raphaël plutôt que de le laisser seul avec moi. Tu le protèges de sa mère qui ne pense qu'à tuer. Et en plus, qui devient parano, qui voit des menaces où il n'y en a pas. Ce si gentil juge Lambert qui viole des enfants, pourquoi faudrait-il avoir peur de lui et vouloir sa mort plus que tout ? C'est complètement stupide. Joy Morel est folle. Son frère l'avait bien dit.

— Joy ! hurle Donelli à l'autre bout du fil. Arrête ! Rentre, s'il te

plaît.

Donelli est terrorisé par le silence qui lui fait écho.

— Joy, je t'en supplie, calme-toi, et rejoins-moi.

Il est sous le choc de la réaction de la jeune femme. Il a peur de ce qui vient de se mettre en branle dans son esprit. Une confusion paranoïaque, prémices de situations délicates sur lesquelles il n'a aucune maîtrise à distance.

— Joy, réponds-moi.

Le bip lui déchire plus le cœur que les oreilles. Il continue de crier « Joy » malgré la tonalité qui envahit ses tympans.

Joy hèle un taxi, et se hâte de se cacher à l'intérieur. Peu importe que le chauffeur remarque son état, tant qu'il est le seul. Au moment où le véhicule se faufile dans la circulation, Joy aperçoit Barrère dévaler les marches du tribunal. À qui se confier ? À qui se fier ? Si Donelli l'a prise pour une folle, personne n'est en mesure de capter ce qu'elle soupçonne, de comprendre ses peurs, et encore moins de l'aider. Un sentiment de solitude face à l'inévitable vient lui comprimer la trachée.

— Ça va, madame ?

Les yeux inquiets du conducteur se posent sur elle par rétro interposé. Joy n'entend rien, sa vue se brouille pour finalement dresser un écran noir devant ses pupilles et y faire défiler des images en kaléidoscope. Un mix des scènes auxquelles elle a été confrontée durant ses années au sein de la gendarmerie. Son esprit se laisse emporter par le tourbillon accéléré de flashes. Sa tête bascule lourdement vers la fenêtre quand le taxi se gare brusquement, roue contre trottoir trop haut. Le chauffeur descend précipitamment en ne cessant de crier « madame ». Il ouvre la portière opposée à Joy, et se jette en avant pour presser son bras.

— Madame ! Répondez-moi ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il se glisse sur les sièges, et se tient maintenant tout près d'elle. Il pose la main sur le front de la jeune femme comme pour vérifier la température d'un enfant. Le contact fait frémir les paupières de Joy.

— Hé, madame, chuchote maintenant l'homme attentif aux moindres réactions de sa cliente. Vous m'entendez ?

Joy lui offre alors un regard perdu. Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Le conducteur devine les questions sans même qu'elle ouvre la bouche.

— Vous êtes dans mon taxi. Vous n'avez même pas eu le temps de me dire où je devais vous emmener, dit-il en souriant, rassuré de voir la jeune femme reprendre des couleurs. Vous m'avez foutu une de ces frousses ! C'est bien la première fois que je fais cet effet à une femme.

Joy esquisse un sourire.

— Je vais appeler les secours.

— Non ! s'empresse Joy en attrapant la main de l'homme qui vient de la sortir de son cauchemar éveillé. Ça va aller, ne vous inquiétez pas. J'ai juste besoin de manger quelque chose, je n'ai pas eu le temps de déjeuner ce matin.

Comme un robot qui vient de recevoir un ordre, le chauffeur du taxi se met en quête visuelle d'une source de nourriture.

— Ne bougez pas ! lui lance-t-il, je reviens.

Joy regarde l'homme, jean, baskets, sweat à capuche bleu marine, traverser la rue en slalomant à ses risques et périls entre les files de voitures, direction une supérette de quartier. Elle s'enfonce dans son siège, et inspire le plus profondément possible pour diluer l'horreur et l'angoisse qui l'ont envahie avec l'espoir que les molécules s'agrippent au dioxyde de carbone recraché. Elle expire jusqu'à dégonfler entièrement ses ballons de baudruches. Elle voit alors son sauveur autoproclamé retenter la partie de flipper en sens inverse, croisant les doigts pour éviter le tilt. Cette fois, le sourire de la jeune femme est franc et sincère. Elle se raccroche à l'idée que ce qui vient de se produire est un message : celui que la solitude n'est qu'à l'intérieur de nous. Qu'il y aura toujours quelqu'un prêt à nous aider.

— Voilà, ma petite dame, lâche le conducteur, essoufflé, en tendant un paquet de gâteaux au chocolat, un autre rempli de barres de céréales aux fruits et une petite bouteille d'eau bien fraîche.

— Vous êtes adorable, le remercie Joy.

— Vous rigolez ! J'ai fait ça pour moi, pas pour vous. V'là pub si une cliente clamse dans mon taxi, s'amuse-t-il.

— Dites-moi combien je vous dois.

— C'est cadeau ! Et comme mon charme fou a bien failli vous faire repartir les deux pieds devant, je vous emmène où vous voulez, gratos.

Joy s'autorise à rire. Voilà bien longtemps qu'elle n'a pas regardé la vie avec le filtre de la joie et de la bonne humeur. Cet intermède lui fait du bien. Même si elle sait au fond d'elle que ce filtre ne rendra pas plus joli ce qu'elle a traversé et ce qui l'attend.

Après avoir roulé une trentaine de minutes, le taxi ralentit.

— Vous êtes sûre de vouloir aller là ? Je dis ça, je ne dis rien, mais vu votre état, ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour reprendre vos esprits.

Joy pouffe.

— Subtil jeu de mots, observe-t-elle.

Le conducteur fronce les sourcils, à la recherche de la nuance perdue.

— En effet, il y a un esprit que j'aimerais bien reprendre ici.

L'homme soupire en cachant son visage derrière une main charnue.

— Pardon, quel con !

— Vous voulez bien m'attendre ? Ce ne sera pas long.

— Bien sûr.

Joy descend du véhicule, et le contourne pour venir frapper à la vitre du conducteur. L'homme la fait descendre, le regard interrogateur.

— Merci, lui adresse Joy, profondément reconnaissante.

Il observe la jeune femme entrer dans le cimetière, et se dit qu'il a perdu sa journée niveau tune, mais que, pour une fois, ça lui passe bien au-dessus.

Joy n'est pas revenue sur la tombe depuis l'enterrement. Son cœur s'accélère à mesure qu'elle avance dans l'allée. Mais en arrivant, elle est obligée de sourire.

— Je n'y crois pas. Mon Némo…

Tout près de la photo de Florac trône un petit bocal contenant un poisson rouge qui enchaîne les tours de circuit. La bonne surprise laisse rapidement place à une obstruction de la gorge. Joy revoit Florac et Ben dans les derniers mois précédant la tragédie. Toujours ensemble, se chamaillant comme des gosses, mais inséparables le soir venu. Puis surgit le souvenir de la péniche. Quand Ben découvre la scène sanglante, qu'il se rue sur Barrère pour le frapper, et qu'il s'effondre, tel un château gonflable lacéré de mille coups de couteau. Entailles toujours à l'air libre. Aucune rustine n'ayant le pouvoir de les refermer. Joy trouve une telle intensité dans le fait d'avoir pensé à laisser un « Némo », surnom de Ben, près de Florac. Deux âmes à jamais soudées. Elle saisit encore plus, à cet instant, le degré de la douleur ressentie par Ben. Elle pousse légèrement la fleur qui fait miroir au bocal par rapport à la photo de Florac, et s'assoit à la place. Les trois collègues de nouveau réunis. L'émotion la gagne quand elle se décide à parler :

— Si seulement je t'avais retenu ce matin-là. Je m'en veux tellement, Florac. J'aurais dû insister, te demander où tu allais, t'empêcher d'y aller seul. Tu as été discret pour me laisser avec Donelli. Tu m'as préservée, et moi…

Les larmes mettent un terme à sa phrase. Elle passe alors les mains derrière son cou pour ouvrir le collier dont elle ne se sépare jamais. Une fine chaîne en argent ornée en son milieu d'un signe infini. Elle reclipse le fermoir, et dépose le bijou sur un angle du cadre photo. Puis elle ajoute en faisant tendrement glisser sa main sur le visage de Florac :

— Je sais qui ils sont, Florac. Je trouverai un moyen de les faire

tomber. Tu as ma parole. Tu seras vengé. Hors de question que tu sois mort pour rien.

Donner un sens à la mort. Est-ce là une phase inévitable du processus de deuil ? Joy se demande un instant si ce n'est pas plutôt un dérivé du déni. Peu importe, elle doit agir. Reste à savoir comment protéger Raphaël, et comment procéder pour faire tomber un réseau aussi puissant avant qu'il lui saute à la gorge.

En sortant du cimetière, Joy consulte son portable. Cinq appels en absence, trois messages. Elle ne se sent pas prête à entendre ceux laissés par Donelli et Barrère. Elle choisit de n'écouter que celui de Ben :

« Ouais, c'est moi. J'ai le nom du type qui organise les réunions des Alcooliques anonymes auxquelles participait notre victime, Gaël Boulier. Je me dis que vous pourriez peut-être passer le voir avec Barrère. Il s'appelle Christophe Augier, il bosse à l'agence de pub Makao. »

20

Lettre souvenir

Plus les semaines passaient, plus tu rentrais tard. Maman criait de plus en plus sur toi. Mais j'avais l'impression que tu te rebiffais chaque jour davantage. Quelle joie quand je t'entendais lui dire des choses affreuses et que, juste après, tu montais me retrouver dans ma chambre. Souvent, elle te suivait, paniquée, et elle te disait de me laisser tranquille, que je ne devais pas te voir dans cet état. Tu lui claquais la porte au nez, et je te faisais un grand sourire. Alors, tu ouvrais grand tes bras en attendant que je saute dedans, et tu m'appelais « ma chérie d'amour ».

Comme avant.

Le mur qu'elle avait dressé entre nous était en train de s'effondrer. Mon cœur sautait de joie et gonflait d'amour pour toi.

Un soir, ça criait vraiment fort en bas. Vos voix se mélangeaient, et ma peur grandissait. Les portes des meubles ont commencé à claquer. Je me suis faufilée hors de ma chambre pour essayer de voir ce qui se passait à travers les barreaux de l'escalier. Maman avait les yeux écarquillés, et se tenait la joue. J'ai compris que tu l'avais giflée, comme l'autre fois. Mais ce soir-là, tu ne t'es pas jeté sur elle pour l'enlacer et t'excuser. J'ai vu ton poing se lever. Maman a crié en faisant de ses bras un bouclier.

Et là, tu as frappé.

Si fort contre la cloison que ta main a fini en tomate trop mûre. Maman s'est laissée glisser au sol, et s'est mise à pleurer en tremblotant. Toi, tu es monté. Tes yeux n'étaient pas comme d'habitude. Ils brûlaient de colère. Et comme tu devais avoir très mal à la main, j'ai pris peur. Quand j'ai compris que tu m'avais vue, je me suis précipitée dans ma chambre, et j'ai pris la même position que maman, derrière mon lit. Tu as ouvert la porte. Mes muscles étaient hors de contrôle, je tremblais de partout.

J'ai entendu « ma chérie d'amour ». Alors, j'ai ouvert les yeux. Tu étais accroupi devant moi, et tu avais retrouvé un air gentil. Tu m'as dit « pardon » en me prenant dans tes bras. Le sang coulait de ta main. Ça aurait pu m'effrayer, mais dans tes bras, je savais que rien ne pouvait m'arriver. Mon oreille était tout contre ton cœur, et je le

sentais frapper fort contre ta poitrine. Le mien battait au même rythme.

Ensemble.

Pour toujours.

J'ai relevé la tête. Les larmes avaient fini par couler sur mes joues, et je t'ai dit que j'avais eu très peur. Pour me consoler et me rassurer, tu m'as fait un bisou.

Comme avant.

Sur mes lèvres.

Et tu m'as dit : « Tout ira bien maintenant. »

J'ai compris.

Le mur venait d'être anéanti. Maman ne serait plus jamais un obstacle entre toi et moi. On allait pouvoir s'aimer pour de vrai.

21

Elle sait que ce soir et demain, il n'ira pas au bar. Il a réunion. Elle doit continuer à l'observer. Elle doit savoir. Ne rien laisser au hasard.

Elle connaît l'adresse. Il vient ici le mardi et le mercredi, une semaine sur deux.

Il fait déjà nuit quand elle se poste à une distance réfléchie.

Suffisamment loin pour ne pas être remarquée.

Suffisamment près pour le voir.

Il reste environ quinze minutes avant l'arrivée de Christophe et des membres du groupe. Elle a le temps de s'en griller une. Une voiture se gare deux places derrière elle. Elle regarde dans le rétroviseur extérieur, et voit en descendre une jeune femme. Elle trouve cette dernière un peu trop jolie. Pas très grande, cheveux courts sauvagement disciplinés, courbes harmonieuses et visiblement fermes à travers le jean slim, poitrine *idem* à travers le pull noir trop moulant à son goût. Par réflexe, elle se regarde dans le rétroviseur intérieur, et se convainc qu'elle est bien plus jolie que cette pimbêche qui frôle maintenant sa voiture. Elle comprend rapidement que la concurrente se dirige vers le local où a lieu la réunion. Au même instant, elle reconnaît la voiture de Christophe.

Son cœur se serre quand elle le voit afficher un large sourire à la vue de la jeune femme.

Une nouvelle alcoolique ? Mais pourquoi l'accueillir avant les autres ? D'habitude, il arrive quand le groupe est déjà réuni.

Elle les regarde discuter.

Elle n'aime pas ce qu'elle ressent.

Ce n'est même pas de la jalousie, c'est à un tout autre niveau.

Bien plus désagréable.

Christophe invite la jeune femme à entrer d'un signe de la main.

Insoutenable.

Ils sont seuls à l'intérieur, et elle ne peut plus voir ce qu'il se passe.

Elle sent le contrôle lui glisser entre les doigts.

La possibilité de dominer la situation s'évaporer.

Son pouls accélérer.

Son corps agir sans son cerveau.

Elle ouvre la portière, et pose un pied à terre.

Elle entend et voit les autres membres du groupe arriver. Ils sont quatre. Ils entrent dans le local.

Son cœur se calme.

À tout à l'heure, Christophe.

22

— Bonsoir à tous, salue Christophe.

Les participants à la réunion mettent un terme à leurs échanges, et se réalignent au dossier de leur chaise. Christophe est resté debout, avec à ses côtés la jeune femme qu'il a accueillie quelques minutes plus tôt.

— Je vous présente l'adjudant Morel. Vous devinez pour quelle raison elle est ici ce soir, j'imagine. Elle aimerait en savoir plus sur Gaël Boulier qui, comme vous le savez, nous a quittés dans d'horribles circonstances.

Les regards sont attirés vers le carrelage blanc. Chacun semble marquer une minute de silence par respect pour la victime qu'ils connaissaient tous.

— On ne va pas avoir grand-chose à vous apprendre, intervient un homme d'une cinquantaine d'années. Gaël, c'était un type super. Le genre qui ne fait jamais de vagues, qui compose avec tout le monde. Je suis OK pour vous aider ; par contre, vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il n'a pas pu tuer sa femme. Impossible.

Les hochements de tête autour de lui et les onomatopées émises indiquent que toute l'assemblée valide cet avis.

— Bonsoir à tous, répond Joy. Je ne suis pas là pour prouver la culpabilité de Gaël. Je suis là pour essayer de comprendre, pour que vous m'aidiez à mieux le connaître, à cerner sa vie, sa personnalité. J'aimerais juste que vous me parliez de lui, également de sa femme si certains d'entre vous la connaissaient. Chaque détail compte. À quand remonte la dernière participation de Gaël à vos réunions ?

— Le mois dernier, je crois bien, répond rapidement le même homme.

Les autres réfléchissent en marmonnant.

— Ouais, il a bien dû se passer deux séances sans lui, poursuit une jeune fille. La vingtaine, cheveux longs en paquets indémêlables, sourcil droit et narine gauche bagués d'argent, pantalon à l'entrejambe au niveau des genoux, et pull survivant d'un écartèlement multilatéral.

Christophe feuillette son agenda pendant que les membres tournent les pages de leur mémoire.

— Ce n'était pas il y a quinze jours ? lance une femme apprêtée et droite comme un tuteur soutenant le dossier.

Les regards jetés vers elle expriment clairement une antipathie générale.

— C'était bien le 21 février, il y a tout juste un mois, tranche Christophe en refermant son agenda.

— C'était sa fréquence habituelle ? demande Joy.

— Il n'avait plus de fréquence précise, rétorque Christophe. Gaël était sobre depuis quatre années. Il n'avait donc pas besoin d'assister aux réunions. Mais il venait par envie. Celle d'aider les autres, de leur montrer que la victoire sur l'alcool est possible, que la vie peut reprendre ses droits sur cette dépendance et qu'en plus de cela, elle est belle. Du coup, il venait quand il le pouvait. Souvent une fois par mois, parfois une séance sur deux, cela dépendait de son planning.

Joy hoche la tête.

— Et la dernière fois qu'il est venu, avez-vous remarqué quelque chose de particulier ? Dans son comportement, ses mots, ses gestes ? Un changement ? Un détail inhabituel ?

Des moues se dessinent sur les visages. Bouches en canard, sourcils en plongeon central. Les têtes commencent à bouger de droite à gauche. Tout le monde regarde Joy pour voir si elle a saisi les négations silencieuses. Pas le jeune homme le plus à droite. Celui-ci fixe la porte, sans bec à la place des lèvres, sans faux-plis sur le front.

— Et vous ? l'interpelle Joy.

— Tristan ! lance Christophe pour attirer l'attention du jeune homme, qui n'a pas réalisé que Joy lui parle.

Ce dernier consent à offrir son attention à Joy. Sa mèche blonde lui masquant l'œil droit et son mâchouillement de chewing-gum renvoient à Joy l'image de Florac à son arrivée à la brigade. Le pincement au cœur dissipé, elle peut continuer :

— Comment avez-vous trouvé Gaël la dernière fois qu'il est venu ici ?

— Normal, se contente de dire Tristan.

Christophe se penche légèrement vers Joy pour murmurer :

— Tristan et Gaël étaient très proches. Je pense que c'est dur pour lui.

Joy acquiesce et respecte.

— Moi, ça me fait penser à ce qui s'est passé l'année dernière, balance un type sorti tout droit d'un dessin animé. Au sommet de sa tête se dressent deux couettes serties de perles multicolores. *Idem* pour sa barbichette. Son pantacourt vert expose des mollets lisses et brillants, son tee-shirt orange offre une vitrine similaire pour ses bras, et il a pris soin d'enlever ses chaussures en entrant pour libérer ses chaussettes-gants où chaque orteil est d'une teinte unique.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Jessie ? demande Christophe.

Le Jessie en question se penche en avant, et emprunte une voix

grave et conspiratrice en plissant les yeux :

— Décembre 2017, la femme de Jean se fait percuter par un chauffard. Morte sur le coup. Deux semaines plus tard, alors que les fêtes approchent, il se passe quoi ?

— Ça n'a rien à voir, râle le cinquantenaire qui a épuisé son temps de silence.

— Qu'est-ce que tu en sais ? l'interroge Jessie avec un sourire en coin.

— Retourne donc sur ta planète, se renfrogne le grisonnant.

Christophe préfère stopper la guéguerre dès les premiers coups d'épée :

— Les règles n'ont pas changé. On s'écoute, on se respecte, on ne porte aucun jugement.

Les mains des deux hommes se lèvent en signe d'excuse.

— Qui est ce Jean, et que s'est-il passé ? demande Joy, dont la curiosité vient d'être fortement titillée.

Jessie reprend son récit :

— Jean, c'était un des nôtres.

— Il n'avait jamais vraiment arrêté de boire, le coupe la coincée du dos ou d'ailleurs.

Jessie ignore la remarque.

— Bref, il n'a pas supporté la mort de sa femme. Et devinez quoi ? On l'a retrouvé mort, chez lui, dans son lit.

Les systèmes d'alarme de Joy se mettent en branle.

— Comment est-il mort ?

Les yeux de Jessie se plissent. Il semble sur le point de livrer un secret crucial :

— Coma éthylique. Comme il était allongé sur le dos, le vomi est directement retourné à l'envoyeur, mais en empruntant la mauvaise route.

— Quand je vous disais qu'il n'avait jamais arrêté de boire, ponctue la grue cendrée.

Les soupirs prennent la forme de menaces de représailles en cas d'insistance. Sans se départir de sa position guindée, elle se pince les lèvres et attend, le regard hautain.

La lumière passe au rouge dans l'esprit de Joy. Deux membres de l'association morts en trois mois. Chacun par étouffement dû aux nausées induites par un soi-disant coma éthylique, et dans les deux cas, le décès de la femme associé.

— Vous pouvez me donner le nom de ce Jean ? demande-t-elle à Christophe. Merci à tous pour votre coopération. Je repasse demain soir pour interroger les autres membres de l'association. Si quelque chose vous revient d'ici là, n'hésitez pas à m'en informer.

Joy demande à Tristan de la suivre avant de quitter le local.

Celui-ci obtempère.

— Je sais que vous étiez proche de Gaël, dit-elle à voix basse, alors que Christophe a pris soin de lancer la réunion. Je suis vraiment désolée de ce qui lui est arrivé. Est-ce que vous savez quelque chose le concernant ? Vous savez si quelqu'un lui en voulait ?

Les yeux de Tristan se teintent de surprise.

— Vous voulez dire qu'on l'a tué ?

— À ce niveau des investigations, il m'est impossible de vous donner davantage d'informations.

Tristan se mure dans le silence.

— Je vous laisse ma carte. N'hésitez pas si un détail vous revient.

En quittant les lieux, Joy est trop concentrée sur son téléphone pour remarquer le regard qui la déshabille, celui filtrant de la voiture garée deux places devant.

Elle sort alors que la réunion n'est pas terminée, ce n'est donc pas une nouvelle participante, réalise la voyeuse. Quel lien a-t-elle avec Christophe ?

Joy lance sa messagerie en démarrant sa voiture, et active le haut-parleur. Elle se décide enfin à écouter tous les messages. Elle se rend compte que Barrère et Donelli sont inquiets pour elle. Pourquoi quelques heures plus tôt a-t-elle eu la certitude qu'ils n'étaient plus de son côté, qu'ils ne pourraient pas l'aider ? Comment est-il possible que ses perceptions aient été à ce point faussées, et que son esprit ait basculé en un quart de seconde dans un monde irréel et infondé ? Puis elle repense au juge Lambert. À sa référence à Raphaël. L'émotion dérangeante réapparaît en même temps que le souvenir. Le message suivant la sort de cette pensée, mais renforce le côté désagréable de ce qui bouillonne en elle.

« Joy, c'est papa, j'aimerais qu'on réussisse à se parler, s'il te plaît, j'en ai besoin. »

« Papa ». Ce mot si réconfortant avant, devenu si grinçant à l'oreille. « J'en ai besoin. » Joy se demande alors rageusement si son père se demande ce dont elle, elle a besoin. Sûrement pas d'un père qui a couché avec une autre alors que son épouse était enceinte, et qui a de ce fait engendré un monstre et provoqué la mort abominable de trop d'innocents. Une voix résonne dans la tête de la jeune femme. Trop faible pour être prise au sérieux. Un murmure qui lui demande juste si l'erreur qu'a commise son père trente-sept ans plus tôt remet en cause tout ce qu'il a pu lui offrir, tout l'amour qu'il a su lui donner, tous les conseils qui lui ont permis de grandir sereinement. Une modification du passé entraîne-t-elle inévitablement un

bouleversement du présent ?

Dernier message. Joy se dit alors qu'elle n'aurait pas dû laisser défiler le répondeur.

« Joy, je vous confirme notre séance de vendredi à 15 heures. Yann Malbert est toujours d'accord pour venir faire cette séance avec nous et vous confier ce qu'il sait de la mort de Léo. Je pense que… »

Joy se précipite pour raccrocher, mais son doigt vise à côté.

« … ce serait une bonne chose, promettez-moi d'y réfléchir. »

Deuxième tentative. Objectif atteint. Mais pour être sûre, elle s'énerve trois fois sur le rond rouge.

Pourquoi ce foutu passé ne se lasse-t-il pas de lui exploser au visage, de l'éclabousser, de la salir, de la détruire ?

23

Barrère vient d'arriver chez lui. Alexandra pressent l'humeur de son mari au claquement de la porte d'entrée, aux clés jetées bruyamment sur le meuble, et au grognement face au lacet récalcitrant de sa chaussure. Après l'évaporation de Joy dans la nature à la sortie du tribunal, Barrère a dû inventer un truc à dire à la capitaine Besson, et pour couronner le tout, passer l'après-midi avec le nouveau. Hoche n'est ni inintéressant ni incompétent, et il est loin d'être fainéant. Pourtant, sa présence a quelque chose de dérangeant. De bonnes hypothèses, ainsi que des arguments justes, deviennent urticants du simple fait qu'ils soient prononcés par cet homme. Barrère n'étant pas en condition pour se demander ce qui lui pose réellement problème chez ce gendarme, il préfère dire :

— On a tiré le gros lot avec le nouveau !

— Ah ? Qu'est-ce qu'il a ? demande Alexandra.

— Il est juste con, grogne Barrère.

Alex lève les yeux au ciel. Jugement classique de son mari quand il ne sent pas quelqu'un.

— Et à part ça ? insiste-t-elle.

— Tu veux que je lui prête d'autres qualités ? rétorque Barrère en commençant à hausser le ton. Sûr de lui, froid, trop sérieux et insensible.

Alex sourit intérieurement, car elle a l'impression que son mari vient de se décrire.

— Et niveau boulot, il te semble pro ?

— Ouais, il a l'air de savoir ce qu'il fait. Ça me fait chier de l'avouer, mais ses premières analyses tiennent la route.

— Alors, tout va bien, conclut Alex.

Barrère grimace, sceptique.

— Et Joy ?

— Elle m'inquiète. Elle a failli faire un malaise chez le juge, ce matin. Depuis, pas de nouvelles.

— Merde ! Tu as appelé Donelli ?

— Il n'en a pas non plus.

— Et ça ne t'inquiète pas ? commence à s'affoler Alex en attrapant son téléphone dans un mouvement réflexe.

— Si, je viens de te le dire.

— Oui, mais tu comptes rester là sans rien faire ?

— Tu veux que je fasse quoi ? Elle ne va sûrement pas tarder à rentrer. Donelli me prévient dès qu'il a du nouveau.

Le portable de Barrère lui indique un message. Il le consulte.

— C'est elle, souffle-t-il sans cacher son soulagement.

« J'ai du nouveau concernant l'affaire. Je serai à la première heure au bureau demain. »

Barrère sourit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle dit ? s'impatiente Alex.

— Elle a progressé dans l'enquête.

Alex soupire et se laisse tomber dans un fauteuil.

Quand Joy pousse la porte de l'appartement, Donelli se lève du canapé, et ne lui laisse pas le choix. Il se précipite vers elle, et la serre dans ses bras.

Une bombe explose en elle. Ce geste inattendu, mais au fond d'elle tellement souhaité, provoque un chamboulement intérieur gigantesque. L'étreinte est trop ferme pour qu'elle s'en échappe, et elle réalise qu'elle n'en a aucune envie. Elle passe ses bras autour du corps de Donelli. Toucher cet homme fait remonter de douces sensations. Il enveloppe son visage de ses mains.

— J'ai eu tellement peur.

Il se penche vers elle.

Quand leurs lèvres se frôlent, les barrières que Joy s'imposait de dresser volent en éclats. Elle intensifie le baiser autant que son étreinte. Donelli ouvre la porte au désir trop longtemps contenu.

Il la soulève.

Elle lui enserre la taille de ses jambes.

Il marque une pause fugace, le temps de chercher le consentement dans le regard de celle qui le rend fou.

Elle le lui offre avec des étincelles en prime.

Il la fait basculer avec douceur sur le canapé. Lieu de leur première relation. Les cœurs entament un sprint interminable. Les corps passent en mode automatique. Leurs yeux ne se quittent plus. Leurs souffles s'accélèrent, amplifiant l'excitation mutuelle. L'effeuillage se fait sans accrocs, au rythme de leurs poussées pulsionnelles. Quand le torse nu de Donelli entre en contact avec sa poitrine, Joy le plaque contre elle pour profiter au maximum du déchaînement intérieur en cours.

Leurs bouches se trouvent.

La main de Donelli contourne la hanche de Joy.

Ses doigts glissent sous l'élastique fin.

Joy gémit.

Leurs bouches se quittent.

Les lèvres de Donelli goûtent les seins de Joy, descendent tester son ventre, et continuent.

Le plaisir explosif ferme les yeux de Joy, qui accompagne la progression en glissant ses doigts dans les cheveux de Donelli.

Quand il la sent à la limite de l'extase, il effectue le chemin en sens inverse.

Leurs bouches se retrouvent, entraînant naturellement la fusion des deux corps.

Un an que leurs chairs ne se sont plus confondues.

Un an que leur désir est resté réprimé.

Un an que leurs pulsions sont à leur paroxysme.

Pensées envolées.

Esprit éteint.

Flot ininterrompu de sensations de plus en plus extrêmes.

Vertiges en simultané, râles et gémissements en stéréo.

Leurs deux êtres se confondent en une seule et même unité d'extase jusqu'à l'exaltation ultime.

Deux âmes enlacées, inertes, se nourrissant au maximum de ce qui vient de se passer. Donelli laisse ses doigts se promener sur Joy, provoquant des frissons résiduels du plaisir encore chaud. Elle se perd dans le bleu clair de ses yeux, et tente de repousser le plus possible le retour de ses pensées.

Elle l'a suivi jusque chez lui. Inutile de le coller pour se faire repérer, elle connaît l'adresse. Christophe a terminé la réunion tard ce soir. Sa femme pourrait bien l'accueillir avec froideur. Si seulement. Il farfouille dans sa sacoche et dans les poches de sa veste devant sa porte d'entrée. Les clés se sont visiblement bien cachées.

Elle n'en perd pas une miette depuis sa voiture. La lumière du porche s'allume.

Génial, elle le voit maintenant beaucoup mieux.

La porte s'ouvre.

La femme de Christophe apparaît.

Tout sourire.

Elle s'agrippe au cou de son mari pour l'embrasser.

Il pose sa sacoche pour la serrer contre lui.

Ils rentrent.

La porte se referme.

— À demain, Christophe, grince la belle brune frustrée dans sa voiture.

Il est 23 heures quand Ben franchit les portes du bar. Il éprouve une étrange sensation en mettant les pieds à l'intérieur. Comme si cet endroit si familier lui était subitement devenu étranger. Le fond sonore imposant qui le rassurait jusqu'alors lui fait froncer les sourcils. Les odeurs de sueurs, de parfums trop entêtants et de bière sont à la limite de lui donner la nausée. La vue des poivrots lourds, en action avec des femmes trop alcoolisées ou trop abandonnées pour refuser, le gêne. Les rires niais irritent ses tympans. Il a soudain l'impression qu'une épaisse couche d'isolant s'est fait la malle, le laissant vulnérable à ce qui l'entoure. Dans quoi est-il englué depuis le décès de son collègue ? Qu'est-ce qui a changé aujourd'hui ?

— Salut, Ben ! crie le barman. Un double ?

L'appel de Charlie. Voilà l'élément déclencheur.

— Un triple ? insiste le serveur devant l'absence de réaction de Ben.

L'angle sous lequel il envisageait la mort de Florac a changé lors de ce coup de fil. Le déni qu'il masquait derrière sa rage contre Barrère s'est transformé en un bouleversement émotionnel. Ben a réalisé, au-delà du premier plan de conscience, que son ami était mort. Que leur présence avec Barrère n'y aurait probablement rien changé. Mais que leur absence aux côtés de Charlie et Manon aurait entraîné la perte de deux innocentes, et la perpétuité de souffrances inhumaines.

Alors que le serveur le hèle plus fort, Ben fait demi-tour pour s'extraire de cet endroit qu'il juge hostile ce soir. Il tombe alors nez à nez avec elle. Toujours aussi belle et sexy. Il se perd dans ses yeux.

— Tu partais ?

Ben hoche la tête.

— Tu restes ? dit la jeune femme en se collant à lui.

Ben dégage une mèche brune du visage de sa collègue de soirée en lui caressant le visage.

— Je crois que je n'ai pas envie de ça, ce soir.

— Envie de quoi ? demande-t-elle en se hissant pour frôler ses lèvres.

— De me noyer dans l'alcool.

— Dommage, j'aurais bien bu un verre, moi. Mais tu peux te noyer dans autre chose si tu veux, chuchote-t-elle en crachant des flammes de désir par ses iris noirs.

— C'est une invitation à aller chez toi ?

— Non, chez toi.

— Pourquoi jamais chez toi ?

Elle passe la main derrière la tête de Ben, et l'attire à elle dans un baiser brûlant d'envie. Le feu prend immédiatement dans le bas-ventre

de Ben. Alors, il l'enlace et la plaque contre le mur extérieur du bar. Sa main descend, guidée par la pulsion, passe sous la jupe noire de la jeune femme, et saisit le dessous de la cuisse pour la faire remonter.

— OK, chez moi.

24

Mercredi 22 mars 2017

Il est six heures et demie quand Raphaël réagit aux signaux de son estomac. Joy émerge lorsque Donelli se glisse hors de la couette. Elle se régale de la vue. Ce corps auquel elle succombe et qui l'a emmenée haut dans l'échelle du plaisir quelques heures plus tôt. Donelli enfile son boxer, et se penche vers elle pour l'embrasser.

— Je vais chercher le petit monstre.

Attendrie, elle reste béate. Un mec canon et un père parfait. En voyant ses deux hommes entrer dans la chambre, elle fond. Donelli s'assoit près d'elle avec son fils au creux de son bras. Il attrape une larme avec son pouce, et Joy plaque sa joue contre sa main.

— Je ne veux pas perdre ça, implore-t-elle.

Donelli ne trouve rien à répondre.

— Mon psy m'a appelée hier. Je vais dire oui pour Malbert. C'est toi qui as raison, je dois savoir. On a assez d'affaires non résolues dans notre boulot, non ? Je ne vais pas en rajouter dans la catégorie perso. Il faut que je boucle ce foutu passé si je veux rebondir. Mais j'ai peur de te perdre s'il me dit que…

Donelli attire son petit visage à lui pour lui offrir un baiser tendre et un regard chargé d'émotion.

— Mon père aussi m'a appelée, bifurque-t-elle.

— Tu vas faire quoi ?

Joy soupire.

— Je ne sais pas. J'ai peur de reprendre contact avec lui. Mais ça va avec le reste. Sans cette démarche, pas d'affaire classée.

— Moi aussi, j'ai réfléchi.

Raphaël commence à trouver la discussion un peu longue, et son petit ventre le fait se tortiller.

— J'ai une idée pour lui, ajoute Donelli en le regardant affectueusement. Mais pour l'instant, il a faim, signale-t-il en le tendant à Joy pour aller préparer le biberon.

— Non ! panique Joy. Tu ne vas pas me laisser comme ça ! Dis-moi !

Donelli sort de la chambre en faisant au revoir de la main. Joy se saisit alors de la menotte de Raphaël.

— Fais coucou à ton méchant papa, grogne-t-elle, faisant rire

Donelli au loin.

En arrivant au bureau une heure après, Joy ne sait toujours pas ce que Donelli a prévu pour Raphaël. Il lui a promis de lui en parler dans la soirée, prétextant avoir des choses à régler avant. L'équipe est déjà au complet dans le bureau de Barrère. Même la capitaine Besson est présente.

— On n'attendait plus que vous, adjudant, lui lance-t-elle après l'avoir saluée.

Les sourires de Ben et Barrère lui font du bien. Elle remarque qu'ils ne respectent plus la distance de sécurité des trois mètres qu'ils s'imposaient depuis la mort de Florac. Quant à Hoche, fidèle à lui-même, il scrute un dossier plutôt que de prêter attention à ce qui l'entoure.

— Il paraît que vous avez du nouveau ? demande Besson.

— En effet. Merci pour l'info des Alcooliques anonymes, adresse-t-elle à Ben avec un clin d'œil. J'ai pu rencontrer certains des membres de l'association hier soir.

— Seule ? la coupe Hoche.

— Oui, seule, répond-elle sèchement.

Ce dernier affiche une moue blasée, remettant intérieurement en question le fonctionnement de l'équipe.

— Vous aviez prévenu le lieutenant Barrère de votre investigation ? s'assure Besson pour sauver la face.

— Oui, s'empresse de confirmer Barrère. Et je lui ai donné mon accord. On devait se rejoindre sur place, mais j'ai eu un empêchement d'ordre privé.

Besson se satisfait de la réponse, même si elle sent qu'on la prend pour une bleue.

— Donc ! ponctue Joy dans l'espoir de ne plus être interrompue par le nouveau. J'ai appris qu'en décembre, la femme d'un des membres de l'association a été tuée par un chauffard, et que deux semaines après, écoutez bien, son mari a été retrouvé baignant dans son vomi alcoolique.

Les yeux s'arrondissent.

Hoche ne décroche toujours pas les yeux de son dossier.

— Et alors ? balance-t-il.

— Étrange coïncidence, non ?

Joy a envie de le prendre par l'oreille pour le forcer à la regarder quand elle lui parle. Mais quand il pose enfin ses yeux vides sur elle, elle ravale sa salive. Qu'est-ce qu'il y a de malsain chez cet homme ? Elle a l'impression qu'il est pourri jusqu'à l'âme.

— Peut-être. Pour l'instant, on n'a que des faits. Le chauffard a

été identifié ? Une enquête a été menée après le décès du mari ? Une autopsie a été effectuée ?

— J'ai eu l'info hier soir, tard. Je vais faire les recherches ce matin.

— La réunion est donc trop prématurée, adjudant ? Je suis étonné que vous n'ayez pas eu la curiosité de faire vos recherches dès votre retour hier, renchérit-il. On aurait gagné du temps.

— Tu vas gagner autre chose, toi, marmonne Ben un peu trop fort.

Les yeux de Hoche dévient vers lui.

— Non, mais sérieux, se défend Ben. C'est qui, la capitaine, ici, demande-t-il en regardant Besson, et c'est qui le lieutenant ? en se tournant vers Barrère. On va peut-être remettre les choses à leur place, parce que je ne vais pas supporter de bosser sous les ordres et les sarcasmes d'un…

— Stop ! coupe Besson. Adjudant, je vous laisse creuser cette piste qui me paraît intéressante. Lieutenant, vous savez ce que vous avez à faire avec Rigoult. Hoche, dans mon bureau.

Une fois la porte claquée derrière Besson et Hoche, Ben se laisse tomber dans le fauteuil en cuir marron sous la fenêtre.

— Mais c'est quoi, ce type ? dit-il d'un air ahuri.

En posant les mains sur les accoudoirs, il réalise. Le temps se suspend. Joy et Barrère soutiennent Ben du regard. Il vient de s'asseoir dans le fauteuil de Florac. L'air se charge subitement, et devient difficilement respirable. Joy est la première à rejoindre Ben et à s'accroupir à côté de lui en lui prenant la main. Barrère les rejoint, pose une main sur l'épaule de Ben, et tend l'autre à Joy, qui la serre fort.

25

Lettre souvenir

À partir de ce soir-là, notre histoire a vraiment commencé. Tu ne passais presque plus par la case « maman » avant de venir me rejoindre dans ma chambre. Elle avait compris. C'était moi que tu aimais, pas elle. Du coup, elle avait rendu les armes. Elle ne te faisait plus de reproches, elle était souvent couchée quand tu rentrais à la maison, et le matin, elle attendait que tu partes pour se lever. J'ai vite compris que tu dormais sur le canapé. J'ai ressenti un tel soulagement à ce moment-là.

Un soir, tu es venu me souhaiter bonne nuit. L'odeur qui s'échappait de ta bouche était encore plus forte d'habitude, mais je m'en remplissais les narines parce que pour moi, ces effluves étaient associés à ton amour pour moi. Je t'ai fait un bisou sur la bouche, et tu n'as pas eu le temps de réagir. Il faut dire que dans ces moments-là, tes réflexes n'étaient pas de la partie. Tu as ri, et tu m'as dit que j'exagérais. Enfin, tu as essayé d'articuler un truc dans le genre. C'est à ce moment-là que je t'ai demandé de rester dormir avec moi. Tu as tenté de dire non. J'ai cru entendre la voix de maman à travers tes mots saccadés : « pas le droit », « ne se fait pas », « chacun sa chambre ». Sauf qu'une chambre, tu n'en avais plus. Je n'ai pas dû insister longtemps pour que tu t'allonges dans mon lit. Comme une poupée, tu as fermé les yeux en basculant en arrière, et tu ne les as pas rouverts. Tu as commencé à ronfler. Ronronnement rassurant. Je me suis collée contre toi, et j'ai ressenti au plus profond de mon être l'amour qui nous liait à jamais.

Puis, tu as pris l'habitude de passer tes nuits avec moi, réalisant que ma compagnie était plus agréable que le canapé. Au bout de deux semaines, maman avait repéré notre manège. Alors, un jour, elle a attendu que tu rentres, et elle t'a stoppé au moment où tu arrivais devant la porte de ma chambre. Les mots ont commencé à sortir doucement, mais le ton est rapidement monté, et les cris ont fait leur apparition. Je n'avais plus peur de ces crises entre vous, je savais que tu protégeais notre histoire d'amour dans ces moments-là. J'avais juste envie qu'elle se taise et que tu viennes me rejoindre. Un coup contre le mur de ma chambre m'a quand même fait sursauter malgré moi.

Maman a hurlé. J'ai ensuite entendu des pas accélérés sur le parquet. J'ai entrouvert la porte de ma chambre, et j'ai vu maman courir vers les escaliers. Tu as voulu, je pense, la rattraper, et c'est là qu'elle a basculé. Le choc électrique qui m'a cisaillé le cœur était inconnu pour moi. Maman a réussi à attraper les barreaux de la rambarde et à stopper sa chute avant de dévaler toutes les marches. Ses yeux t'ont imploré d'arrêter. Je ne sais pas ce qui s'est passé en toi. Tu t'es précipité dans l'escalier, tu l'as aidée à se relever, et tu l'as serrée dans tes bras. Elle a fermé les yeux, du sang ruisselait de son nez, des larmes de ses yeux. Je t'ai alors entendu pleurer, comme un enfant qui en a trop gros sur le cœur. Des sanglots bruyants qui secouaient ton corps entier.

Elle avait gagné. Vous êtes remontés, enlacés. Impossible de savoir lequel des deux soutenait le plus l'autre. En passant devant ma chambre, maman m'a dit : « Va te coucher, ma puce, je viens te faire un bisou très vite. » Mais je n'en voulais pas de son bisou ! Je te voulais toi !

Elle est arrivée dix minutes plus tard. J'ai violemment repoussé sa tentative de câlin. Et j'ai crié. Je lui ai dit que c'était sa faute, que c'était elle qui te mettait dans ces états parce qu'elle nous empêchait de nous aimer. Elle a essayé de m'expliquer la nuance entre l'amour entre un papa et une maman et l'amour entre un parent et son enfant.

« Le mot "amour" reste amour. Si ce n'était pas la même chose, il y aurait un autre mot à la place. » Voilà ce que je lui ai répondu.

Et elle a continué à me manipuler l'esprit avec ses phrases à rallonge.

Alors, j'ai hurlé : « Je te hais ! » Elle s'est arrêtée de parler. Ses yeux sont devenus brillants. Le sang a recommencé à couler de sa narine droite. Elle est partie.

Je vous ai entendus parler pendant des heures au petit matin, alors que le soleil n'était pas encore levé. Je n'aimais pas ça, parce que je savais qu'elle allait réussir à te retourner le cerveau et qu'elle était en train de remonter ce satané mur entre nous, sans que je puisse l'en empêcher. Puis les paroles ont laissé place au silence.

Pas pour longtemps.

Les bruits réguliers ont envahi mes oreilles.

Les grincements ont fait palpiter mon cœur.

Les gémissements m'ont fait sauter de mon lit.

J'ai couru dans les toilettes pour vomir ce que mon esprit refusait d'accepter. J'ai renvoyé dans la cuvette tout votre amour écœurant. Et quand je n'avais plus rien à rendre, j'ai décroché un cadre photo parmi tous ceux qui décoraient le mur des W-C, et je l'ai brisé en le frappant contre l'étagère. J'ai sorti la photo de maman en me coupant le doigt.

Le sang a goutté sur son visage. Je me suis appliquée à le faire couler sous son nez, puis en travers de sa gorge, avant de déchirer la photo en miettes et de les envoyer aux oubliettes avec mon vomi.

26

Mercredi 22 mars 2017, 20 h 30

La réunion commence dans une demi-heure.

Elle est de nouveau au premier plan pour analyser tout ce qu'il se passe. Il ne lui reste que ce soir et demain avant le moment tant attendu.

Christophe a été parfait jusque-là. Il est retourné traîner du côté du bar à quelques reprises depuis leur rencontre, à la recherche du fantasme interdit, mais il a su résister. C'est le meilleur des scénarios pour elle. Elle sait qu'il a dû à plusieurs reprises réprimer une même pulsion, et que du coup, le moment venu, cette dernière ne se laissera plus bâillonner, et explosera avec force. Elle rêve de voir son désir pour elle le rendre fou, de sentir son envie incontrôlable de la prendre, même si c'est violent sous l'effet de ses conflits psychiques, même si c'est bref. Elle sait que quoi qu'il arrive, ce sera intense.

La même voiture que la veille arrive, et se gare de l'autre côté de la route. La colère la saisit à la gorge. Qu'est-ce que cette femme vient faire encore là ? Elle ne devrait pas trop tourner autour de Christophe. Il est réservé.

Joy a pris soin d'arriver en avance pour avoir le temps de passer ses coups de fil. Elle commence par Barrère pour lui faire un compte-rendu. Ses recherches concernant les événements de décembre n'ont pas donné grand-chose. Le chauffard qui a tué la femme a pris la fuite, et rien n'a permis de l'identifier. Aucun témoin, les faits ayant eu lieu dans une ruelle peu fréquentée, à la nuit tombée. De plus, le décès du mari a été immédiatement classé. Jugé trop affecté par l'accident de sa femme, il se serait noyé dans l'alcool, dépendance qui lui collait à la peau, et il aurait succombé à un coma éthylique. Pas d'autopsie ni d'investigations. D'autant qu'il a été retrouvé chez lui, dans son lit, et qu'aucune trace d'effraction n'a été relevée.

En raccrochant avec Barrère, Joy regarde sa montre. Ben ne devrait pas tarder à arriver. Il doit la rejoindre pour interroger les participants de cette seconde réunion. Joy descend et commence à avancer vers le lieu de rendez-vous. Elle ne se doute pas qu'elle est observée. Les lampadaires sont les seuls habitants du quartier. Elle compose le numéro de Donelli.

— Tu en es où ? lui demande-t-il.

— Je viens d'arriver aux Alcooliques anonymes, j'attends Ben. Je veux que tu me dises, le supplie-t-elle.

Donelli sourit, et s'amuse de la faire languir.

— Quand tu rentreras.

— Non, c'est trop long, j'ai déjà patienté toute la journée.

— Plus que quelques heures…

— J'ai besoin de savoir. Tu pars demain, il faut que je sache si je continue sur l'enquête ou pas. Ne me laisse pas ce doute en plus du reste.

— OK, capitule-t-il. Tu vas pouvoir continuer à travailler, ne t'inquiète pas.

Joy attend, persuadée qu'il va évoquer la solution qu'il a trouvée. Silence.

— Je déciderai si je dois m'inquiéter ou pas quand tu m'auras dit à quoi tu as pensé pour Raphaël en fait, ajoute-t-elle.

— J'aurais préféré que tu sois là pour te l'annoncer, mais tu ne vas pas lâcher l'affaire, là ?

— Non.

— Je reste, lance-t-il.

— Quoi ?

— Congé parental posé, je reste m'occuper de notre fils.

Les yeux de Joy s'ouvrent en grand.

Les mots de Donelli ont couvert le bruit du moteur.

Les phares se sont allumés au dernier moment.

Le choc est violent.

Le portable est projeté contre le mur.

La tête de Joy contre le trottoir.

Le cœur de Donelli dans sa gorge.

Un message s'affiche sur le téléphone de Joy. Tristan, l'ami proche de Gaël Boulier, à qui elle avait laissé sa carte la veille.

« Je ne sais pas si ça a une importance, Gaël m'avait dit qu'il avait fait la rencontre d'une fille sublime peu de temps avant le drame. Il était sous le charme, mais il aimait vraiment sa femme. Il ne l'aurait jamais trompée, j'en suis persuadé. »

Partie 2
Claustration

« Il y a bien des façons de séquestrer un homme. La meilleure est de s'arranger pour qu'il se séquestre lui-même. »

JEAN-PAUL SARTRE,
LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA, 1959

27

Des mains saisissent ses bras et ses jambes. Joy ne le sent pas vraiment, mais elle comprend qu'on vient de soulever son corps. Puis de le reposer et de claquer des portières.

« Je reste. »

Elle se raccroche aux mots que Donelli a prononcés avant le choc. Son fils n'est plus en danger. C'est tout ce qui compte.

Elle peut lâcher prise.

Combien de temps est-elle restée inconsciente ?

Le froid la saisit. La cécité aussi. Elle n'a jamais connu un noir aussi total. Subitement, elle revoit les phares. L'éblouissement est violent, la douleur du choc explosive. Son corps lui envoie des éclairs insupportables.

Son esprit, quant à lui, la ramène face à l'image du juge Lambert et au sourire en coin de ce dernier au moment où il lui demande des nouvelles de Raphaël.

— Vous êtes sûrs qu'on peut la laisser ici ?

La voix sortie de nulle part glace Joy.

— On va gérer, toute l'équipe est au courant.

Joy est convaincue que les deux hommes, qui parlent d'elle comme si elle n'était pas là, se tiennent juste à coté d'elle. Elle ne peut pourtant pas les voir, et cette sensation la pétrifie.

— S'il arrive une merde, vous aurez affaire à moi, menace l'un d'eux.

— Comment voulez-vous qu'ils la trouvent ? On a fait tout ce que vous nous avez ordonné de faire pour dissimuler sa présence. Il n'y a aucun risque.

Joy réalise qu'elle avait donc raison d'avoir peur. Lambert avait pourtant été clair. Ils devaient être déjà prêts à agir quand elle a quitté son bureau la veille. Peu importe, elle est rassurée qu'ils s'en soient pris à elle plutôt qu'à son fils.

28

Jeudi 23 mars 2017

Donelli se précipite à la porte quand il entend frapper. Barrère se tient face à lui. Les deux hommes préfèrent se jeter dans une accolade plutôt que de balancer des paroles inutiles. Y aura-t-il, un jour, une fin à tout cela ? Combien d'épreuves Joy devra-t-elle encore traverser avant de trouver la paix ?

— Dis-moi que vous avez du nouveau, implore Donelli en retournant vers le canapé et en invitant implicitement Barrère à le suivre.

Ce dernier tente de brouiller le cauchemar en se passant la main sur le visage.

— C'est une ruelle, il n'y a pas de caméras de vidéosurveillance. On a lancé un appel à témoins, mais personne ne se manifeste.

Donelli assène un coup violent à l'accoudoir du canapé, s'infligeant une douleur vive qu'il ignore.

— J'aurais dû l'écouter, putain !

Barrère redresse la tête.

— Qu'est-ce que tu dis ? De quoi tu parles, là ?

— Elle se sentait menacée.

Barrère avance ses fesses au bord du divan et croise les mains devant lui, avant-bras en appui sur ses genoux.

— Attends, attends ! commence-t-il à s'agiter. Menacée de quoi ? Par qui ? C'est quoi, ces conneries ?

Donelli regarde instinctivement vers la chambre de Raphaël. Joy lui a interdit de parler de tout ça pour protéger leur enfant. Mais là, plus le choix. Et il ne pourra rien arriver à Raphaël maintenant qu'il a pris la décision de rester avec lui. Donelli se lève, ouvre le coffre de l'entrée, en retire l'enveloppe et la balance à Barrère.

— Ouvre, tu vas comprendre.

Barrère se met en apnée en découvrant le contenu infâme.

— Joy a reçu toutes ces preuves peu de temps après l'accouchement.

À mesure que les photos défilent devant ses yeux, Barrère serre de plus en plus les mâchoires. Son visage se transforme.

— Vous aviez tout ça entre vos mains, et vous n'avez rien dit ! crache-t-il.

— Ils ont menacé notre fils.

— Putain ! crie Barrère en faisant voler les feuilles sur la table basse.

— Tu voulais qu'on fasse quoi ? s'énerve aussi Donelli. Tu sais qu'ils sont plus puissants que nous, qu'ils nous feront passer l'envie de parler avant qu'on ait pu toucher un des leurs.

— Mais pourquoi Joy ne m'a-t-elle pas fait confiance ?

— Je te rassure. Elle ne m'a pas fait confiance non plus. J'ai découvert ces documents sans son aide. Comprends-la, Olivier, elle était seule avec son bébé. Elle venait de vivre l'enfer face à ce réseau satanique. La peur l'a paralysée.

Barrère souffle.

— Tu crois que c'étaient eux, hier soir ? poursuit Barrère.

— Comment as-tu trouvé le juge Lambert, hier matin ? s'enquiert Donelli en faisant le tri dans les photos et en présentant les clichés concernant cet homme.

Barrère reste coi.

— Le malaise de Joy… finit-il par murmurer.

Donelli acquiesce silencieusement.

— Est-ce qu'il t'a paru menaçant envers elle ?

Barrère cherche dans ses souvenirs en secouant la tête.

— Je n'ai rien remarqué de spécial. J'étais focalisé sur Joy, qui avait un comportement étrange.

— Lui a-t-il effectivement demandé des nouvelles de Raphaël ?

Barrère ferme les yeux : tout s'éclaire d'une façon différente depuis qu'il sait ce qui se cachait derrière cette entrevue spéciale.

— Oui. Merde ! Quel salaud !

— Qu'est-ce qu'on va faire ? interroge Donelli. On est coincés. Regarde la liste, s'emporte-t-il en la présentant à Barrère, ils sont partout ! Le monde judiciaire dans son ensemble est infecté par ces pourritures. Les politiques, la presse. Tout est vérolé. On a beau avoir les noms et les preuves, ils se couvriront les uns les autres.

Donelli aperçoit une étincelle dans les yeux de Barrère.

— À quoi tu penses ? s'empresse-t-il de lui demander.

— Là, on a les noms de toutes les ordures de ce réseau.

Donelli hausse les sourcils dans l'attente d'une suite un peu plus pertinente.

— On a donc, implicitement, les noms de tous ceux qui ne trempent pas dans ces marécages puants. Je ne sais pas encore comment on va s'y prendre, mais nous aussi, on va se faire un réseau.

Barrère tend la main par-dessus la table basse. Donelli la saisit, partant.

— Dis-moi que Joy sera bientôt là, conclut-il, ému aux larmes.

Barrère hoche la tête, lui aussi animé du même espoir fou.

29

22 heures après le choc

Un minuscule point lumineux attire l'attention de Joy. Une lueur d'espoir. Toutes ces heures passées dans le noir absolu auraient rapidement provoqué une descente aux enfers. Coupée de tout repère temporel et spatial, elle commençait à sentir ses instincts de survie tourner à plein régime dans le vide, et à faire chauffer la machine vers une implosion imminente.

Jusqu'ici accroupie à la façon d'un culbuto en mouvement, Joy se redresse lentement. Étonnamment, la posture verticale lui paraît stable, sans temps d'adaptation. Elle avance comme un papillon attiré par une ampoule. Ignorant tout ce qui se trouve au sol, en face d'elle, sur les côtés, sa progression est lente et prudente. Elle tend les bras pour déceler la présence d'obstacles.

Le point blanc s'élargit progressivement, entraînant un ralentissement de ses mécanismes d'urgence.

À mesure qu'elle avance, elle devine la forme de la source lumineuse. La fente d'une serrure. Elle continue de façon un peu plus assurée, et sent enfin la porte contre les paumes de ses mains. Elle tâtonne jusqu'à la poignée. Son cœur sautille d'espoir quand elle appuie dessus. Fausse joie. Elle se penche alors pour regarder à travers la serrure.

— Tu vois la lumière, Joy ?

Son cœur se met sur pause. Elle se retourne rapidement pour plaquer son dos contre la porte. Puis, le départ au galop brutal du muscle vital malmène sa respiration. Elle est persuadée que la voix a résonné dans la pièce. Elle imagine l'homme à quelques mètres d'elle sans pouvoir discerner où, sans savoir s'il s'apprête à lui faire du mal.

Des doigts viennent serrer son poignet dans un mouvement éclair. Elle aimerait crier, mais son cœur envoie un tel afflux sanguin à son cerveau qu'elle vacille en silence. L'aiguille s'insinue dans sa veine sans qu'elle puisse réagir. Ses ventricules se détendent. Sa respiration ralentit. Ses yeux se ferment, et son corps glisse contre la porte.

— Tu ne vas pas nous quitter aussi facilement. Je ne te laisserai pas faire, tu peux me croire.

30

Christophe sait qu'il ne doit pas être en retard ce soir. Un repas est prévu avec Manuela. Une inconnue pour Christophe, mais la nouvelle meilleure amie « trop cool, trop belle, trop tout » de sa femme Delphine. Cette dernière ne se lasse pas de parler de cette perle depuis qu'elle l'a rencontrée à la salle de sport, il y a quelques semaines.

Christophe est content de pouvoir enfin mettre un visage sur cet être *a priori* exceptionnel, et en même temps, il appréhende la soirée papotage entre filles.

Quand il arrive devant chez lui, il ne remarque pas de voiture. C'est très bien, ça va lui laisser le temps de se relaxer de sa journée stressante sous une bonne douche chaude. Mais les rires qui l'agressent à l'ouverture de la porte d'entrée lui font revoir ses plans.

— Salut, mon cœur ! l'accueille Delphine, excitée comme une ado à sa première fête. On est dans la cuisine.

Christophe dépose ses affaires dans le fauteuil de l'entrée, et s'avance vers la cuisine. La tétanie a lieu à l'instant même où il pénètre dans la pièce. En effet, Manuela est ravissante, souriante, charmante. Mais pas inconnue.

— Non ! s'exclame Manuela. Alors ça…

— Quoi ? s'étonne Delphine en jonglant entre le malaise de Christophe et l'étonnement de Manuela. Vous vous connaissez ?

Christophe a du mal à déglutir. Manuela entre dans la peau de la femme gênée, sur le point d'avouer un truc immonde.

— Vous m'inquiétez, là ! pouffe Delphine. Comment vous venez de pourrir l'ambiance, continue-t-elle sur un ton amusé.

— Le truc, c'est que… commence Manuela.

— En fait, l'interrompt Christophe, on s'est déjà rencontrés.

Delphine écarquille les yeux.

— L'autre soir, tu sais, quand on a fêté la promo de Tonio au bar…

Au tour de Manuela de couper la parole :

— Eh bien, j'étais là.

— Tu bosses à l'agence ? demande Delphine, de plus en plus surprise.

— Non, pas du tout, je prenais un verre au bar…

Elle regarde Christophe, qui la menace du regard :

— … avec un ami.

— Et vous vous souvenez l'un de l'autre ? s'étonne Delphine. Vous avez sacrément dû vous taper dans l'œil, dit-elle sans se départir de son amusement.

— Non, lance Manuela, c'est juste que ton cher et tendre a eu la bonne idée de donner un coup de coude dans ma bière alors qu'il venait chercher la commande au bar. Résultat, il a gâché ma belle robe noire et aussi un peu ma soirée.

Les deux femmes se mettent à rire aux éclats, alors que Christophe peut retrouver un semblant de respiration.

— Je vais prendre une douche, annonce-t-il avec un maximum de maîtrise.

Il connaît Delphine et ses antennes. Elle semble trop prête à passer une bonne soirée pour les mettre en action, mais Christophe reste sur ses gardes, et s'efforce de chasser sous le tapis son attirance pour cette Manuela. Attirance qui l'a quand même poussé à passer et repasser devant le bar dans l'espoir de la croiser au hasard d'un soir.

— Comment il a beugué ! explose de rire Delphine quand Christophe est assez loin. Tu l'as pourri quand il t'a aspergée de bière, ou quoi ?

Manuela accompagne Delphine dans l'hilarité.

— Non, même pas. Mais la bière, ça pue, je n'avais rien pour me changer, et j'ai dû remettre à plus tard ma fin de soirée qui promettait d'être sympa.

— Ouais ! Donc tu l'as pourri !

— Un peu, j'avoue.

Christophe les entend rire depuis la salle de bains. Deux lycéennes émoustillées. Il l'avait bien pressenti. La soirée serait longue.

31

29 heures après le choc

Joy est maintenant sûre d'une chose : un homme est enfermé avec elle pour la surveiller. Mais comment fait-il pour la voir alors que la pièce est toujours plongée dans le noir ? Elle tressaille en réalisant qu'il est peut-être juste derrière elle. Sensation effrayante de ne rien voir et de ne même pas pouvoir imaginer les lieux puisque l'endroit lui est inconnu. À quelle distance se trouve-t-elle des murs ? De la porte ? Le plafond est à quelle hauteur ? Y a-t-il des bêtes ? Des araignées prêtes à se balancer devant son visage, des souris aux aguets pour lui grignoter les orteils, des blattes qui courent partout ? Rien que cette idée la fait frissonner d'effroi. Elle a envie de crier, mais le simple fait d'imaginer entendre sa voix dans cet endroit lui fait peur. Si elle réveillait des choses en se manifestant ? Si elle attirait à elle les problèmes en faisant savoir qu'elle a repris connaissance ?

Elle se met debout en prenant soin de ne faire aucun bruit. Aussitôt dressée sur ses deux jambes, elle se sent si vulnérable qu'elle replie les genoux jusqu'à ne former qu'une boule au ras du sol.

Attentive au moindre déplacement d'air autour d'elle, à un quelconque indice d'une présence, elle reste immobile, tous les circuits ouverts. Sa respiration accélère malgré elle. Elle se sent comme une proie qui attend, impuissante, que le loup lui saute à la gorge.

Ses muscles se tendent à se rompre quand un son déchire le vide qui l'entoure et qui commençait à se répandre en elle. Prête à parer l'attaque, elle se relâche subitement en réalisant de quoi il s'agit. Son corps se remet vite en mouvement dans le but de foncer vers ce qui va pouvoir la sortir de là. Les accords de Muse envahissent les pores de sa peau. La sonnerie de son portable. Elle doit arriver la première et décrocher. Ses instincts primaires se réveillent, une puissance prête à tout écraser sur son passage s'empare d'elle. Elle se lève et court à l'aveugle vers la source bruyante. Plus le temps de penser à ce qui peut se dresser devant elle, ou lui bondir dessus.

Objectif survie.

Ses pieds nus ignorent le froid, ses poumons gèrent le manque d'oxygène, son cœur surpasse l'excès des pulsations. La musique

défile, et le téléphone vient de cracher son deuxième « *They will not control us* ». Joy sait que la sonnerie va arriver à sa fin. Elle a beau courir vers la mélodie, le volume n'augmente pas. Combien de mètres la séparent encore de son but ? À bout de souffle, elle s'arrête pour se concentrer sur la direction à prendre. La musique cesse, emportant tout espoir avec elle. Joy est au bord des larmes. L'appel se renouvelle. L'ouïe aiguisée, elle reprend sa course. L'endroit est immense. À l'instant même où elle réalise que le son vient de sous ses pieds, il est trop tard. La trappe est là. Ses pieds ne sentent plus le sol. Corps en chute libre. Choc violent mais indolore. Musique terminée.

32

Delphine et Manuela sont maintenant seules. Christophe a préféré monter se coucher. Il s'est efforcé d'éviter les regards de Manuela durant tout le début de la soirée, mais il s'est vite rendu compte qu'elle avait juste l'intention de passer un bon moment avec sa copine, et non de jouer la séduction.

Il se sent soulagé en s'écroulant sur le matelas. Cette coïncidence de rencontres met un terme aux fantasmes qui le tiraillaient depuis quelques jours. Maintenant que l'inconnue sexy s'est transformée en amie de sa femme, ses désirs ont cessé de s'affoler. Il prend ces événements comme un message, et réalise que de simples pulsions auraient pu lui faire perdre ce à quoi il tient vraiment. Il admire Delphine, qui n'a pas exprimé une once de jalousie. Sa réaction renforce son sentiment de culpabilité, mais aussi l'amour qu'il éprouve pour elle. Il s'endort sur ces belles pensées et au rythme des fous rires féminins.

Il est presque 2 heures du matin quand Manuela parle de partir. Les deux femmes sont bien éméchées. Elles se regardent, et comprennent en même temps.

— Merde ! lance Delphine.

Réenclenchement des rires.

— Je suis incapable de te ramener, pouffe-t-elle.

Après leur séance de sport, Delphine a proposé à Manuela de ne prendre qu'une voiture en lui disant qu'elle la ramènerait à la fin de la soirée.

— Et mon chéri ne va pas être très content si je le réveille pour ça, continue-t-elle dans une mimique hilarante. Pas le choix ! Tu dors là, je te ramènerai demain, enfin tout à l'heure.

L'enchaînement des mots de Delphine suit les vagues que l'alcool provoque dans son cerveau.

— Arrête, je ne vais pas squatter. Je vais appeler un taxi, articule Manuela, emportée par le même courant tumultueux.

— Non ! décide Delphine. Hé ? Tu reprends une dernière bière avant qu'on aille se pieuter ?

Les rires envahissent de nouveau la pièce, et les cadavres de bouteilles, la table basse.

Le réveil projette 4 heures au plafond.

Christophe est délicieusement réveillé. Un baiser effleure ses lèvres, une main se glisse sous les draps à la rencontre de son corps nu. Il sourit d'extase, perdu entre deux mondes. Il profite des sensations qui le ramènent doucement à la surface. Quand la main descend le long de son ventre, il inspire fort. Sa bouche est alors surprise. Contact charnel, intrusion, délice d'excitation. Il glisse ses doigts sous les cheveux pour faire durer ce baiser si langoureux. Un râle lui échappe quand la main renforce son étreinte entre ses cuisses. Quand les seins lui frôlent le flanc droit, sa conscience tente une percée hors du monde du plaisir. Mais les mouvements de la main serrant fermement l'objet du délit brouillent les pistes. Pourtant, il saisit l'incohérence quand le matelas bouge sur sa gauche.

Il ouvre enfin les yeux. Elle retire sa langue, ses lèvres et sa main. Nue, accroupie au bord du lit, elle se relève. Christophe est tétanisé. Manuela lui sourit, plaque l'index contre sa bouche, et quitte la chambre sans un bruit.

Delphine se retourne, et vient se coller à Christophe. Il a le cœur au bord de l'explosion. Pris au piège de son excitation toute fraîche, il est terrorisé à l'idée d'être démasqué. Il ne parvient pas à réaliser ce qui vient de se produire. Il voudrait ressentir du dégoût, mais ses sens refusent de dissiper le plaisir. Son esprit insiste pour lui projeter les courbes nues de cette femme si belle. Il s'en veut de s'être laissé faire. Comment pouvait-il savoir ? C'était si bon.

Delphine est tirée de son sommeil. Sixième sens ? Transmission de désir ?

Elle passe une jambe au-dessus de Christophe, et bascule sur lui. Il a le souffle coupé.

Non. Pas maintenant.

Elle se penche pour l'embrasser.

Il ne comprend plus ce qui lui arrive.

Le dégoût surgit.

D'une ondulation de bassin, elle s'unit à lui.

Il n'ose pas la toucher.

Il a la folle impression d'être en train de la tromper alors qu'elle lui fait l'amour.

33

« Vraiment en cas d'urgence, OK ? J'espère ne jamais devoir décrocher. »

Les derniers mots que Franck Bero avait adressés à Barrère avant de partir, cinq mois plus tôt, en lui faisant promettre de garder le secret. Protéger Bero, protéger son équipe, protéger sa famille. Rien n'importait plus à Barrère. Il avait donc naturellement accepté sans condition.

Cinq mois plus tôt

Aline, la mère de Charlie, avait roulé toute la journée. La nuit était tombée depuis longtemps quand elle était arrivée devant l'hôpital. Elle s'était renseignée : Franck Bero était de garde jusqu'à 22 heures. Il devrait sortir dans cinq minutes à peine. Elle scrutait sa place de parking et se tenait prête. Quand elle l'a vu arriver, son cœur s'est emballé. Elle ne savait pas ce qui l'emportait. Si c'était le pincement au cœur d'une femme toujours amoureuse, l'envie de voir la surprise dans ses yeux, ou la peur de la suite. Il est monté dans sa voiture, et a démarré.

Aline a gardé ses distances, et l'a suivi jusque chez lui. Les larmes coulaient sur ses joues. Elle repensait à tout ce qu'il avait avoué trois mois plus tôt chez ses parents. L'horreur de la secte, l'implication de son mari à l'époque, le meurtre de ce dernier, organisé par Franck lui-même, l'enlèvement de Charlie et le reste, dont elle ignorait quasiment tout. Ce qu'elle avait en tête depuis toutes ces semaines, c'était le mal qu'il lui avait fait en la privant de sa fille pendant dix longues années, et la destruction de personnalité qu'il avait engendrée chez Charlie. Rien ne pourrait jamais effacer cette souffrance.

Franck a arrêté sa voiture dans une petite rue, devant un grand portail gris. Il a attendu que celui-ci coulisse automatiquement. Aline s'est garée à quelques mètres, et a éteint les phares. Des émotions contradictoires se bousculaient à l'approche de la rencontre. Des voix tentaient de la retenir, celles de sa morale. Mais que vaut la morale quand il s'agit de ses propres enfants ? Elle a glissé les yeux vers le siège passager. Le fusil de chasse de ses parents attendait.

Elle a regardé Franck entrer chez lui. Les lumières s'allumaient d'une fenêtre à l'autre, indiquant son trajet à l'intérieur de la maison.

Le tuer changerait quoi ? Et Charlie. La mort de son père serait une énième étape à surmonter. Aline s'est demandé si le soulagement de la vengeance justifierait son acte. Et sans lui, Charlie serait sûrement morte, ou pire. Elle s'est raisonnée, et a posé la main sur la clé pour démarrer. Des phares sont alors apparus au bout de la rue, et se sont rapprochés d'elle à allure lente. Une voiture sombre aux vitres teintées. Aline s'est enfoncée dans son siège quand elle a vu le véhicule s'arrêter à quelques mètres du portail de Franck. Deux hommes en sont descendus, et ont pris le temps de scruter les alentours. Bombers noirs, jeans, chaussures montantes. Le cœur d'Aline s'est accéléré. Elle a vu la lumière du rez-de-chaussée s'éteindre, et celle de l'étage s'allumer. Les hommes se sont hissés sur le mur de clôture, et ont sauté de l'autre côté. Aline a eu le temps d'apercevoir une arme à la ceinture de l'un d'eux quand son blouson s'est soulevé alors qu'il agrippait le haut du mur. Paniquée, elle a farfouillé dans son sac pour trouver son portable. Au moment de le sortir, il lui a glissé entre les doigts et est tombé entre les deux sièges, sous le frein à main. Elle a râlé, et s'est écorché le poignet sur le rail du fauteuil en le récupérant. Trop tard, elle a vu les deux hommes pénétrer dans la maison. La lumière de la chambre à l'étage s'éteindre. La peur s'est diluée dans ses veines pour ne faire qu'un avec son être. Elle a imaginé les deux individus en train de monter, Franck pris au piège dans son lit, et… Elle a parcouru précipitamment les contacts dans son portable, et a lancé l'appel. À la première sonnerie, l'explosion l'a soufflée et lui a arraché un cri de terreur. Elle est restée un long moment, bouche ouverte et yeux écarquillés, à regarder les restes de la maison se faire manger par les flammes. Une seconde explosion l'a paralysée, et a pulvérisé le peu qui tenait encore debout. La voiture noire a démarré en trombe. Aline a eu le réflexe de se cacher quand le bolide a frôlé son véhicule. C'était fini. Travail rapide et efficace. Elle n'a même pas vu les hommes ressortir. Son cœur s'est fissuré. Franck était mort. Elle était venue pour ça ; maintenant, elle pleurait sa perte. La douleur était trop intense.

La sonnerie de son téléphone l'a fait sursauter à travers les sanglots. Le nom qui s'affichait a tétanisé tous ses muscles. Ont-ils pris son téléphone avant de tout faire exploser, et se sont-ils rendu compte qu'elle était là ? Prenait-elle un risque en décrochant ? Elle ne pouvait plus réfléchir. Elle a pris la communication, mais sans parvenir à dire un mot.

— Aline ?

Interloquée, son corps s'est relâché d'un coup, comme une poupée de chiffon jetée sur le siège.

— Tu as essayé de m'appeler ? Tout va bien ?

Il était essoufflé. Mais elle a malgré tout cru reconnaître sa voix.

— Tu… Je… Enfin…

— Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? s'est-il inquiété.

Mais si elle se trompait et si ce n'était pas lui ? Elle ne pouvait pas se risquer à lui dire qu'elle avait tout vu, qu'elle était devant chez lui. Ils auraient fait demi-tour pour l'éliminer elle aussi.

— En fait, je suis à Paris en ce moment, et je me disais qu'on pourrait peut-être se voir ? a-t-elle improvisé.

Le bref silence qui lui a répondu l'a fait frémir. Le doute gagnait du terrain. Mais un bruit l'a fait encore plus paniquer. Celui des sirènes. Si l'homme au bout du fil n'était pas Franck, il allait très vite deviner où elle se trouvait. Elle s'apprêtait à raccrocher quand la voix a résonné dans le combiné :

— Tu peux être là où tu sais dans une demi-heure ?

Le cœur d'Aline a fondu comme neige au soleil. « Là où tu sais », le code qu'ils utilisaient pendant leur relation. Personne d'autre ne pouvait savoir, ni même connaître cet endroit. Elle a basculé sa tête en arrière contre le siège, et a fermé les yeux pour accueillir les étranges émotions qui se bousculaient dans son esprit.

— Oui.

Quand elle est arrivée au croisement, son cœur s'excitait sur le trampoline et venait se cogner violemment contre le filet du haut à chaque rebond. Elle a engagé sa voiture sur le chemin de terre cabossé. Au bout, la maison de l'arrière-grand-mère de Franck.

Leur refuge…

Leur nid, comme ils l'appelaient à l'époque.

L'endroit où ils avaient conçu Charlie.

Cette prise de conscience l'a bouleversée.

Elle éprouvait tellement de difficultés à admettre que Franck était le père de Charlie et que c'était lui qui avait entraîné leur fille dans l'horreur. Ses yeux ont dévié malgré elle vers le fusil de chasse, toujours sagement posé en appui sur le siège passager. Comment a-t-elle pu arriver déterminée à tuer cet homme, ressentir une douleur aussi dévastatrice quand elle l'a cru mort dans l'explosion, et avoir maintenant une folle envie de le serrer dans ses bras ? Rien n'avait de sens. Le tuer ou l'aimer ? La relation serait à jamais impossible. Des sentiments aussi contradictoires la mèneraient inévitablement à son propre désespoir. Alors, pourquoi avait-elle accepté le rendez-vous ?

Juste pour s'assurer qu'il était bien en vie.

Et elle repartirait.

Juste ça.

Il est apparu dans ses phares, sur le bord du chemin.

Court-circuit général.

Le corps et l'esprit d'Aline sont tombés en panne sèche.

Elle a stoppé la voiture.

Voilà, elle avait sa réponse. Il était là, en vie, en chair et en os devant ses yeux.

Marche arrière, demi-tour et fuite.

Voilà ce qu'elle aurait dû faire. Elle se l'était promis.

S'il était là, cela signifiait quoi ?

Comment avait-il pu échapper à l'explosion et aux flammes ?

Sans même une égratignure.

Elle l'a regardé avancer.

Elle était figée, les deux mains sur le volant.

Il a souri.

Elle a inspiré profondément.

Il a tenté d'ouvrir sa portière.

Verrouillée.

Elle avait encore une chance de se soustraire à tout cela.

Réactivation des circuits.

Son cœur a été le premier à réagir.

Elle a déverrouillé la portière, et a posé la main sur le fusil.

Franck a fait un pas en arrière, et a pouffé en accentuant son sourire.

— Alors là ! Ils m'épatent, a-t-il lâché.

Un aimant d'incompréhension est apparu entre les sourcils d'Aline.

— Ça fait des semaines que j'attends qu'ils passent à l'action, des mois que je prépare ma riposte, et ce soir, j'ai cru que tout était fini, que j'avais gagné. Mais ils avaient une dernière arme. Je n'aurais jamais pu la deviner, celle-là. Chapeau.

— Quoi ? est parvenue à articuler Aline.

— J'ai compris en voyant ta voiture arriver, et maintenant le fusil. C'est toi qui m'as suivi ce soir de l'hôpital jusqu'à mon domicile. Tu t'es garée dans la rue près de chez moi. Pour moi, c'était clair, je n'avais plus de temps à perdre. J'ai mis mon plan à exécution. Tout s'est passé comme prévu. Mais tu étais leur roue de secours, c'est ça ?

L'aimant se déplaça au sommet du crâne d'Aline, entraînant avec lui les sourcils.

— Mais non ! Qu'est-ce que tu racontes ? Comment tu peux me croire capable de faire équipe avec ces ordures ?

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire avec ce fusil ?

Aline a avalé difficilement.

— Te tuer, a-t-elle répondu en soulevant l'arme.

Franck n'avait pas dans l'idée de se défendre ou de l'en empêcher. Pourtant, son cœur a envoyé de puissants messages à tous ses membres.

Aline a pivoté sur son siège pour déposer le fusil à l'arrière.

— Tu montes ? On a des choses à se dire, je crois.

Barrère était au courant de toute l'histoire, depuis le début. Franck Bero lui avait confié son plan dès sa conception. Barrère était conscient que c'était le seul moyen pour Bero de retrouver sa liberté. Il l'avait donc laissé faire, sans tenter de l'en dissuader.

Le jour J, Bero l'avait appelé : *« Ma source est formelle. Ils passent à l'action ce soir. Ma mort est donc officiellement programmée dans quelques heures. »*

Le lendemain, en arrivant sur les lieux, Barrère savait. Et ferait tout pour rester le seul à savoir.

Le troisième corps retrouvé au milieu des débris de la maison de Bero n'était pas celui de Franck. Pourtant, les restes calcinés avaient permis une identification dentaire et osseuse. L'explication tenait dans le fait que Bero avait parfaitement préparé son coup, et qu'il avait falsifié le dossier médical d'un de ses patients décédé à l'hôpital, avant de déposer le corps à son domicile. Il avait attendu que ses bourreaux arrivent pour sortir de la maison et courir assez loin avant d'actionner les explosifs, et de retrouver Aline.

L'organisation était convaincue d'avoir gagné. Elle avait perdu deux hommes dans la bataille, mais cela représentait un dommage collatéral bien ridicule comparé à la tranquillité d'avoir éliminé du panier la pomme pourrie qui risquait de répandre son jus trop loin.

Ce que l'organisation ignorait encore aujourd'hui, c'était que la pomme pourrie n'avait pas explosé, et qu'elle coulait désormais des jours tranquilles près de sa fille, Charlie.

Ce matin, c'est une sonnerie inconnue qui réveille Franck Bero. Une bouffée inquiétante l'oppresse. Il comprend rapidement d'où vient cette mélodie. Seul Barrère a le moyen de la déclencher. Personne d'autre ne connaît ce numéro.

Voilà cinq mois que le calme est revenu dans sa vie, et en partie dans sa tête. Franck hésite à répondre. Après tout, rien ne l'y oblige. Toute cette histoire est derrière lui, et il n'a aucune envie de remettre ne serait-ce qu'un orteil dedans.

La sonnerie cesse.

Il se demande alors pourquoi il s'est battu et sacrifié durant de si longues années si c'est pour finir en autruche, la tête ensablée jusqu'à la moelle. Le sens qu'il a donné à son existence s'est-il évaporé avec la libération de Charlie ? Il pourrait se satisfaire de cette réponse,

seulement quelle direction donner à sa vie maintenant ? Sans but, vers quoi avancerait-il ?

Barrère insiste.

Franck soupire.

La question du pourquoi le harcèlera de toute façon, il le sait.

— Ouais, souffle-t-il, résigné.

— J'ai besoin de toi, lance Barrère sans sommation.

— Écoute, je…

— Ils ont recommencé.

— Recommencé quoi ? s'énerve Franck. Tu sais très bien qu'ils n'ont jamais arrêté !

— Joy.

— Quoi Joy ?

— Ils s'en sont pris à elle parce qu'elle a les preuves.

— Quelles preuves ?

— La liste, des photos, des vidéos.

Franck expire bruyamment son soulagement.

— Alors, Iris a réussi. J'ai cru qu'ils l'avaient interceptée avant son départ. Mais qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je veux que tu me confirmes que tous les noms sont dans la liste. S'il en manque, que tu les ajoutes.

— Ça t'avancera à quoi ? Ils resteront intouchables.

— Pas si on verrouille toutes leurs portes de sortie.

— Comment ?

— En organisant un contre-réseau.

Franck lève les sourcils. Barrère devine son interrogation au silence qui envahit la ligne.

— On n'est pas rendus au stade final.

— Sois plus clair, je ne comprends rien.

— Tu connais l'évolution d'un cancer ? La maladie commence par une lésion, puis continue par une multiplication des cellules cancéreuses et un envahissement des tissus voisins. Mais tant qu'il reste des cellules saines, il y a un espoir. On va s'appuyer sur celles-là.

— Un réseau sain pour les faire couler ?

— Je vais déblayer la voie. Autoroute jusqu'à la case prison, sans bretelles de sortie, sans voie de stockage, sans bande d'arrêt d'urgence, et sans péages.

— J'aimerais croire en ta théorie. Mais tu ne pourras pas tout contrôler, tout verrouiller.

— Fais-moi confiance. Tu es OK pour m'aider ?

— Balance la liste.

34

34 heures après le choc

— *Por qué* vous l'avez attachée ? À croire qu'ils ont peur que tu t'échappes, *mi bella*.

La voix qui éveille doucement la conscience de Joy lui semble familière et chante le soleil comme celle de…

— Vu ton état, tu ne risques pas. *Estupido*.

Le rire grince dans les oreilles de Joy, et distille un venin brûlant dans ses veines. Pas elle. Pas Andrea.

Ils sont partout.

Joy refuse cette idée de tout son être.

— On en apprend, des choses, dans ton journal *intimo*.

Joy se revoit en salle d'autopsie avec Andrea, avec les deux corps en quête d'attention. Ceux de Virginie et Gaël Boulier. Son journal intime était dans son sac. Elle tente de se souvenir, mais son esprit a trop de ratés. L'a-t-elle posé quelque part ? Une sensation de vertige envahit son crâne. Andrea a-t-elle pu s'en emparer ? Est-ce elle qui a prévenu l'organisation que les preuves étaient en sa possession ? Tout tourne à l'intérieur de sa tête. Joy ne peut rassembler ni ses idées ni ses forces. La chute a été si brutale que la surface de sa conscience est inatteignable. Tout son corps se refuse à l'obéissance.

La voix commence à osciller.

Forte puis faible. Ça ne peut pas être Andrea, tente de se convaincre Joy.

Aiguë puis grave. Peut-être est-ce plutôt un homme finalement.

Rapide puis lente. Ou alors une voix intérieure.

Oui, c'est ça ! se rassure Joy. La voix de la conscience qui est en train de lui rabâcher ce qu'elle a noté dans son journal. Une sonnette d'alarme prévue pour éviter de perdre définitivement la raison. Alors que la jeune femme sombre lentement vers les profondeurs, un claquement de porte provoque un début de remontée. Elle sent l'aiguille violer son bras gauche, le produit se répandre et… son cœur partir brutalement au galop, après avoir été enfermé trop longtemps dans la stalle de départ. Ses yeux s'ouvrent, et son corps réclame une grande bouffée d'oxygène.

La pièce est vide. Inondée de lumière. Un éclairage vif qui, pourtant, n'agresse pas ses rétines. Tout est blanc : murs, plafond, sol,

bureau, chaise.

Le lit sur lequel Joy est allongée est étroit. En penchant la tête sur le côté, la jeune femme remarque que les sangles prévues pour emprisonner les poignets sont ouvertes. Elle se redresse, et pivote en position assise au bord du matelas. Ses pieds reposent désormais sur le carrelage froid.

Elle ne porte qu'une blouse blanche. Fermée devant, ouverte derrière.

Un frisson vient faire écho à son passé.

La fenêtre est minuscule. Les meubles sont scellés au sol. Les sangles qui pendent du lit ne demandent qu'à refermer leurs puissantes mâchoires sur ses articulations.

Unité psychiatrique.

Seule tache noire dans tout ce blanc immaculé : un carnet posé sur le bureau avec un stylo en guise de marque-page.

Un crayon en chambre d'isolement…

Erreur ?

Test ?

Piège ?

35

Christophe a quitté la maison depuis longtemps quand Delphine et Manuela s'extirpent de leur couette respective. Manuela passe devant la chambre du délit nocturne, et est parcourue par une sensation déroutante.

— Bien dormi ? la surprend Delphine, en apparaissant dans l'embrasure de la porte, dessous en place, et vêtements dans la main.

Manuela la détaille sans retenue, et réalise la force de la concurrence. Des courbes harmonieuses, rebondies juste où il faut, un soutien-gorge qui se délecte de jouer son rôle, et une peau lisse et visiblement douce.

— C'est plutôt à toi qu'il faut le demander, répond Manuela, sourire en coin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as bruyamment pris soin de ton chéri, non ? sourit Manuela.

Delphine plisse le front, visiblement tracassée par le sujet.

— Café ? propose-t-elle.

Manuela acquiesce franchement de la tête.

Les paroles échangées pendant le petit-déjeuner sont banales, et jurent avec l'esprit potache de la veille. Manuela s'adapte, tout en se demandant si Delphine s'est rendu compte de son intrusion illégale dans le lit conjugal. Vu l'état d'ivresse de la veille, elle en doute fortement.

À peine son café avalé, Delphine se lève, pose maladroitement la tasse dans l'évier, et porte la main à son front.

— Mal ? relève Manuela.

— Ça va passer. Je te ramène.

Manuela remarque l'absence de point d'interrogation à la fin de la phrase. Elle n'oppose aucune résistance, et se dirige vers l'entrée pour récupérer son sac.

Après cinq minutes de silence dans la voiture, Manuela se sent oppressée.

— Quelque chose ne va pas ? ose-t-elle.

Delphine tord sa joue droite pour en attraper l'intérieur entre ses dents.

— Tu peux tout me dire, tu sais, la rassure Manuela.

Delphine dévie les yeux vers sa passagère.

— C'est Christophe, lâche-t-elle en même temps que sa joue.

— Quoi, Christophe ?

— Je ne sais pas. Je le trouve bizarre. Je suis désolée pour hier soir.

— Désolée de quoi ? s'étonne sincèrement Manuela.

— Qu'il se soit barré si tôt pour aller se coucher. Ça ne lui ressemble pas. J'ai trouvé que c'était un manque de respect vis-à-vis de toi. Et il n'a quasiment pas parlé de la soirée.

— Ce n'est pas très grave, s'amuse Manuela. J'ai vraiment passé un super moment. Et je venais pour toi, pas pour lui.

— Il n'y a pas que ça, ajoute Delphine.

Manuela attend la suite en silence.

— Je ne sais pas si je peux lui faire confiance. J'ai toujours peur qu'il replonge dans l'alcool, qu'il aille voir ailleurs, ou je ne sais quoi encore.

— Écoute, la coupe Manuela, je dois t'avouer un truc. Quand on s'est rencontrés au bar, il n'a pas renversé les verres sur moi.

Le visage de Delphine se fige en prévision du coup de massue.

— En fait, j'ai voulu le séduire. Je ne savais pas qui il était, sinon, je n'aurais jamais tenté quoi que ce soit.

— Et ? tente de se contenir Delphine.

— Et il a refusé. Le verre et mes avances. C'est un type bien, Delphine, tu peux me croire.

Delphine pouffe subitement, brisant la tension qui avait envahi l'habitacle.

— Tu as voulu te taper mon mec !

— Comme quoi, on a les mêmes goûts, rétorque Manuela, soulagée de la réaction de Delphine.

— Tu m'étonnes qu'il se soit senti mal en te voyant dans notre cuisine hier soir, ricane Delphine.

— Au fait, ça t'ennuie qu'on passe chez moi récupérer quelques trucs avant de rejoindre ma voiture ? demande Manuela, changeant brutalement de sujet. Comme ça, je file direct à mon rendez-vous après.

— Non, dis-moi par où aller.

— La prochaine à droite.

Delphine est surprise du trajet menant au domicile de Manuela. Voilà dix minutes qu'aucune maison ne le borde et qu'aucun passant n'a l'idée de se promener le long des chemins.

— Tu habites dans le trou du cul du monde ou quoi ?

Les rires ressemblent désormais à ceux de la veille. Excessifs,

incontrôlés et francs.

— On y est presque, répond Manuela.

— Je serais incapable de refaire le trajet en sens inverse. Tu n'as pas peur de vivre dans un coin aussi retranché ?

— Comment veux-tu qu'on me trouve ici ?

— Pas faux.

La maison apparaît enfin. Emmitouflée de verdure, protégée par la robustesse d'arbres centenaires, gardée par les cris de corbeaux ayant trouvé de quoi se rassasier dans les sous-bois bordant l'arrière du terrain. Une mousse grisâtre encapsule progressivement chaque tuile de la longère. Les pierres de la façade sont noircies par le temps qui passe. Les volets et portes en bois gardent bien cachés les mystères de la demeure. Quand elle descend de la voiture, Delphine comprend que la nature est le seul maître à bord dans cet endroit.

— C'est glauque ici, lance-t-elle en direction de Manuela.

— C'est calme et reposant, je trouve.

Les yeux de Delphine rejettent en force l'affirmation énoncée.

— Tu entres ?

Delphine accepte, suit Manuela, et scrute les alentours avant de refermer la porte derrière elle. Pierres apparentes, bois, cheminée. L'intérieur de la maison est beaucoup plus accueillant que l'extérieur.

— Je vais prendre une douche rapide, avertit Manuela. Fais comme chez toi, surtout pour préparer le café, conclut-elle avec un clin d'œil.

Alors que l'eau se fait entendre dans les canalisations, Delphine observe autour d'elle. Ses pieds suivent la direction de ses idées. Le couloir la mène à deux chambres, à un bureau et à un W-C. La douche fait toujours résonner sa chanson à travers la porte fermée. Le salon est ouvert sur les deux façades, et de retour dans la cuisine, Delphine se rend compte qu'une porte mène à une extension à l'arrière de la maison. Arrière-cuisine, puis ancien coin pour la toilette avec un large évier en pierre, une robinetterie qui siffle quand on l'ouvre et qui crache de l'air en guise d'eau. L'odeur n'est plus la même. De celle de feu, mêlée à un doux parfum d'intérieur, elle est passée à une fragrance de pierres humides, de terre et de salpêtre. Un couloir prend la suite du coin d'eau et bifurque sur la gauche. Delphine s'y engouffre malgré l'obscurité et la bassesse du plafond. Elle atteint bientôt plusieurs portes. L'une d'elles ouvre sur une pièce en travaux. Des plaques de plâtre attendent d'être dressées et vissées. De la laine de verre encore en rouleaux s'impatiente de répandre ses particules irritantes, et des rails métalliques ont été disposés pour représenter les séparations au sol. Une deuxième porte aboutit sur une petite verrière où les plantes emmagasinent l'énergie du soleil. Un fauteuil leur tient compagnie, et un roman en cours de lecture forme un V inversé sur

l'assise. Delphine ne prend pas le temps de contempler la vue à travers les baies. Véritable havre de paix, multitude de buissons colorés, de plantes sauvages et d'arbres fruitiers. Beauté passée inaperçue aux yeux de la jeune femme, qui se hâte de découvrir la suite.

La dernière porte qu'elle pousse débouche sur une petite pièce noire. L'interrupteur déclenche une ampoule à économie d'énergie, bon vieux diesel qui peine à se lancer. Quand l'éclairage est suffisant, Delphine repère une trappe près d'un canapé qui a visiblement traversé plusieurs générations. Sa curiosité a toujours été plus forte que sa raison. Elle saisit la poignée, et fait pivoter la trappe vers le haut, dévoilant un escalier.

Trop tard pour reculer, elle descend les marches abruptes à reculons.

La lumière n'a pas la force d'atteindre le bas de l'escalier. Renoncer serait plus sage. D'autant que la douche de Manuela doit toucher à sa fin. Pourtant, une partie de Delphine sent qu'il faut voir, savoir. Immobilisée entre deux marches, tiraillée entre deux forces internes contradictoires, Delphine trébuche au son violent qui percute ses tympans.

Noir absolu.

La trappe vient de claquer au-dessus d'elle.

36

Lettre souvenir

Je ne le savais pas encore, mais maman avait gagné ce soir-là, celui où elle est tombée dans les escaliers et où tu as eu pitié d'elle. Elle en a joué pour te faire culpabiliser et t'attirer entre ses griffes. Au petit matin, vous avez fait l'amour. Non ! Je refusais ce mot entre vous. En ressortant des toilettes où j'avais renvoyé tout ce que je pouvais comme dégoût avec la photo de maman coupée en morceaux, je vous ai entendus parler. Je suis allée coller mon oreille à votre porte. C'est là que j'ai compris qu'elle avait réuni toutes les cartes dans son jeu et que je ne pourrais plus la battre.

Je t'ai entendu accepter toutes ses conditions les unes après les autres. Chaque « OK » me faisait un peu plus glisser le long du mur, et provoquait en moi douleur et rage. Je pleurais de haine. Je t'en voulais d'être aussi faible, mais j'en voulais surtout à maman d'être si vicieuse et mauvaise envers moi.

Plus question de rentrer tard le soir, retour à la maison juste après le boulot : OK.

Passer plus de temps tous les trois : OK.

Le soir, lire une histoire tous les trois dans ma chambre et me laisser m'endormir seule : OK.

Plus de câlins prolongés, seul avec moi, dans ma chambre : OK.

Plus de bisous sur la bouche, jamais : OK.

Plus de nuits dans mon lit, jamais non plus : OK.

Dire non à mes avances de petite fille, pour mon bien : OK.

Frustrer mon Œdipe pour m'aider à grandir sainement : OK.

À l'époque, je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais je me disais que c'était encore une grosse arnaque de maman et que tu l'avais gobée.

Et puis sont arrivés les deux coups de massue qui m'ont clouée sur place.

Te faire aider pour arrêter de boire : OK.

Suivre une cure à l'hôpital pendant quatre semaines, et sûrement une postcure tous les mercredis par la suite : OK.

À cette dernière acceptation, je me suis effondrée. Tu venais de dire oui au fait d'être séparé de moi pendant un mois entier et de ne plus jamais passer tes mercredis avec moi par la suite. Elle avait tout

prévu ! T'éloigner de moi un maximum pour être sûre de te garder pour elle.

L'alcool te faisait m'aimer.

Nos mercredis nous rapprochaient.

J'étais anéantie.

J'allais l'anéantir.

37

Ben ouvre la porte de son appartement après les coups insistants qui l'ont tiré de sa léthargie. Barrère lui renvoie son image comme un miroir, juste en posant ses yeux sur lui.

— Tu as encore bu ?

Pas de colère, de jugement ou de reproche dans le ton de sa voix. Ben fait demi-tour, et se dirige en mode automatique vers la machine à café.

— Des nouvelles ? demande-t-il en bloquant son regard sur le filet noir qui commence à lui éclaircir les idées, juste par son odeur.

— Non, se contente Barrère. Je vais avoir besoin de toi, Ben. Il faut qu'on garde les idées claires.

La tasse prend alors une forme étrange et ondulante. Elle disparaît bientôt dans un brouillard épais. Barrère s'approche de Ben.

— Joy a besoin de nous, dit-il en stoppant la machine.

Le café a eu le temps de couler le long de la tasse avant de faire du rappel sur la porte du meuble.

Ben ferme les yeux, et pose les deux poings sur le plan de travail.

— Cinq minutes ! laisse-t-il glisser entre ses dents serrées. Si j'étais arrivé cinq minutes plus tôt, il ne lui serait rien arrivé. J'aurais dû être là ! Elle m'attendait ! s'effondre-t-il. Florac, et maintenant Joy. J'en peux plus, Olivier.

— Hé, souffle Barrère en saisissant Ben par les épaules pour le faire pivoter face à lui. Joy n'est pas morte.

— Pour combien de temps ? Tu le sais, toi ? Tu peux me le dire ?

Le cœur de Barrère subit un pincement douloureux. Envisager le pire lui est émotionnellement impossible. Il a besoin de se raccrocher à l'action pour fuir ses pensées dérangeantes.

— On va s'attaquer à eux, Ben. Mais pour ça, j'ai besoin de toi.

— Je n'ai plus la force ! crache-t-il. Tu comprends ça ? Ils ont tout détruit. On était quatre il y a encore quelques mois. On n'est plus que deux.

— Trois, l'interrompt Barrère.

Ben le dévisage, incrédule.

— Ne me dis pas que tu fais confiance à ce type ! Hoche est un sadique, il le porte sur lui.

— Il paraît pourtant efficace. Je ne te parle pas de sa

personnalité, mais de ses compétences et de sa lucidité. Mais peu importe, celui en qui j'ai une confiance aveugle, c'est toi.

— Ils ont gagné, Olivier, il faut l'accepter. Tu as besoin de combien de victimes supplémentaires pour ouvrir les yeux ? Ils auraient pu tuer ta fille ! s'énerve Ben.

Barrère inspire un grand coup, comme après un violent choc assené dans le plexus.

— On va devoir regarder nos proches tomber les uns après les autres avant de dire stop ?

— On a les noms et les preuves, Ben. Joy a reçu tout cela juste après la naissance de Raphaël. On peut s'organiser pour faire imploser le réseau.

— Joy avait les preuves ? s'étonne Ben.

— Oui, mais elle a pris peur, elle a préféré n'en parler à personne.

— Et pourtant, ils l'ont su, affirme Ben. Sinon, pourquoi s'en seraient-ils pris à elle ? Comment ils ont pu ? Qui est au courant ?

— Il n'y a que Donelli.

Ben réalise soudain le drame pour Donelli, et se sent minable de se laisser couler alors que cet homme doit une fois de plus affronter la peur et la douleur de perdre un être cher.

— Dis-moi ce que tu as prévu, lance-t-il à Barrère.

38

48 heures après le choc

Joy est plaquée le long du mur, juste à côté de la porte. Elle serre le crayon entre ses doigts. Depuis combien de temps ? Elle est incapable de le dire. Elle est prête à rester dans cette position des heures. Ils finiront bien par venir. Sa cible sera l'œil. Son adversaire sera obligé de plier direct.

Elle entend des pas. Son corps se tend. Sa main se prépare à l'assaut. Viser juste. Frapper fort.

Les sons s'intensifient. Son stress aussi.

Puis, le silence.

Elle sait que quelqu'un est juste là. De l'autre côté de la porte.

Pulsations à l'arrière des tympans.

Concentration maximale.

Les pas reprennent leur symphonie.

Mais leur intensité diminue maintenant jusqu'à s'éteindre.

Fausse alerte.

Joy se relâche.

Elle peut s'asseoir, elle les entendra arriver et pourra se remettre en position si besoin. Inutile de gaspiller son énergie. Elle se laisse glisser le long du mur, et ferme les yeux.

C'est une voix étouffée qui la réveille.

Elle sursaute et regarde frénétiquement dans toutes les directions.

Comment a-t-elle pu être assez stupide pour s'assoupir ?

Elle est toujours seule.

Le crayon !

Sa main est vide.

Elle se relève précipitamment, et remarque qu'il a retrouvé sa place initiale sur le cahier.

— Tu dois accéder à tes souvenirs et les noter si tu veux t'en sortir, entend-elle faiblement.

La voix semble venir de derrière la cloison contre laquelle son lit est collé. Elle se précipite, et monte sur le matelas pour plaquer une oreille sur le mur froid.

— L'important est ce que tu as dans la tête. Au fond de ton esprit.

Joy ne comprend pas ce que ces paroles signifient, ni même si

elles lui sont adressées.

— Tu avais commencé à te confier à ton journal intime. À remplir les feuilles blanches de ta substance grise. Toi seule peux accéder à ton passé, aux secrets enfouis dans ta mémoire, à tes mécanismes inconscients… Laisse-toi guider, ou tu resteras enfermée.

Joy reste abasourdie par les mots. Quel est le but ? Que cherchent-ils ? Et cette voix, à qui appartient-elle ? Cet homme parle des autres comme s'il n'en faisait pas partie. Est-ce aussi un… Un quoi ? Joy se demande ce qu'elle est ici. Une prisonnière, une patiente, un cobaye ?

39

La journée de travail de Christophe touche à sa fin. Il est assis derrière son bureau, et regarde les derniers employés quitter le navire successivement. Il a survolé toutes les heures depuis son arrivée à l'agence.

Présence aux affaires, zéro.

Efficacité à répondre aux clients, nulle.

Productivité, absente.

Son attention n'a pas réussi à se décrocher de Manuela.

Il est comme envoûté depuis l'épisode improbable de la nuit. Il s'en veut de ne pas ressentir dégoût et colère envers elle. Il aurait pu la repousser violemment, crier, la mettre dehors. Delphine se serait réveillée, et aurait compris de quoi est capable sa nouvelle copine. Au lieu de cela, il a laissé sa compagne lui faire l'amour en pensant aux courbes de Manuela et à l'excitation qu'elle avait réussi à déclencher en lui. Quand Delphine s'est précipitée vers les toilettes pour vomir après leur relation sexuelle, il a dû inspirer de grandes bouffées d'air pour ne pas faire la même chose. Il lui aurait été impossible de croiser le regard des deux jeunes femmes ce matin. Il a préféré fuir.

Ce soir, il sent que son besoin de s'évader est ailleurs. Les conflits internes qui le malmènent et sa culpabilité pourraient se dissoudre dans un verre de scotch comme des déchets dans l'acide. Il s'impose de résister pour ne pas replonger. Mais rentrer à la maison pour se retrouver face à Delphine lui paraît mission impossible. Cette fois, elle lira le malaise qui l'habite, et il sera incapable de fournir des arguments plausibles pour sa défense.

Sa raison insiste et lui rabâche que l'alcool n'y changera rien, qu'il ne peut pas démolir trois années de sobriété pour des broutilles.

Quelle saloperie ! Il sait que c'est un véritable poison qui reste tapi dans un recoin et qui attend une faille pour se répandre à nouveau et envahir l'esprit de l'envie irrépressible de replonger.

Tout foutre en l'air pour ça ? S'être battu contre soi-même pendant des années pour tout faire voler en éclats… Et à cause de quoi ? Une rencontre troublante.

Quelle faiblesse !

Christophe se trouve pitoyable. C'est pourtant insuffisant pour faire disparaître son besoin.

Antidouleur, antidépresseur, anesthésiant psychologique : la liste des indications est longue.

Alors que celle des effets secondaires est minuscule : dépendance.

Une sensation lui brûle subitement le bas du ventre. Reviviscence nocturne. La bouche de Manuela contre la sienne, ses seins contre son torse et sa main entre ses cuisses. Christophe se lève. Direction la sortie de l'agence. Le dossier doit se clore ce soir.

Arrivé devant le bar, il hésite. Puis il conclut un marché avec lui-même : si elle n'est pas là, c'est un signe, il devra l'oublier ; si elle est là, il lui dira qu'il ne veut plus jamais la revoir, et il devra l'oublier.

Ses idées sont suffisamment embrouillées pour ne pas remarquer la stupidité et l'inutilité de ce pacte. La seule chose qu'il aimerait pouvoir faire, c'est l'oublier. La seule raison de sa présence ici, c'est l'espoir qu'elle l'en empêchera.

Il pousse la porte, le cœur provisoirement inapte à sa fonction. Dérèglement des battements. Forts, rapides… pause. Manuela est là. Toujours aussi sexy. Toujours aussi classe. Toujours aussi belle. Leurs regards s'attrapent. Celui de Manuela est rempli de honte. Celui de Christophe… Manuela ressent une décharge subite et agréable. Elle ne discerne pas de colère dans les yeux de Christophe. Plutôt un incendie mal éteint. Aurait-il succombé ?

— Bonsoir, dit-il en arrivant près d'elle.

— Bonsoir, répond-elle en baissant légèrement les yeux. Écoute, je…

Manuela inspire longuement en cherchant les mots les plus adaptés à mettre bout à bout. Puis elle envoie toute sa sincérité au fond des yeux de Christophe.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris. L'alcool sûrement. Je n'étais plus moi-même. Je n'aurais jamais dû faire ça.

Christophe aimerait réussir à lui confirmer sa dernière phrase et à lui dire que ça ne se reproduira plus jamais. Il tente de forcer les mots à sortir, ceux qui forment la phrase « je ne veux plus te revoir, et je t'interdis de t'approcher de Delphine ».

Manuela déchiffre le trouble en lui.

— Je comprendrais que tu ne veuilles plus que je voie Delphine. Je m'en veux tellement de l'avoir trahie de cette façon. C'est une fille extra.

Christophe est toujours silencieux.

— Je ne sais pas quoi te dire de plus. Je peux juste t'assurer que tu n'entendras plus parler de moi, que Delphine ne saura jamais ce qui s'est passé cette nuit, et que je vais disparaître de vos vies.

— Et si je n'en ai pas envie ?

Ces mots activent des émotions brûlantes en Manuela. Elle se fige, et fixe Christophe en attendant une explication. Il sait qu'il vient de prononcer sa perte. Il fait signe au barman.

— Un whisky !

Quand il rentre chez lui une heure plus tard, il est partagé entre deux états : l'euphorie des échanges chargés de séduction avec Manuela, et la peur de se retrouver face à Delphine. Il n'a finalement pas bu son verre au bar. Une victoire sur les tentations de la soirée. Et il n'a échangé que des paroles avec Manuela, et un numéro de téléphone.

Finalement, de quoi devrait-il se sentir coupable ?

De l'avoir dans la tête… Mais Delphine ne lit pas dans ses pensées.

De la désirer dangereusement… Il saura résister, ce n'est qu'un jeu… excitant, mais il connaît la limite.

De ne penser qu'à une chose, la prochaine fois qu'ils se verront… Il trouvera un moyen pour que Delphine ne le sache pas.

Quand il stationne sa voiture devant le garage, il remarque que la maison est plongée dans le noir. Delphine doit déjà être couchée. Il ouvre la porte d'entrée en prenant soin de ne pas faire de bruit, dépose ses affaires et monte la rejoindre. La lumière du couloir laisse deviner les contours de ce qui se trouve dans la chambre. Christophe ne parvient pas à réaliser immédiatement. Il appuie sur l'interrupteur en simultané avec une oppression dans la poitrine. La réalité lui saute à la gorge. Il se retient au mur. Il ne saurait dire ce qu'il ressent.

40

Lettre souvenir

Tu as fait ta cure. Un mois sans toi. Quatre longues semaines à ne voir qu'elle, à l'écouter déballer ses inepties. Je m'accrochais aux mots que tu me disais. Ceux que tu me répétais quand tu venais me retrouver le soir dans ma chambre. Je pleurais en te disant que maman n'arrêtait pas de me rabâcher que tu ne m'aimais pas comme je l'imaginais. Et toi, tu me consolais avec cette phrase : « Ne crois pas tout ce que te raconte maman » et tu me serrais dans tes bras.

Pendant un mois, elle a essayé de me faire croire que ma relation avec toi n'était pas normale. Qu'un papa n'aime pas sa petite fille comme il aime une femme. Qu'un papa ne doit pas faire de bisous sur la bouche de sa fille, ni dormir dans son lit, ni lui faire croire qu'elle est sa petite chérie. Elle m'expliquait que tu allais parfois trop loin parce que l'alcool te faisait faire des choses que tu ne contrôlais pas.

Au contraire, moi, je savais que l'alcool révélait ta vraie personnalité et que quand tu avais bu, tu étais lucide sur l'amour qui te liait à moi et sur le mur que maman dressait entre nous. C'est pour ça que dans ces moments-là, tu étais capable d'être violent avec elle et très doux avec moi.

Tu m'as tellement manqué pendant ces quatre semaines. Ton odeur, ton corps chaud, tes bisous, tes bras qui savaient me serrer fort. Je me sentais terriblement seule et vide. C'était comme si une partie de moi s'en était allée avec toi. Je n'avais plus envie de rien. Et forcément, quand je demandais à maman de te rendre visite, elle me répondait que tu n'avais pas le droit de recevoir qui que ce soit. Mais je suis sûre qu'elle allait te voir en douce quand j'étais à l'école. Comme ça, elle resserrait les liens autour de tes poignets pour te garder sous son emprise. J'avais décidé d'arrêter de travailler en cours. Mes résultats étaient catastrophiques. Conséquence : maman était convoquée, et moi punie. Elle me faisait des reproches sans comprendre la raison de mon mal-être. Et quand je lui disais que c'était toi qui me manquais, elle me répondait d'arrêter un peu, que tu allais revenir, et que si quelqu'un devait se plaindre de ton absence, c'était elle, car elle devait tout gérer seule en attendant que tu sois

guéri.

Guéri ! Elle n'a jamais compris que tu n'étais pas malade. Tu étais juste amoureux de moi. Mais, ça… Ça l'aurait tuée de l'admettre.

Et est venu le jour de ton retour. Je m'étais faite la plus jolie possible pour l'occasion. Petite robe, coiffure soignée, et j'avais même mis du parfum. Je te revois encore franchir le seuil. Tu semblais si reposé. Ton visage était encore plus beau que d'habitude. J'ai sauté du canapé en criant : « Papa ! » et j'ai couru vers toi. C'est là que maman est sortie de la cuisine. Elle s'est mise entre nous. Tu l'as regardée avec des yeux que je ne connaissais pas. C'était tendre, chaud, et tu l'as prise dans tes bras pour caler sa tête contre ton torse.

Mon cœur a éclaté comme du cristal ce jour-là, pulvérisant des morceaux un peu partout. Je crois qu'aujourd'hui encore, je n'ai pas réussi à tous les rassembler. Je suis montée en courant dans ma chambre, j'ai claqué la porte, et j'ai enfoui mon visage dans mon oreiller pour pleurer. Quelques minutes après, tu as frappé.

— Je peux entrer ?

J'avais trop mal. Je ne voulais pas te voir. Je ne voulais pas que tes yeux me confirment tout ce que maman m'avait toujours dit. Que tu l'aimais, elle, d'amour, et moi, comme une enfant.

— Va-t'en ! ai-je hurlé.

Tu es entré quand même.

— Que se passe-t-il ? m'as-tu demandé en t'asseyant sur le bord du lit.

— À quoi tu joues au juste ?

La voix de maman m'a percé les tympans, et a enclenché une rage dévastatrice.

— Toi qui as pleuré ton père tous les jours, maintenant, tu refuses de le voir. Il y a quand même quelque chose qui cloche, non ?

Mon corps a sauté du lit sans que je comprenne comment. Je me suis retrouvée contre maman, et j'ai frappé. Vous avez dû vous mettre à deux pour me calmer. Je me souviens avoir crié à me déchirer les cordes vocales, avoir tapé avec tout ce que j'avais de libre, mains, pieds, tête, genoux, coudes. Vous m'avez traînée hors de la chambre. Je me débattais comme un animal pris au piège dans un filet. Tu m'as maintenue de force. Et maman a ouvert le robinet d'eau froide. Ma respiration s'est coupée net. Impossible de la retrouver. Mon corps s'est tétanisé. Vous avez laissé couler l'eau.

Je vous ai regardés. Vos yeux étaient rouges. Je n'ai jamais su si c'était de tristesse ou de colère.

La seule chose que je sais, c'est que ce jour-là, vous avez fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

41

54 heures après le choc

Les pages du cahier sont toujours vierges. Joy n'est plus assise devant à attendre les idées. Elle s'est retirée sur son lit et s'est adossée au mur, jambes repliées contre elle. Pourquoi devrait-elle leur confier ses secrets ? Et même si elle le voulait, comment pourrait-elle atteindre les cachettes de son inconscient ?

Hors de question ! Ils ne violeront pas son esprit.

Elle ferme les yeux à la recherche des réponses qu'elle aimerait avoir. L'écran est noir. La seule chose qui se réjouit de refaire surface, c'est l'horreur. À commencer par les événements de l'année précédente. Les scènes de crime abominables, la traque incessante, la peur, la trahison, la mort. Elle se revoit appuyer sur la gâchette dans la cave de ses parents. Le corps s'écrouler au sol. Si seulement ça avait été la fin. Mais ce n'était que le début, il le savait. Il savait que sa mort la hanterait jour et nuit, qu'elle ne pourrait jamais savoir ce qu'elle avait fait avant, si elle avait tué Léo, si elle avait mis fin à la souffrance de la femme dans le caveau…

Elle se dit qu'il doit se réjouir, de là où il est, de la voir s'éteindre à petit feu, consumée par le doute, par le trouble identitaire, par la peur d'être un monstre. Enfermée dans son propre esprit à chercher la clé.

Un coup sur le mur, juste derrière elle, la fait sursauter. La même voix que tout à l'heure.

— Tu veux un secret ? Les portes ne sont pas fermées à clé. Tu ne pourras pas aller bien loin pour l'instant, mais je connais un endroit où tu peux te rendre sans te faire prendre. La nuit, il n'y a personne là-bas. Je t'explique, et tu en fais ce que tu veux.

Joy a mémorisé les indications de la voix. Que doit-elle faire ? Si tout cela n'était qu'un piège, et s'ils attendaient un faux pas de sa part pour lui infliger une punition ? Peu importe, rien ne pourrait être plus insupportable que d'être enfermée ici. Elle se dirige vers la porte, pose la main sur la poignée, et d'un regard circulaire réflexe, s'assure qu'il n'y a pas de caméras dans les coins du plafond. Vérification qu'elle a déjà réalisée des dizaines de fois depuis son réveil. Elle ouvre

doucement la porte, et passe sa tête dans l'ouverture.

Un couloir immense.

Un plafond linéaire, parsemé de néons à la lumière vacillante.

Des murs blancs.

Des portes à intervalles réguliers.

Le silence.

« Suis le couloir. »

Joy s'arrête devant la porte voisine. Elle pourrait l'ouvrir et découvrir qui se cache derrière la voix.

« N'ouvre aucune porte pour le moment. C'est trop tôt et trop risqué. »

Joy se contente d'avancer.

« Quand tu arriveras au bout, tu verras un autre long couloir sur ta gauche. Tu vas avoir envie d'y aller parce que ça donne l'impression que la sortie est au bout. Mais, surtout, ne t'y aventure pas. On n'en revient pas indemne. Sur ta droite, tu auras un escalier. »

Joy y est. Embranchement étrange. Si la voix ne l'avait pas prévenue, elle aurait couru sur la gauche. Et si la voix l'envoyait dans la gueule du loup ? L'escalier sur sa droite descend, et seule l'obscurité lui tient compagnie. Elle se revoit petite à l'entrée des toboggans fermés. Elle refusait de se lancer, saisie par la peur de plonger dans le noir. Sensation qui ressurgit brutalement face à ces marches qui tournoient vers l'inconnu. Le vertige la force à clore les paupières au moment où elle avance un pied vers le néant.

« Le passage dans le noir est obligé. Il n'y a pas de lumière quand tu descends. Rares sont ceux qui se risquent à y aller. Mais, toi, tu iras, parce que tu sais qu'il n'y a rien à craindre. »

Rien à craindre… difficile à croire quand on est sur place, se dit Joy. Pourquoi s'enfoncer dans les entrailles de cet endroit alors que la sortie semble toute proche ?

« Tu vas hésiter. Tu seras tentée de faire demi-tour. Tu préféreras te raccrocher à ce que tu vois plutôt que d'entrer dans le noir. Tu vas devoir lutter contre tes réflexes de survie. Tu y arriveras, j'en suis sûr. »

Comment la voix peut-elle être aussi convaincue de cette improbabilité alors qu'elle ne connaît pas Joy ? Et quelle force pousse Joy à avoir l'impression de devoir obéir ? Sentant qu'elle va bientôt vaciller et se retrouver en bas sans avoir touché une marche, elle se retient au mur et recule d'un pas. Ses poumons se gonflent à bloc.

« La peur de se confronter à l'obscurité nous empêche souvent d'atteindre la lumière. Ce n'est qu'un passage difficile. Tu y verras plus clair une fois arrivée. »

Joy se rassure en maintenant sa main collée au mur, et entame sa descente. Premier virage. La deuxième partie est encore plus angoissante. La lumière du couloir n'arrive pas jusqu'ici. C'est le noir absolu. L'escalier est-il encore long ? Jusqu'où va-t-elle descendre ?

Pourra-t-elle remonter ? Une main invisible se resserre autour de son estomac alors qu'une autre lui comprime progressivement la trachée. L'air commence à lui manquer, et des petits sifflements se font entendre dans le fond de sa gorge. Elle assure chacun de ses pas. Le souvenir de la chute quand elle a couru vers la sonnerie de son téléphone l'y oblige. La peur se répand comme un anesthésiant dans ses veines. Elle sent son corps s'alourdir et ne plus répondre correctement aux commandes de son cerveau. Même les fonctions vitales sont touchées. Elle s'arrête un instant pour se ressaisir. Il lui semble qu'elle vient de passer un second virage. Ou est-ce seulement son esprit ? Toujours aucune source de lumière. Sentiment d'écrasement au niveau de sa cage thoracique.

« Continue d'avancer. Même si tu as l'impression d'étouffer. Descends. Inspire profondément, et vas-y. »

Joy se remet en mouvement. La tête instable du fait du manque d'oxygène, elle glisse sur une marche, son pied dérape et ne trouve rien pour se retenir. Le cœur dans la gorge, elle termine sa chute sur les fesses quelques mètres plus bas. Elle tend immédiatement la main pour retrouver la sécurité du mur et réduire la sensation de vide absolu. En pause le temps de calmer tous ses circuits internes, elle remarque une lueur. Plus que quelques marches. Le soulagement la pousse à se relever et à courir vers la lumière.

42

Quand Ben a franchi la porte du bar quelques heures plus tôt, elle était là. Il ne savait pas en arrivant de quoi il avait le plus besoin. D'alcool ou d'elle. Ses deux antalgiques préférés. Elle semblait perdue dans ses pensées face à son verre posé sur le bar. Il l'a rejointe. Elle lui a souri. Il n'a pas remarqué que quelque chose la troublait. Elle est douée.

« Pas chez moi. »

Alors, ils sont allés chez lui, comme à chaque fois.

Il n'arrive pas à s'endormir, malgré le somnifère délicieux qu'il vient de prendre. Elle est allongée à côté de lui. Il la dévore du regard, et savoure chacune de ses courbes. Pourtant, il ressent de la tristesse en admirant son visage. Il se sert d'elle. Il a besoin d'elle. Elle l'aide à garder la tête hors de l'eau, mais il est conscient qu'il ne pourra rien construire avec une fille comme elle. De quel droit joue-t-il ainsi avec une femme ? Il se dégoûte. Mais il ne peut pas s'en passer.

Addiction.

Il ne sait pas de quoi il pourra se sevrer le plus facilement, de l'alcool ou d'elle. Il se posera la question plus tard. Pour le moment, les deux lui permettent de tenir le coup.

Il se lève doucement, enfile son boxer, et part s'installer sur le canapé. Il sort les listes que Barrère lui a fournies, les étale sur la table basse, et commence sa journée de travail. L'objectif est de s'attaquer directement au haut de la pyramide. Désorganisation angoissante chez les guêpes quand la reine est à terre. Le problème dans ce satané réseau, ce sont les pointures qui jouent le rôle de reines. Il faut réussir à les faire tomber toutes en même temps, sans qu'elles se doutent de quoi que ce soit, et sans que personne puisse les faire sortir du parcours judiciaire avant la destination finale.

43

Christophe reste immobile de longues minutes. Ses yeux voient. Son esprit n'imprime pas. Delphine n'a rien oublié. Toute trace de sa présence a disparu.

Une étrange idée le traverse. A-t-elle réellement vécu ici ? Le décor est identique à celui de sa vie de célibataire. Un seul oreiller, une couette de mauvais goût, plus qu'un chevet, des chaussettes sales enlacées à un boxer au pied du lit, et une penderie très aérée.

Christophe sort de sa stupeur, et effectue quelques pas de côté pour pousser la porte de la salle de bains. Constat identique. Une brosse à dents, sa bombe de mousse à raser avec une boule blanche séchée en guise de bouchon, ses serviettes de vieux garçon, et… Il s'avance pour être sûr. Il l'avait pourtant jetée, cette boîte de préservatifs, quand Delphine avait accepté de s'installer avec lui.

Christophe redescend dans le salon. Elle a même pensé à enlever les photos d'elle, d'eux. Elle a effacé leur couple d'un coup de baguette magique. Pourquoi ?

Une feuille blanche pliée en deux sur la table basse.

« Je n'aurais jamais dû m'installer ici. La vie à deux n'est pas faite pour moi. Désolée. Ne cherche pas à me revoir, tout est fini. »

Christophe a du mal à saisir les raisons de son soulagement. Est-ce le fait d'être libre, ou celui de sentir sa culpabilité anéantie du fait qu'elle ne parle pas de Manuela dans cette lettre de rupture ?

Des mots qui sortent de nulle part, une froideur émotionnelle, une décision sans appel. Christophe n'est pas surpris. Delphine est comme ça. Il n'y a jamais de gris avec elle. Soit blanc pétant, soit noir flippant. Et les décisions viennent d'elle. Quand elles sont prises, inutile d'en discuter.

La seule chose qu'il n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi. Pourquoi est-elle partie subitement, et pourquoi la tristesse qu'il ressent se fait-elle si discrète ? Peut-être simplement parce que leur histoire n'aura duré que quelques mois et que l'attachement n'était pas aussi puissant qu'il aurait pu l'imaginer. Du moins, avant la troublante rencontre.

Il sait qu'elle ne répondra pas, il tente quand même de l'appeler. Répondeur. Il ne laisse pas de message. Sans savoir dans quel but, il lance un nouvel appel. Cette fois-ci à destination de Manuela. Un

nouveau répondeur lui renvoie sa solitude. Les deux femmes de son présent sont injoignables, et il n'a aucune idée des endroits où elles logent. Un vide étrange s'installe en lui. Replongé dans la décoration intérieure du passé, ses réflexes d'autrefois réapparaissent sans qu'il s'en rende compte. Il file dans la cuisine, et ouvre le placard à côté du réfrigérateur. Son esprit sait que les bouteilles ne sont plus là depuis trois ans. Pourtant, son corps les cherche. La stupeur l'ébranle. Elles sont de retour. Pleines, luisantes, ambrées, transparentes, attirantes, captivantes. Le vide absorbe sa raison. L'alcool comblera les brèches, et tout ira mieux.

44

55 heures après le choc

« Le couloir d'en bas est très sombre, mais rassure-toi, tes yeux vont faire les réglages nécessaires en quelques secondes. Dès que tu peux distinguer l'essentiel, avance. »

Le sol irrégulier est recouvert de pierres rendues glissantes par le temps et les passages intensifs.

Joy progresse à tâtons, en faisant suivre sa main le long du mur. L'odeur d'antiseptique de l'étage a laissé place à celles de l'humidité et du moisi, et le blanc immaculé des murs a disparu.

« Tu ouvriras la première porte. »

Son cœur s'affole. Qu'y a-t-il derrière ? Pourquoi accorde-t-elle sa confiance à cette voix ? Il fait maintenant totalement noir. Joy cherche la poignée. Sa main caresse le métal froid de la porte. Ses capteurs sensoriels lui renvoient du dégoût. Poisseux au possible. Picotements dans les mâchoires, annonciateurs de nausée. Les reflux gastriques sont subitement renvoyés en touche quand elle sent un souffle chaud tout contre son oreille.

« Vas-y, entre. »

La main de Joy rencontre au même instant la poignée. Elle appuie brutalement, et s'engouffre à l'intérieur de la pièce sans réfléchir. Grincement sinistre à l'ouverture, *idem* à la fermeture, et claquement violent pour que celui qui se trouvait à l'instant derrière elle ne puisse pénétrer. Elle se colle dos à la porte, et tente de calmer sa respiration avant l'asphyxie. Ses doigts cherchent alors le bouton sur le mur, celui qui calmera ses peurs en lui offrant la lumière.

Trouvé.

Deux lampes sont accrochées au mur de chaque côté de la porte. Les ampoules ne font pas exploser les watts. La première chose qu'elle regarde, c'est la porte. Le loquet est à l'intérieur sur celle-ci. Elle le verrouille, puis recule pour s'éloigner de la source de danger restée de l'autre côté.

Le silence est troublant. Aucune tentative d'effraction. Elle perd les pédales. Elle n'est plus sûre de rien.

« Tu ne crains rien, tu es seule et en sécurité dans cette pièce. »

Joy ne sait plus ce qui vient de l'extérieur ou de son esprit. Elle se sent brutalement animée par l'envie irrépressible de sortir de cet

endroit, de courir vers l'escalier. Elle se voit avaler les marches à grandes foulées, sprinter vers l'autre côté. Elle est persuadée que la sortie est là-bas. Et elle s'imagine en train d'absorber une bouffée d'air frais infinie une fois dehors.

« Ne recule pas avant d'avoir trouvé. Tes réponses sont sûrement là. »

Joy serre les poings et les mâchoires. Elle aimerait hurler à son voisin de se taire une bonne fois pour toutes. Comment est-il possible que ces phrases se soient à ce point incrustées en elle et résonnent chaque fois que le doute s'installe ? Elle regarde autour d'elle. La pièce est petite et surchargée. L'éclairage manque à Joy pour faire sauter le verrou qui lui bloque la respiration. Des piles de dossiers envahissent l'espace. Dans le fond de la pièce, de grandes bibliothèques vomissent des feuilles en désordre. Le long des deux autres murs, il n'y a même pas de supports. Tout est posé à même le sol. Un véritable capharnaüm d'archives.

« Tu trouveras facilement. Dis-toi qu'ils ont consulté ton dossier à ton arrivée et qu'il est en évidence parmi les autres. »

Joy ne comprend pas. S'ils l'ont enlevée, c'est pour la faire taire. Quel intérêt de l'enfermer ici et d'étudier son dossier ? Qu'ont-ils prévu de lui faire ? Joy sent que la boule qui vient de se former dans le fond de sa gorge est sur le point d'envoyer la cavalerie lacrymale. Que deviendra Raphaël ? Pourquoi a-t-elle repris le boulot au lieu de rester à ses côtés ? Et si elle ne le revoyait jamais ? Trop tard pour reculer, la cavalerie est arrivée. Les derniers mots de Donelli lui reviennent en mémoire. *« Je reste m'occuper de notre fils. »*

Cette phrase la renvoie directement au choc violent de la voiture. Elle se laisse tomber à genoux. Plusieurs peurs se déchaînent. Elle tremble.

« N'attends pas trop longtemps. Trouve ton dossier. »

Joy s'exécute. Le courage chasse le reste. Elle se relève et avance vers le foutoir. Si son voisin de cellule a vu juste, elle devrait trouver ce qu'elle cherche en haut d'une pile. Encore raison.

Joy Morel, née le 15 septembre 1979.

La chemise en papier kraft est là. Épaisse. Intrigante. Le cœur de Joy tambourine. Qu'ont-ils pu rassembler comme informations sur elle ?

45

Samedi 25 mars 2017

J'ai du mal à croire que ça peut marcher, lance Ben dans le bureau de Barrère.

— On a les preuves, se rassure Barrère.

Ben avance, et pose les mains sur le bureau en se penchant vers Barrère.

— Mais on s'attaque à des mecs intouchables ! Procureur, juge d'instruction, avocats, et j'en passe. Comment tu veux qu'ils tombent du navire sans être secourus avant de toucher l'eau ?

— En ligotant les mains de tous ceux qui pourraient jeter les bouées.

— C'est la théorie, tout ça, tu sais très bien que ça ne se passera pas comme ça. Tu te souviens de l'affaire Zandvoort quand même ! Le gouvernement français a eu le CD-ROM ignoble entre les mains. Résultat : non-lieu ! On ne gagne pas contre ces ordures.

— Si ! se déchaîne Barrère en se levant et en faisant trembler son bureau sous son poing.

— C'est l'affaire du coma éthylique qui vous met dans cet état ? demande le nouveau en entrant sans frapper.

— Non, c'est de savoir qu'on doit bosser avec un type comme toi, rétorque Ben sans hésiter.

— Donc, vous vous êtes mis au boulot, c'est une bonne nouvelle. Et ça donne quoi ?

Ben tente de se maîtriser en inspirant profondément.

— On a découvert un message sur le téléphone de Joy, enchaîne Barrère.

— Et ça dit quoi ? s'empresse Hoche.

— Et Joy, elle t'intéresse ? crache Ben. Ça t'écorcherait de demander si on a des nouvelles ?

— Si vous en aviez, je serais au courant, répond froidement Hoche. Alors ? ajoute-t-il en regardant Barrère.

Ce dernier esquive volontairement le conflit, préférant concentrer son énergie sur l'essentiel.

— Alors, le message vient d'un ami proche de Gaël Boulier, qui confie à Joy que Gaël avait fait la connaissance d'une fille sublime peu de temps avant le drame et qu'il était sous le charme, même s'il aimait

vraiment sa femme.

— Vous avez interrogé cet ami ?

— On l'a convoqué, il va arriver.

— Ça ne te pose pas de problème ? lance Ben à Barrère.

Barrère hausse les sourcils en guise de questionnement.

— De devoir justifier ton travail face à…

Il ne parvient pas à trouver le bon mot en dévisageant Hoche. Ce dernier détourne le regard vers Ben, qui le sent se poser sur lui comme une chape de plomb.

— Et toi, ça ne te pose pas de problème que nous essayons d'avancer dans notre enquête ?

— Parce que tu crois qu'on t'a attendu pour ça ?

— En effet, je le crains. Quand je suis arrivé, vous étiez absorbés par autre chose, mais rien à voir avec Gaël Boulier.

— Ne pas être au courant de tout, c'est ça qui te gêne.

— Je n'ai besoin de personne pour avancer, ne te tracasse pas pour moi. Par contre, vous…

— Quoi, nous ?

— Vous risquez fort d'avoir besoin d'aide.

Ben pouffe alors que Barrère s'inquiète.

— Votre plan va se casser la gueule avant même d'être mis en place.

— De quoi tu parles ? demande Barrère.

— Le proc, il faut le prendre par-derrière. Désolé pour l'image. Mais il faut des aveux si vous voulez qu'il plonge pour longtemps, au même titre que les autres.

— Putain ! s'énerve Ben en se tirant les cheveux. J'y crois pas ! T'es même du genre à t'abaisser à écouter aux portes.

— Explique, ordonne Barrère.

— Attends, Olivier ! l'interrompt Ben. Tu ne vas quand même pas…

Barrère lève la main du « Tais-toi » et ne quitte pas Hoche du regard. Ben grogne, et se retourne vers la fenêtre pour dissiper sa colère dans le ciel bleu.

— La capitaine Besson a jugé bon de me parler de l'affaire pour que je cerne mieux le comportement des membres de cette équipe.

Ben grogne comme un chien à qui on a dit de rester couché au panier.

— Besson ne sait pas tout, avoue Barrère.

— J'imagine bien. Vous n'avez pas été mis au vert pour rien. Mais visiblement, vous persistez.

— Et alors ? En quoi ça te regarde ? attaque Ben.

— Autant persister efficacement, non ? Histoire de ne pas y laisser encore des plumes.

— Tu es touché par les plumes qu'on a laissées peut-être, soupire Ben.

— Non, rétorque Hoche, d'un flegme inébranlable. Tu peux penser ce que tu veux de moi, poursuit-il en regardant Ben fixement, je m'en tape. Il n'y a qu'une chose qui m'anime et me fait vibrer, c'est la justice. Et pour mener à bien nos missions, il n'y a aucune place pour les émotions.

Ben a envie de l'étrangler en pensant à Florac et à Joy. Pourtant, il sait qu'une part de vérité sort de la bouche de cet automate.

— Alors, c'est quoi, l'idée ? demande Barrère.

— Quand tout sera prêt et verrouillé pour les interpellations, il faudra faire cracher le morceau au proc.

— Et on fait comment ?

— On utilise quelqu'un du réseau, capable de faire suffisamment peur à cet enfoiré pour lui délier la langue, et on met sur écoute. Non seulement on obtient ses aveux, mais en même temps, on les diffuse sur une chaîne d'infos en continu qu'on aura pris soin de sélectionner en amont. L'opinion publique sera au courant et scandalisée. On aura, par la même occasion, la validation de tous les noms qui viendra renforcer les preuves qu'on a déjà. En direct, on interpelle les différents pions. Tout doit se faire en simultané.

— Et tu penses à qui pour le faire plier ?

— Charlie.

— Non ! crie Ben en s'avançant vers Hoche d'un air féroce. Tu laisses cette fille hors de tout ça ! Elle a assez morflé comme ça.

— D'où le problème de faire rentrer les émotions dans une enquête, valide Hoche en jetant un coup d'œil à Barrère.

Ben dévisage Barrère à la recherche d'un soutien. Ce dernier dévie le regard.

46

Lettre souvenir

Je n'avais plus qu'une chose en tête : vous faire regretter le mal que vous m'aviez infligé ce jour-là et l'humiliation de m'avoir mise sous une douche froide. Je savais que je parviendrais à te récupérer, papa. Que je t'aurais un jour rien que pour moi. Maman n'était plus qu'un obstacle à détruire. Elle souffrirait comme j'avais souffert. Elle finirait par se rendre à l'évidence et par capituler.

Les mercredis sans toi ont commencé. Tu allais en postcure, et moi chez papy, mamie. J'y retrouvais mes cousins, Teddy qui avait 14 ans à l'époque, et Fabien qui approchait des 16. On passait notre temps dehors. Les champs derrière la maison étaient devenus notre terrain de jeu préféré. Papy et mamie nous faisaient confiance, et ils savaient que j'étais en sécurité avec mes deux « presque-hommes ». Pour eux, on jouait. Mais pour nous, les jeux n'étaient plus les mêmes que quand on était petits. Finies les bagarres aux fausses épées, les marelles, les constructions de cabanes et les parties de cache-cache. Était venu le temps de découvrir la vie et surtout les interdits.

La première cigarette.

J'ai toussé, craché, pleuré. Teddy et Fabien sont partis dans un fou rire qui m'a rapidement contaminée.

Les défis.

Plus on se mettait en danger, plus on trouvait cela excitant. Il y a même un jour où on a demandé à Teddy de passer au-dessus de la barrière du voisin et d'aller plonger au fond de son étang pour nous ramener un boulard galaxie, une grosse bille colorée, qu'on avait jeté dedans. La peur a commencé à nous saisir, Fabien et moi, quand on a compris que le temps que Teddy passait sous l'eau était trop long. Nos yeux effrayés se sont trouvés. Fabien a sauté par-dessus la barrière en se ramassant de l'autre côté, maladresse de la peur. Il a couru vers l'étang et a plongé. Je suis restée pétrifiée. J'aurais pu aller chercher du secours, appeler à l'aide, mais rien. J'étais sur pause. Quand les deux têtes ont déchiré la surface de l'eau, mes poumons ont pu se regonfler. Ils riaient aux éclats. Ils m'ont alors fait signe. Je me suis mise à quatre pattes pour passer sous la barrière, et je les ai rejoints.

Teddy n'avait jamais été en danger, il était juste super fort en apnée. J'ai sauté dans l'eau, et on s'est enlacés en riant.

Les « strip jeux de cartes ».

Teddy avait appelé ça de cette façon, car on ne savait pas jouer au poker. Alors, on faisait des « strip batailles », des « strip tas de merde »… Rien que les noms nous faisaient rire. Je prenais plaisir à perdre. J'ai vite compris que j'attirais les regards de mes cousins, et j'attisais leur envie en dévoilant certaines parties de mon corps. Voir leurs yeux pétiller sur moi provoquait des bouffées brûlantes dans mon ventre, et ce jeu commençait à devenir une drogue. J'attendais le mercredi avec de plus en plus d'impatience.

Un soir, dans mon lit, pour ignorer ce qui se passait dans votre chambre et repousser la nausée qui s'annonçait, je me bouchais les oreilles, et je pensais très fort au plaisir d'être avec mes cousins. Je revisionnais les parties de strip, et j'amplifiais les réactions en face de moi. Je voyais Teddy et Fabien fous de désir pour moi, les yeux suintant d'envie.

C'est à ce moment-là que l'idée m'est apparue. Elle m'a d'abord fait peur. Puis tout s'est mis en place dans ma tête. Je tenais ma revanche. Je venais de trouver le moyen de détruire maman et de te posséder.

47

Celle qui tient compagnie à Christophe quand il finit par faire surface n'a rien de sexy ou d'agréable. Elle est lourde, écœurante et douloureuse. La dernière fois qu'il a passé la nuit avec elle remonte à trois ans. Miss gueule de bois.

Les souvenirs de la veille lui reviennent en mémoire. D'abord le bon moment passé avec Manuela, puis le retour à la maison, l'absence de Delphine, l'atterrissage dans le passé. La tristesse semble remonter avec force des effluves de vodka. L'alcool, censé combler le vide, a finalement activé les mauvais côtés de la situation. La culpabilité explose. Christophe s'en veut d'être aussi lâche. D'avoir succombé à la beauté d'une femme qu'il ne connaît pas, de n'avoir pas réagi au départ de Delphine, d'avoir replongé.

Il tend la main vers son chevet pour attraper son portable. La luminosité de l'écran lui lance des aiguilles jusqu'à l'arrière des yeux. Un appel manqué ou un message lui permettrait de se sentir moins seul.

Zéro notification.

Un nouveau coup de pelle pour agrandir le trou en lui. Il doit stopper la machine avant que le vide devienne irréversible. Delphine en premier. Répondeur. Cette fois, il laisse un message où il lui demande des explications. « Rappelle-moi, je t'en supplie. » Il se fait pitié en prononçant cette phrase, convaincu que ce sont les restes alcoolisés qui ont parlé à sa place. Puis il se rabat sur Manuela, et insulte la voix préenregistrée avant de raccrocher. Il laisse passer quelques minutes, mais l'envie d'avoir un contact devient plus forte que lui. Il écrit un SMS.

Manuela sort de sa douche quand son portable vibre. Elle jette un rapide coup d'œil vers le lavabo, et aperçoit qu'elle a un appel manqué et un nouveau message de Christophe. Elle sent la déception débarquer avec ses gros sabots pour tenter de gâcher ses plans.

Trop facile.

Elle aime quand ça résiste, quand il y a défi, quand elle doit jouer de ses attributs. Un homme à ses pieds, très peu pour elle. Elle finit de s'essuyer avant de consulter le message.

« Il s'est passé quelque chose, il faut qu'on en parle. À ce soir. »

Pas de formule de complaisance, pas le choix, un message direct et sans option. Elle sourit. La déception est dissoute.

Elle repose son téléphone. La réponse ne sera envoyée que dans quelques heures. Plus il attendra, plus il s'inquiétera de ne pas avoir de retour, et plus l'effet sera réussi. Peut-être même qu'elle se rendra directement au bar sans lui avoir répondu avant. Elle décidera plus tard. Pour le moment, elle a des choses plus importantes à gérer et à organiser.

48

57 heures après le choc

Joy ignore le temps qu'elle a déjà passé dans cette pièce. Aucune notion de l'heure. Peut-être devrait-elle remonter avant que le personnel envahisse l'établissement. Mais il lui reste trop de choses à découvrir. Elle feuillette les documents que contient la chemise en papier kraft, ignorant la chronologie des rapports. Qui a bien pu récolter autant d'informations ? Des faits qui lui sont parfois même inconnus. Elle a l'impression d'assister à un déballage intime qui la renvoie à des émotions étranges.

Joy est une élève assidue, obéissante, et qui a de très bons résultats. Elle ferait n'importe quoi pour ne pas décevoir les autres, en particulier son père.

Cette vérité la bouleverse. Elle réalise à quel point elle a grandi dans le but de rendre son père fier d'elle. Et finalement, c'est elle qui a été terriblement déçue par cette figure paternelle idéalisée. Est-ce là que se situe le tranchant de la fracture entre eux ? Si Joy n'avait pas placé son père si haut sur un piédestal inébranlable, peut-être aurait-elle eu moins de difficultés à accepter les faiblesses de ce dernier. Après tout, un père qui consacre sa vie à rendre sa fille heureuse ne peut-il pas aussi être un homme qui, à un moment donné de sa vie, faillit ? Joy se souvient des paroles semées pour l'aider à prendre confiance et à grandir sereinement.

« Tu as le droit de te tromper, Joy, l'erreur n'est qu'un essai qui finira en réussite. Tu feras des choix qui pourront ne pas t'amener où tu le désires, mais il n'est jamais trop tard pour bifurquer. La vie est faite d'un ensemble d'embranchements. Certains te guideront sur le bon chemin, d'autres non, mais pour le savoir, il faut s'aventurer et vivre à fond chaque périple. »

Joy prend conscience que son père aussi avait le droit de se tromper d'embranchement. Pourquoi lui faire payer si cher alors qu'elle s'est nourrie de ses mots pour s'épanouir ? Elle n'espère qu'une chose à cet instant : avoir l'occasion de le revoir.

La gendarme Morel est un élément intéressant. Le formatage peut

commencer. L'expérience de Milgram va être réalisée sur le sujet.

Il est 23 heures, la nuit est glaciale et enneigée. Le rassemblement est effectué aux pieds du bâtiment, mains nues, pieds nus. L'ordre est donné de faire des pompes. Le peloton s'exécute. Les premiers efforts sont faciles. Mais rapidement, les cœurs s'excitent, les respirations s'intensifient, les mains brûlent et les pieds se crispent. Certains éléments faiblissent. L'ordre est de continuer sans relâche. Les visages revêtent des grimaces ridicules, les mouvements sont forcés et saccadés. Morel cache sa douleur et continue dignement. Sa force de caractère est bluffante. Un élément gémit qu'il ne peut plus. L'ordre lui est crié de continuer. Il s'écroule à plat ventre. Conséquence : une série de vingt pompes supplémentaires pour tout le peloton. S'il ne se relève pas, ce sera trente. Les voix commencent à s'élever pour le supplier de reprendre. Morel ne se plaint pas, elle continue.

Ce souvenir réveille rage et douleur. Les yeux de Joy se troublent.

Un élément s'écroule. On lui ordonne de se remettre en position. Il est inerte. Deuxième sommation. Toujours immobile. Son voisin crie qu'il a fait un malaise. Morel se lève et fonce vers lui. Elle est arrêtée par le chef instructeur.

Joy serre les doigts sur la feuille.

Ce dernier lui donne l'ordre de reprendre sa place et de se remettre en position. Elle refuse en expliquant que son camarade a besoin d'aide, qu'on ne peut pas le laisser comme ça. Le chef instructeur est alors plus ferme, et déclare qu'il s'agit de la sélection naturelle, que seuls les bons resteront.

Joy s'en veut d'avoir été faible au point de retourner faire ses pompes.

Deuxième test réussi. Morel est capable de ne pas porter secours à une victime par respect de l'autorité. L'expérience de Milgram est concluante. Le sujet se soumet à l'autorité même quand celle-ci induit des actions qui posent des problèmes de conscience.

Joy reste interdite devant cette conclusion. *Test, formatage, expérience…* Depuis quand est-elle manipulée ? *Deuxième test*. Quel était le premier ? Elle fait rapidement défiler les feuilles à la recherche d'une ligne qui comporterait « premier test ». Son cœur s'arrête en même temps que ses doigts. Ses yeux se posent alors sur le paragraphe qui précède la mention « premier test réussi ».

Adrien la séduit facilement. Quelques courbettes, de belles attentions,

un peu de tendresse, et l'affaire est dans le sac. Il réalise ensuite très bien le programme. Isolement du sujet, alias *Joy Morel, éloignement des proches, intimidations masquées, injection savamment dosée de la peur, interdictions respectées… Elle est prise dans la toile d'un pervers narcissique, et une fois de plus, elle se montre très obéissante.*

Premier test réussi : Morel se soumet à l'autorité.

Joy est incrédule face à tout cela. Sa vie ne serait-elle qu'une triste mascarade programmée ?

Attention ! Le sujet a une capacité d'analyse et de réflexion telle qu'elle finit par s'extraire de la toile. La soumission semble avoir ses limites sur Morel. Quand sa survie est menacée, le sujet active ses instincts, et est capable de prendre tous les risques pour s'en sortir. Il ne faudrait pas qu'elle développe une méfiance envers l'autorité. Formatage à axer sur ce problème. Penser à la diriger dans un avenir proche vers une thérapie avec le docteur Tardieux et à tester l'expérience de Milgram.

Joy est tétanisée.

49

L'interrogatoire de l'ami proche de Gaël Boulier n'a pas fourni beaucoup d'éléments à Ben et Barrère. Ils n'en savent pas plus sur la fameuse femme que Gaël a rencontrée avant le drame. À part qu'elle a réussi à lui faire tourner la tête et qu'il a dû lutter contre ses propres pulsions pour rester fidèle à son épouse. Ni prénom, ni description physique, ni âge. La seule chose que Gaël a dite à son ami, c'est qu'il l'a rencontrée dans la rue, par hasard, un soir en sortant de la réunion des Alcooliques anonymes.

De retour dans leur bureau respectif, Ben interpelle Barrère avant qu'il franchisse sa porte.

— Tu ne vas quand même pas écouter l'autre abruti ?

Barrère lui fait un signe de la tête pour lui intimer l'ordre de le rejoindre, et ferme la porte derrière eux.

— Hoche est antipathique, je te le concède…

— Ne me dis pas qu'il y a un mais !

— Si.

Ben expire bruyamment et se dirige, énervé, vers la fenêtre.

— Il se donne à fond dans le boulot et a de bonnes idées, tente Barrère.

— De bonnes idées ? s'étonne Ben en se retournant brutalement. Faire appel à une victime mineure pour la mettre en première ligne, tu appelles ça une bonne idée ?

— Je ne ferai pas revenir Charlie.

— Ah ! Quand même ! C'est quoi, la bonne idée, alors ?

— Son plan d'action tient la route. Je sais à qui faire appel pour faire craquer le proc.

Le silence et les yeux de Ben dissimulent mal un « dépêche-toi ».

— Je ne t'ai pas tout dit.

Curiosité piquée à vif.

— J'étais censé n'en parler à personne.

Barrère se passe la main dans les cheveux et s'arrête au niveau de la nuque. Comme poussé dans ses retranchements, il lâche le morceau :

— Bero, Jo ou Franck, comme tu préfères, bref, le père de Charlie est en vie.

Ben atteint l'ouverture maximale de ses orbites.

— L'explosion chez lui était une judicieuse mise en scène pour faire croire à l'organisation qu'il était hors d'état de nuire.

Ben pince ses lèvres d'admiration.

— Tu penses donc à lui. Et tu crois qu'après tout ce qu'il a traversé et la mise en scène de sa propre mort, il va accepter. Tu rêves !

— C'est notre seule chance. Je peux le convaincre.

— Bon courage. À sa place, tu pourrais me proposer ce que tu veux, je me tirerais à l'autre bout du monde.

— Il s'est battu pendant plus de dix ans pour les faire tomber, on touche au but.

— Non, il s'est battu pour sauver sa fille. Et il a réussi. Son but à lui est atteint.

Les coups sur la porte interrompent les deux hommes qui se retournent de concert. Donelli apparaît avec son fils endormi dans le porte-bébé. Attendri, Ben adoucit les traits de son visage, sourit, et avance vers Raphaël pour lui caresser la joue de son index.

— Salut, petit mec, on est bien dans les bras de papa, hein ? Comment tu vas ? demande-t-il à Donelli.

— Bien, répond ce dernier en posant sa main sur le dos de Raphaël pour le coller un peu plus à lui.

— Du nouveau ? s'empresse Barrère.

Donelli répond négativement d'un mouvement de tête.

— Mais j'ai repensé à un truc. Joy avait pris la décision de rencontrer Yann Malbert.

— Pour quoi faire ? s'étonne Ben.

— Son psy l'avait appelée pour lui dire que Yann avait des informations à lui fournir sur la mort de Léo. Elle a longtemps hésité, mais elle avait finalement accepté pour obtenir les réponses aux questions qui la hantent. Je me dis que…

— Tu ne crains pas ces révélations ? demande Barrère.

— Non, il n'y a rien de pire que le doute.

— OK. Il est toujours à l'hôpital psychiatrique ?

— Oui.

Barrère adresse un signe de tête à Ben.

— On y va. On te tient au courant, conclut Barrère en posant la main sur l'épaule de Donelli avant de sortir.

Ce dernier brûle d'envie de les suivre et d'entendre la vérité sortir de la bouche de Malbert. Il penche son visage vers Raphaël qui sourit aux anges dans son sommeil, et se raisonne aussitôt.

— Maman sera bientôt là.

50

Quand elle arrive à une centaine de mètres de l'adresse indiquée par son GPS, elle gare sa voiture sur le premier parking trouvé. Elle préfère terminer le parcours à pied. Décidément, ils ont le chic pour organiser ces réunions dans des endroits reculés, comme si personne ne devait voir ni savoir. Anonymat maximum. État de fait qui l'arrange bien. Elle a déjà regardé sur Internet, mais elle préfère se rendre sur place pour vérifier les jours et horaires des prochaines réunions.

Lundi 27 mars, 21 heures. Parfait pour elle. Tout sera prêt.

— Je peux vous renseigner ?

Elle ne laisse pas paraître le sursaut interne qu'elle vient de ressentir. Elle était persuadée que l'endroit serait désert un samedi. Elle regarde l'homme qui lui sourit béatement, sans savoir comment réagir.

— Vous aimeriez assister à une réunion ?

Habitué à la gêne des premières fois, l'homme ne s'étonne pas du silence qui lui fait face.

— J'anime certaines de ces réunions, et si vous le souhaitez, je serai là lundi soir. Cela ne vous engage à rien de venir, vous n'êtes pas obligée de parler, vous pouvez juste écouter.

— Merci, se contente-t-elle de répondre avant de rebrousser chemin.

Il sera là lundi, parfait, elle n'a donc pas de souci à se faire.

51

Joy a 11 ans. Elle passe l'après-midi sur la plage avec sa tante et ses cousines jumelles de 8 ans. Les trois fillettes entrent dans la mer, et s'amusent à s'éclabousser. La tante de Joy est bien installée à l'ombre de son parasol, et se plonge rapidement dans son roman. Pourtant, le coin est dangereux, elle le sait. Cette plage est appréciée des surfeurs pour son instabilité marine, ses courants et ses vagues intéressantes. Sans s'en apercevoir, les fillettes sont progressivement entraînées vers le large. La tante ne s'inquiète pas. Le drapeau est vert, les filles savent nager. Quelques secondes suffisent. Le courant de sortie de baïne a fait son travail.

Joy frissonne à la lecture de ce nouveau souvenir. Elle aurait aimé ne jamais devoir repenser à ce jour.

Les fillettes n'ont plus pied. Elles paniquent, et réalisent que malgré leurs efforts, elles ne parviennent plus à reprendre la direction de la plage. Joy entend un semblant de « maman » rapidement noyé. Elle se retourne, et ne voit plus qu'une des jumelles en train de lutter contre le courant. Elle veut faire demi-tour, mais une vague la submerge, et c'est le chaos dans sa tête. Elle tourne sur elle-même. Elle voit vert, des bulles lui passent devant les yeux, la surface lui semble inatteignable. Elle ne sait même plus dans quel sens elle est. Quand elle parvient enfin à sortir la tête de l'eau, elle est alors agressée par des cris, des gens courent et plongent dans l'eau à côté d'elle. Elle se dresse sur ses pieds, et crache l'eau de mer qui lui brûle l'intérieur. Quand elle regarde derrière, elle voit les jumelles dans les bras de deux hommes. Soulagée, elle fait demi-tour pour regagner la plage. Pas le temps de la voir arriver. La violence de la gifle la fait retomber dans l'eau. La tante lui hurle dessus, et lui en veut d'être revenue en laissant ses filles seules face au courant.

Le sujet est maintenant convaincu qu'il est prêt à laisser mourir un innocent pour sauver sa peau.

Non ! Joy refuse cette conclusion. Elle a voulu les aider. La vague l'en a empêchée. Elle voulait sauver les jumelles, au risque de sa propre vie. Pourtant, elles ont failli se noyer, et elle s'en est tirée. Et si elle n'avait jamais eu envie de faire demi-tour, si elle avait effectivement préféré sauver sa vie… Non ! Impossible.

Mais comment connaissent-ils tous ces détails ? Tardieux. Il était le seul à savoir. Il aurait donc tout retranscrit dans ce dossier. Mais dans quel but ? Et pourquoi la considérer comme un sujet ? Quel genre d'expérience est réalisée ici ?

Les pages tournent sans même que Joy ait l'impression d'agir dans ce sens. Un nouveau souvenir anime alors son esprit.

Joy n'a même pas 12 ans quand elle commence à ressentir une attirance malsaine pour la mort.

Cette phrase la surprend tellement que sa respiration marque une pause.

Elle adore se rendre chez le voisin de ses parents, un vieil homme célibataire, pour aller ramasser les œufs dans le poulailler et caresser les lapereaux chaque fois qu'il y en a.

Le cœur de Joy sourit en repensant à ces bons moments. La compagnie de Marcel lui était si agréable. Cet homme lui racontait toujours des anecdotes drôles, lui faisait découvrir les cadeaux de la nature, les fleurs, les légumes, les fruits. Il était d'une générosité sans faille et d'une gentillesse inconditionnelle.

Ce soir-là, le voisin se met à dépecer un lapin qu'il vient de tuer. Joy arrive au grillage et se fige devant la scène. L'animal est suspendu à un fil, comme le linge qui sèche. Il lui manque un œil, et le sang trace un trait vertical jusqu'au sol. Quelques coups de couteau précis. Joy respire de plus en plus vite. Le voisin ne remarque pas sa présence, il continue son œuvre. Le pyjama du lapin se décolle tout seul quand le vieil homme le tire vers le bas. Les yeux de Joy absorbent chaque élément du tableau.

Un haut-le-cœur vient la submerger. Elle ne s'est jamais remise de cette horreur, et n'a même pas réussi à en parler à ses parents en rentrant tant elle se sentait coupable d'avoir assisté à une mise à mort.

Joy ne reconnaît pas ce qu'elle ressent à ce moment-là. Un mélange de peur, d'excitation et surtout de plaisir.

Joy est sur le point de hurler son désaccord, mais elle se retient *in extremis* en réalisant que sa présence ici est interdite.

Par la suite, elle aura un besoin quasi vital de revivre des situations semblables. Toujours dans l'anonymat. Elle cherchera à observer des actes de cruauté envers les animaux pour réveiller en elle encore plus d'intensité émotionnelle.

Les pulsions de mort se font de plus en plus présentes.
Le sujet bascule du bon côté.

Joy renvoie ces affirmations en touche. Elle n'a jamais aimé ce genre d'atrocité. Pourtant, elle se revoit face à un deuxième déshabillage forcé. Le lapin était blanc et noir cette fois-là, alors que le premier était marron. Sa salive a du mal à glisser. Et quand une amie de ses parents a annoncé qu'elle avait dû tuer des chatons, Joy se revoit lui demander comment elle avait fait. Quel était l'intérêt de cette question ?

52

Lettre souvenir

Papa, j'imagine que tu trépignes de connaître la suite. Je ne sais pas si tu as compris ce qui s'est passé, si tu pouvais ne serait-ce qu'envisager les plans que j'avais réussi à mettre en place. L'amour que tu portais à maman t'a aveuglé au point de ne pas remarquer tout ce qu'elle faisait pour nous séparer. Alors, je me dis que tes yeux sont aussi restés fermés sur mes agissements pour détruire votre couple. Je prends le risque de te perdre définitivement en te dévoilant toute l'histoire. Mais je t'ai déjà perdu ce jour-là. Celui où tu as décidé de m'abandonner à mon triste sort, alors que je n'avais que 12 ans. Voilà maintenant treize ans que je me construis sans toi. Je continuerai ainsi, mais plus légère quand je t'aurai ouvert mon sac à secrets.

Avant ce geste généreux de ma part, j'ai envie de te parler de ce que je vis en ce moment.

Si tu savais comme les hommes sont faibles et manipulables. Mais ça, tu le sais ! Maman a toujours fait de toi ce qu'elle voulait, jusqu'à la fin.

Pourtant, j'en ai rencontré un qui semble plus résistant que les autres. Il s'appelle Christophe. Pas besoin d'alcool pour faire pétiller ses yeux quand ils se posent sur moi. Une fidélité qui semble difficile à ébranler.

Je me méfie quand même. Je vais repousser les limites pour m'assurer qu'il n'est pas comme tous les autres. Je vais tester les effets de la tristesse sur lui. Un événement douloureux le fera-t-il replonger dans l'alcool ? L'alcool le rendra-t-il infidèle ?

Toi, j'aurais tellement aimé que tu n'arrêtes jamais de boire. L'alcool noyait l'amour que tu portais à maman, et te rapprochait tant de moi.

Je découvrirai bientôt si Christophe est différent des autres.
Bientôt…
Son sort en dépendra, tout comme celui de l'autre femme.

Mais, avant cela, je dois régler mes comptes avec ces abrutis qui croient qu'arrêter de boire ouvre la porte d'une vie heureuse. Ta cure

a mis un terme à mon bonheur et à mes espoirs. Elle a marqué le début de ta soumission sans condition aux volontés de maman.

Le point de départ de mes idées obscures. Un monde fantasmatique dans lequel je me sentais exister. Celui qui a petit à petit débordé sur ma réalité. Celui qui est aujourd'hui devenu ma vie.

53

70 heures après le choc

Joy est perdue dans la foule de souvenirs que son dossier lui dévoile. Elle se demande si sa vie lui a un jour appartenu, ou si elle est née marionnette. Combien sont-ils à tirer les ficelles ? Elle repense à Charlie. Cette jeune fille qui a été manipulée dès l'enfance pour engendrer une machine à savoir et à tuer. Qui est en réalité maître de son existence ? Sommes-nous tous manipulés, contrôlés, surveillés ?

En laissant ces questions vadrouiller à la recherche de réponses utopiques, Joy feuillette machinalement les pages de sa vie. L'angoisse étrangle sa poitrine quand elle voit la date.

Mars 2016

Le sujet revient à lui dans le caveau. Il fait nuit, mais la pleine lune lui dévoile ce qu'il faut. La vieille dame est en train d'agoniser tout près. L'horreur s'empare de Joy, la mort aussi. Il ne reste plus qu'à lui donner l'impulsion. Elle reçoit l'ordre de mettre fin aux souffrances de cette vieille femme. Elle se fige. La suggestion directe semble l'avoir fait disjoncter.

Échec.

La phase finale approche, le sujet doit être conditionné rapidement. Utilisation du psychic driving[1] *recommandée.*

Le mot « échec » fait voler en éclats l'oppression qui a manqué de peu de la faire vaciller. Une étrange sonnerie la ramène à la réalité. Est-ce la prise de service du personnel de l'unité ? Comment regagner sa chambre sans se faire remarquer ? Sa disparition a-t-elle été signalée ? Sont-ils à sa recherche ? Elle doit faire vite. En refermant précipitamment le dossier, elle fait tomber une feuille.

Mort de Léo…

La sonnerie se fait de plus en plus insistante. Une alarme incendie ? Tremblante, elle ramasse la feuille, et ses yeux n'arrivent pas à se poser sur les lignes qui la noircissent. Peur de s'y brûler comme de regarder le soleil en face. Le bip qui lui perce ses tympans accélère dangereusement. Elle n'a plus le temps d'hésiter. Il faut qu'elle sache.

Elle regarde.

Le titre est là : *Mort de Léo*.

La suite n'est qu'un vide. Comme dans son esprit. Elle est pourtant persuadée d'avoir vu des mots, des phrases, des lignes. Elle s'énerve sur le bout de papier. Le malmène entre ses doigts pour faire réapparaître le souvenir, et le secoue frénétiquement pour en faire tomber la vérité.

Le bip qui est arrivé au maximum de sa vitesse s'interrompt, et une voix le remplace. Le sang de Joy se glace.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Joy tente de calmer sa respiration. L'homme qui parle semble tout près. Elle fixe la porte avec une peur tétanisante.

— Je ne vous demande pas votre avis, docteur.

Cette fois, Joy bondit sur ses pieds, et fonce vers la porte. Elle reconnaîtrait cette voix entre mille. Barrère ! Il l'a retrouvée. Elle a l'impression de se liquéfier de soulagement. Ses jambes ont du mal à la porter, mais elle s'accroche au verrou et le fait coulisser.

1. Procédé de manipulation psychologique mis en place par le psychiatre Donald Ewen Cameron entre 1943 et 1965 et utilisé par la CIA. Cette technique consiste à faire passer en boucle des messages vocaux à un patient afin de briser ses défenses psychiques.

54

Christophe n'a reçu aucune réponse au SMS qu'il a envoyé ce matin à Manuela. Il est quand même accoudé au bar, et suspendu à l'espoir de la voir arriver. Il a arrêté de réfléchir et d'essayer d'analyser ses ressentis. Envie, dégoût, pitié, excitation, colère. Cocktail à rendre plus saoul que le whisky qui reflète la rampe de spots au fond de son verre.

Delphine ne lui a pas non plus donné signe de vie. Son esprit bafouille dans sa tentative de comprendre ce qui a pu se passer. Du jour au lendemain, une page s'est tournée. Non, a été arrachée plutôt. Ce qui explique sa désorientation. Il manque un chapitre transitionnel. Celui qui explique pourquoi.

Manuela franchit la porte du bar. Elle est agressée par le verre posé devant Christophe avant même de poser son regard sur l'homme qui l'attend. Elle s'approche, et le silence les réunit. Ils se regardent sans savoir quoi dire à l'autre. Au bout de quelques secondes, Christophe préfère pivoter vers le bar et saisir son verre.

Manuela est troublée. Les yeux de Christophe ne pétillent pas. L'accueil est glacial. Et d'un coup de tête en arrière, il avale tout sans problème, ni de brûlure, ni de conscience.

— Tu t'es remis à boire ? demande-t-elle, étonnée.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? lance-t-il sans la regarder.

— Quoi ?

— Tu lui as parlé de ce que tu es venue me faire dans la chambre l'autre nuit ? continue-t-il en amplifiant le ton.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Regarde-moi au moins !

Christophe lève les yeux vers elle.

— Delphine est partie, lâche-t-il en la fusillant du regard.

Manuela passe d'une expression surprise à une moue perplexe.

— Attends ! ricane-t-elle nerveusement. Quand tu dis « partie », tu veux dire qu'elle t'a quitté ? Et tu es en train d'essayer de me mettre ça sur le dos ?

— Vous avez parlé de quoi quand elle t'a raccompagnée en voiture ? insiste-t-il, ignorant volontairement de répondre à Manuela.

Une seule chose attire Manuela et la fait avancer.

Le plaisir.

Les problèmes, elle préfère courir loin devant pour être sûre qu'ils ne la rattrapent jamais.

Elle reprend son sac à main qu'elle avait posé sur le tabouret de bar, et expire désespérément avant de faire demi-tour vers la sortie. Christophe est surpris. Il se lève subitement, faisant tanguer son siège, et rattrape la jeune femme par le poignet. Celle-ci se dégage violemment.

— C'est bon ! dit-elle, blasée. Je me suis déjà excusée par rapport à l'autre nuit. J'ai fait une connerie, tu me plaisais, j'étais bourrée, voilà, rien de plus. Je ne vais pas ramper à tes pieds. Alors, désolée qu'elle se soit barrée, mais je n'y suis pour rien.

— Reste.

Le sourire de Christophe arrive comme un orage en plein hiver. Manuela secoue la tête, incrédule.

— Tu veux quoi au juste ? Tu m'as fait venir pour me reprocher le départ de Delphine ou pour autre chose ?

Christophe se passe les mains sur le visage en inspirant longuement. Pitié, pas un pleurnichard ! Manuela a du mal à identifier la facette qui caractérise le mieux cet homme. Il ôte ses mains. Elle se concentre sur ses yeux. Elle sait que si elle y voit des larmes, le jeu sera fini. Aucun désir pour les mauviettes. Il la fixe. Son regard a changé, mais pas comme elle le craignait. Il sue de désir.

— Et si on finissait ce que tu as commencé l'autre nuit ?

Explosion chaude dans le bas-ventre. Celle-ci, Manuela n'a pas eu le temps de la contrôler. Elle tente pourtant de camoufler au mieux le départ en trombe de sa respiration.

— Tu zappes vite, constate-t-elle. Ta femme se casse. Visiblement, tu ne sais même pas pourquoi, et tu fais appel à moi.

— Je te rappelle que c'est toi qui as fait appel à moi avant même qu'elle parte.

— Tu penses calmer ta douleur avec moi comme tu es en train de le faire avec l'alcool ?

— Qui te parle de douleur ?

— Ce n'est jamais agréable de se faire lourder.

Manuela relance son sac sur un tabouret, et pose une fesse à côté.

— Ça s'est passé comment, d'ailleurs ? demande-t-elle.

Christophe est troublé par le virage que prend la discussion. Il pensait que Manuela était le genre de femme à sauter sur l'occasion d'un coup d'un soir, pas à s'intéresser à la vie des hommes qu'elle fait succomber. Il joue le jeu malgré tout, et s'assoit face à elle en commandant deux autres verres.

— Elle était partie quand je suis rentrée hier soir. Elle a effacé toutes les traces de sa présence chez moi, et m'a laissé un mot où elle

explique qu'elle n'est pas faite pour la vie à deux.

— Classe !

— Ça ne m'étonne pas d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Delphine n'est pas facile à cerner. Elle a longtemps hésité avant de venir vivre avec moi. Le genre bête sauvage qu'il ne faut surtout pas mettre en cage. Je suis même surpris qu'elle ait tenu trois mois.

— Trois mois ? s'étonne Manuela. À l'entendre parler de vous, j'imaginais que vous étiez ensemble depuis de longues années.

— C'est sûrement comme ça qu'elle le ressentait. La perception du temps est très subjective.

— L'autre matin, elle m'a dit qu'elle avait du mal à te faire confiance.

Christophe étire ses lèvres dans une mimique de désolation.

— Oui, son gros problème. Peur que je redevienne alcoolo et que je la trompe.

Manuela confirme d'un signe de tête.

— Elle avait peut-être raison finalement ? observe-t-elle en déviant son regard vers le verre en attente sur le bar.

— Non. Je ne ferai pas l'erreur deux fois, j'ai eu trop de mal à m'en sortir.

— Tu en es sûr ? C'est dangereux d'y retoucher, tu dois le savoir, non ?

— Et toi, comment tu le sais ?

Manuela se garde de répondre, et boit une gorgée. Elle consulte sa montre avant de jeter un œil vers la porte.

— Tu attends quelqu'un ?

— Je me dis qu'on serait mieux ailleurs. Tu me suis ?

Christophe sort des billets en guise d'affirmation, les lance vers le serveur, et se lève.

— Après toi, lui dit-il en lui frôlant l'oreille de ses lèvres.

Partie gagnée trop facilement.

Alors, pourquoi ressent-elle de l'excitation ?

55

71 heures après le choc

Le verrou est ouvert. La porte ne bouge pas.

Le cœur de Joy qui sautait de joie se transforme en un marteau-piqueur qui fait du zèle. Elle s'acharne sur la poignée, et mobilise toutes ses forces pour tirer. Immobilité totale.

— Écoutez, docteur…

La voix de Barrère décuple la puissance de la jeune femme. Elle est prête à pulvériser la porte pour le retrouver et mettre fin à ce cauchemar. Elle hurle son nom, mais a la sensation que les mots sont aussi prisonniers qu'elle.

— Il est primordial d'entendre ce qu'il a à dire. Non seulement le psychiatre de Joy est d'accord, mais l'idée vient de lui. Donc, vous allez autoriser mon collègue à me rejoindre avec Yann Malbert dans cette pièce, et nous laisser faire notre travail.

Joy a peur de comprendre. Les voix sont légèrement déformées, tamisées par un haut-parleur. Barrère n'est pas juste derrière la porte comme elle le pensait. Il doit être à l'étage. Ils ont donc tout prévu. Jusqu'où vont-ils la torturer ? Et pourquoi ? Ses ravisseurs continuent visiblement le travail entamé par son demi-frère Tardieux, à savoir la rendre folle. Elle sent une rage incontrôlable électriser tous ses nerfs. Ses muscles se contractent, ses mâchoires se scellent en un bloc indestructible, sa respiration se saccade. Le mode survie est engagé. Elle doit trouver le moyen de sortir de cette pièce. Alors qu'elle se concentre sur les moyens à sa disposition, le haut-parleur crache un claquement de porte. Son attention est détournée de son objectif.

— Bonjour, Yann.

Yann Malbert est là. Le moment est venu pour Joy de connaître la vérité. La peur lui cisaille la poitrine. Elle pense à se boucher les oreilles. Mais sa fuite doit prendre fin. Il faut qu'elle affronte la réalité.

— Vous vous souvenez de nous ? Je suis le lieutenant Barrère et mon collègue…

— Ben, le coupe Yann. Je me rappelle très bien de vous deux.

C'est un véritable supplice pour Joy de savoir que ses deux collègues sont à seulement quelques mètres d'elle et qu'elle n'a aucun moyen de les prévenir. L'envie de pleurer se conjugue mal avec celle de tout casser. Son corps ne comprend plus les messages de son

cerveau, et les sensations qui découlent de ce chaos interne sont atroces.

— Vous savez pourquoi nous avons demandé à vous voir ?

— Oui, Ben m'a expliqué en m'escortant jusqu'ici.

— Très bien. Alors, on vous écoute.

Joy se laisse glisser dos contre la porte, et se met en boule pour se protéger des agressions sonores qu'elle a peur de subir. Brutalement, les lumières s'éteignent.

Noir total. Angoisse profonde.

Joy enfouit sa tête entre ses jambes, et ferme les yeux.

56

— Jamais chez moi.

Ces mots jouent au flipper dans la tête de Christophe. En sortant du bar, il s'est penché vers Manuela qui venait de s'installer au volant de sa voiture pour lui suggérer :

— Chez toi ?

Sa réponse a été sèche et sans appel. Christophe l'a reçue de plein fouet, et le malaise engendré par ces simples mots ne parvient toujours pas à se dissiper. Il suit la voiture de Manuela, mais commence à se demander pourquoi. Décidément, ses émotions sont montées dans un ascenseur détraqué, et ont du mal à ouvrir les portes pour retrouver la stabilité d'un étage. Cette femme est séduisante, certes, mais il ne sait rien d'elle. Il la suit maintenant comme un toutou qui veut lui monter dessus.

Pathétique.

Elle l'emmène apparemment dans un endroit reculé, vu les chemins broussailleux empruntés. Ils vont se retrouver seuls au milieu de nulle part, il va la prendre avec la force de son désir qui ressemble à celui d'une bête sauvage en manque. Ce sera brutal et rapide. Intense mais froid. Elle va crier, reprendre ses esprits, calmer sa respiration et se rhabiller. Puis ils remonteront dans leur voiture respective. Cette fois, il passera devant, il n'aura plus besoin d'elle.

La projection qui passe dans la tête de Christophe lui fait lever le pied. La voiture de Manuela s'éloigne progressivement. Les émotions ont atteint le rez-de-chaussée, et les portes de sortie se sont ouvertes. Christophe aperçoit les feux stop de Manuela. Il hésite un court instant, repense à Delphine, aux valeurs qui le font tenir droit… Marche arrière engagée, il réalise un demi-tour rapide et poussiéreux.

Manuela observe son manège dans le rétroviseur. Petit pincement de déception. Pourtant, un sourire vient adoucir son visage dans la pénombre. L'envie qu'elle ressent pour cet homme vient de gonfler subitement.

57

— Il y a encore des souvenirs auxquels je n'ai pas accès. Le docteur Tardieux a eu une forte emprise sur mon esprit. En gros, il a foutu un beau bordel là-haut, et il va falloir du temps pour tout remettre en ordre.

— Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est le petit Léo. Que s'est-il passé le jour de sa mort ?

Joy est toujours plongée dans le noir. Elle attend la sentence. Ben et Barrère sont attentifs à la réponse qui va suivre. Le silence envahit tous les esprits avant le dénouement.

— Tardieux s'est servi de moi pour faire le sale boulot. Je n'ai jamais été conscient de mes crimes, je ne suis pas un meurtrier, il faut me croire, supplie Yann. J'ai été manipulé. Ce jour-là, il avait besoin de quelqu'un pour creuser. Il n'a pas eu à me retourner l'esprit pour ça. Prendre une pelle et faire un trou, ça n'entre pas en contradiction avec ma morale. Je l'aimais beaucoup, ce type. Le premier qui s'intéressait réellement à moi, en qui j'avais confiance et qui avait l'air de croire en moi. Alors, quand il m'a demandé de creuser pour enterrer des vieilles affaires à lui qu'il voulait voir disparaître sous terre, je ne me suis pas posé de question. J'ai creusé. Fier de mon travail quand le trou a atteint les dimensions demandées, je suis allé le prévenir. Il m'a félicité, m'a payé un verre, et m'a dit que je pouvais repartir.

Un calme chargé d'appréhension accueille les mots de Yann. Joy est immobile comme un condamné en position sous la guillotine.

— La curiosité m'a empêché de partir. Je suis allé me cacher derrière des fourrés en assurant un angle de vue suffisant pour observer la maison et le trou creusé. Quelques minutes ont suffi avant que Tardieux sorte de la demeure. Il n'était pas seul.

Yann marque une pause en déviant le regard vers le bas.

— Avec qui était-il ? s'inquiète Barrère.

Le sang de Joy vient buter désagréablement à l'arrière de ses tympans, comme pour boucher l'entrée aux futurs mots.

— Il traînait l'enfant.

— Est-ce que Léo était en vie à ce moment-là ? demande Ben.

Yann le confirme d'un hochement de tête en se forçant pour déglutir.

— Y avait-il quelqu'un d'autre ? s'empresse Barrère.

Les secondes qui s'égrènent ressemblent à une éternité pour Joy. Elle sait que la guillotine peut s'abattre au simple « oui » de Yann.

— Vous savez, personne d'autre que lui n'est responsable des horreurs qui ont eu lieu. Mon psy me le rabâche souvent.

— Réponds ! s'impatiente Ben. Est-ce qu'il y avait quelqu'un avec Tardieux quand il a emmené Léo dehors ?

— Non. Ce jour-là, il n'a eu besoin de personne pour faire le sale boulot.

Joy glisse sur le côté jusqu'à toucher le sol froid de son visage, et regonfle ses poumons restés en ouverture minimale pendant l'interrogatoire. Ben et Barrère ferment les yeux et relâchent les épaules.

— Peut-être qu'il ne me faisait pas assez confiance, finalement.

Cette phrase fige les deux coéquipiers dans la stupeur.

— Il a tué Léo de ses propres mains. Le gamin était déjà très affaibli, il s'est à peine débattu.

Joy a beau plaquer ses mains contre ses oreilles pour ne pas entendre ces détails insupportables, les mots s'infiltrent quand même.

— Quand il a jeté le corps au fond du trou, je suis sorti de ma cachette. Tardieux m'a menacé du regard. Je n'avais jamais vu des yeux aussi froids et terrifiants. Je me suis approché, et j'ai dit : « Je peux reboucher si vous voulez. » Cette fois, j'avais toute sa confiance. Le pacte était scellé entre nous.

Barrère fait un signe de tête à Ben, qui comprend immédiatement qu'il doit raccompagner Yann Malbert dans son unité. En effet, il y a encore du boulot pour tout remettre dans les bonnes cases chez cet homme.

Joy est terrassée par le flot émotionnel qui la secoue depuis son arrivée ici. Elle reste allongée au sol, calée le long de la porte en métal. Le soulagement de l'innocence la transporte vers des pensées légères et agréables. Elle rêve du moment où elle va retrouver Donelli pour lui annoncer. Elle rêve de serrer Raphaël dans ses bras. Elle rêve…

La notion de temps devient inaccessible durant un emprisonnement. Pourtant, c'est ce qui finit par obséder les pensées. Depuis combien de temps ? Encore combien de temps ? La liberté sera-t-elle au bout de ce temps inconnu ? Est-ce le soir, le matin ? Les gens sont-ils au travail, en train de dormir, de dîner en famille ? La vie suit son cours à l'extérieur. Elle file comme un train qui ignore la gare, et laisse Joy sur le quai.

Quand la jeune femme se réveille, elle est toujours allongée, mais

son corps est éloigné du mur. La porte est ouverte. Une lueur attire son regard vers le couloir. Joy se lève, méfiante. Il n'y a aucune logique dans les événements qu'elle traverse depuis qu'elle se trouve dans cet endroit. Tout lui apparaît désormais comme un jeu de rôles dans lequel elle est la seule à ignorer le scénario. Elle se penche par le chambranle de la porte, et remarque que la lumière vient de la direction par laquelle elle est arrivée quelques heures plus tôt. Il est temps de remonter. Mais avant, elle doit prendre son dossier. Elle se retourne.

Noir abyssal.

Elle ne connaît pas cette puissance de noir. Elle a l'impression d'être face à un trou béant dans les entrailles de la Terre. Sa main cherche fébrilement l'interrupteur. Elle est arrêtée en route par des doigts qui se posent dessus. La frayeur est trop violente. Joy bascule en arrière. Un bip rapide fait suite au choc que sa tête reçoit en percutant le sol.

— Pas maintenant, Joy ! entend-elle crier. Ce n'est pas encore fini. Je vais t'aider à remonter.

Elle reconnaît la voix. Celle de la chambre voisine qui lui a indiqué comment venir ici. L'homme a dû s'inquiéter de ne pas la voir revenir, et a décidé de venir la chercher. Elle se laisse faire, son corps refusant tout ordre. Sans ouvrir les yeux, elle comprend qu'elle est en train de remonter. L'air est plus léger et respirable. Elle sent bientôt son corps entrer en contact avec un drap frais. Sûrement celui de son lit.

— C'est bon, Joy, on a réussi. Tu restes avec moi maintenant.

La porte se referme.

58

Dimanche 26 mars 2017

Barrère vient de se prendre un vent sans appel de la part de Franck Bero, le père de Charlie. Il tient toujours le téléphone contre son oreille, mais seule la tonalité lui tape la discute. Hoche entre dans le bureau sans s'annoncer et trouve Barrère, dépité, qui se décide enfin à reposer le combiné.

— Alors ? demande Hoche.

— Ça va être dur.

— De mon côté, j'ai bossé pendant que vous étiez à l'hosto hier. J'ai fait des recoupements avec les noms que vous m'avez fournis et les services qui nous seront nécessaires à la mise en place du plan. Il va falloir la jouer fine pour évincer les boules puantes du projet. On les retrouve partout. Je t'ai dressé la liste des mecs qu'on peut interpeller sans risque, à savoir ceux qui ont été assez cons pour se faire filmer pendant leurs saloperies.

— Tu as visionné toutes les bandes ? s'étonne Barrère.

— Toutes.

Barrère cherche une étincelle d'émotion sur le visage de Hoche. Il ne reçoit que le masque impassible de ce nouveau membre de l'équipe. Hoche tend la liste à Barrère, qui la saisit tout en essayant de décrypter ce qui peut se cacher derrière le masque. Il repousse la tentative à plus tard, et se concentre sur les noms.

— Ensuite, j'ai fait une sélection au sein des magistrats. J'ai retenu un juge d'instruction et un procureur qui, je pense, peuvent jouer le jeu à nos côtés. En farfouillant dans leur entourage professionnel et personnel, je n'ai trouvé aucun lien direct avec un seul membre du réseau. À voir.

Hoche pose la feuille sur le bureau, devant les yeux de Barrère.

— Là où ça se complique, c'est au sein des unités d'intervention. Le panier est bien garni. Le plus gros du risque va donc se jouer là. Il faut qu'on trouve au moins un mec sûr dans chaque unité et qui, en plus, a le pouvoir de gérer les plannings. L'idéal étant de caler des repos aux véreux pour qu'ils ne soient pas au courant des interpellations en cours.

Barrère rejette l'idée de la tête.

— Si tu leur imposes des repos, la puce va leur sauter jusqu'au

fond de l'oreille !

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— On rassemble les pommes pourries pour un faux briefing censé préparer des interpellations qui excitent leur adrénaline de vrais durs. Pendant ce temps, on peut mener à bien les nôtres.

— Ouais, accueille Hoche, il faut réfléchir à la manière de mener à bien cette étape. Et enfin, pour la chaîne d'infos en continu, je suis dessus. La seule qui me paraît à peu près saine n'a qu'un souci.

— Lequel ?

— Le directeur est mouillé, et c'est un véritable salaud vu ce qu'il fait sur les vidéos.

— Alors, on va travailler avec cette chaîne.

Ben déboule dans le bureau et balance à Hoche et Barrère des yeux ronds animés de larmes en cours de fabrication. Les mots semblent chercher le bon ordre pour sortir.

— Qu'est-ce qui se passe, Ben ? s'inquiète Barrère en se levant.

— C'est Joy.

59

85 heures après le choc

L'inconscient de Joy n'a pas pris la peine de déguiser ce souvenir pour le transformer en un rêve énigmatique. Il a décidé de le faire ressurgir en version brute. La cave de ses parents lui renvoie les odeurs et l'oppression du jour où tout a basculé. Les mots de Tardieux lui perforent les tympans, et la colère envers son père lui broie l'estomac. La trahison faite à sa mère est insupportable. Elle a le sentiment de n'avoir jamais connu cet homme qui lui a servi de père.

Conséquence effroyable : toutes les pierres de son édifice intérieur s'effondrent pour ne laisser qu'une ruine identitaire.

L'envie de soulager sa douleur prend le dessus. Faire mal pour souffrir moins. Réflexe archaïque et bienfait éphémère. Elle sent le métal du Sig Sauer entre ses mains, la détente en apnée sous son index. Dans sa visée, la tête de son père.

La détonation foudroie tout sur son passage. Les images se floutent, les sons disparaissent sous un bourdonnement inquiétant. Joy s'écroule.

Le rêve n'a pas l'intention de la laisser s'échapper comme ça. Il la secoue pour qu'elle puisse assister à la suite. Elle voit alors la conséquence de son geste : son père est livide, la balle a atteint l'épaule. La jeune gendarme a pourtant toujours excellé en tir…

— Joy.

La voix de son père active subitement une culpabilité douloureuse. Elle le voit relever doucement la tête pour s'adresser à elle. Qu'a-t-elle fait ? Elle se jette à ses pieds en pleurant.

— Pardon, dit-il en lui caressant les cheveux. Je n'ai jamais voulu te faire de mal, ma chérie. Cette erreur m'a hanté toute ma vie, et va me détruire en brisant notre relation. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, je ne veux pas te perdre, Joy.

Joy entend le souffle court de son père et sa difficulté à prononcer ces mots. Elle aimerait lui demander de se taire, mais sa voix a l'effet d'un baume apaisant. Elle le laisse continuer.

— Je comprends ta colère, ta déception et ta douleur. Ces émotions vont me tuer plus lentement, mais plus sûrement que la balle que ton frère a tirée à ta place. Tu n'aurais jamais pu appuyer sur la détente, ton cœur t'interdit de faire du mal. Je suis si fier de la

personne que tu es devenue.

Le père de Joy lui prend la main. La jeune femme lève les yeux vers lui.

— Je t'aime, ma chérie.

Joy serre la main de son père avec la force de l'amour et du pardon.

— Infirmières ! Quelqu'un ! Vite ! Elle a bougé les doigts ! Joy, ma chérie, ouvre les yeux si tu m'entends, je t'en supplie.

Joy réunit toutes ses forces pour obliger ses paupières à se soulever. Les premières images sont brouillées. La mise au point se fait lentement pour afficher nettement le visage de son père. Celui-ci se rapproche tendrement. Leurs larmes peuvent maintenant se réunir sur la joue de Joy. Le personnel soignant s'active autour du lit. Le médecin sourit.

— Bravo, Joy, tu as réussi.

Cette voix, celle de son voisin de chambre.

60

90 heures après le choc

Joy tourne lentement son visage vers lui, quand il franchit la porte de la chambre, et parvient à trouver l'énergie d'un sourire tendre. Donelli sait déjà. Ben et Barrère n'ont pas pu garder la nouvelle pour eux. En quittant la chambre de Joy, où ils avaient emmené Yann Malbert pour l'interroger, ils ont filé voir Donelli pour lui dire que Joy n'avait rien à voir avec la mort de Léo. Annonce qui n'enlève rien à la douleur de Donelli, mais qui pulvérise la barrière du doute érigée entre Joy et lui.

Pas de mots. Un échange de sourires. Une fusion des regards. Un baiser. Le corps de Joy la fait souffrir, mais son cœur est apaisé.

— J'ai eu si peur, murmure Donelli à proximité des lèvres de Joy.

Joy est encore coincée dans le labyrinthe de son esprit. Rêves, réalité, souvenirs ? Comment faire la part des choses entre tout ce qu'elle vient de vivre ?

Le coma. Voyage entre deux mondes. Balade dans les fins fonds de l'inconscient. Imagination ou vérité ?

— Comment tu te sens ? demande Donelli.

Difficile de trouver une réponse à cette question pourtant banale.

— Je suis heureuse de te voir. Comment va Raphaël ? Il est où ? s'inquiète-t-elle.

— Je l'ai confié à Alex et Barrère, il ne craint rien, ne t'en fais pas.

— La voiture… c'étaient eux, j'en suis sûre. J'ai peur, Philippe. Je ne veux pas qu'ils s'en prennent à notre fils. Personne ne doit savoir qu'on a les preuves. On va les détruire.

Donelli inspire en détournant le regard.

— Philippe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il fallait qu'on agisse.

Le bip de l'électrocardiogramme s'affole.

— Qu'est-ce que tu as fait ? panique Joy.

Donelli jette un œil vers l'appareil en stress.

— On parlera de ça plus tard, Joy. Pour le moment, il faut que tu te reposes et que tu récupères.

— Dis-moi !

Le médecin vient d'entrer sans bruit derrière Donelli.

— Mademoiselle Joy, le cœur s'emballe. Que se passe-t-il ? s'amuse-t-il. Coup de foudre ?

Joy tourne la tête à l'opposé de Donelli.

— Ah… je vais vous demander de sortir, monsieur Donelli. Votre compagne a besoin de calme.

— C'est justement ce que j'étais en train de lui dire.

Donelli se penche vers Joy pour poser ses lèvres sur sa joue.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien, et je veille sur notre fils. Il ne lui arrivera rien, et à toi non plus, je t'en fais la promesse.

Joy préfère ne pas regarder Donelli. Ses émotions ont retrouvé leur réflexe naturel. Rester cachées.

Partie 3
Trahison

« L'amour supporte mieux l'absence ou la mort que le doute et la trahison. »

ANDRÉ MAUROIS, *CLIMATS*, 1928

61

Lundi 27 mars 2017

Quand elle arrive à proximité de la salle de réunion, sa tension interne est au bord de l'implosion. Elle observe de loin, et compte les arrivées.

Cinq. Avec le maître de cérémonies, ça fera six.

Beau carton.

Elle entre la dernière, et l'organisateur de la réunion la reconnaît immédiatement. Il s'approche d'elle pour l'accueillir.

— Vous êtes finalement venue. Ravi de vous savoir parmi nous ce soir.

Elle se contente de sourire froidement, et laisse ses yeux se balader dans toute la salle.

— Vous avez bien choisi votre première fois, nous allons célébrer un anniversaire ce soir. L'occasion pour nous tous de partager les chemins de vie qui nous ont réunis dans ce lieu.

Elle fait un léger signe de tête, mais ne semble pas décidée à dessouder ses lèvres. Tout le monde prend place sur une chaise. Elle attend en retrait avant de rejoindre le groupe. La réunion commence par des banalités stéréotypées, et chacun semble impatient de prendre la parole. Elle les écoute attentivement, s'amuse des personnalités exacerbées de certains, ou au contraire, complètement coincées des autres. Tout tourne autour des méfaits de l'alcool, du bonheur de vivre sans, de l'autocongratulation. Quelle force surhumaine il semble falloir pour vaincre une chose sans consistance, incapable de tenir debout sans un verre pour canne, qui prend feu d'un claquement de doigts, ou qui se noie aisément dans le siphon de n'importe quel évier. Elle trouve ces guerriers d'un pathétique écœurant, tellement focalisés à se faire mousser qu'ils en oublient l'absurdité de leur lutte et les bienfaits qu'ils trouvaient dans l'alcool avant d'engager le combat. Elle observe les hommes en particulier. Elle est persuadée que, derrière chacun d'eux, il y a madame qui attend sagement le retour du champion. Champion qu'elle a volontairement jeté dans l'arène pour son bonheur personnel, sans s'occuper des dommages collatéraux. Champion qui n'est rien de plus qu'un toutou bien dressé par mémère et qui frétille de la queue en rapportant le nonos le soir après la réunion. « Nouvelle médaille, cinq mois sans boire. Elle est fière de

moi, maîtresse ? »

Elle sent la haine envahir ses veines et faire monter d'un cran supplémentaire sa tension psychique. Si elle ne décharge pas rapidement cette pulsion, elle risque de basculer vers la mort cérébrale.

Arrive le moment du gâteau. Fêter des années de sobriété comme on célèbre une naissance. Quelle idiotie ! Ces imbéciles ont l'impression de renaître après l'alcool. Faux ! Rien ne change en eux. L'arrêt de la dépendance ne fait pas d'eux des êtres plus équilibrés psychologiquement. Que devient ce qu'ils tentaient de masquer derrière leurs beuveries ? Ont-ils fait disparaître leurs douleurs, leurs problèmes, leurs névroses en arrêtant de boire ? Ils se contentent pour le moment de remplacer l'antalgique liquoreux par l'anesthésiant du succès et de la reconnaissance. Mais l'entourage ne va pas s'émerveiller durant des lustres de la victoire contre l'alcool. Non, un jour, tout cela sera derrière, tout sera rentré dans l'ordre, et mieux vaudra ne jamais reparler de ces épreuves honteuses. Alors, la reconnaissance sera refourguée au grenier, les félicitations seront reléguées à la cave, et ce sera le moment de la résurgence des blessures émotionnelles et psychologiques. Il faudra trouver un nouveau moyen pour les faire taire. Pourquoi un nouveau puisque l'alcool marchait finalement bien ?

Rechute.

Encore plus profonde.

Cataclysme incontrôlable et indifférence aux douleurs de l'entourage.

Vainqueur par forfait général : l'alcool.

— Félicitations, Jacques ! Cinq années ! Quel beau chemin. Je suis heureux que nous puissions, ce soir, évoquer ton parcours puisque nous accueillons un nouveau membre, et ton expérience est une fabuleuse entrée en matière.

L'euphorie ambiante la sort de ses idées bien arrêtées. Elle serre les mâchoires devant autant de niaiseries.

— Il y a cinq ans, quand j'ai franchi ces portes pour la première fois, j'étais convaincu que l'association ne pourrait rien pour moi. J'étais perdu, seul face à mes problèmes, à ma souffrance qui ne cessait de croître. Je recevais mon dernier avertissement avant licenciement. Ma vie était devenue un château de cartes, et chaque heure qui passait emportait l'édifice sur son passage. Je n'avais plus qu'une seule amie qui me comprenait et me soulageait. Le déclic a été le claquement de la porte derrière ma femme et mes enfants. Elle avait décidé de me laisser, elle aussi. Avant de partir, elle m'avait jeté une carte au visage. Je me suis d'abord mis en colère, en rejetant l'idée.

Puis, j'ai compris que ma meilleure amie était en fait ma pire ennemie. Celle qui m'avait coupé de tout le monde, qui m'avait fait passer à côté de la vie de mes enfants, qui m'avait fait perdre mon statut de cadre supérieur. J'ai alors ramassé la carte que je venais de balancer dans la poubelle. Dessus, il était inscrit « AA ». J'ai composé le numéro. La suite, vous la connaissez. Ici, j'ai trouvé du soutien, du partage, de la compréhension et des sourires. Aujourd'hui, je suis fier de dire que ça fait cinq ans que je n'ai pas touché une goutte d'alcool.

Jacques termine sa tirade en regardant la nouvelle personne présente à la réunion. Cette dernière comprend qu'il est temps d'intervenir :

— Merci ! Votre histoire donne drôlement envie d'y croire. Mais, dites-moi, Jacques, n'avez-vous pas perdu des choses plus importantes que celles que vous avez trouvées en arrêtant de boire ?

L'organisateur de la soirée perçoit le malaise provoqué par cette interrogation. Il décide de prendre la parole :

— Cette question est intéressante, mais je vous propose de commencer par vous présenter avant de rentrer dans le vif de la discussion.

— Très bien, comme vous voulez. Je préfère ne pas vous dire mon prénom, il me semble que le mot « anonyme » sur votre porte me le permet. Je suis là, comme vous tous, pour un problème lié à l'alcool, mais je ne suis pas alcoolique, et je ne l'ai jamais été.

Les visages se figent sous l'effet de la surprise.

— Pourtant, vous pouvez être fiers de moi puisque ça fait, aujourd'hui, exactement dix jours que je n'ai pas tué.

Les cœurs sautent des crans, et les cris fusent quand le canon de l'arme s'attarde sur chaque tête. Mouvement de panique. Réflexes de fuite. Les chaises tombent, les corps se ruent vers la sortie. Six détonations rapprochées. Tirs précis. Le silence envahit la pièce.

62

Lettre souvenir

Je viens d'accomplir quelque chose qui m'obnubile depuis longtemps. J'espère que ça les aidera à comprendre le mal qu'ils font en détournant certaines personnes de l'alcool. Ils se moquent de l'impact que cela peut avoir sur les proches. Ils ne se sont jamais inquiétés de savoir qu'ils avaient détruit ma vie. Il fallait que je le leur dise.

Bref, je m'étais arrêtée, je crois, au moment où une idée m'était venue pour faire souffrir maman et te récupérer.

Il ne me restait qu'à choisir entre Fabien et Teddy. Les deux me plaisaient, mais ce que je devais savoir, c'était auquel des deux je plaisais le plus. Le mercredi suivant, j'ai donc lancé l'idée d'un nouveau strip jeu de cartes. Le but étant de perdre, je faisais n'importe quoi. J'ai commencé par ôter mon short. J'avais pris soin, le matin avant de partir, de sélectionner mes dessous. Mais comme maman ne m'achetait que des slips en coton ringards, j'étais allée fouiller dans ses tiroirs, et j'avais trouvé un string. Sûrement trop petit pour elle puisqu'il m'allait comme un gant. Quand les garçons l'ont vu, j'avais déjà toute leur attention. Difficile de repérer quels yeux papillonnaient le plus.

J'ai continué par le tee-shirt. Là encore, j'avais troqué ma brassière de nunuche contre un soutien-gorge. Celui-là, je ne l'avais pas trouvé dans le tiroir de maman, elle avait des seins bien trop gros pour que ça m'aille. Mais une copine à moi, qui avait la chance d'avoir une mère cool qui lui achetait de la vraie lingerie, m'avait filé le sien le mardi soir après les cours.

Effet garanti.

Effet réussi.

Les garçons ne me regardaient plus dans les yeux.

Troisième partie perdue. J'ai râlé en riant. Et je l'ai enlevé. Première fois que mes cousins découvraient mes seins. Gêne ou envie, il était difficile de comprendre ce qui les pétrifiait à ce moment-là. Alors, il a fallu trancher. Je me suis approchée d'eux, et je leur ai susurré de toucher s'ils voulaient.

Fabien a reculé.

La gêne l'emportait sur l'envie.

Teddy n'a pas bougé. Il a souri niaisement, puis m'a regardée franchement. Des yeux fixes, pénétrants, brûlants. Il a posé sa main sur mon sein droit. Ce dernier s'est retrouvé prisonnier d'une douce enveloppe charnelle. Un truc a explosé dans mon ventre pour déverser une sève chaude dans tous mes organes.

Plus de doute, ce serait Teddy.

63

Sud-est de la France

Charlie n'a pas réussi à savoir avec qui Franck Bero s'est entretenu au téléphone, mais elle sait que ce coup de fil a suffisamment retourné son père pour avoir transporté son esprit dans la tourmente et l'empêcher d'atterrir à nouveau.

— Papa.

Ce simple mot fait exploser la bulle dans laquelle Franck était isolé, en position réflexion sur son fauteuil. Il regarde Charlie et lui sourit.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui répond-il innocemment.

— Pas à moi. Je sais que ça ne va pas depuis le coup de fil que tu as reçu hier.

— Tu écoutes aux portes maintenant ?

— Arrête, papa, et dis-moi.

— Non, ça ne te regarde pas.

— Ah oui ? Pourtant, je ne t'ai jamais vu dans cet état-là depuis… avant.

Avant. Mot que Franck aurait aimé pouvoir effacer à jamais. Il avait imaginé que son plan et sa mort simulée lui auraient permis ça. Mais non. On n'efface pas le passé. On vit avec. Qu'il soit bon ou mauvais, il nous poursuit comme un chien perdu jusqu'au dernier souffle.

— Avec qui as-tu gardé des contacts ?

— Personne.

Franck fuit le regard de sa fille en simulant une attention pour l'oiseau qui vient de se poser devant la baie. Il n'en faut pas plus à Charlie pour remarquer le portable sur le bras du fauteuil et se jeter dessus. La rapidité du mouvement surprend Franck, qui se fait avoir comme un bleu.

— Donne-moi ce téléphone ! lui ordonne-t-il.

Charlie recule de quelques pas, et porte l'écran devant ses yeux. Lentement, elle pose son doigt sur l'appareil, et sourit en coin en regardant son père.

— Arrête !

— Si tu n'as rien à cacher, de quoi as-tu peur ?

— Charlie ! s'énerve-t-il en se levant pour attraper l'objet conflictuel.

Elle esquive l'attaque, et met le téléphone à l'abri derrière son dos.

— On arrête de jouer, lâche-t-elle en affichant subitement un air sérieux. Tu me dis ce qu'il se passe, je ne suis plus une gamine.

Franck se rapproche d'elle.

— Il y a des choses que tu n'as pas besoin de savoir. Rends-moi ce téléphone.

Charlie reste immobile.

— Tu crois vraiment qu'avec ce que j'ai vécu pendant ces dix putains d'années, tu peux encore me dire que je n'ai pas besoin de savoir ! crie-t-elle.

— Calme-toi, répond Franck en regardant vers la porte avec la crainte de voir apparaître Aline.

— Je me calmerai quand tu m'auras dit ce qui se trame et te rend malade.

— Tu as raison, ça concerne notre « avant » et vu qu'on a tourné la page, on va ignorer tout ça et continuer à vivre.

— Tourner la page ? s'étonne Charlie. Tu considères vraiment qu'on a tourné la page ? La preuve en est l'état dans lequel tu es après un simple coup de fil.

— Ça me regarde, laisse tomber, s'il te plaît.

— Non, je ne laisse pas tomber ! Merde ! On a été dans la même galère pendant dix ans…

Charlie se surprend à penser « et ce par ta faute », sans le dire, mais cette envie la perturbe.

— … alors, laisse-moi tourner la page avec toi. Tu ne peux pas me mettre de côté, papa, pas maintenant.

Franck agit dans le but de protéger sa fille, en lui cachant la vérité, comme il l'a toujours fait. Pourtant, il lui a fait vivre l'enfer. Alors, peut-être qu'il est temps, en effet, d'être transparent avec elle et de prendre les dernières décisions ensemble. Il retourne s'asseoir dans son fauteuil et se penche en avant, les bras posés sur les accoudoirs.

— OK, lâche-t-il.

Charlie relâche la tension, son bras droit se déplie de derrière son dos pour venir pendre le long de sa hanche, ses doigts sont à la limite de perdre le téléphone. Elle attend.

— Je suis en contact avec le lieutenant Barrère, commence-t-il en levant les yeux vers elle pour jauger sa réaction.

Charlie saisit une chaise, la fait pivoter, et s'assoit fébrilement dessus en posant le portable sur le bureau. Elle préfère assurer le coup et ne pas laisser ses jambes trahir les émotions à venir.

— Pourquoi t'a-t-il appelé ?

— Pour me dire qu'il avait besoin de moi.

— Besoin de toi ?

— Ils sont sur le point de faire tomber l'organisation.

Les yeux de Charlie s'arrondissent.

— Mais c'est impossible, on le sait tous.

— Ils ont un plan, et surtout, ils ont les preuves.

— Comment les ont-ils obtenues ?

— Iris.

La surprise déforme le visage de Charlie.

— Elle a réussi à s'enfuir, et a adressé toutes les preuves à l'équipière de Barrère.

— Mais…

Franck est touché par l'incompréhension de sa fille. Il s'avance dans son fauteuil pour venir lui serrer les mains.

— C'est Iris qui a tué William et qui t'a sauvé la vie.

Charlie inspire une grande bouffée d'oxygène. Elle découvre les ficelles de ces derniers instants dans l'organisation. Personne n'avait jamais osé reparler de tout ça depuis sa libération.

— Comment tu peux aider le lieutenant ?

— Je ne vais pas le faire.

Charlie se recule et retire ses mains de celles de son père. Réaction d'un cobra face à un danger.

— Quoi ? crache-t-elle. Mais pourquoi ?

— Ils me croient mort, Charlie ! On est libres, et on peut refaire notre vie sans la peur au ventre, sans trembler à chaque fois qu'on sort de la maison, ou au moindre bruit suspect la nuit.

— Et tu vas pouvoir vivre tranquillement en imaginant tous les enfants qui se font torturer et violer parce que tu n'as pas bougé le petit doigt ?

Franck est touché, et la fléchette a tout traversé sans encombre pour s'enfoncer direct dans le cœur.

— Tu es injuste.

Charlie ne comprend pas la colère qui est apparue quelques minutes plus tôt et qui s'amplifie rapidement envers son père. Elle n'a jamais voulu tenir cet homme pour responsable de ce qui lui est arrivé, malgré les questions parfois douteuses de sa psy, mais là, c'est comme si tout lui revenait comme une gifle magistrale.

— Je suis bête, pouffe-t-elle. Pourquoi tu les sauverais alors que tu m'as regardée souffrir pendant dix ans ?

Cette fois, la fléchette se brise, et projette ses débris tranchants dans toute la poitrine de Franck. Il est pétrifié. Il espère un pardon, même s'il sait que ce mot n'effacera pas la phrase précédente.

— Peut-être que tu y avais pris goût finalement. Voir les enfants souffrir et les adultes s'en réjouir sexuellement.

Franck se lève brutalement et empoigne Charlie.

— Stop ! Tu vas trop loin, là !

— Vas-y ! Frappe-moi si ça te manque.

Franck ressent les picotements qui agressent ses yeux. Il lâche Charlie et se retourne.

— Si j'accepte, je perds tout. Je tire un trait sur cette nouvelle vie. Je ne veux pas vous perdre, ta mère et toi, pas après tout ce que j'ai fait pour nous en sortir.

Franck pivote pour plonger ses yeux en larmes dans ceux de sa fille.

— Je suis tellement désolé de t'avoir fait vivre tout ça.

Charlie reste impassible. Comment son père peut-il être aussi faible, renoncer à sauver des vies, et espérer avancer dans sa petite routine pépère ?

Le téléphone interrompt l'échange tendu. Charlie est la plus proche. Elle n'hésite pas une seconde, tend le bras avant que Franck se précipite, et décroche. Ce dernier la fusille du regard quand elle ouvre la bouche :

— Bonjour, lieutenant, c'est Charlie. Dites-moi ce qu'il faut faire, je vais vous aider.

64

Deux semaines plus tard

Le 10 avril 2017

Le moment est venu.

Barrère est tendu comme un arc prêt à tirer. La corde est au bord de la rupture.

Hoche ne se départit pas de son calme habituel.

Ben pense à Florac.

La capitaine Besson fait fuser des ordres par radio. Elle croise tout ce qu'elle peut pour que ce plan d'une ampleur phénoménale aille au bout sans encombre.

Joy et Donelli enlacent Raphaël dans l'attente de nouvelles.

Charlie est en sécurité à la brigade des mineurs, où elle vient de déposer plainte, d'identifier ses bourreaux sur les photos et vidéos, et où elle attend, elle aussi, le point final du roman horrifique.

Franck a finalement accepté, toujours dans le but de protéger sa fille et de ne pas l'envoyer en première ligne. Il se trouve à quelques mètres du tribunal de grande instance. À quelques foulées de son objectif initial. Mais aussi, à quelques pas de son arrestation.

Les unités d'intervention sont en place. Chaque suspect est surveillé et suivi jusqu'à interpellation. Rien n'a été laissé au hasard.

Les pommes pourries sont en faux briefing dans leurs unités respectives. Le directeur de l'information du pôle audiovisuel de la chaîne d'informations en continu est convoqué pour une fausse plainte pour diffamation. Logiquement, tout est verrouillé. Barrère craint une fuite avant la fin. Il faut y aller, plus de temps à perdre.

Franck pénètre dans le tribunal. Il est équipé d'une caméra cachée dont les images seront envoyées directement à la chaîne d'infos. L'opinion publique saura bientôt, en direct, ce qu'il se passe dans les hautes fonctions de l'État. Difficile à partir de là d'enterrer l'affaire sous le tapis déjà bombé.

Direction le bureau du procureur.

Franck est bien sûr arrêté avant d'y pénétrer.

Il s'annonce.

La porte lui est grande ouverte.

Le procureur se lève, cachant mal sa surprise sous un sourire trop franc.

— Jo ! lance-t-il. De retour de chez les morts ?

La caméra tourne.

La chaîne reçoit l'ordre. La diffusion commence. Flash spécial.

— Qu'est-ce que tu fous là ? crache le procureur comme un pitbull affamé, dès que la porte se referme derrière le gardien.

— C'est fini, Dominique.

L'homme éclate de rire, faisant rebondir son ventre qui tente de faire sauter les boutons de sa chemise blanche.

— Qu'est-ce qui est fini ? glisse-t-il entre deux salves de rire.

— Les interpellations ont commencé.

Les rires se tassent un peu, sans disparaître complètement.

— Quelles interpellations ?

— L'organisation va s'effondrer, le démantèlement a commencé.

— Le juge Lambert n'a donné aucun ordre, ce sera irrecevable. Et tu peux me faire confiance, les dossiers vont passer entre nos mains et n'iront jamais au bout.

— Devant tant de coopération, je pense qu'ils te feront tomber en premier.

Nouvel éclat de rire. Le visage ingrat et graisseux de cet homme réveille chez Franck une envie de frapper, de frapper fort pour faire cesser la rigolade. Son téléphone lui servira de coup de poing. Il le sort et lance une vidéo. Les incantations remplacent rapidement les rires. Le procureur se voit en gros plan sur cette scène abjecte.

— Et tu comptes en faire quoi ? demande-t-il entre colère et angoisse. Tes preuves seront tuées dans l'œuf.

— Tu en es sûr ? s'amuse Franck. Un mois. Il ne reste qu'un tout petit mois avant l'élection présidentielle. Quel ministre va prendre le risque d'étouffer l'affaire quand les vidéos seront diffusées sur les chaînes d'infos ? Sûrement pas le ministre de l'Intérieur actuel qui, en plus, ne trempe pas dans vos saloperies. Mais aucun politique ne va s'y risquer, au contraire, c'est l'affaire du siècle pour gagner des voix aux élections. Tu vas devenir un objet de convoitise à faire tomber.

Les rires du procureur viennent de virer au jaune.

— Tu ne convaincras aucune chaîne de diffuser, tente-t-il de se rassurer. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Franck sait qu'il doit faire vite. La vidéo est vue de tous, le piège se referme sur le procureur, ça va bientôt s'agiter.

— Je veux que Lambert et toi alliez dans le même sens, c'est-à-dire que vous bétonniez les dossiers de toutes les ordures qui trempent dans votre putain de réseau pour les envoyer directement en tôle sans échappatoire possible. Je veux qu'ils prennent perpète sans exception.

— Et pourquoi tu m'épargnerais alors que tu as ce qu'il faut pour

me faire couler ?

— Parce que sans toi, les instructions n'iront pas au bout. Tu boucles toute l'organisation derrière les barreaux, et je te fous la paix.

— Je ne te fais pas confiance.

— Tu crois que tu as le choix ?

Le procureur recule vers son bureau, le visage crispé.

— Donne-moi les noms de ceux que tu veux voir tomber, lâche-t-il, les dents serrées, tout en arrachant une feuille du carnet posé sur le bureau pour noter.

— Tu les connais bien mieux que moi, rétorque Bero.

— OK.

Le procureur commence à balancer la liste oralement tout en écrivant.

Le feu a pris aux poudres.

Agitation générale dans tous les quartiers de Paris.

Les suspects paniquent et tentent de fuir. Les unités d'intervention passent à l'action. Les caméras se régalent.

Après l'annonce du flash spécial sur la découverte d'un réseau pédopornographique à caractère satanique, les noms résonnent dans tous les postes de télévision et de radio, dans les maisons, les cafés, les voitures, les magasins.

La vie marque une pause. Les oreilles absorbent l'inconcevable.

La porte du bureau s'ouvre dans un fracas impressionnant derrière Bero.

— Stop ! hurle l'homme qui vient de pénétrer. Tout est filmé !

Le procureur se fige.

Deux hommes cagoulés et armés viennent d'apparaître dans l'embrasure de la porte laissée ouverte. Deux autres entrent sans ménagement. Les sommations vibrent dans les oreilles de Bero et du procureur. Leurs mains sont saisies brutalement, leurs bras sont tordus vers l'arrière. Clic métallique de fin de liberté.

Bero respire calmement, il s'était préparé à ce final.

Le procureur se débat, crie ses dernières cartouches pour anéantir l'emprisonnement inévitable.

Le ministre de l'Intérieur se prépare. Son intervention télévisée va bientôt avoir lieu. Il lit les mots qu'on lui a judicieusement préparés, s'en imprègne, et tente de peser les conséquences politiques de ces événements.

65

Christophe n'a pas revu Manuela depuis ce soir où il a frôlé le franchissement irréversible de la barrière de la tentation. Il pensait qu'elle l'aurait recontacté.

Deux semaines…

Il a voyagé entre fierté, regret, désir et déception, pour arriver à une phase de calme émotionnel. Immersion totale dans son travail et dans les réunions des Alcooliques anonymes.

Delphine n'a jamais répondu à ses appels ni à ses messages. N'ayant pas de famille dans le coin, il se demande où elle peut être. Il se surprend parfois à espérer son retour pour combler certains manques en lui. Il est allé à la salle de sport : personne ne l'a revue depuis trois semaines. Il a contacté ses anciennes collègues : aucune nouvelle depuis la fin de son CDD il y a un mois. Comment peut-on ne plus exister du jour au lendemain ? Le vide semble d'autant plus important à Christophe qu'il n'a que du néant auquel se raccrocher.

Il se demande souvent pourquoi il n'a pas saisi le plaisir que lui offrait Manuela. Il n'aurait pas trompé Delphine, elle avait pris la décision de le quitter. Pourtant, il évite le bar depuis deux semaines par peur de croiser la jolie brune et de succomber. Qu'est-ce qui le retient à ce point ? Une valeur excessive et incompréhensible, ou l'espoir fou que Delphine réapparaisse par le même phénomène inexplicable que celui qui l'a fait disparaître ?

Fort de sa résistance à Manuela deux semaines plus tôt, il avait vidé dans l'évier toutes les bouteilles d'alcool en rentrant chez lui. Ce combat-là aussi, il le gagnera. Il s'en convainc encore aujourd'hui, même s'il s'interroge sur la nécessité de se battre continuellement contre ses propres envies, ses plaisirs simples, contre ce qui égaie la vie. Notre parcours doit-il être jalonné de privations pour faire de nous quelqu'un de bien ? De bien aux yeux de qui ?

Une notification de SMS sort Christophe de ses réflexions alors qu'il est en voiture. Il saisit son portable et regarde du coin de l'œil comme si le second pouvait rester accroché à la route.

Manuela.

La route n'a maintenant plus d'importance.

« Ce soir chez moi ? »

Il repense à la phrase ferme et définitive qu'elle lui avait dite : « Jamais chez moi. »

Sa tête recommence instinctivement à être l'arène de questions et de doutes. Mais une flamme vient d'apparaître. Juste sous l'élastique de son Emporio Armani. Il active la fonction vocale, et dicte son SMS.

« OK – 22h – Donne-moi l'adresse. »

Accepter, mais imposer. Il veut éviter de se retrouver dans la peau du chien qui court après sa maîtresse.

La réponse est immédiate. L'horaire est validé, et l'adresse dévoilée.

66

Lettre souvenir

De mercredi en mercredi, je me rapprochais de Teddy. Je faisais en sorte que nos corps se frôlent de plus en plus, que nos regards se trouvent, que mes sourires le troublent. Mais je n'arrivais pas à créer une réaction aussi forte que quand je lui avais proposé de me toucher les seins.

Alors que je mettais toutes mes pensées et mon énergie à échafauder mon plan, un caillou est venu se coincer dans les rouages de la machine. Cette saloperie s'appelait Suzy. Quand je suis arrivée ce mercredi-là et que j'ai vu cette fille rire de façon excessive avec Teddy, un sentiment violent m'a déchiré l'intérieur. Fabien m'a accueillie, comme d'habitude, avec un grand sourire et un bisou sur la joue. Quant à Teddy, il a attiré cette pimbêche à lui jusqu'à l'entourer de ses bras pour me dire : « Je te présente Suzy. » Et elle a ri en ajoutant : « C'est la petite cousine dont tu m'as parlé, c'est ça ? » Il a acquiescé avec un sourire moqueur. À cet instant, Suzy s'est transformée en une cible à éliminer, une minette à écraser, une bichette à dépecer.

Le mercredi suivant, Fabien était seul à l'endroit où on avait l'habitude de se retrouver. Tu sais, devant la dépendance aux grands portails rouillés, à l'odeur de foin, et au grenier rempli d'araignées et de rats. Il avait l'air content de me voir. Il a sauté du muret en pierres sur lequel il était assis pour venir à ma rencontre. Il m'a fait son bisou, et m'a dit : « Tu viens, on va faire un tour ? » en me pressant de reculer. Je lui ai alors demandé où était Teddy. Il m'a expliqué qu'il n'était pas encore arrivé. J'ai inspiré son mensonge comme une bouffée d'éther. Et les rires étouffés qui ont suivi ont fini de me faire tourner la tête. J'ai poussé Fabien sur le côté pour avancer dans la grange. Elle était vide. Les sons m'ont fait lever la tête. J'ai commencé à escalader l'échelle en bois en ignorant Fabien qui me disait d'arrêter. Suzy était couchée sur une couverture rouge étalée parmi le foutoir poussiéreux. Allongé sur elle, Teddy s'occupait de la faire frémir et rire en baladant ses mains un peu partout. Une envie folle de leur sauter dessus toutes griffes dehors m'a envahie. J'ai dû la réprimer avec force en me blessant les paumes avec mes ongles. Et Teddy s'est penché sur elle. J'étais transparente. Ils étaient dans leur monde. Il a

posé ses lèvres sur les siennes. Explosion douloureuse. Je suis devenue haine. Il n'avait pas le droit de me faire ça, et elle allait me le payer.

J'ai redescendu les barreaux un par un. Fabien affichait une moue désolée. Il devait donc avoir de l'affection pour moi. J'ai compris à ce moment-là que je m'étais peut-être trompée d'objectif. J'ai dissimulé au mieux ma rage derrière des larmes que je tentais de rendre tristes. Je me suis collée à lui pour pleurer, et il m'a prise dans ses bras. Les choses ne se passent pas toujours comme on les a prévues, mais finalement, il en était peut-être mieux ainsi ce jour-là.

Fabien m'a refait sa proposition d'aller faire un tour. J'ai accepté. J'ai tout de suite su où je voulais me rendre avec lui. Près de la rivière où on avait construit un abri un jour, tous les trois. Petite cabane de branches et de feuilles coincée entre trois arbres aux troncs rassurants. L'endroit était toujours désert, car pour s'y rendre, il fallait s'enfoncer entre les ronces avant d'atteindre un petit chemin secret.

J'avais compris que Fabien ne pouvait rien me refuser ce jour-là. Il était trop embarrassé par ma tristesse apparente. Il a donc accepté de se rendre là-bas, seul avec moi. Sortis un peu rayés des griffes végétales, on s'est regardés, et on a commencé à rire. Je l'ai pris par la main, et on a couru sur le petit chemin comme poursuivis par une bête féroce. Arrivés à la cabane, on s'est laissés tomber sous les branchages, le souffle court et les larmes séchées. Nos poitrines se soulevaient exagérément, et la difficulté à retrouver une respiration normale a redéclenché des rires. C'est à ce moment-là que j'ai approché mon visage du sien. Son sourire s'est atténué sous la surprise. Je n'ai pas fermé les yeux. Je voulais voir sa réaction jusqu'au bout. Mes lèvres ont alors senti les siennes. Ses paupières se sont baissées. Il n'a pas reculé. J'ai amplifié mon geste. Nos lèvres se sont alors confondues. Mon cœur est devenu fou. Première fois que ma bouche rencontrait une autre peau que la tienne, papa. J'ai pensé à toi à cet instant, et à maman aussi. Fabien a passé sa main derrière ma tête pour me garder contre lui, et nos lèvres se sont écartées. Des tas d'explosions ont eu lieu. Sensation de vertige. Je tenais ma vengeance.

Je te laisse, papa, Christophe ne devrait plus tarder. Je dois être prête.

67

Le 10 avril 2017, 22 heures

La voiture de Christophe vient d'emprunter un chemin qui ressemble plus à un passage de tracteurs qu'à une route menant à un logement. Son GPS est aussi perdu que lui, l'image tourne sans parvenir à fixer un trajet, tout comme l'esprit de Christophe tourbillonne entre passé, envie et avenir. Il laisse les roues de son véhicule s'autoguider dans les ornières, et avance. Pas d'autre choix : il n'y a qu'une voie qui s'offre à lui. Il se demande quelle surprise l'attend au bout.

La maison finit par apparaître entre branches et lumière lunaire. Étonnant qu'une femme puisse vivre dans un tel endroit. Une faible lueur jaune s'échappe d'une fenêtre à carreaux, mais les rideaux gardent le décor intérieur pour eux. Christophe stoppe sa voiture à côté de celle de Manuela. Il hésite, regarde vers la porte en bois. Va-t-elle s'ouvrir sous l'impatience de cette séductrice, ou rester fermée par désir de contrôle et de domination ? Va-t-il descendre au risque de se soumettre en allant frapper, ou attendre qu'elle flanche la première ? Il finit par se décider. Peu importe le rapport de force, il va prendre ce que cette brune sexy lui offre et repartir.

Trois coups secs sur la porte.

Pas un bruit, à part ceux émis par des rapaces nocturnes qui ont pris leur tour de garde depuis le coucher du soleil.

Christophe fait quelques pas sur le côté pour tenter de percer le mystère des rideaux. Il lui semble apercevoir une ombre, mais le pouvoir du tissu est puissant. Il retente sa chance sur la porte. Toujours rien. Piqué par la curiosité et résolu à ne pas repartir bredouille, il teste la poignée, qui ne résiste pas, et entre.

Séduit par l'intérieur chaleureux et les flammes dans la cheminée, il referme derrière lui.

— Manuela ?

Façon maladroite de s'annoncer.

Il lui semble percevoir une réponse. Lointaine.

Après quelques pas en direction de l'arrière-cuisine, il réitère :

— Tu es là ?

Les sons qui lui parviennent sont étouffés.

Il s'engouffre alors dans le couloir, et est contraint de courber la

tête un moment pour obéir au plafond. Plusieurs portes se dévoilent. Guidé par la voix, il se dirige naturellement vers l'une d'elles laissée entrouverte. Il imagine le corps de Manuela, dans l'attente de le recevoir. Un sourire se glisse sur son visage. Jeu érotique dès l'arrivée. Il s'y laisse prendre volontiers. La pièce qu'il découvre est sombre. Le seul point lumineux vient du sol, près du canapé. La trappe est ouverte. Christophe change de faciès. L'excitation laisse place à la perplexité.

— À quoi on joue, là ? demande-t-il avant d'avancer. Tu m'attends là-dessous ?

Les sons deviennent maintenant plus clairs. Des petits cris aigus noyés dans des gémissements. L'incompréhension l'envahit. Son esprit a du mal à analyser la situation. Pourtant, le doute le met en mouvement. Il avance vers le trou dans le plancher, et se penche pour comprendre. Ses yeux ont vu. Le message a à peine eu le temps d'arriver au cerveau. Le coup était bien placé, juste sur le haut de la nuque. Christophe a perdu connaissance avant que son corps rebondisse sur les marches de l'escalier et vienne s'écraser brutalement au sol.

68

Le 11 avril 2017

La lumière s'engouffre douloureusement dans les pupilles dilatées de Christophe quand il reprend enfin connaissance. Il grimace de gêne, et la douleur à l'arrière du crâne se rappelle immédiatement à lui. Trop d'informations débarquent en un package indissociable. Il est allongé à même le sol, au pied de l'escalier. Ses poignets sont fermement emprisonnés dans des Serflex, et maintenus derrière son dos. Le froid pénètre tous les pores de sa peau et se mêle à la peur. Des frissons désagréables s'imposent à lui. Quand ses paupières acceptent de rester ouvertes quelques secondes, il réalise où il se trouve. La trappe par laquelle il s'est penché avant de tomber est toujours ouverte. Elle est juste là, en haut des marches. Il se redresse en position assise, et jette un œil autour de lui. Un grand rideau blanc est suspendu aux poutres basses, et semble couper la pièce en deux. Comme les voilages du salon, ce morceau de tissu masque l'arrière-plan. Préférant fuir plutôt que de chercher à savoir ce qui se cache au fond de cet endroit, Christophe se lève et monte les premières marches. Il est vite freiné. Ses poignets cisaillés par le plastique rigide lui envoient une alerte douloureuse. En pivotant la tête et le regard, il comprend qu'une corde est attachée aux Serflex. Il recule de plusieurs pas pour créer du mou, et fait jouer ses doigts à la recherche de la corde. Une fois en main, sans prendre le temps de réfléchir davantage, il se jette en avant avec autant de vitesse et de puissance qu'il le peut pour se libérer de l'attache. Le claquement bruyant le stoppe net. Qu'a-t-il fait tomber ? Il se retourne lentement, sur ses gardes. Cette fois, il laisse le temps à son regard de suivre le parcours de la corde. Sur ce dernier, deux poulies, et à l'arrivée, la trappe qui vient de se refermer. À peine a-t-il le temps de réaliser qu'il vient de se faire prisonnier que la lumière s'éteint. Obscurité éphémère. Une nouvelle source de clarté attire son attention. Le faisceau d'un projecteur à travers le rideau.

Apparaît alors une ombre plus angoissante que chinoise. Une chaise de profil. Le dossier est haut. Les pieds bien alignés au projecteur ne renvoient que deux barres verticales noires à travers le rideau blanc. Mais l'attention de Christophe est focalisée ailleurs. Sur la silhouette dont les courbes s'ajustent aux angles de la chaise. Le

buste est parfaitement redressé, comme collé au dossier. La tête est penchée vers l'avant. Le ventre plat fait ressortir avantageusement la poitrine. Les jambes forment un parfait 90° pour laisser les pieds reposer au sol. Dans une autre situation, Christophe aurait dévoré cette vue, et son imagination aurait fonctionné à plein régime pour élaborer un fantasme puissant. Mais là, tous ses sens sont mobilisés pour analyser et comprendre. Il s'efforce de respirer silencieusement. Pour quelle raison, alors que la trappe a joué d'une si bruyante percussion que la nature même doit être en alerte ? Il veut être sûr de capter la moindre information indispensable à sa survie.

Il se fige.

L'ombre s'agite.

La tête vient de se redresser.

S'ensuit une nouvelle série de gémissements et de mouvements de silhouette, secs, sans amplitude.

Christophe comprend que la scène qui est en train de se jouer n'a malheureusement rien à voir avec une représentation du Théâtre Séraphin. Quand il parvient à laisser sortir un mot, l'actrice principale se déchaîne, pleurant dans les aigus à travers son bâillon. Christophe se précipite alors vers elle. Calcul réfléchi et précis. La corde résiste. Le corps de Christophe est bloqué à un mètre du rideau. Il se débat autant qu'elle se plaint. Il tend la jambe droite, et ne parvient qu'à faire trembler l'ombre de la pointe du pied.

Le projecteur s'éteint subitement. Le noir qui s'ensuit provoque un arrêt des cris. L'actrice a-t-elle terminé son acte ? Christophe est immobile. Il attend fébrilement la seconde partie. L'entracte est censé durer combien de minutes ? Brutalement déstabilisé, il se laisse tomber en arrière quand ses poignets hurlent jusque dans son crâne. Il est alors traîné au sol vers l'arrière. Poulies de démultiplication, le corps de Christophe n'est qu'un poids plume quand la trappe se rouvre. Il entend maintenant des pas dans l'escalier. Il lui semble qu'on le frôle. Hypervigilance ou réalité ?

L'actrice du premier acte revient sur scène. Les cris ont changé. Il ne s'agit plus d'appels à l'aide. Il s'agit maintenant de peur et de douleur.

Le projecteur se rallume.

69

Joy est sortie de l'hôpital. Les deux semaines qui ont suivi son coma lui ont paru interminables, mais nécessaires à sa reconstruction, tant physique que psychologique. Les visites se sont enchaînées, et les paroles de ses proches lui ont apporté des réponses. Son état comateux l'a maintenue en connexion avec son environnement extérieur en lui proposant un scénario inconscient. Elle a pu recoller les morceaux et comprendre son aventure intérieure énigmatique. Tout ce qui s'est passé autour d'elle dans cette chambre d'hôpital a été interprété par son esprit pour nourrir ses contenus oniriques.

Après en avoir voulu à Donelli d'avoir dévoilé les preuves du réseau à l'équipe, elle a espéré de tout son être que la mission aille au bout. Objectif atteint. Les interpellations se sont enchaînées, et ont abouti à des mises en détention provisoire. Toute l'équipe est consciente qu'il ne s'agit que d'une partie du panier et que beaucoup de fruits ont pris leurs vers à leur tige et sont maintenant loin ou bien cachés. L'ablation d'une grosse partie de la tumeur a réussi. Période de rémission où tout le monde reste en apnée en priant contre la rechute.

Au retour de l'hôpital, Joy demande à Donelli de la déposer devant la brigade. Il tente de s'y opposer, mais comprend rapidement que c'est une fausse bonne idée. Joy rejoint Barrère dans son bureau. Ce dernier se lève et l'accueille avec un large sourire. Par respect pour l'épaule gauche en écharpe, il se contente de lui enlacer la main droite de ses doigts chauds.

— Qu'est-ce que tu fais déjà là ? lui demande-t-il.

— Parle-moi du boulot.

L'intonation et le regard de Joy suffisent à Barrère pour comprendre la phrase subliminale « foutez la paix à mon état de santé ».

— OK, dit-il en lui lâchant la main. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tout. Les Alcooliques anonymes, le réseau, mon accident… J'ai l'impression que vous ne m'avez pas tout dit à l'hosto par peur de me casser un peu plus. Tu sais que je ne supporte pas ça.

— C'est le problème de cette équipe ! Préserver, dorloter, s'inquiéter.

La voix de Hoche résonne dans le dos de Joy, et vient donner un coup de marteau supplémentaire au moral de celle-ci.

— Toujours aussi agréable à ce que je vois, lui lance-t-elle sans lui faire l'honneur de poser les yeux sur lui.

Hoche vient se placer face à elle. Si près qu'elle est contrainte de chercher dans son regard ce qu'il lui veut. Elle n'y lit que du néant angoissant, comme à chaque essai. Il plaque alors des dossiers contre elle sans se soucier de son bras en L. Elle les retient avec son autre main.

— Tu veux du nouveau, je t'en donne.

— Quand je m'adresse à quelqu'un, je n'apprécie pas qu'un autre me réponde, lâche-t-elle.

— Très bien, je laisse donc Barrère t'expliquer ce qu'il sait sur ton accident, répond-il avant de se diriger vers la sortie.

Sourcils froncés, Barrère fait vite le tour de son esprit vu qu'ils n'ont rien sur l'affaire.

— Hoche ! le retient-il verbalement. Déballe !

Sans aucune expression, Hoche fait demi-tour et annonce froidement :

— Une femme a appelé. Elle n'a pas voulu laisser son identité. Mais elle dit avoir été témoin de l'accident. Elle était dans sa voiture, garée de l'autre côté de la route. Elle a vu toute la scène : Joy marcher vers la salle de réunion téléphone à l'oreille, une voiture sortir d'une place de stationnement en douceur avant d'accélérer brutalement et de foncer vers… toi, annonce-t-il en regardant Joy.

— Elle a appelé quand ? s'étonne Barrère.

— Avant que tu te lances tête baissée dans l'opération réseau satanique.

— Et t'as rien dit !

Barrère vient de serrer les mâchoires aussi fort que le crayon qui tente une courbure désespérée entre ses doigts.

— On gère dans l'ordre des priorités.

Le crayon vient de se briser les reins.

— Et celui qui gère les priorités ici, c'est toi peut-être !

Barrère s'est rapproché de Hoche, et ses yeux envoient une onde puissante. Mais à quoi bon jeter quelque chose dans le vide ?

— Les interpellations ont eu lieu, la tension est retombée, les esprits sont clairs. Maintenant, on peut se remettre au boulot et avancer sur notre affaire, rétorque Hoche.

— Mais putain ! On sait très bien que ce sont eux qui s'en sont pris à Joy, et toi, tu gardes une info capitale sous le coude !

— Erreur, laisse-t-il glisser vers Barrère, qui reçoit le mot comme un coup de jus. Le témoin n'a pas fait que me décrire la voiture. J'ai aussi l'immat. Et je crois que nous allons pouvoir replonger dans notre

affaire des Alcooliques anonymes.

— Comment ça ? s'étonne Joy.

— La voiture appartient à une certaine Mélanie Sureau. Ça fait deux semaines que je fais des recherches. Je vous la fais brève, la conclusion parle d'elle-même. Mélanie Sureau est décédée il y a un peu plus de six mois. Elle a été retrouvée par des randonneurs au pied d'une des falaises des Gorges du Houx à Fontainebleau. Sept mètres, la réception rocheuse a été sans appel.

— Qu'est-ce que cet accident vient faire dans notre histoire ? demande Barrère sur le fil tendu de l'impatience.

— Pris à part, rien. Mais si on y ajoute le décès de son mari, retrouvé en haut de cette même falaise, alors qu'il avait choisi les bras secs de la Faucheuse pour finir de cuver…

— Ça fait trois, soupire Joy.

— Trois quoi ? s'énerve Barrère. On n'a rien là ! Dans deux de ces affaires, la mort semble accidentelle pour la femme et éthylique pour le mari. On est loin du tueur en série auquel le nombre trois fait appel chez toi, Joy.

Cette dernière ignore l'attaque gratuite de Barrère.

— Tu oublies la troisième affaire, celle des Boulier. Pour le coup, la mort de la femme n'avait rien d'accidentel.

— Et comment ce supposé tueur peut-il forcer les maris à picoler jusqu'à la mort ? Si on prend le cas de Gaël Boulier, aucun signe de blessure causée par un tiers, ni même de contrainte physique, n'a été relevé lors de l'autopsie.

— *Idem* pour le mari de Mélanie Sureau, j'ai étudié le dossier.

— Il n'y a pas que le physique pour contraindre quelqu'un à faire quelque chose, tu le sais mieux que personne, rétorque Joy en regardant Barrère.

Elle regrette aussitôt de ne pas avoir enclenché son tamis à mots, réactivant chez Barrère les souvenirs désagréables liés à sa fille Alicia et à Charlie.

Hoche insiste sur la fermeture de ses paupières, désespéré par les relations qui animent l'équipe. L'affectif étouffe le reste et surtout l'analyse.

— Pour finir, lâche-t-il en brisant le silence, le mari de Mélanie Sureau était inscrit aux Alcooliques anonymes. Quand vous aurez fini vos petits jeux psychologiques entre collègues, on pourra peut-être reprendre l'enquête et aussi se battre pour récupérer l'affaire de la tuerie de masse des Alcooliques anonymes de Villeparisis.

Le claquement de la porte derrière lui vient taser les deux gendarmes.

70

Les muscles de Christophe sont tétanisés. Le projecteur vient de se rallumer. Il y a maintenant deux ombres humaines qui s'agitent sur le rideau blanc. L'actrice du premier acte donne de la voix alors que ses mains, qui viennent d'être libérées de la chaise, sont attirées vers le plafond à l'aide d'une corde. Toujours *via* un système de poulies, la silhouette joliment dessinée est contrainte de décoller de la chaise. Bras en hypertension au-dessus de la tête, corps aminci sous l'effet de l'étirement, pointes de pieds en contact minime avec le sol. Le supplice ressenti par l'actrice est expulsé bruyamment à travers le bâillon, et vient s'échouer violemment en Christophe. Il se met alors à hurler. Les premiers mots sont gorgés de rage. Rapidement, le ton vire. Il tente comme il peut de rassurer la jeune actrice de ce théâtre malsain. Puis il se bat contre ses propres entraves pour lui venir en aide, niant la douleur provoquée par les bracelets noirs qui enserrent ses poignets. Ses mouvements frénétiques accompagnés de râles pour se libérer stoppent net quand le cri de l'ombre fige l'instant dans l'horreur. Christophe redresse la tête vers le rideau. Une main est projetée en gros plan sur le tissu. Dans celle-ci, un couteau. Le mouvement sec a l'effet escompté. Tout se passe très vite. Pourtant, le cerveau de Christophe fait une analyse image après image pour être sûr de tout saisir. Le sang recouvrant la lame vient de s'écraser en gouttelettes sur le rideau du théâtre pour marquer la fin du second acte. Le projecteur s'éteint.

Christophe réactive tous ses sens.

État d'alerte maximal.

Les battements de son cœur viennent s'écraser contre ses tympans comme une mer agitée sur des rochers. Les pleurs de l'actrice principale couvrent le bruit des pas qui se rapprochent de lui. Il est alors saisi d'effroi quand un murmure pénètre dans son oreille par effraction :

— Tu as envie de la sauver ?

Christophe donne un grand coup de tête à l'opposé de la bouche qui vient de prononcer ces mots. Ses yeux essaient de percer l'obscurité pour distinguer un visage. Les mains bloquées dans le dos, il tente de repousser le danger avec ses pieds. Il se rend rapidement à l'évidence, il est déjà trop tard. La trappe se referme.

71

Lettre souvenir

Me revoilà, papa. Christophe est avec moi, ça y est. Je ne sais pas encore comment il va réagir. Pour le moment, il semble un peu trop prêt à aider l'autre cruche. On verra.

J'aimerais revenir sur notre histoire. J'ai besoin que tu saches, que tu comprennes.

Fabien a pansé certaines de mes souffrances. Il était tellement gentil avec moi. Mais la plus grosse plaie restait béante, et se nommait Suzy. Elle n'avait pas le droit de posséder Teddy et de l'éloigner de moi.

Tu te souviens ? Pour arriver chez papy et mamie, il fallait emprunter ce chemin, celui qui longeait les enclos du voisin. Il y enfermait ses chiens de chasse qui passaient leur temps à aboyer leur envie de partir courir le gibier. Il y en avait un qui me faisait peur. Il était différent des autres et seul dans sa cage. En y repensant aujourd'hui, je réalise que ce n'était pas un chien de chasse. Plus le genre qu'on voit dans les combats. Pas très grand, mais un concentré de puissance. Celui-ci n'aboyait pas l'envie, il hurlait son agressivité. Je longeais toujours le chemin le plus possible à l'extrême inverse de sa cage, et je ne le regardais même pas par peur qu'il se sente agressé et qu'il défonce le grillage pour me croquer. Du coup, il se contentait de grogner par principe, mais il me laissait passer sans trop me faire remarquer sa présence.

À l'inverse, Teddy et Suzy s'amusaient à le narguer et à le faire enrager. Démonstration de courage, test des limites, insouciance ? Je ne sais pas ce qui les motivait à agir ainsi, mais quand je les voyais devant la cage pousser ce chien dans ses retranchements de haine infinie, je me surprenais à avoir pitié de lui et envie de voir le grillage céder sous ses tentatives répétées de sauts puissants.

J'ai ressenti un élan de tendresse envers cet animal. Seul, enfermé et se battant en vain contre deux êtres insensibles et soudés. Je me reconnaissais dans ce constat. Plus ça allait, et plus je déviais ma trajectoire pour me rapprocher prudemment de la cage. Les grognements étaient toujours là, mais il ne se levait même plus à mon passage. Un jour, je me suis arrêtée à sa hauteur, toujours en

regardant loin devant moi. J'avais peur de le voir bondir sur le grillage, et j'étais prête à partir au triple galop. Rien. Alors, j'ai tourné la tête, et je l'ai regardé. Il a décollé sa gueule de la terre sur laquelle elle était posée en mode fainéant. J'ai vu sa babine droite se soulever avec des tremblements bien accordés aux grognements. Mon cœur ordonnait à mes muscles de fuir. La décharge d'adrénaline était si puissante que tout mon corps s'électrisait. Mais j'ai résisté. Je lui ai dit que je l'aimais bien, et que j'allais l'aider. Il s'est levé lentement comme un guépard prêt à bondir sur sa proie. Je suis repartie calmement, ravalant difficilement ma terreur. Il s'est recouché.

J'ai fait ça plusieurs fois, et au bout d'un moment, il a arrêté de grogner. Le moment le plus effrayant a été le jour où j'ai décidé de lui donner un cookie. J'ai dû me positionner face au grillage et me rapprocher. Il s'est tout de suite mis en garde, et le ronronnement inquiétant a recommencé. Je me forçais à lui parler, même si ma voix était aussi tremblante qu'une feuille qui tombe de l'arbre. Quand il s'est jeté brutalement contre le portillon, j'ai balancé le gâteau. Il avait une chance sur dix mille de passer dans un trou du grillage. Il ne l'a pas saisie. Le chien est devenu fou. Il a arrêté de grogner, et ses pattes avant se sont déchaînées à une vitesse incroyable pour creuser. Faire un tunnel sous la grille pour récupérer ce truc à manger était devenu son objectif. J'ai respiré un grand coup, et je me suis accroupie. Quand j'ai posé la main sur le biscuit, le molosse est redevenu féroce. Je lui ai dit : « Tiens, il est à toi », et cette fois, ma visée était plus juste. Un quart de seconde a suffi pour que le petit rond aux pépites de chocolat soit englouti. Les yeux du chien se sont alors posés sur moi. Ils ne m'agressaient plus, ils me suppliaient. J'ai sorti un deuxième cookie de ma poche, et quel soulagement ! Le chien qui me faisait si peur a aboyé un *s'il te plaît* dans les aigus. Pour le troisième gâteau, j'ai même passé mes doigts à travers le grillage. Les mâchoires puissantes ont pris soin de se refermer sur le biscuit sans toucher à mes petites mains. Le pacte était scellé.

J'ai continué ainsi pendant plusieurs semaines jusqu'à ce que Guimo et moi devenions de vrais amis. Je lui ai donné ce nom parce qu'il me faisait penser aux oursons de guimauve : une fois la carapace de chocolat brisée, il n'y a que du tendre à l'intérieur. Un jour, en me voyant arriver, Guimo s'est mis à gratter frénétiquement le portillon avec une sorte de couinement plaintif. C'était le moment, je devais essayer. J'ai fait lentement coulisser le loquet. Guimo a reculé, et sa queue a fouetté l'air de son impatience. J'ai poussé un peu la porte grillagée pour passer ma main, et Guimo s'est jeté dessus. La terreur a été très éphémère. Gommée par la langue douce et chaude qui

s'acharnait à recouvrir ma main de tendresse. J'ai caressé Guimo pour la première fois, ce jour-là. Il était 14 heures. Je savais que les garçons étaient déjà chez papy et mamie, sûrement dans le hangar, et que Suzy allait arriver. Ma poitrine s'est serrée à l'idée de ce que j'avais imaginé. Entre peur et excitation, le second sentiment était plus fort. J'ai expliqué mon plan à Guimo. Évidemment qu'il n'y comprenait rien, mais m'entendre énoncer le stratagème me rassurait. Après une dernière grosse caresse sur la tête de Guimo, j'ai retiré le portillon, et fait coulisser le loquet pour qu'il ne prenne que sur deux millimètres.

Il ne me restait plus qu'à faire vite et à être convaincante. Ça ne m'effrayait pas, jouer des rôles était mon passe-temps favori.

Teddy et Fabien étaient bien dans le hangar, comme je l'avais prévu. J'ai simulé un malaise avant même qu'ils me remarquent. Un genou à terre, une main sur ma tête, une grimace de douleur sur mon visage et hop ! Il ne me restait plus qu'à crier. Mes cousins se sont précipités. Ils se sont jetés à genoux près de moi. Fabien était paniqué.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Hé ! Parle-nous ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Voix agonisante et déraillante de douleur. Je pouvais le faire !

— C'est ma tête ! J'ai si mal. Emmenez-moi voir mamie.

Fabien a glissé son bras sous le mien pour m'aider à me relever.

— Viens, je t'emmène.

Teddy a gardé le silence, et n'a pas bougé.

Hors de question qu'il reste là !

J'ai poussé un cri, et je me suis laissée tomber lourdement. J'ai pris soin d'envoyer mes yeux chercher le fond de leur orbite avant de fermer les paupières pour faire plus vrai. J'ai alors entendu Fabien hurler sur Teddy :

— Putain, aide-moi ! Bouge ! Tu fais quoi, là ?

Deux mains m'ont alors saisi les pieds, deux autres les aisselles, et je me suis sentie décoller du sol. Difficile de faire la morte, mon corps aurait aimé les soulager. J'étais trop près du but pour faire foirer le plan. J'ai relâché tous mes muscles, et les ai laissés peiner à me trimbaler jusqu'à la maison. Quand mamie nous a vus, elle a crié. J'avoue que je n'ai pas trop aimé mettre papy et mamie dans cet état, mais c'était pour la bonne cause.

Déposée sur le canapé, je devais continuer à faire semblant. Mamie enchaînait les mots gentils à travers les sanglots, alors que papy appelait les pompiers. J'ai alors supplié je ne sais quoi de faire en sorte que mon plan réussisse avant l'arrivée des secours. Mamie s'est mise à interroger mes deux cousins pour comprendre ce qui s'était passé.

C'est là que j'ai entendu la voix de Guimo. Personne n'y a prêté attention, ça faisait partie du décor. Mais moi, j'ai reconnu la haine

dans ses aboiements, et j'ai compris que le final approchait. Je crois que j'aurais aimé voir la scène. En vrai, je ne sais plus trop. Ai-je ressenti un ultime regret avant le passage à l'acte ? Ai-je désiré pouvoir faire marche arrière ? Tout s'est passé trop vite pour que je puisse savoir, je crois.

La porte d'entrée était restée ouverte. Les cris de Suzy ont résonné jusque dans nos os à tous. Je crois que je n'avais jamais entendu ce genre de hurlement. Ça a provoqué un drôle de mélange sensationnel en moi. Sur le moment, je ne savais pas ce que c'était. Aujourd'hui, je dirais une peur orgasmique. Les mouvements rapides autour de moi m'ont indiqué que tout le monde s'était précipité dehors. Les aboiements féroces ont cessé. Les cris d'horreur ont fusé. En ouvrant les yeux, j'ai vu mamie tomber à la renverse. Cela m'a attristée. Mais je savais qu'elle s'en remettrait.

J'ai entendu la voix grave de papy qui ordonnait aux garçons de ne pas bouger.

Et je l'ai vu prendre le fusil.

J'ai compris, et j'ai voulu bondir du canapé pour l'en empêcher.

Non ! Mon cœur s'est brisé une fois de plus. Chaque fois, les débris étaient plus petits et difficiles à recoller.

Le coup est parti.

Le couinement m'a achevée.

Guimo.

Mes larmes ont coulé.

J'ai croisé mes doigts à la limite de la rupture pour que la mort de mon Guimo n'ait pas servi à rien. J'aurais aimé lui dire pardon, le serrer dans mes bras et le caresser avant son dernier souffle. J'ai fait celle qui revenait à elle lentement, et je me suis levée pour vérifier que Guimo avait réussi sa mission. Teddy était en train de sprinter vers les deux corps, Fabien était en état de choc, tous les orifices bloqués en position ouverte, et papy aidait mamie à revenir à elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé innocemment.

— Un terrible drame, ma chérie, m'a répondu papy au bord des larmes. Un terrible drame.

Mamie a ouvert les yeux. Papy l'a serrée contre lui, et a explosé en sanglots. J'ai eu envie de pleurer. Qu'avais-je fait à ces gens que j'aimais tant ?

Teddy a alors hurlé, genoux à terre devant le corps de Suzy et tête levée au ciel.

Ma culpabilité s'est envolée. Une sorte de soulagement l'a remplacée.

J'ai rejoint Teddy. J'ai vu l'horreur. Guimo avait attaqué la gorge. Le corps de Suzy n'était plus qu'un pantin à la tête pendante. Il ne manquait pas grand-chose pour que la décapitation soit totale. Mais

contrairement à une guillotine, celle-ci n'avait rien de net. Je n'avais jamais vu autant de sang.

Je me suis accroupie près de Teddy, et je l'ai enlacé pour le consoler. Il n'était maintenant qu'à moi. Son violent rejet m'a propulsée en arrière sur les fesses. Il m'a regardée avec les mêmes flammes que Guimo en colère.

Des filets de salive ont jailli de sa bouche quand il a déversé sa rage verbale sur moi.

— Dégage ! a-t-il hurlé. Tout ça, c'est à cause de toi ! J'aurais pu la sauver si j'étais resté dehors au lieu d'aider ton putain de mal de tête ! Tu ne l'as jamais aimée de toute façon ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! Va-t'en, je te dis !

Et il s'est allongé contre le corps immonde de cette pimbêche en pleurant. Je me suis figée, physiquement, mais aussi émotionnellement.

La mort venait de les rapprocher et de l'éloigner de moi. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Maintenant qu'elle n'était plus, il aurait dû m'aimer, moi.

Comme quoi, vous êtes tous pareils…

72

Après trois années de travaux, la maison d'arrêt de la Santé avec ses célèbres quartiers VIP n'a toujours pas rouvert ses portes. Les personnalités publiques, politiques et médiatiques mises en détention provisoire dans l'affaire du réseau satanique sont donc dispatchées dans diverses prisons, et placées en isolement pour leur sécurité. Quant aux membres de la secte non médiatisés, ils sont envoyés dans des établissements où ils devront côtoyer les autres détenus en priant le puissant Satan de ne pas devenir le gibier de la chasse aux pointeurs.

Stan sait qu'un nouveau détenu va bientôt lui tenir compagnie dans sa cellule. La journée s'annonce mauvaise. Il appréciait la solitude, qui n'aura été que trop brève. Repartir dans la lutte au pouvoir au sein de la cellule alors qu'elle est permanente à chaque endroit de la prison le fatigue d'avance. Dominer pour ne pas mourir. La dure loi du milieu carcéral. Un jeu sans règles et sans fin. Les vainqueurs peuvent tout perdre en l'espace d'une seconde. Vigilance permanente.

Stan ne le sait que trop bien. Déjà treize années de détention. Pointeur, il l'a été. Chassé, aussi. À de nombreuses reprises. Il en garde les cicatrices physiques et les fractures psychologiques. Il sait que cette partie de chasse s'acharnera sur lui jusqu'à la mort. Il continue pourtant à courir après la survie, tel un cerf longeant le grillage du parc, acculé par les chevaux et les cors grinçants. Pourquoi ? Pour qui ? Il mourra en prison quoiqu'il arrive. Mais l'instinct de survie est plus fort. Peut-être pour se laisser l'espoir de se voir un jour blanchi. Chaque jour, depuis treize ans, il se demande pourquoi. Aurait-il dû agir autrement ? Tout cela valait-il le coup de sacrifier sa propre existence ? Il est le seul à connaître la vérité. Et encore… Des zones d'ombre persistent. Il n'aurait jamais imaginé, le jour où sa femme a accouché, que donner la vie signifiait aussi donner sa vie.

La clé cogne au fond de la serrure. Premier bruit désagréable qui tire Stan de ses pensées. Un tour métal contre métal, puis deux. Stan saute de son lit en hauteur pour faire face au nouveau. Bien droit, pieds écartés à largeur de hanches, tête légèrement inclinée, regard

inquisiteur, il incarne la posture assurée et imposante du vieux singe à qui on n'apprend pas à faire la grimace. L'homme qui est poussé à l'intérieur de la cellule avec son paquetage sur les bras fait immédiatement retomber la pression que Stan s'était auto-imposée. Rien du cliché du voyou. Aux oubliettes les bras musclés et tatoués, le visage marqué d'un passé excessif, les yeux de pitbull insolents, le sourire narquois…

Le nouveau détenu est plus petit que Stan. Sa minceur projette immédiatement des flashes d'agression dans les recoins des sanitaires ou au fin fond de la cour, et Stan ressent une sorte de pitié anticipatoire. Cheveux qui ont vécu les heures assassines depuis l'interpellation jusqu'à la mise en détention, mais qui laissent malgré tout deviner une coupe soignée. Celle-ci associée à la peau fraîche et lisse de ses mains, aux ongles propres et au visage d'ange interpelle Stan sur la classe sociale de cet homme et sur sa capacité à entraver la justice au point de se retrouver en tôle. Impossible dans l'esprit de Stan d'établir un lien entre ce physique et un délit.

— Bonjour.

Et poli, de surcroît.

Stan ne répond pas. La politesse est une notion resetée à de nombreuses reprises au cours du formatage carcéral. Finalement, il aurait préféré se retrouver face à un gros dur. Il aurait peut-être eu à imposer sa domination, mais cela aurait été moins risqué au sein de la cellule. Il tente de faire taire sa pitié à gros coups de rangers sur la tête, mais cette chieuse esquive et résiste. Prendre un prisonnier sous son aile équivaut à devoir imposer sa puissance face à tous les caïds des lieux. Et Stan s'en mord les doigts d'avance. Mais il sait qu'il ne pourra pas laisser ce mouton blanc se faire défoncer par les loups sans réagir.

73

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui nous a enfermés ici ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Après avoir cherché à comprendre les événements et n'avoir obtenu que des gémissements déchirants en retour de la part de la femme suspendue de l'autre côté du rideau, Christophe finit par remplir la pièce d'une voix puissante, intensifiant les pleurs de la victime.

— Oh ! Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous voulez ? Descendez qu'on s'explique !

Christophe recommence à s'acharner sur la corde qui le relie indirectement à la trappe, se cisaillant les poignets. Il tire de toutes ses forces dans toutes les directions avec l'espoir insensé que quelque chose finisse par lâcher. Quand cela arrive, Christophe se retrouve étalé au sol sans avoir le temps de réagir, ni de préparer la réception. L'épaule porte avant la tête, mais l'anesthésie adrénalique est efficace. Christophe se relève immédiatement, et teste la résistance de son emprise.

La corde est libre, et le bruit métallique lui indique qu'un mousqueton grignote le sol au passage.

La trappe se referme.

— Mais putain ! reprend-il. À quoi vous jouez ?

Il hésite à se mettre en mouvement, retenu par la méfiance. Il sent le piège l'entourer comme un nuage verdâtre de pourriture.

La lumière s'allume.

Ébloui pendant quelques secondes, Christophe force ses yeux à regarder et à scruter en tous sens. Photographie instantanée de la pièce. Il sait qu'il doit faire vite. Repérer les possibilités avant que l'obscurité revienne. Les cris gutturaux de l'ombre chinoise ne lui facilitent pas la tâche. Il revoit donc l'ordre de ses priorités après avoir flashé l'essentiel. Les mains toujours maintenues dans le dos par les liens en plastique, il peine à passer de l'autre côté du rideau. Il longe donc ce dernier jusqu'à son extrémité pour le contourner. À peine a-t-il le temps d'apercevoir l'envers de l'ombre que la lumière s'éteint. Les décibels grimpent en flèche comme la terreur de la jeune femme. Christophe avance à l'aveugle, traînant sa corde derrière lui avec son désagréable frottement métallique. Son pied droit cogne la chaise, tout

comme son tibia. Réprimant un râle, il positionne son pied à l'équerre pour faire glisser la chaise en direction des cris. Son esprit tente de lui envoyer les souvenirs du peu d'images qu'il a eu le temps d'apercevoir et des déductions par rapport à la représentation théâtrale à laquelle il a assisté quelques heures auparavant. Distorsion des distances, repères spatiaux incohérents, il lutte contre les faux-semblants mnésiques. Déséquilibré à plusieurs reprises sans les stabilisateurs naturels de chaque côté de son torse, il trébuche, fait vaciller la chaise, se tape la hanche contre le dossier de cette dernière. Mais il continue. Les appels à l'aide sont maintenant juste à côté de lui. Son épaule frôle le corps de la poupée pendue. Il ajuste au mieux la position de la chaise, et dit à la jeune femme de poser ses pieds dessus. Elle essaie de lever une jambe, mais à bout de forces, elle se sent cisaillée au niveau de ses abdos. Ses orteils frôlent à peine le sol. Les pleurs s'intensifient. Christophe se courbe en avant et approche son épaule à l'arrière des jambes du pantin fatigué. Il accompagne alors le mouvement jusqu'à ce que le pied trouve la chaise. Rencontre frontale et maladroite. La chaise bascule. Christophe enrage, et sa sensation d'enfermement due à ses liens arrière prend une ampleur sans pareille. Une explosion intérieure entraîne un cri rauque et un écartement brutal de ses bras. Le plastique résiste. La peau est vaincue. Christophe tombe à genoux, et ses mâchoires se scellent sur la douleur et la rage. La danseuse, bras tendus et mains liées au-dessus de la tête, entame un enchaînement d'entrechats à la recherche d'un support, puis se restabilise en pointes sur le sol.

— Joli tableau.

La voix arrache Christophe de ses terribles sensations. Il détourne le visage, redresse son torse, et prend appui sur une jambe pour se relever. Il ne voit absolument rien. Les lunettes à vision nocturne qui l'observent sont indétectables.

— Qui êtes-vous ? s'empresse Christophe.

— Le plus important est de savoir qui tu essaies de sauver, non ?

La voix est étouffée, comme camouflée derrière une écharpe.

— Détachez-la !

— Ça dépend de toi.

— Comment ça ?

— Elle va d'abord devoir payer pour ce qu'elle a fait.

La marionnette écartelée relance des gémissements apeurés.

— Mais qu'est-ce qu'elle a fait ? Je ne comprends rien !

— Elle a mis un terme à ton bonheur, il me semble ?

Christophe remue la tête de gauche à droite, incrédule.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— N'est-elle pas responsable de ta récente rupture ?

— Mais qui êtes-vous au juste ?

Christophe est perdu. Qui peut être au courant de sa vie amoureuse, de sa rupture ? Il n'en a parlé à personne. Si… à une personne…

Une décharge le tétanise. Il regarde aveuglément vers l'actrice qui continue ses vocalises. Et si elle n'était pas celle qu'il croit ?

Il reporte son attention de l'autre côté, et pivote rapidement en effectuant un 360° d'hypervigilance inutile vu que le noir de la pièce est impénétrable. Quand il sent une traction lui mâchouiller encore un peu plus la chair des poignets, il est trop tard pour lutter. Son corps bascule en arrière, et il choisit l'option du laisser-faire pour éviter à ses veines de se faire sectionner. Ses cris sont graves et menaçants.

— Quand je vais te choper, enfoiré !

Le bas du rideau lui frôle la tête. Christophe est maintenant revenu de l'autre côté de la scène.

Un clic froid et franc. Le mousqueton. Il tire un coup sec pour vérifier. Attaché.

Après quelques secondes, il entend un deuxième cliquetis métallique, puis un bruit sec semblant venir de l'autre côté du rideau. Les cris de la voisine saisissent alors Christophe. Ce dernier sent sa propre corde bouger. Sa tentative d'esquive n'est pas assez rapide. Le mousqueton a déjà refermé ses mâchoires sur une nouvelle proie. Christophe croit sentir un mouvement devant lui. Il se jette en avant pour foncer tête baissée vers la cible suspectée. La corde le suit, mais accompagnée d'un poids lourd. Le visage de Christophe se déforme de douleur, et la voisine hurle à faire exploser son bâillon en confettis. Les poignets de Christophe sont au bout du rouleau. La résistance est trop rude. Christophe fait plusieurs pas en arrière comme rappelé par un puissant élastique. L'actrice principale fond en sanglots derrière le rideau. Christophe ne comprend pas. Qu'est-il arrivé de l'autre côté de la scène alors qu'il est convaincu que l'ordure qui joue avec eux est tout près de lui ?

— Tu aimes ça, les faire grimper au rideau, hein ?

Le souffle chaud écœure l'oreille de Christophe.

Ce dernier secoue la tête comme pour chasser un moustique agressif. Il cherche désespérément du regard. Noir total. Quand il sent des lèvres se poser sur sa bouche, il éjecte violemment sa tête vers l'arrière et crache.

Cible touchée.

Deuxième effraction auditive quasi immédiate.

— Quand tu te seras libéré, rejoins-moi.

Christophe se défend de coups de tête dans le vide, et enrage.

— Putain ! Je vais te rejoindre, ouais ! Fais-moi confiance !

Quelques secondes seulement séparent cette menace du coup de trappe final. La lumière s'allume. Christophe est sur ses gardes. Le

souffle court, les pupilles dilatées, les veines en 3D et les muscles moulés en béton prise rapide.

— Hé ! Comment ça va ? lance-t-il en direction du rideau.

La jeune femme ne cesse de pleurer.

— Que s'est-il passé ? s'énerve Christophe, en proie à une incompréhension totale.

À seulement deux ou trois mètres de lui, il remarque une caisse en bois. Des outils la remplissent, et les plus tranchants sont bien en évidence. Il l'aurait forcément remarquée la première fois où la lumière s'est allumée. Elle n'y était pas, c'est sûr. Pour quelle raison l'avoir placée là, maintenant ?

« Quand tu te seras libéré, rejoins-moi. »

Le traquenard est visible comme une tache périodique à l'arrière d'une jupe blanche. Mais Christophe ne réfléchit pas. Quand il aura les mains libres, il est convaincu que rien ne pourra plus l'arrêter. Il serre les mâchoires en prévision de la souffrance que ses poignets vont lui imposer, et commence à avancer. Il a la sensation de traîner un sac de plomb derrière lui. Les cris reprennent de l'autre côté. Panique, douleur, terreur ? Il ne sait plus ce que la voix éraillée et étouffée de la jeune femme renvoie. Il en fait abstraction. Elle sera la première libérée quand il pourra se servir de ses mains. Il fait deux pas de plus et cette fois, la violence des hurlements l'arrête et le pousse à reculer. Les vociférations se transforment une fois de plus en pleurs ininterrompus. Une image éblouit subitement l'esprit de Christophe. Un souvenir de gravure représentant le supplice de l'estrapade.

74

— Qu'est-ce que t'as fait pour te retrouver là ?

Le nouveau détenu est penché sur son matelas pour tendre au mieux son drap-housse. Il semble obnubilé par les plis. Stan est assis sur le lit du dessus. Il a lancé sa question sans préambule, et ne lève pas la tête de son livre en attendant la réponse.

— Rien, ils ont fait erreur, répond le nouveau.

Stan est surpris. Il s'attendait à ce que le son soit assorti à l'image. Une voix frêle et hésitante par exemple. Il n'en est rien. Le ton est posé et ferme.

— Et toi ? enchaîne-t-il.

— Nous sommes tous des erreurs de la justice, se contente de répondre Stan.

— Tu es là depuis quand ?

— Assez pour te dire que tu vas en chier.

— Je n'aurai pas le temps. Je ne compte pas m'éterniser.

Stan rit sans retenue.

— C'est beau, la confiance des puceaux, dit-il en sautant de son lit pour atterrir face au nouveau.

Il baisse les yeux pour les plonger dans ceux de son interlocuteur.

— Tu veux un petit secret ? Moi non plus, je n'ai rien fait, chuchote-t-il. Mais ça, ici, tout le monde s'en fout.

— Dommage pour toi, rétorque le nouveau en se remettant à tirer son lit au carré.

Stan sent soudain sa pitié se muer en autre chose. Peut-être prendra-t-il finalement plaisir à voir ce jeune prétentieux se faire enfoncer sa fierté jusqu'au plus profond.

Le bruit répété des serrures et le brouhaha général indiquent l'heure de la promenade. Quand la porte de la cellule s'ouvre, Stan est prêt. Le nouveau, quant à lui, reste assis sur son matelas, adossé au mur.

— C'est l'heure d'aller prendre l'air, lui précise le surveillant.

— Merci, je préfère rester tranquille.

La porte se referme.

— Tu sais pourquoi il est là ? demande Stan.

Greg, qui était déjà en poste à l'arrivée de Stan treize ans plus tôt, lui adresse une moue sceptique.

— Vu sa tronche, ça ne doit pas être du lourd, s'amuse-t-il. En tout cas, tu ne devrais pas avoir trop de mal à te faire respecter.

— Je ne sais pas. Il y a un truc qui me met mal à l'aise chez ce type. Comme un bonbon au goût de gerbe dans un papier doré.

Greg pouffe.

— Évite de lui bouffer le cul, alors.

Une bousculade dans l'épaule. Stan est habitué.

— Alors, tu nous caches ta nouvelle copine !

Un trio de biceps noircis à l'encre et de crânes rasés barrés de cicatrices qui continuent leur route en provoquant gentiment Stan du regard.

— À chaque arrivée, son lot d'emmerdes. Et celui-là, vu comment il est enflé, ça promet, ajoute Greg.

Stan s'éloigne sans répondre. Il entre dans la cour, et effectue son circuit habituel avant de se poser le long d'un mur, un pied en appui arrière, et le regard mirador. Un autre détenu le rejoint et mime la position.

— Alors, il paraît que t'as accueilli une fiote ?

Stan acquiesce de la tête.

— Il a eu les boules de descendre ?

— Sûrement. À mon avis, il va morfler.

— Ouais… Qui n'a pas morflé ici ? Toi, t'as eu ta dose, non ?

Stan lève les sourcils au ciel.

— Ils ont eu de la chance que je ne sois pas là la dernière fois, putain !

— Pourquoi ? T'aurais aimé qu'ils te fassent la même chose ?

— T'es con ! Je ne serais pas resté sans réagir comme toutes ces tafioles ! dit-il en augmentant le volume en direction d'un groupe de prisonniers.

— Arrête. Tu sais très bien qu'il n'y a rien à faire dans ces cas-là.

— Tous des crevards ! Bon, et ton nouveau, il est là pour quoi ?

— Aucune idée.

75

Le 11 avril 2017, 19 heures

Joy et Barrère sortent de la brigade, et s'apprêtent à prendre la route pour rejoindre la réunion des Alcooliques anonymes. À peine ont-ils parcouru cinq cents mètres que le portable de Barrère le fait soupirer. Il le sort avec peine de la poche intérieure de sa veste tout en maintenant le volant d'une main, et jette un coup d'œil furtif à l'écran.

Alex, sa femme.

Alors, il balance le téléphone dans le vide-poche central sans décrocher.

Joy hésite. Faire comme si de rien n'était pour maintenir un semblant de calme dans l'habitacle, ou questionner. Elle n'a pas le temps de se décider que la sonnerie retentit de nouveau dans la voiture. Un râle devance la prise d'appel.

— Ouais, se contente de prononcer Barrère.

— Tu es où, là ? demande Alex.

— Avec Joy, on part sur un truc.

Barrère perçoit un mélange de rire et de soupir agacé, prémices d'un reproche.

— Tu me fais marcher ? Je n'ai pas franchement envie de rire, Olivier. Dis-moi que tu es en route et que tu vas arriver d'une minute à l'autre.

Barrère tourne la tête vers Joy, et ouvre de grands yeux avant de les fermer sur un :

— Merde ! J'avais oublié.

— Non, mais je rêve ! s'énerve Alex.

Barrère entend qu'elle contrôle malgré tout le volume. Il l'imagine dans un coin du bureau du proviseur, Alicia assise en train d'attendre l'arrivée de son père et animée d'un sentiment oscillant entre honte et déception.

— J'arrive, je suis là dans dix minutes.

Alex raccroche sans prononcer un mot de plus. Barrère frappe le volant, et fait demi-tour.

— Tu as oublié quoi ? lui demande Joy.

— On a rendez-vous avec le proviseur du lycée. Alicia… Elle…

Barrère ne parvient pas à trouver les mots pour expliquer ce qui arrive à sa fille. Tout simplement parce qu'il ne comprend pas. Le

comportement d'Alicia a changé, ses résultats sont en chute libre, ses relations s'effilochent…

— Elle a des soucis ?

— Il semblerait.

— Tu sais, après ce qu'elle a vécu, c'est…

Joy retient le mot « normal », qu'elle trouve franchement déplacé à ce moment-là.

— C'est quoi ? rétorque subitement Barrère. Dis-moi, toi, ce que c'est ! Toi qui t'y connais tant en psycho ! Aide-moi à comprendre !

Le ton de Barrère s'intensifie au fil de ses mots pour atteindre le point de non-retour. La tristesse parvient à se frayer un chemin à travers sa colère. Les larmes refusent de se plier à l'interdiction de franchir la frontière.

— Merde ! Dis-moi ce qui lui arrive, Joy. Je ne sais pas comment l'aider. Je m'en veux tellement. Elle n'aurait jamais dû subir ça. Comment on efface ?

— On n'efface pas, Olivier.

Le volant s'en prend encore une.

— Il faut que tu acceptes ce qu'elle a vécu. Elle a subi un traumatisme.

Les mains de Barrère enserrent le volant à 10 h 10 avec une puissance rare. Les mots de Joy lui font mal, mais il se force à écouter.

— On ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé. Vous en avez reparlé, tous les deux, tous les trois, tous les quatre ?

Barrère fusille rapidement Joy du regard avant de se reconcentrer sur la route.

— Revenir là-dessus ne fera que du mal. Et Valentin n'a rien à voir là-dedans. En plus, il est trop petit pour comprendre. Quel intérêt d'en reparler ? Ils ont assez morflé comme ça !

— Tu te trompes, Olivier. Ne pas en parler n'est pas la bonne solution.

— C'est des trucs de psy, ça. Parler, dire, oser se dévoiler. C'est de la connerie ! Regarde, toi…

Trop tard pour ravaler les mots. La voiture s'arrête devant la brigade.

— Désolé, tente Barrère en pivotant vers Joy.

Celle-ci lui adresse un sourire affectueux.

— File, tu vas être en retard. Alicia a besoin de toi.

— Je t'interdis d'aller à la réunion seule, lui ordonne Barrère.

— Ben est reparti, répond Joy.

Barrère aperçoit Hoche sortir des locaux. Il ouvre sa portière, et descend pour interpeller son collègue par-dessus le toit du véhicule. Joy n'a pas le temps de l'en empêcher.

— Hoche ! Tu accompagnes Joy à la réunion.

Hoche confirme d'un signe de la tête. Barrère se rassoit derrière le volant.

— Tu fais chier ! Je ne veux pas me retrouver seule avec ce type !

— Magne-toi, tu me mets en retard.

Joy claque la portière. Barrère esquisse un sourire avant de replonger dans les réflexions amorcées par son amie.

76

Lettre souvenir

J'ai laissé Christophe dans une situation embarrassante, mais qui sera tellement révélatrice. Faire souffrir sa bien-aimée pour être libre. À ton avis, papa, comment va-t-il réagir ? Préférera-t-il rester prisonnier pour préserver sa belle ? Ou se comportera-t-il comme un homme, un vrai, qui acceptera de faire souffrir celle qui se dresse entre nous pour être libre de m'aimer ?

Toi, tu n'as jamais réussi à aller au bout de la deuxième proposition. Tu ne m'as jamais réellement aidée à détruire le mur que maman dressait entre nous chaque jour. Ça n'a pas toujours été facile de le faire toute seule, tu sais. Mais je t'aimais tellement, j'étais prête à n'importe quoi. Et surtout à la faire souffrir.

Alors, ce jour-là, j'ai joué ma dernière carte. Je me souviens de sa tête. J'y repense souvent. Cette expression sur son visage et dans son regard me fait encore et toujours le même effet. Un plaisir étrange.

Elle me débitait encore son sermon habituel, celui du papa qui aime sa petite fille de tout son cœur, mais pas comme il peut aimer sa femme. La différence entre ces deux amours me donnait envie de vomir. Impossible de lui faire rentrer dans le crâne que l'amour est l'amour, et que tu m'aimais plus qu'elle. Alors, j'ai coupé court à la discussion, et je lui ai dit :

— Pourtant, papa a couché avec moi.

Au début, elle n'a pas compris. Niaise comme elle était, elle m'a répondu :

— Oui, c'est vrai, quand papa n'allait pas bien et qu'il avait son problème avec l'alcool, il préférait dormir avec toi, mais c'est fini tout ça. Il va mieux maintenant, et notre couple aussi. Tu devrais être contente d'avoir des parents qui s'aiment.

Coup fatal :

— Je ne te parle pas de quand papa était alcoolique, mais d'après. Et je ne t'ai pas dit qu'il a dormi avec moi, j'ai dit couché.

Les traits de maman se sont transformés. Quel visage grave. Oh ! Tragédie ! Elle a émis un petit pouffement gêné pour briser sa propre peur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Couché, quoi ! ai-je crié. Tu sais quand même ce que ça veut dire ! Je ne vais pas te faire un dessin.

La gifle a claqué fort. Je ne m'y attendais pas, mais je n'ai pas ressenti de douleur. La victoire était proche, masquant tout le reste.

— Ça ne va pas de raconter des choses pareilles ! Où as-tu entendu parler de ça, et comment tu peux mentir comme ça ?

Elle était outrée. Le clou était planté, il ne me restait plus qu'à l'enfoncer.

— Au début, j'ai eu un peu mal. Mais après, ça a été. Je ne savais pas que ça saignait par contre.

Maman a titubé vers l'arrière. Ses yeux exorbités me réjouissaient intérieurement. J'ai cru qu'elle allait tomber dans les pommes. Mais non. Tu es rentré à la maison à ce moment-là. Tu dois t'en souvenir. Tu as franchi la porte et ton « Salut, mes chéries, comment ça va ? » a fait un gros flop. Maman t'a regardé comme si elle te voyait pour la première fois. Tu étais l'intrus du moment.

— Ça ne va pas, mon amour ? as-tu cherché à savoir en t'approchant d'elle.

Elle a reculé, pour éviter tout contact avec toi.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? t'a-t-elle demandé.

— De quoi tu parles ?

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, t'a-t-elle supplié en chialant.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? as-tu dit en haussant le ton.

J'ai couru vers toi, et je me suis collée contre toi.

— Elle me fait peur, papa.

— Pourquoi ? Je ne comprends rien ! t'acharnais-tu à dire en faisant vadrouiller ton regard de l'une à l'autre.

— Elle m'a demandé si tu avais joué avec mon zizi, ai-je pleurniché.

Du coup, tes yeux l'ont assassinée.

— Mais, non ! a-t-elle essayé de se défendre. Pas du tout ! C'est elle qui…

— C'est elle qui quoi ? t'es-tu énervé en me repoussant doucement pour avancer férocement vers elle.

Elle a eu peur. Sa tête est rentrée dans ses épaules comme un escargot à qui on caresse les antennes. Réflexe archaïque de la période où tu la giflais.

— C'est elle qui quoi ! as-tu hurlé.

— Rien, on n'a juste pas dû se comprendre.

— Non, mais tu plaisantes, elle vient de parler de zizi ! C'est quoi, ces conneries !

Tu es devenu rouge, et tes yeux aussi. Maman a su à ce moment-là que si elle te disait la vérité, tu allais t'en prendre à elle. Alors, elle a arrêté de parler. Résultat, tu es reparti. Tu as claqué la porte

d'entrée derrière toi. Et quand tu es rentré, trois heures plus tard, tu es monté te coucher près de moi, et les odeurs qui émanaient de ta bouche m'ont rassurée. Tu avais bu, tu étais en colère après maman, tu allais pouvoir m'aimer à nouveau.

Je savais que maman n'en resterait pas là avec moi. Elle allait vouloir vérifier. M'interroger davantage, et quand elle serait vraiment en proie au doute, demander un avis médical.

Le médecin aurait préféré ne pas être à cet endroit-là à ce moment-là, je crois. L'embarras le faisait bafouiller. Il n'osait même pas regarder maman. Le couperet est tombé :

— Je suis désolé.

Maman a suffoqué avant de cracher un sanglot disgracieux.

— Pourquoi désolé ? a-t-elle demandé comme une nouille.

— Vous le savez aussi bien que moi, madame.

— Dites-le-moi.

À croire qu'elle était maso.

— L'examen de votre fille laisse effectivement penser qu'elle a subi…

Voilà ce qu'elle attendait pour s'effondrer, avant même que le médecin finisse sa phrase. Le monde venait de s'écrouler autour d'elle, le mien allait pouvoir commencer à se construire sur ses ruines.

77

21 h 30

La réunion des Alcooliques anonymes touche à sa fin. Le plus ancien des membres a joué le rôle de médiateur ce soir, comme hier d'ailleurs. Tous s'interrogent sur l'absence de Christophe. Selon eux, ce dernier ne manque jamais une soirée, et s'empresse de prévenir au moindre retard, même insignifiant. Joy a tenté de le joindre à plusieurs reprises, mais le portable de celui-ci est éteint.

Joy et Hoche interrogent les participants sur l'affaire Mélanie Sureau. Le mari serait visiblement venu à quelques réunions, les plus anciens s'en souviennent, mais il a ensuite déménagé et n'a plus donné de nouvelles. Quant à Tristan, le meilleur ami de Gaël Boulier, il manque à l'appel lui aussi ce soir. Un des membres les rejoint à la fin de la réunion pour leur confier discrètement que le jeune homme a replongé dans la bouteille peu de temps après le décès de Gaël.

En sortant de la salle, Hoche lance :

— On commence par Christophe.

Joy remarque l'absence de point d'interrogation. Elle le regarde rejoindre la voiture sans dire un mot, et le laisse prendre la place du conducteur. Au moment où son pied droit se décide à quitter le trottoir pour rejoindre la chaussée, une bouffée d'angoisse la saisit et la force à reculer. Flash-back de l'accident. Bruit, lumière vive des phares, choc. Joy se sécurise en s'adossant au mur. Son regard est fixe, il ne cherche pas à trouver quoi que ce soit à l'extérieur, son esprit est saturé de visions intérieures.

Hoche la regarde de loin. Il expire, blasé, et démarre. Il stoppe la voiture juste devant Joy, et se penche sur le siège passager pour lui ouvrir la portière.

— Tu montes ?

Les mots viennent briser le processus de résurgence en cours chez Joy. Elle les perçoit comme doux et bienveillants. Sûrement une déformation de la réalité due au retour brutal dans le moment présent, car quand elle s'assoit, Hoche ne pose même pas les yeux sur elle. Ceux-ci sont déjà rivés au rétroviseur extérieur pour déboîter et se lancer en direction de la maison de Christophe. Joy ressent un malaise grandissant aux côtés de cet homme. Il n'est plus seulement question

de sentiment de confiance, elle a la désagréable sensation de ne pas être en sécurité.

— Barrère t'a dit qu'on ne récupérerait pas l'affaire de la tuerie des Alcooliques de Villeparisis ? annonce-t-il subitement.

— Merde ! répond Joy.

— Non, ce n'est pas plus mal, affirme-t-il.

Joy ne cache pas sa surprise.

— Pourquoi ?

— L'équipe du SRPJ sera certainement plus efficace que nous.

— Sympa ! Tu as une belle image de notre boulot.

— De quel boulot tu parles ? demande-t-il. Vous avez fait quoi depuis le début de cette affaire ? Je ne parle pas de la tuerie, je parle du décès de Gaël Boulier. Vous vous êtes contentés du minimum, et pour quelle raison ?

— Peut-être parce que j'ai failli être tuée.

— Tu es en vie.

— La compassion et toi ne vous êtes jamais rencontrés apparemment.

— Voilà la raison. L'émotionnel. Vous mélangez travail et relations. OK, tu as eu un accident. Résultat : effet tunnel pour tes collègues. Joy est menacée, on doit la protéger et arrêter ces salauds. C'est tout à leur honneur. Sauf qu'en périphérie, il se passe aussi des choses, et s'ils avaient ouvert les yeux, ils se seraient rendu compte que ton accident était lié à Gaël Boulier et non au réseau, qu'un autre crime refaisait surface avec la voiture qui t'a renversée, et j'en passe. On aurait peut-être pu éviter la tuerie, et on serait peut-être aujourd'hui sur une piste sérieuse.

Après un silence, il ajoute :

— Et je ne parle pas de Ben.

— Tu ne sais pas ce qu'il traverse, lâche-le.

Hoche souffle sa désolation. Joy inspire son agacement.

Ben arrive devant le bar. Le soulagement du rétablissement de Joy a vite laissé place aux émotions lancinantes. Avant-hier, il s'est apaisé avec les gorgées brûlantes qu'il a enchaînées une bonne partie de la nuit. Il s'en est contenté. Hier, il aurait aimé qu'elle vienne pour finir la relaxation chez lui, contre la porte d'entrée, sur le canapé, dans le lit. Mais elle avait sûrement mieux à faire. Ce soir, il sait qu'il ne supportera pas son absence. Il a besoin d'elle, de se rassurer dans ses bras, de s'évader vers le même ailleurs qu'elle, de tout oublier en elle. Il a besoin de se voir exister dans ses yeux pour se donner cette fugace impression d'être encore en vie. Ses dents se serrent quand il pousse la porte du bar et qu'il constate son absence. Certains rient aux

éclats. Il a envie de leur foncer dessus et de les défoncer. Des femmes le reluquent vulgairement. Il ne ressent que du mépris.

Il sort son téléphone. Hésite. A-t-il atteint le fond au point de lui montrer qu'il a besoin d'elle ? Et s'il avait cette fille dans la peau ? Si elle n'était pas qu'un analgésique ? Il est incapable de repartir seul du bar, sans l'avoir vue, sans l'avoir sentie, sans l'avoir possédée un moment. Il lance l'appel. Répondeur immédiat. Le portable résiste à la pulvérisation que la main de Ben tente de lui infliger. Hors de question de repartir bredouille ce soir. Il hèle le barman.

— Salut, Ben ! Comme d'hab ?

— Non. Je veux juste savoir si tu l'as vue ce soir.

Le serveur pince les lèvres et secoue la tête.

— Hier, elle est venue après mon départ ?

Même mimique.

— Depuis quand elle n'est pas venue ?

— Écoute, je ne flique pas tous mes clients, je ne sais pas…

Le regard fuyant du barman n'échappe pas à Ben. Il se grandit subitement pour attraper le col de chemise de l'autre côté du bar.

— Dis-moi ce que tu sais, ça vaut mieux pour toi.

Le serveur recule vivement, se libérant de l'emprise, et lève le torchon avec lequel il essuyait un verre.

— Tu sais comme moi que ce n'est pas le genre de meuf à n'avoir qu'un mec.

Ben sent la pression monter d'un cran.

— Elle en voit un autre ces derniers temps.

Ben ferme les yeux pour encaisser le coup sans partir en K-O. Son cœur est aussi tendre qu'une arcade sourcilière, et la violence du choc ne pardonne pas.

— Qui ? grogne-t-il.

— Je ne sais pas comment il s'appelle.

— Te fous pas de ma gueule !

— Il bosse pour une agence de pub, je crois. Le soir où ça a commencé, il était avec ses collègues.

— C'est lui qui l'a chauffée ?

Troisième grimace infirmative.

— Parle !

— C'est elle. Elle lui a offert un verre, il a refusé, mais elle n'a pas lâché l'affaire. Et vu la bombe, il n'a pas résisté très longtemps. Il est repassé plusieurs fois pour la voir, et la dernière fois que je les ai vus, ils sont repartis ensemble.

Le tabouret de bar près de Ben vient de payer les pots cassés.

— Il a réglé comment ?

— Arrête, Ben.

— Comment ! hurle-t-il.

— En espèces.

— Chier ! Sa bagnole ? Tu l'as vue ?

— Rentre chez toi, tu vas trop loin.

Ben quitte le bar, furieux, et se venge sur la porte qui vient gifler violemment le mur.

« Jamais chez moi. » Cette phrase lui revient à l'esprit. Pourtant, dans la journée, il a anticipé les événements et en se disant « juste au cas où », il a obtenu l'adresse de la jeune femme en se rapprochant du service des impôts.

Il doit la voir, s'expliquer, en avoir le cœur net pour ne pas sombrer davantage.

Depuis le retour du lycée, une atmosphère pesante remplit la maison de Barrère. Valentin, le petit frère d'Alicia, préfère évacuer l'angoisse générée en multipliant désobéissances et bêtises. Alex lui demande de faire un bisou à tout le monde, et elle l'accompagne à l'étage pour lire l'histoire du soir.

— Je peux monter, moi aussi ? demande Alicia après quelques minutes.

Assise dans la cuisine face à son père, elle appréhende ce qui va suivre et préférerait fuir.

— Non.

La réponse de Barrère est sèche. Il se met à tripoter les couverts de chaque côté de son assiette, et finit par lever le visage pour agripper le regard de sa fille.

— Je veux que tu m'expliques.

Alicia se trémousse sur sa chaise comme pour trouver la position la plus agréable, mais ce qui la gratte n'a rien de physique. Elle croise les bras, penche la tête en avant jusqu'à ce que sa longue mèche brune lui recouvre le visage.

Barrère inspire pour tenter de calmer son impulsivité. Il sait que sa colère n'arrangera rien, mais cette émotion est pour lui plus difficile à dompter qu'un cheval sauvage.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— C'est bon, il va falloir en parler combien de temps ? Mourat m'a assez pourrie, j'ai compris !

— M. Mourat !

Le cheval vient de briser la clôture. Le dresseur est encore trop novice.

— On va en reparler jusqu'à ce que je comprenne ce qui s'est passé dans ta tête !

— C'était juste un pari ! Tu n'as jamais déconné juste pour rire,

toi, peut-être ?

— Fais attention, Alicia, la menace Barrère.

— Attention ?

Alicia lâche un rire jaune, et se redresse sur sa chaise.

— Tu viens de me dire de faire attention à moi ?

— Oui. Tu es en train de dérailler, et je ne te laisserai pas faire.

— Parce que toi, tu fais attention à moi ? Depuis quand ?

— Arrête !

— Non, j'arrête pas. Tu veux savoir ? Je vais te dire. Peut-être que si tu avais fait plus attention à moi, tu aurais pu empêcher ce qui m'est arrivé. Mais la vérité, c'est que tu t'en fous.

— Alicia ! crie Barrère.

Celle-ci est lancée, rien ne peut la stopper, pas même les yeux effrayés de son père qui sent que la culpabilité va le terrasser.

— Tu es tellement obsédé par ton travail, par les autres, par les tueurs, les victimes, les témoins, que ta famille, tu t'en tapes. On passe après. Si j'avais été au cœur d'une de tes enquêtes, j'aurais eu le droit à ta protection, mais je ne suis que ta fille, alors m'enlever n'a pas été très compliqué pour eux. Et tu es même capable de reprocher ça à maman. Mais tu étais où, toi ? Tu es où depuis que je suis née ? Tu es où quand Valentin a besoin de toi ?

Les larmes brouillent la voix d'Alicia, qui continue malgré la boule douloureuse coincée au fond de sa gorge.

— Quand il pleure le soir parce qu'il veut un câlin de papa et que j'entends maman le rassurer et lui dire que tu vas rentrer et que tu viendras lui en faire un. J'ai envie de lui crier que c'est faux ! Combien de fois j'ai attendu ce moment, moi aussi, celui où tu rentrerais assez tôt pour te voir avant de dormir.

Barrère est sonné.

— Tu sais quoi ? J'ai été assez idiote pour croire que tu allais changer après mon enlèvement. Quand tu es venu me libérer, tu es redevenu mon héros, celui que tu étais pendant mon enfance. Mais tout a recommencé comme avant. Tu as repris le boulot, enfin, le boulot t'a repris, et nous, on continue sans toi. Tu vois, si j'étais tombée du toit ce matin, au moins tu serais venu. Là, tu as même oublié le rendez-vous avec Mourat.

Alicia se lève brutalement de sa chaise, court dans l'escalier en sanglots, et est arrêtée sur le palier par Alex. Celle-ci a tout entendu depuis l'étage. Alicia se jette contre sa mère, qui l'enlace tendrement.

Barrère est figé en bout de table. Le cheval fou s'est pris les quatre pattes dans les barbelés.

Joy pousse la porte de son appartement sur les pleurs de son fils.

Elle découvre Donelli en train de faire les cent pas, le bébé en boule contre son torse. Ses réflexions sur l'affaire et les paroles de Hoche subissent alors le même sort que ses chaussures. Envoyées dans un coin de mur à côté de la porte d'entrée.

— Il ne dort pas ? s'étonne-t-elle. Que se passe-t-il ?

Donelli lui adresse un sourire rassurant.

— Il vient de se réveiller. Des petites coliques, je crois.

Joy est touchée de voir à quel point Donelli est investi dans son rôle de père, mais ce constat lui renvoie aussi un sentiment désagréable. Celui d'être plus présente à son travail qu'auprès de son propre fils. À quel moment a-t-elle pris la décision de faire la bascule ? À quel moment Donelli a fait la sienne en sens contraire ? Aurait-elle été capable de laisser son travail de côté comme le fait Donelli ? Le lui reprochera-t-il un jour ? Lui en veut-il déjà ?

— Tu veux que j'arrête ? lâche-t-elle subitement.

Donelli stoppe sa promenade péri-canapé pour exprimer visuellement sa surprise à la jeune femme.

— Arrêter quoi, Joy ?

— Le boulot, les heures de fou, mes absences, tout ça, quoi ? Raphaël a besoin de moi, non ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Quelle mère est capable de foncer directement au bureau après plusieurs semaines d'hôpital sans se soucier de son bébé et de rentrer à 2 heures ? Et toi, comment tu fais pour supporter ça sans même me presser de rentrer ? Combien de temps tu vas accepter que je bosse et pas toi ?

— Hé… soupire Donelli en tendant la main à Joy pour l'inviter à s'asseoir avec lui sur le canapé. Tout va bien, là. Raphaël a juste mal au ventre, je suis là pour lui, et j'adore ça, j'en boufferais jusqu'à l'overdose. Et toi, tu as juste fait ce qu'il te semblait bon de faire aujourd'hui. Comment ça s'est passé ?

Joy soulève les épaules, et affiche une moue sceptique.

— J'étais avec Hoche ce soir. Barrère m'a lâchée, il avait rendez-vous au lycée pour Alicia.

— Oui, je sais, il est passé il n'y a pas longtemps.

— Ah ? Alors, ça a donné quoi ?

— Il n'était pas au meilleur de sa forme. Ils ont été convoqués parce qu'Alicia a joué à l'équilibriste sur le bord du toit de l'établissement, ce matin. Il s'en veut. Il se reproche de ne pas être assez présent pour elle ni pour Valentin et Alex.

Joy joue aux accents circonflexes avec ses sourcils tout en restant silencieuse. Les mots résonnent, faisant écho à ses propres doutes.

— On a bu un verre, et il est rentré. Je crois qu'il aurait aimé te parler pour entendre tes conseils.

— Tu parles, j'ai essayé tout à l'heure dans la voiture, mais il

rejette en bloc tout ce que je lui dis.

— Tu ne crois quand même pas qu'il va admettre que tu as raison, sourit Donelli. Mais, crois-moi, tes paroles font leur petit bonhomme de chemin dans sa tête après coup, et tu lui fais du bien. Bon, et l'enquête, tu veux m'en parler ? Il m'a dit que tu n'avais sûrement pas été renversée par un mec du réseau du coup ?

Joy souffle. Elle a du mal, ce soir, à tout remettre dans l'ordre, à analyser ce qu'elle a appris, ce qu'il se passe en ce moment, ce qu'elle peut en déduire… De plus, elle a laissé trop de bribes d'informations dans l'entrée de l'appartement, et n'a pas envie de les rassembler maintenant.

— Oui, Hoche nous a appris ça tout à l'heure. La voiture qui m'a percutée appartiendrait à une femme. Morte. Son mari aussi. Christophe, le type des Alcooliques anonymes est introuvable. On est allés chez lui, personne. Le pote de Boulier a recommencé à boire. On ne récupère pas le dossier de la tuerie de Villeparisis, mais Hoche dit que c'est mieux. Ben va mal.

— Tu sais quoi ? la coupe Donelli en se rapprochant d'elle et en déposant délicatement Raphaël sur son bras valide. Je vais vous laisser un peu tous les deux, ça vous fera du bien. En attendant, je te fais couler un bon bain.

Joy se détend.

— Merci.

— Merci de quoi ? dit-il en prenant ses distances. Les douches étaient hors service à l'hôpital ou… ?

Coincée avec Raphaël, Joy ne parvient pas à atteindre sa cible du pied.

Donelli part amusé vers la salle de bains. Joy plonge son regard dans celui de Raphaël. Les sourires sont simultanés. Joy remonte le bras, et penche sa tête jusqu'à entrer en contact doux et chaleureux avec son fils. Apaisement mutuel.

Après le trajet tumultueux sur les chemins de cambrousse, Ben découvre enfin la maison de celle qui lui fait tourner la tête. Complètement isolée. Pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde.

« Jamais chez moi. » Pourtant, la voiture garée devant la bâtisse n'est pas celle de la jeune femme. Ben est piqué à vif. S'il la trouve avec celui qu'elle voit au bar, il sait que ses émotions seront incontrôlables et explosives.

Il vient quasiment toucher l'arrière du véhicule avant de freiner et de serrer son frein à main, l'envie de cogner étant déjà là. Après quelques secondes, il ouvre sa portière, mais hésite encore. Qu'est-il en train de faire ? Jusqu'où va-t-il perdre le contrôle de lui-même ? Il

ne se reconnaît plus, et a la sensation d'être dirigé par ses instincts primaires. Plus rien n'a d'importance à côté de la satisfaction immédiate de ses pulsions. Plaisir, violence, autodestruction. Tout ce qui est intense l'éloigne de sa douleur et le maintient en vie. S'il n'a pas cette femme ce soir, il se soulagera d'une autre façon. S'il tombe sur cet homme, il paiera. Cette simple idée le propulse hors de sa voiture, et le fait marcher à vive allure vers la porte d'entrée. Son poing vient frapper fort.

— Manuela, c'est moi, ouvre !

Silence de mort. Tous les volets sont clos, et la maison est plongée dans le noir, Ben le voit à travers la petite lucarne ovale près de la porte. Il continue à tambouriner en criant le nom de sa belle de plus en plus fort. La colère prend le pouvoir. Il fait le tour de la maison, et tente de faire coulisser les baies de la véranda. En vain. Il s'acharne, recule de quelques pas pour observer la maison dans son ensemble, et continue à appeler. Face à l'absence de résultats, il plonge dans un sentiment de honte. Il imagine Manuela et Christophe en train de le regarder, et se fait pitié. Il se baisse pour ramasser un pavé d'ornement entourant un massif de fleurs, et amorce son mouvement de lanceur de base-ball. Malgré la force d'envoi du projectile, la vitre résiste. Ben réalise alors ce qu'il est en train de faire. La tension peine à redescendre, mais il prend la décision de repartir. Après avoir noté l'immatriculation de la voiture, il jette un dernier coup d'œil vers la maison dans l'espoir d'apercevoir un mouvement, puis il enclenche la marche arrière pour rentrer chez lui, bredouille.

78

Le 12 avril 2017

Quand Stan rentre de la promenade, la cellule est vide. Il interroge le surveillant, étant donné que son nouveau coloc refuse toujours de prendre l'air.

— Il est où il doit être, lui répond le gardien des clés.

— Ça m'avance. Et tu sais de quoi on l'accuse ?

— Ça ne te regarde pas, avance.

Réponse qui confirme à Stan l'antipathie qu'il ressent pour ce nouveau gardien. Trop de zèle, trop de mépris envers les prisonniers, il ne durera pas. Le duel des regards prend fin à la fermeture sèche de la porte.

Le temps devient une notion obsédante et angoissante quand on est enfermé. Les pensées prennent un malin plaisir à se déchaîner. Hyperactivité mentale pour combler le manque d'activité physique. Treize années que Stan tourne en boucle sur les mêmes questionnements, les mêmes doutes, les mêmes regrets. Tout moyen d'échapper à ce labyrinthe psychologique est bon à prendre. La quête du moment est d'en savoir plus sur ce type étrange aux allures d'ange qui dort sous lui. Stan commence alors la fouille. Entre chaque vêtement soigneusement plié, sous l'oreiller, dans les draps, sous le drap-housse, sous le matelas. Il sait ce qu'il cherche : une feuille de papier nommée mandat de dépôt qui précise les faits imputés au détenu, mais le temps imparti est écoulé. La clé dans la serrure précipite les mouvements de Stan, qui a juste le temps de laisser retomber le matelas pour grimper sur le lit du haut et prendre son livre, en mode repos.

Le nouveau entre et se poste près du lit. Immobile. Ses yeux scrutent son recoin. Les alarmes internes ne tardent pas à retentir.

— Tu cherchais quoi ?

— De quoi tu parles ?

— Tu as fouillé. Mes fringues, mon lit. Tu y as touché. Tu voulais quoi ?

Le ton employé par le nouveau est calme.

— Ils font des fouilles régulières pendant les promenades. Il va falloir t'y habituer. Mieux vaut ne rien avoir à cacher ici.

— Je n'ai rien à cacher, et toi ?

— Alors, pourquoi tu ne sors pas avec nous ?

— Je préfère le calme.

— On sait très bien que les prisonniers qui ne sortent pas se protègent. C'est ton avocat qui t'a dit de rester là, pas vrai ?

— Laisse tomber. Je ne suis pas comme vous tous, c'est tout.

— Ah oui ? rétorque Stan en sautant de son lit. C'est quoi, comme nous ? Tu te crois supérieur, c'est ça ?

Stan vient de s'approcher très près du nouveau. Ce dernier ne cille pas.

— Comme je t'ai déjà dit, je suis juste de passage. Inutile de chercher à m'intégrer, voilà tout.

— Tu sais que le passage dont tu parles peut vite se transformer en enfer, dit Stan en esquissant un sourire.

— Je suis censé avoir peur, là ?

— Non, la peur viendra le moment voulu, fais-moi confiance.

— Je peux ? demande le nouveau en indiquant son lit du regard.

Stan a bien envie de faire goûter cette peur à ce jeune blanc-bec pour lui faire avaler sa confiance urticante, mais pour le moment, il se décale sur le côté pour libérer l'accès au matelas. Il sait que d'autres ne tarderont pas à lui montrer les règles des lieux. Un détenu peut se soustraire à la promenade, mais pas aux douches.

79

Christophe n'est pas venu au travail hier, et ne s'est pas non plus présenté ce matin. Voilà l'information que Joy et Barrère portent sous le bras en quittant l'agence de publicité en milieu de matinée. Ils prennent alors la direction du domicile de l'homme inscrit aux abonnés absents.

Ben et Hoche, quant à eux, sont restés à la brigade. Hoche creuse la piste des Sureau, couple retrouvé mort à la falaise de Fontainebleau, et Ben, censé éplucher les dossiers des trois affaires afin de trouver des points de jonction, est en contact avec le SIV[1] pour connaître le nom de celui qui était chez Manuela la veille.

Les quatre coéquipiers se retrouvent en fin de matinée dans le bureau de Barrère pour faire le point.

— Vous l'avez trouvé ? commence Hoche.

— Non, répond Barrère. Il semblerait qu'il se soit volatilisé. Ça fait deux jours qu'il ne va pas au taf. Il n'est pas non plus chez lui. Ses voisins n'ont rien remarqué d'étrange. Mais qui s'intéresse à ses voisins de nos jours… On a appris qu'il était en couple avec une certaine Delphine Nourot. Une des voisines a été en mesure de nous donner le numéro de cette dernière. Je suis tombé directement sur le répondeur. Je lui ai demandé de nous rappeler au plus vite. Elle ne travaille pas selon les dires. On va creuser pour savoir où la trouver.

— J'ai un mauvais pressentiment, annonce Joy. Un couple dont le mari anime des réunions des Alcooliques anonymes. Les deux sont injoignables. Lui semble carrément avoir disparu. Vu les trois affaires qu'on a sur les bras, le profil des victimes matche complètement.

— J'ai d'autres infos qui pourraient faire pencher la bascule d'un autre côté, avance Hoche. Tu te souviens, Joy, dit-il sans même la regarder, ceux de la réunion l'autre soir nous ont dit que le mari de Mélanie Sureau n'avait assisté qu'à très peu de réunions avant de déménager. J'ai cherché à savoir s'il avait intégré une autre association des Alcooliques anonymes par la suite. Bingo. Il a continué ailleurs.

— Et ça nous apprend quoi ? s'étonne Barrère.

— J'ai demandé la liste des intervenants aux réunions. Quel nom est ressorti à votre avis ?

Joy percute, et son esprit se met en marche pour recréer les liens.

— Et ce n'est pas tout. J'ai poussé plus loin pour confirmer mon hypothèse. Villeparisis, la tuerie… Notre disparu du jour est aussi intervenu là-bas par le passé. Le voilà notre dénominateur commun : il porte le nom de Christophe Augier.

Ben est brutalement aspiré dans l'échange alors qu'il était complètement ailleurs depuis le début du débrief.

— Tu as dit qui, là ?

— Christophe Augier, répète Hoche. Sympa de voir que tu suis.

Ben se précipite hors du bureau, et court dans les couloirs de la brigade pour sortir au plus vite. La surprise tétanise tout le monde. Quand la voiture démarre en trombe devant les fenêtres de Barrère, ce dernier réagit.

— Putain, qu'est-ce qu'il fout ? dit-il en reprenant son arme qu'il avait déposée quelques minutes plus tôt dans son tiroir. Il la fait glisser dans son holster, et part en courant à la poursuite de son collègue.

Joy reste figée dans l'incompréhension du moment. Elle n'ose pas regarder Hoche, elle sait qu'elle ne trouvera rien en retour.

— Bon, tu t'occupes d'appeler le juge d'instruction ? dit-il froidement. J'irais bien faire un tour chez M. Augier. Pendant qu'ils jouent aux cow-boys et aux Indiens, on va essayer d'avancer.

1. Système d'immatriculation des véhicules.

80

Christophe a abandonné l'idée d'atteindre la caisse à outils. Non seulement les gémissements de douleur de la jeune femme lui sont devenus insupportables, mais il commence aussi à faiblir. Bientôt quarante heures qu'il est enfermé ici. Son corps est en manque. D'énergie, de force, mais surtout d'eau. La bouche sèche, le mal de tête infernal, les crampes. Toutes ces sensations le pousseraient à boire n'importe quoi.

— Comment ça va ? articule-t-il avec peine vers le rideau.

Un petit cri de souris lui répond. Il comprend que la jeune femme est à bout, elle aussi.

— Tiens bon, la rassure-t-il. On va sortir de là.

Jamais il n'a été aussi peu convaincu par ses propres paroles.

Assis au sol, les épaules en traction arrière forcée, il remonte les genoux pour y reposer son front. Comment en est-il arrivé là ? Il se repasse les événements. La chronologie est bouleversée par l'épuisement. Il revoit le sourire charmeur de Manuela, le premier soir au bar, puis chez lui alors que Delphine était là. Il se souvient de ce moment dans la chambre. Comment a-t-il pu être assez stupide pour croire qu'elle était saine d'esprit ? Venir le caresser et l'embrasser dans la chambre conjugale. Quel con ! Comme quoi le plaisir charnel efface toute tentative de réflexion. Le corps a un ascendant puissant sur l'esprit. Et il l'a crue quand elle lui a dit qu'elle n'avait rien balancé à Delphine sur cette nuit-là. Mais c'était une évidence. Pourquoi Delphine serait-elle partie du jour au lendemain sinon ? Serait-il dans cette pièce maintenant s'il était allé au bout l'autre soir, s'il avait suivi Manuela dans la pampa pour la prendre comme elle l'attendait ? Est-ce le fait de résister qui a provoqué cette situation ? Mais si Manuela n'était pour rien dans tout ça ? Qui pourrait lui vouloir du mal, alors ? Il crève d'envie de savoir qui se cache derrière le rideau et derrière les commandes de ce jeu de rôle douloureux. Pour le moment, son esprit ne souhaite que du repos. Ses yeux flanchent. Sa respiration ralentit. Il cesse de lutter.

Les bruits, les scintillements lumineux, les paroles. Tout lui paraît loin, flou, mouvant. Son crâne résiste au mieux à l'explosion, mais lui inflige une véritable torture. Il sent alors un contact avec ses lèvres. Le

retour à la réalité n'est pas possible dans l'immédiat ; pourtant, il déglutit. Le liquide froid pénètre d'abord avec effraction, et sa gorge est prude au passage. Mais rapidement, elle se décoince et prend plaisir à laisser couler le nectar de vie. L'eau se faufile dans son corps, vient regorger les cellules et relancer la machinerie. Christophe ne veut pas qu'on lui retire le goulot, comme un veau qui s'acharne sur la tétine d'un biberon de lait. Pourtant, le supplice a lieu. Ses lèvres cherchent la source dans le noir. Nouveau contact. Christophe se calme. Mais le liquide qui viole maintenant son œsophage est brûlant. Pas de chaleur, mais de degrés. Réflexe premier : recracher. Le besoin de boire prend pourtant le dessus.

— Encore, s'entend-il dire.

Très vite, tout se brouille. Les lèvres abandonnent la bouteille, la tête retombe sur les genoux qui retombent eux-mêmes au sol, entraînant le corps entier sur le côté. Christophe ne distingue alors pas la voix qui appelle au secours quand le bâillon est retiré pour faire boire la star du théâtre d'ombres chinoises.

Les deux prisonniers ne tardent pas à succomber aux effets des benzodiazépines. Il est alors possible de réorganiser le décor et de s'absenter sans risque.

81

Barrère a remercié, pour la première fois, la lenteur d'ouverture du portail de la brigade. Le départ au galop de Ben a ainsi été freiné, et le désavantage de Barrère vite estompé. Pour autant, Ben fonce vers son objectif sans prêter attention aux appels de phares derrière lui le sommant d'arrêter. Impossible pour Barrère de le doubler vu la circulation. Il se résout donc à le suivre jusqu'à destination. Au bout de vingt minutes, quand la voiture de Ben quitte la route pour emprunter tambour battant un chemin de terre, Barrère est surpris, et sa manœuvre brutale fait chasser la voiture. Il redresse comme il peut en rageant contre lui-même et contre Ben. Pare-chocs contre pare-chocs, noyée dans un nuage de poussière, la voiture de Barrère zigzague pour trouver le moyen de dépasser celle de Ben. Mordant le bas-côté à plusieurs reprises, il abandonne l'idée, ce qui fait monter d'un cran supplémentaire la tension dans l'habitacle. Le quart d'heure de patinage non artistique sur terre battue semble durer trois plombes, et Barrère perd patience.

— Putain ! Arrête-toi ! hurle-t-il en s'excitant sur la manette des phares.

Enfin, Ben obéit. Pas aux ordres de Barrère, mais parce que la maison est là, devant lui. Cependant, la voiture ne s'y trouve plus. Barrère arrache son frein à main, et descend en furie. Il ouvre la portière de Ben, et empoigne son collègue pour le faire sortir.

— Qu'est-ce que tu fous, merde ? Tu vas m'expliquer ?

Ben semble en état de choc.

— La voiture n'est plus là, dit-il en regardant dans le vide.

— Quelle voiture ? De quoi tu parles ? crie Barrère.

— Celle de Christophe Augier.

Barrère lâche Ben, et laisse retomber ses épaules sous le coup de massue.

— Il était là hier soir.

Barrère fronce les sourcils.

— Comment tu le sais ? Je ne comprends rien !

— Je suis venu là hier, sa voiture était là. Je ne savais pas que c'était la sienne. Je l'ai su ce matin.

— Pourquoi tu étais là, hier ?

— Parce que je couche avec la fille qui habite ici, ça te va !

s'énerve Ben. Tu veux un compte-rendu de ma vie perso ?

— C'est qui, cette fille ?

Ben se précipite alors vers la maison. Il tambourine à la porte en suppliant Manuela d'ouvrir. Les volets sont ouverts, ce qui lui prouve qu'elle était là ce matin. Y était-elle hier soir, et l'a-t-elle volontairement laissé comme un con dehors ? Ben s'acharne sur la poignée de la porte d'entrée.

— Oh ! Tu fais quoi ? l'interpelle Barrère.

— Il faut que je sache ce qu'il se passe là-dedans !

— Arrête ! Fais pas le con. Quel lien il y a entre Christophe et Manuela ?

— J'en sais rien. Il la saute sûrement ! C'est ça que tu veux entendre ? enrage Ben.

— Quand bien même, ce n'est pas un délit. Tu mélanges tout, Ben.

— Et s'il est dans le coup comme le prétend Hoche ? Il s'en est peut-être pris à Manuela.

— Pour quelle raison ? Ce serait quoi, son mobile, là ? Tu peux m'expliquer ?

— Je ne sais pas, mais je ne repartirai pas d'ici sans en avoir le cœur net, rétorque Ben en reculant d'un pas pour donner un violent coup de pied sous la poignée.

Il enchaîne avec un deuxième. Puis un troisième. La serrure résiste. Il sort alors son arme, ignorant les ordres de Barrère. Visée rapide. Tir précis. Le bois explose, la gâche aussi. La voie est libre.

— Merde ! hurle Barrère. T'es vraiment trop con, c'est pas possible !

Ben ignore l'engueulade comme un ado dans sa bulle. Il entre, arme au poing, et commence à inspecter chaque pièce. Barrère soupire bruyamment, libère son holster, et suit Ben dans son délire. D'abord le couloir qui mène aux deux chambres. Vides. Les lits sont nickel. Le bureau : RAS. La salle de bains. Rien ne laisse penser qu'il se soit passé quelque chose d'inquiétant dans cette maison. Demi-tour des deux hommes armés vers la cuisine. Ben est concentré comme un chat sur sa proie. Barrère suit comme un staff contrarié. Direction la porte qui mène à l'arrière de la maison. Arrière-cuisine : RAS. Les deux hommes baissent la tête pour emprunter le couloir qui suit. Ben pousse une première porte, et découvre la pièce en travaux. Barrère grogne derrière lui :

— Arrête, Ben ! Tu vois bien qu'il n'y a rien ici. On vient encore de se foutre dans la merde.

Ben s'immobilise, et lève la main pour faire taire Barrère. Il perçoit alors un bruit pour la seconde fois. Il sort de la pièce en kit, et fonce vers la verrière. L'espoir se volatilise en même temps que

l'oiseau qui picorait la baie vitrée. Ben fait marche arrière, et ouvre la dernière porte du couloir. La lumière peine à se lancer. Méfiance maximale. Ben et Barrère s'écartent de chaque côté du chambranle en attendant que l'ampoule se réveille. Quand l'éclairage est suffisant, ils découvrent une pièce fourre-tout avec un vieux canapé affaissé. Les pas résonnent et remplissent la pièce du dessous. Mais les consciences sont endormies. La trappe est à un mètre de Ben, mais le divan la recouvre.

— Tu t'attendais à quoi ? demande Barrère.

Ben le bouscule en quittant la pièce, et sort de la maison pour évacuer ses émotions. Entre rage, peur et incompréhension, les graviers volent, giflés par les chaussures, et le toit de la voiture ne voit pas le direct du droit arriver.

— Il faut que tu te ressaisisses, Ben.

Barrère vient de le rejoindre, et tente de maîtriser sa voix pour ne pas vaporiser de l'huile sur le feu.

— J'y arrive pas ! crache Ben en se retournant.

Ses yeux sont injectés de sang. Les larmes hésitent. L'alcool de la nuit aussi.

— Je pensais que la chute du réseau m'aiderait. Que Florac serait vengé. Mais ça n'efface rien. J'ai toujours aussi mal. Cette fille, renifle-t-il en regardant vers la maison, est la seule personne capable de me soulager. J'en crève de savoir qu'elle s'en tape un autre !

— On va rentrer et tirer toute cette histoire au clair, OK ?

— Et on fait comment ? demande Ben en indiquant la porte mutilée.

— Je gère, répond Barrère en regagnant son véhicule.

82

Le juge d'instruction qui a remplacé Lambert après la mise en détention de ce dernier dans l'affaire du réseau satanique a réagi rapidement à la demande de Joy. Cette dernière arrive avec Hoche au domicile d'Augier, tous deux accompagnés d'un serrurier. Après avoir tenté une énième fois de joindre Christophe et vérifié qu'il ne s'était pas rendu au travail, Joy donne le feu vert au magicien des serrures. La porte s'ouvre, l'inspection peut commencer. Hoche reste dans les pièces de vie, Joy s'occupe de la partie nuit. En ouvrant le placard sous l'évier, Hoche découvre les cadavres de bouteilles.

— Pas si clean que ça, le garçon, murmure-t-il.

Joy est dans la plus grande chambre, celle qui possède un lit double. Elle en conclut qu'il s'agit de la chambre conjugale. Pourtant, des détails l'interpellent immédiatement. Un seul chevet, un seul oreiller. Elle ouvre les placards pour vérifier son intuition. Chemises, pantalons, vestes. Les tiroirs. Boxers, chaussettes, cravates. Tout dans la catégorie homme. Les voisins ont pourtant été catégoriques : Christophe est en couple et vit avec Delphine Nourot. Peut-être font-ils chambre à part, s'autosuggère Joy. Elle décide d'aller inspecter la seconde chambre. Les placards y sont remplis de draps et couvertures, de boîtes vides d'électroménager, et de dossiers. Direction la salle de bains. Une brosse à dents, un déo pour homme, une serviette…

Joy ressort et interpelle Hoche :

— Tu vois quelque chose qui peut appartenir à une femme de ton côté ?

Hoche est surpris par la question, car son attention n'était jusqu'ici pas portée sur ce point. Il observe les objets environnants, détaille les cadres photo, les magazines empilés sur la table basse, le courrier sur la console de l'entrée, les blousons sur le portemanteau mural.

— Non, rien de flagrant, pourquoi ?

— On dirait que notre homme vit seul, ou alors il cache bien la présence de sa compagne.

— On dirait aussi qu'il a toujours un problème avec la bouteille.

Joy repart vers la seconde chambre sans rien ajouter de plus. La communication avec Hoche se résume au strict minimum pour sa part, elle ne peut pas faire autrement. Elle descend les gros classeurs

métalliques de l'étagère du placard, et commence à farfouiller dans les dossiers. Uniquement de l'administratif. Tous les papiers au nom de Christophe Augier. Aucune trace de Delphine Nourot. À croire qu'il vit avec un fantôme. Joy prend le temps de tout éplucher, assise sur la moquette.

— Je vais dans le garage, prévient Hoche.

Elle ne juge pas nécessaire de répondre.

À la fin du troisième classeur, elle se relève, et va inspecter une deuxième fois la salle de bains. Elle ouvre les meubles, et examine attentivement les moindres recoins. RAS. La porte juste à côté ouvre sur les toilettes. Joy découvre l'armoire à pharmacie dans le meuble haut accroché au mur. Le flacon lui saute aux yeux comme un mouton noir dans un troupeau de laine blanche. Sirop d'ipéca. Vomitif retrouvé dans le sang de Gaël Boulier après sa mort. Joy s'empare de la bouteille, et file vers le garage. En entrant, elle lève la main pour montrer l'objet à Hoche en même temps qu'il lève la sienne pour lui présenter des feuilles de journaux. Les regards se bloquent sur les découvertes respectives. Au fin fond d'une étagère, derrière les caisses à outils, Hoche a trouvé une boîte en bois contenant les articles de presse de chaque affaire. La femme renversée par une voiture et son mari retrouvé mort plus tard, l'affaire de la falaise de Fontainebleau et celle de Gaël Boulier.

— Appelle le juge. Il faut lancer un avis de recherche.

83

Les douches ont assez travaillé en cette fin de journée. Elles s'endorment les unes après les autres, à mesure que les prisonniers sortent en tenue légère de coton blanc. Bousculades, rires graves, haussements de ton. Esprit potache sur le fil du rasoir. Quand le nouveau prend la direction de la sortie, il est stoppé dans son élan, et se retrouve nez à torse avec un détenu.

— Pardon, tente-t-il poliment.

Les rires fusent, et l'étau se resserre rapidement. Désormais entouré de quatre hommes, le nouveau reste impassible.

— J'aimerais bien passer, insiste-t-il calmement.

— Je crois que t'as pas bien compris, lance le gros musclé face à lui. T'es pas en position de décider quoi que ce soit, tu vois.

D'un mouvement éclair, un des quatre détenus arrache la serviette nouée autour de la taille du nouveau.

— Fais-nous voir tes atouts, la fiote ! s'exclame-t-il en pouffant de rire.

Imperturbable, le nouveau regarde vers le bas.

— Hé ! l'interpelle un autre. Tu veux que je te fasse réagir ?

Ce dernier ôte aussi sa serviette, et vient se frotter contre les fesses du nouveau. Celui-ci tente un mouvement de défense rapidement bloqué par le gros balèze.

— On t'a dit : c'est pas toi qui décides ici.

— Vous voulez quoi ? demande le nouveau, qui décide de rester immobile malgré la danse arrière qui le fait bouillir intérieurement.

Une main puissante vient lui saisir le bas du visage et lui vriller le menton. Les lèvres se désaxent, et la bouche s'entrouvre sur une grimace ridicule.

— On veut ton petit cul de nonne tout frais pour y fourrer les règles qui règnent ici, tu saisis ?

Le nouveau acquiesce d'un léger signe de tête, ce qui entraîne un relâchement de l'emprise maxillaire. Il profite de ce moment pour crier : « Gardien ! » La conséquence lui fait faire un 90° hors taxe de la tête. Le poing a déformé la joue avant de déchausser deux dents et de fendre l'arcade toute tendre. Le nouveau se penche en avant, terrassé par la douleur, et le détenu à l'arrière voit une chance en or de clore sa danse. L'excitation commune autour du nouveau est brève. Les

surveillants arrivent, les chiens de garde sifflent, tout le monde se disperse. Ni vu ni connu, à part l'œil en croix et le sang sur le visage du nouveau.

Stan n'a pas assisté à la séance de bienvenue de son colocataire, mais il se doute qu'un incident a eu lieu puisqu'il rentre seul dans la cellule. Une demi-heure plus tard, le bruit de la serrure lui fait tourner la tête pour constater les dégâts. Il voit alors Greg, le surveillant de longue date, une enveloppe à la main.

— Quelqu'un a déposé ça pour toi tout à l'heure.

Les deux hommes affichent la même surprise. En treize ans d'emprisonnement, Stan n'a jamais reçu le moindre courrier personnel.

— Pour moi ?

Greg confirme silencieusement, et esquisse un sourire.

— Je ne vois pas qui ça peut être, répond Stan en se remettant à la lecture de son roman.

Greg lève le bras, et balance l'enveloppe qui atterrit entre Stan et son livre.

— Tu me diras !

Au moment de quitter la cellule, il se retourne.

— Au fait, ton nouveau copain s'est fait choper dans les douches.

— Je m'en suis douté. Comment il va ?

— Bien, il a eu du bol, Buffalo Bill était de service douche.

Buffalo Bill est le surveillant qui fait du zèle et qui ressemble de façon flagrante à Ted Levine dans le *Silence des agneaux*.

— Il est intervenu direct. Le petit est à l'infirmerie, il ne devrait pas y rester longtemps. Je t'attends à la promenade tout à l'heure, j'ai une info.

— Vas-y, balance.

Greg a rompu le contact. Buffalo Bill vient d'arriver.

— Il est revenu ? demande-t-il à Greg.

— Non, pas encore.

— Je pensais, vu que t'es là, rétorque-t-il d'un air soupçonneux en se penchant pour inspecter la cellule.

— Tu fais quoi, là ? lui demande Greg.

— T'étais où, toi, quand ton copain s'est fait tabasser ? lance Buffalo Bill à Stan.

— Pourquoi ? Tu avais besoin d'aide ?

Stan saute de son lit, et avance vers le gardien interpellé.

— Ou alors, tu m'accuses ?

— Tu aurais pu voir quelque chose.

— Et tu crois que je te le dirais ? Tu manques visiblement d'expérience.

Buffalo Bill porte la main à sa matraque, et fait un pas vers Stan, qui ne bouge pas.

— C'est bon ! intervient Greg. On s'en va.

— Je n'en ai pas fini avec toi, menace Buffalo Bill en défiant Stan du regard.

Ce dernier affiche un grand sourire. Aussitôt la porte refermée, il saisit l'enveloppe posée sur le matelas, et la déchire par le haut, curieux d'en découvrir le contenu. Plusieurs feuilles de papier pliées les unes dans les autres. Une écriture manuscrite. Stan déplie la page numéro un et commence. Quelques lignes suffisent à le diriger vers la chaise. Il s'assoit tel un poids mort, et pose les feuilles sur la table, avant de continuer sa lecture. Plus les lignes défilent, plus il a du mal à respirer. Les souvenirs sont réactivés, et le feu est balancé sur les poudres émotionnelles. Il obtient les réponses à certaines questions qui l'obsédaient jusqu'ici. Mais ceci n'a pas l'effet fantasmé. L'apaisement psychique tant attendu déclare forfait au profit d'un déchaînement intérieur incontrôlable. Qu'a-t-il réellement fait ? Quelle est sa part de responsabilité dans tout cela ? Il se remémore chaque instant détaillé dans cette lettre, et réalise à quel point les interprétations d'une même situation peuvent diverger en fonction de la personne qui y participe. Jamais il n'a voulu faire passer de tels messages, jamais il n'aurait imaginé ce qui se tramait dans son dos. La lettre termine sur une ouverture vers une suite et sur un numéro de téléphone.

Il faut qu'il rencontre cette personne et vite, elle n'a pas tout dit. Il veut savoir et mettre un terme au supplice.

L'heure de la promenade est arrivée. Stan ne prend pas le temps de faire son tour de grillage habituel : il reste près de Greg à l'entrée de la cour. Ce dernier pense qu'il attend l'information dont il lui a parlé. Mais Stan est préoccupé par autre chose.

— Tu peux m'aider à entrer en contact avec quelqu'un ? lui lance-t-il de but en blanc.

— Comment ça ? s'étonne Greg sans dévier son regard de l'ensemble des détenus.

— Oui ou non ?

— Tu veux être mis en contact de quelle manière ?

— Je veux la voir.

— Demande un parloir.

— Je ne peux pas. C'est une victime.

Greg ne tourne toujours pas la tête, mais il a du mal à garder son visage impassible. Ses sourcils se mettent en mouvement.

— Il va falloir m'en dire un peu plus. C'est la lettre, c'est ça ?

Stan hoche la tête. Greg devine le geste du coin de l'œil.

— Tu peux faire une demande de justice restaurative.

— De quoi ?

— Une nouvelle pratique mise en œuvre le mois dernier pour faire dialoguer les victimes et les auteurs d'une infraction. Dis-moi de qui il s'agit.

— De ma fille.

Cette fois abasourdi, Greg se tord le cou pour regarder Stan.

— C'est urgent, continue Stan. Ça va demander combien de temps si je fais cette demande ?

— Un bon moment si c'est toi qui inities le truc. Le temps qu'ils examinent en détail tes motivations. Mais si ça vient d'elle, ça peut aller plus vite.

— Merci, conclut Stan en s'éloignant pour ne pas s'éterniser près du surveillant.

Greg le laisse partir sans lui avoir confié l'information du jour, car il remarque que les regards commencent à s'attarder.

De retour devant la cellule, il s'assure qu'aucune oreille ne traîne autour, et s'apprête à confier son secret à Stan tout en glissant la clé dans la serrure.

— J'ai l'info que tu m'as demandée.

Stan l'interroge du regard.

— Ton codétenu. Il est là pour du très lourd.

— Bon ! Tu me l'ouvres, cette porte ! le coupe Stan avec rage.

Buffalo Bill fait son apparition derrière Greg, comme sorti de nulle part.

— Je viens voir le blessé, il est remonté apparemment.

— Tu tombes amoureux ou quoi ? ironise Stan.

— Ferme-la et entre, répond-il.

Le nouveau est sur son lit. Sa belle petite frimousse est bien amochée, et il ne voit temporairement que d'un œil.

— Lieutenant Columbo, lui annonce Stan en balançant sa tête vers Buffalo Bill. Vous avez le droit de garder le silence…

— Non, je suis prêt à répondre aux questions.

Buffalo Bill envoie un sourire narquois à Stan, qui fusille le nouveau du regard.

— Tu n'as pas à questionner le détenu, intervient Greg. Tu outrepasses tes fonctions.

— Qui m'en voudra quand je ramènerai des noms ? s'amuse le maton.

— Ne me cherche pas, menace Greg. Sors de là.

Buffalo Bill ne se départit pas de son masque cynique, mais intérieurement, il hésite : il n'est que surveillant stagiaire, et le passage de grade approche.

— Il n'a pas besoin de me poser de questions, je vais vous dire

qui m'a fait ça, tranche le nouveau.

— Ferme ta gueule, abruti, lui ordonne Stan.

— Ils étaient quatre…

Stan se jette sur son codétenu, et lui empoigne le col du tee-shirt.

— Tais-toi, lui souffle-t-il dans le nez.

Buffalo Bill saisit l'occasion. Le premier coup de matraque fait plier le genou de Stan. Le second lui fait courber les reins.

Greg crie, et intime à Buffalo Bill l'ordre d'arrêter. Stan est rapide, et Buffalo Bill ne voit pas arriver la main autour de son cou. Main puissante qui se referme comme un piège à loups.

— Stan, arrête ! hurle Greg avec l'espoir insensé que Stan lâche avant d'être contraint de le faire lâcher.

Buffalo Bill vise le flanc gauche avec le petit côté de la matraque. Impact costal qui envoie une nouvelle bouffée de haine à Stan. Greg parvient à s'interposer et à saisir le poignet de Stan en le regardant droit dans les yeux.

— Stop, implore-t-il.

Stan sait que ça finira au trou. Il ne peut pas se permettre cette erreur. Sa fille a besoin de lui. Il lâche.

Buffalo Bill tousse, et renfile aussitôt son insolence.

— Je vais devoir faire un rapport, lance-t-il à Stan.

— Moi aussi, ajoute Greg. Matraquage injustifié d'un détenu, le directeur va aimer, je pense, vu les polémiques actuelles.

— Il a agressé son codétenu, se défend Buffalo Bill.

— Je dirais plutôt qu'il l'a sauvé et que tu as voulu l'en empêcher. Tout dépend de la version délivrée. On peut fournir chacun la nôtre, rappelle-moi depuis combien de temps tu es là ? Ou on peut aussi considérer cet incident comme bénin. Tu choisis quoi ?

Buffalo Bill bouscule Greg en sortant de la cellule.

— Quant à toi, crache Greg au nouveau, je te conseille vivement de fermer ta gueule. À mon avis, ce qui t'est arrivé ce matin n'est qu'un amuse-bouche. Tiens-toi à carreau si tu ne veux pas que le repas te soit servi tout de suite.

— Une menace, gardien ?

— Non, des années d'expérience.

84

Malgré la mobilisation de l'équipe pour retrouver Christophe Augier, Ben est incapable de se concentrer sur autre chose que sur Manuela. Il s'isole dans son bureau, et poursuit ses recherches. Il réalise qu'il ne connaît rien de cette femme. Il s'est dévoilé à elle, il a chialé dans ses bras comme un gosse, il a pris en elle ce qui lui faisait du bien, sans s'intéresser à ce qu'il y avait derrière la bombe physique. Il a découvert hier seulement où elle vit ; il apprend aujourd'hui, derrière son écran, où elle travaille, et il ouvre les yeux sur la personne qu'elle est et d'où elle vient. Il se demande comment il a pu passer tant de moments agréables sans savoir avec qui il les partageait. Seule la satisfaction de ses besoins avait de l'importance. Cette femme a joué le rôle de mastic pour combler les fissures, inutile de lire la composition du produit, seule l'efficacité a compté. Pourtant, Ben est désespéré de ne pas avoir de nouvelles. Il ne saurait dire ce qui l'emporte entre la peur qu'il soit arrivé quelque chose à Manuela et la crainte qu'elle l'ait abandonné pour un autre. La voiture de ce Christophe chez elle hier soir et les volets ouverts ce matin l'obsèdent et font pencher la balance du côté de la trahison. Cependant, quand il apprend qu'elle n'a pas mis les pieds au travail depuis plus d'une semaine, ses alarmes s'affolent.

La nausée atteint son paroxysme quand la conscience de Christophe se décide à l'entendre. Le réveil est simultané avec les vomissements qui lui arrachent des râles de douleur. Sa tête est sur le point d'exploser. Le cocktail benzodiazépines-alcool est diabolique. Il faut quelques minutes à Christophe avant de pouvoir ouvrir les yeux. Le projecteur est allumé, et ses pupilles refusent de laisser rentrer la lumière sous peine de pulvériser des aiguilles vers son cerveau. La première chose qu'il cherche à discerner entre ses paupières tremblantes est la caisse à outils. Sortir de là à tout prix, quitte à faire hurler la poupée chinoise de l'autre côté du rideau. L'instinct de survie n'a plus de pitié. Il la voit, cette caisse en bois, berceau de sa liberté. Elle se trouve à la même place. Quelques mètres seulement le séparent d'elle. Christophe a quand même le réflexe de se retourner vers le rideau avant de bouger. Ses yeux s'ouvrent alors sans penser aux

aiguilles cérébrales. Nouvel acte, le voilage est ouvert. La jeune femme est allongée au sol sur le flanc, nue, inerte. Christophe se redresse subitement, et doit lutter contre un puissant vertige avant d'avancer, chancelant, vers elle. Il réalise soudain qu'aucune résistance n'accompagne ses mouvements. Comment son esprit a-t-il pu ignorer l'information ? Ce dernier, convaincu d'être prisonnier, envoyait au corps de Christophe la sensation d'avoir les poignets fermement entravés. Mains et pieds libres, il doit réajuster le tir, et cette correction met Christophe en stupéfaction momentanée. Quand il arrive près du corps de la jeune femme, il reste tétanisé. Ce visage. Pourquoi elle ? Qui est derrière cette mascarade ? Cela n'a aucun sens, et laisse Christophe hébété. Il se met à genoux près d'elle, et passe la main sur le visage blême pour dégager les cheveux. Ses doigts redoutent de rencontrer une peau froide, mais ils ne tardent pas à être rassurés.

— Je vais te sortir de là, murmure-t-il à l'oreille de la jeune femme.

Ses yeux parcourent le corps en position fœtale. Sur l'avant-bras, une plaie entourée de sang séché attire l'attention de Christophe, et lui renvoie directement le souvenir du premier acte quand le couteau ensanglanté a coloré le rideau blanc. Son regard poursuit sa quête et s'arrête sur les poignets. Il comprend alors ce qu'il a fait subir à cette poupée chinoise quand il tirait sur la corde. Une nouvelle nausée débarque, et est réprimée de justesse. Le double Serflex noir a fini par gagner le combat, franchir la barrière dermique, et pénétrer en profondeur dans les chairs. Ce lien en plastique a été passé dans la boucle sertie d'une corde, elle-même reliée à un anneau mural à l'aide d'un cadenas.

Sans attendre, Christophe se précipite, autant que sa stabilité le lui permet, vers la caisse à outils. La découverte provoque un cri grave et haineux. L'absence de force et d'équilibre rend son coup de pied dans la boîte ridicule. Vide. Les outils ont disparu. Christophe se lance à la recherche d'un objet pouvant servir à couper la corde, et enchaîne meubles, tiroirs, étagères. Tout est pitoyablement vide. Il retourne vers l'anneau mural qui retient la jeune femme prisonnière du lieu. Scellé dans le mur, il ne tremble même pas sous les assauts de Christophe. Le cadenas n'a pas plus peur des coups, et la corde est trop résistante pour laisser entrevoir le moindre espoir. Le seul élément sur lequel Christophe peut agir est le Serflex. Il s'agenouille et passe un bras sous les poignets de la jeune femme. Comment desserrer les boucles de ce lien de plastique alors qu'elles sont charnellement enfouies et que l'espace entre les deux poignets est masqué par la corde ? L'idée lui retourne une nouvelle fois l'estomac, mais il se lance. Il aurait aimé que ses lèvres rencontrent la chair de ce corps

d'une autre manière. Fermer la porte à toutes représentations mentales de l'instant et se focaliser sur l'objectif. Christophe active ce mode de fonctionnement pour ne pas renoncer ni virer de l'œil. Le goût métallique des plaies vives parvient malgré tout à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau et à déclencher un retour acide en arrière-bouche. Quand les dents de Christophe rencontrent le plastique, le réveil de la jeune femme est violent. Un cri qui ne ressemble en rien à un son humain. Cet être n'a même plus la force d'éloigner ses bras de la source douloureuse, ni de regarder qui lui fait du mal. Il ne reste qu'une voix intérieure, brute et animale, qui tente encore de s'opposer. Christophe éloigne sa bouche des poignets de la victime, et a du mal à reconnaître sa propre voix quand il commence à parler :

— C'est moi. Écoute, je vais t'enlever ça, et on va sortir de là, OK ?

Il se voulait rassurant, mais son intonation laisse penser qu'il tente de se convaincre lui-même.

— Je sais que ça fait mal, mais il faut que je le fasse.

Les gémissements en retour implorent le contraire, mais il se repenche sur sa besogne. Il ferme les yeux, et aimerait pouvoir faire de même avec ses oreilles. Quand il parvient à saisir le lien entre ses dents, il entame des mouvements de cisaille. Les cris lui arrachent les tripes. Ses dents lui envoient des éclairs lui fendant le crâne. Peu importe, l'instinct est maître du jeu.

En descendant de la voiture, le détail lui explose au visage. Elle observe les alentours en restant suspendue à la portière au cas où un départ urgent serait nécessaire. Qui a pu faire voler en éclats la serrure de la porte d'entrée ? Une décharge lui traverse la poitrine à l'idée que quelqu'un ait pu aider les tourtereaux à s'échapper. La colère l'envahit. Elle n'a pas fait tout ça pour rien ! Elle est trop près du but. Elle se précipite vers l'intérieur de la maison, et entre en trombe dans la pièce du bout. Le canapé n'a pas bougé, il camoufle toujours la trappe à la perfection. Son cœur se calme. Elle sursaute, et se retourne vivement quand le bruit broie le silence des lieux. Elle met quelques secondes avant de réaliser que la mélodie vient de sa poche. Son cœur repart au galop. Elle a tant attendu cet appel. Pourtant, l'explosion émotionnelle qu'elle subit la fait hésiter. Et si c'était son unique chance ? Elle décroche et attend.

Partie 4
Dénonciation

« J'ai compris qu'il ne suffisait pas de dénoncer l'injustice, il fallait donner sa vie pour la combattre. »

ALBERT CAMUS, *LES JUSTES*, 1952

85

Après avoir mis en commun les fruits de leurs recherches, Barrère, Joy, Ben et Hoche se trouvent face à une évidence : trois personnes se sont volatilisées.

— Tu avais raison, Ben, concède Barrère. Christophe Augier était chez ta copine, Manuela. C'est le dernier endroit où son téléphone a borné, avant-hier soir à 22 heures. Depuis, plus rien. Avant ça, il avait reçu un message provenant du téléphone de Manuela.

— Et tu peux nous dire quoi sur ta copine ? demande Hoche à Ben.

Ben pose un regard accusateur sur Barrère, lui reprochant d'avoir dévoilé à l'équipe la nature de sa relation avec Manuela.

— Elle semble avoir disparu, elle aussi.

— Ils ont peut-être filé ensemble, ajoute Hoche, accentuant la crispation de Ben.

Ce dernier préfère ignorer l'appât et suivre le cours de son cheminement.

— J'ai contacté sa mère, qui a accepté de me livrer pas mal d'infos. La relation mère-fille a commencé à se détériorer il y a de nombreuses années. Aujourd'hui, elles ne se voient plus.

— Elle t'a dit pourquoi ? demande Joy.

Ben hoche la tête.

— Le père de Manuela est décédé quand elle était petite, et ça a été un choc terrible pour elle. Elle était rongée par la tristesse, et se renfermait de plus en plus sur elle-même. Tout a explosé le jour où sa mère a rencontré un autre homme. Manuela avait alors 16 ans. Elle n'a jamais compris que sa mère puisse remplacer son père.

Ben marque une pause, rongé par ce qu'il a appris et s'apprête à dire. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'atterrissage est brutal, mais il espérait quoi ?

— Puis, continue-t-il, toujours selon sa mère, Manuela a commencé à déconner avec les mecs.

— Tu peux être plus précis ? creuse Hoche.

Les mâchoires de Ben se crispent. Dire, c'est avouer sa faiblesse par rapport à cette femme. Il n'aura finalement été qu'une proie parmi tant d'autres…

— Elle a enchaîné les aventures, prenant et jetant les hommes

comme des kleenex. Ce sont toujours les mots de sa mère.

— Tu as besoin de te rassurer en nous précisant que ça vient de la mère, ou quoi ? intervient Hoche.

Le regard que lance Ben à ce dernier est foudroyant, mais n'a aucun impact.

— Continue, lance Barrère.

— Elle courait après les mecs qui ne voulaient pas d'elle, ça l'excitait, aurait-elle dit à sa mère un jour pour la provoquer. Et quand ils finissaient par céder à ses avances, ils n'avaient plus d'intérêt, alors elle prenait ce qu'elle avait à prendre, et les renvoyait en touche sans états d'âme. Quand sa mère a voulu lui faire la morale, Manuela est entrée dans une rage folle, et sa mère a pris peur. Elle m'a dit qu'elle se souviendrait toujours du regard de sa fille ce jour-là. Celui qui ressemble à la folie. Manuela se serait approchée très près du visage de sa mère pour prononcer cruellement cette phrase : « Pourquoi s'attacher ? Pour souffrir, comme moi quand papa est parti ? Ou pour mourir, comme papa quand tu as joué la pute ? »

Ben lisait la feuille sur laquelle il avait pris note de la conversation pour mettre une distance entre les mots et ses émotions.

— Bon, c'est bien beau, tout ça, tranche froidement Hoche. Et ça nous dit quoi sur notre enquête ?

— Les victimes sont toutes des couples dans notre affaire, réfléchit Joy.

— Donc ? insiste Hoche.

— Si on en croit ce que dit Ben, Manuela et la notion de couple ne font pas bons amis.

— Ah non ! s'indigne Ben en dodelinant de la tête. Je vois où tu veux en venir. C'est n'importe quoi !

— Je ne suis pas en train de conclure, Ben, je retrace les faits. Trois personnes sont introuvables : Christophe Augier, Delphine Nourot, sa compagne, et Manuela. Comme dans les trois autres cas, Christophe fait partie des Alcooliques anonymes.

— Et tu appelles ça ne pas conclure ? s'énerve Ben.

— Logique, dit Hoche. Nos prochaines victimes risquent de s'appeler Christophe et Delphine.

— Mais Manuela n'est pas dans le coup ! Vous êtes complètement à côté de la plaque ! fulmine Ben.

— Émotions, sentiments et travail… s'indigne Hoche.

— Ta gueule !

— Ce que je ne m'explique pas, ajoute Joy sans prêter attention au climat tendu, ce sont les éléments qu'on a retrouvés chez Christophe et l'absence totale de signes de vie commune. Les voisins sont pourtant formels : il vivait avec Delphine depuis plusieurs mois.

— J'ai fait des recherches, dit Barrère, Delphine n'a jamais été

domiciliée chez Christophe. Sa dernière adresse est celle de ses grands-parents. Ils habitent à Sancy. J'ai essayé de les contacter, mais sans réponse.

— Sancy, c'est à quoi ? Vingt minutes ? On attend quoi pour y aller ? demande Joy.

Barrère se lève pour partir avec Joy, mais se ravise en regardant Hoche et Ben.

— Ben, tu viens avec moi.

— Il faut retrouver Manuela avant, rétorque ce dernier.

— Magne-toi, lâche Barrère en le frôlant pour quitter le bureau.

Une fois de plus, Joy reste avec Hoche, et un sentiment désagréable s'installe en elle.

— On va creuser la piste Manuela, dit Hoche.

— C'est une question, ou tu as décidé ?

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire à ce niveau de l'enquête.

— Donc tu as décidé.

Un gendarme fait irruption dans le bureau.

— On a un retour du CNT[1]. La voiture de Christophe Augier a été flashée ce matin sur la D619 à deux pas de Réau.

— À deux pas de la ville, tu veux dire ?

— Non, de la prison.

Hoche et Joy se regardent et, pour une fois, réagissent de la même façon. Direction Réau.

Avant d'arriver à Sancy, Barrère décide de briser le silence qui règne dans la voiture.

— Je n'ai pas voulu te mettre mal à l'aise dans le bureau tout à l'heure, désolé.

— Laisse tomber. C'est l'autre con qui fout sa merde.

— Il a juste des raisonnements très factuels.

— Ah oui, j'avais oublié que tu le défendais, grince Ben en regardant par la vitre pour éviter le regard de Barrère.

— J'ai volontairement tu le contenu du SMS que Manuela a envoyé à Christophe pour t'épargner. Mais je crois qu'il faut que tu le saches.

— Balance, au point où j'en suis.

— Elle lui donnait rendez-vous chez elle.

Ben se retient de cogner. Tous ses muscles se tendent.

— Je veux juste t'aider à ouvrir les yeux, ajoute Barrère.

— Elle ne voulait jamais qu'on aille chez elle. Pourquoi lui et pas moi ?

— Peut-être pour lui tendre un piège.

— Arrête, tu ne vas pas me dire que tu crois qu'elle est coupable, toi aussi ?

— Je n'en sais rien. Mais il faut que tu laisses tes émotions de côté sur ce coup-là, Ben. Tu ne raisonnes plus en ce moment.

— Prends exemple sur Hoche, c'est ça !

Barrère préfère se taire. Ils viennent d'arriver devant la ferme des grands-parents de Delphine.

La sonnette déclenche un « oui » rauque. Barrère et Ben attendent quelques secondes avant de se manifester à nouveau en frappant.

— Oui, oui ! J'arrive !

Quand la porte s'ouvre enfin, ils comprennent pourquoi la réaction a mis du temps. Ils se retrouvent face à un petit papy courbé en deux par un poids invisible, et se déplaçant en faisant glisser timidement un chausson après l'autre sur le carrelage beige.

— Bonjour.

La voix de cet homme est aussi éraillée que le pull qu'il porte.

— Bonjour, vous êtes bien monsieur Nourot ?

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous me voulez ? demande le vieil homme en peinant à lever la tête pour regarder ses visiteurs.

— Nous sommes de la gendarmerie, monsieur.

Barrère hausse la voix de façon instinctive.

— Nous cherchons votre petite-fille, Delphine. Est-ce qu'elle est là ?

— Dame non, pourquoi ? Elle a fait quelque chose de mal ?

— Non, non, ne vous inquiétez pas. Elle vient souvent vous voir ?

— Oh, vous m'excuserez, mais il faut que je m'asseye, la tête me tourne. Entrez donc.

— Vous voulez que je vous aide ? propose Barrère en tendant son bras en soutien.

— Sûrement pas ! Y suis pas encore mort !

Ben et Barrère suivent, très lentement, le papy vers le salon. Ce dernier se laisse lourdement tomber dans son fauteuil.

— Là. Alors, vous disiez ?

— Votre petite-fille, Delphine, vient souvent vous rendre visite ?

— De temps en temps. Elle vient voir comment on va et chercher son courrier. Une brave petite. Après ce qui lui est arrivé, elle a quand même réussi à devenir une femme forte. Elle nous aime beaucoup, vous savez. Et sans elle, je crois que ma femme serait morte depuis longtemps.

— Où est votre femme ?

— Dans la chambre. Elle n'en sort quasiment plus. La dépression la tue à petit feu. Il n'y a que quand Delphine vient que je la vois sourire.

— Qu'est-il arrivé à Delphine ?

Le papy fronce le nez en direction de Barrère.

— Vous avez dit qu'elle était devenue une femme forte malgré ce qui lui est arrivé.

— Je pensais que vous saviez. C'est tellement horrible qu'on se dit que le monde entier est au courant.

— Expliquez-nous.

— Elle était encore petite quand ça s'est passé. Après, elle est venue vivre chez nous. Pauvre petite. Elle traîne ce drame en elle, et l'emmènera avec elle dans sa tombe.

— De quoi parlez-vous, monsieur Nourot ?

— Du jour qui a anéanti nos vies à tous.

1. Centre national de traitement.

86

Elle savait que ce coup de téléphone marquerait un tournant dans sa vie. Elle écoute. Ça commence par des étincelles sous les côtes. Les mots reçus sont traités et analysés rapidement. Le bois est sec, il lui faut très peu de temps pour s'enflammer. Chaleur intense qui se propage à vive allure dans tout son corps. La douleur de ne pas être comprise laisse place à une colère destructrice.

— Elle a donc gagné, sont les premiers mots qu'elle prononce.

Elle n'entend pas la réponse crachée par le téléphone.

— Je t'aimais tellement.

La voix tente de s'extraire du combiné pour secouer les épaules de la jeune femme. Sans succès.

— C'était l'amour fou. Tu as tout détruit. Malgré tout ce que j'ai fait, tu continues à l'aimer, elle.

Elle ignore les « stop », « c'est faux », « arrête », « ne dis pas ça », et continue sur sa lancée :

— Tu n'aurais jamais dû arrêter de boire. L'alcool te rendait lucide, et tu savais m'aimer dans ces moments-là. Christophe va payer. Sa cruche aussi.

— Non ! Laisse-moi te revoir, ma chérie.

Ces mots ont trouvé le chemin pour atteindre la cible. La jeune femme reste figée.

— J'ai besoin de comprendre. Viens, s'il te plaît.

— Comprendre ? crie-t-elle.

— Oui. Qu'est-ce qui s'est vraiment passé ce soir-là ?

— C'est donc ça qui t'intéresse. Comprendre ce qui lui est arrivé. Elle, toujours elle. Je te hais !

La voix retour n'est plus la bienvenue. Le téléphone est remisé au fond de la poche, et le canapé paraît bien léger face à la force haineuse qui le déplace.

La trappe s'ouvre.

Christophe vient juste de venir à bout du Serflex en plastique, et a la sensation d'y avoir laissé ses dents. La jeune femme au sol a sombré dans l'inconscience, déclarant forfait sous la douleur. Christophe se précipite devant le corps inerte en bouclier face au danger imminent. Sa tête tourne dangereusement, mais il se concentre

sur les pieds qui descendent les marches. Il voit le canon de l'arme en premier. Son corps se met en alerte, dissipant légèrement le flou mental. Puis il découvre qui tient les rênes. Il ne trouve pas de mots. Tout s'affole dans son esprit. Trop de questions, souvenirs, incohérences débarquent en bloc. Impossible de garder le cap. Il se laisse surprendre par la vitesse à laquelle l'arme arrive sur lui.

— On n'a pas de temps à perdre, dit la jeune femme en plaquant l'arme sur la tempe de Christophe. On s'en va.

Christophe tente de capter son regard. Ce dernier ne lui renvoie que de l'effroi.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquiert-il. C'est toi qui… mais enfin, pourquoi ?

— Toi aussi, tu veux comprendre ? soupire-t-elle. C'est une manie chez vous. Avance, je te dis !

— Qu'est-ce que tu vas lui faire ? demande Christophe en regardant le corps allongé derrière lui.

— Ah ! Ça aussi, ça t'inquiète. Elle, toujours elle.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

La victime au sol, éveillée par les échanges verbaux, parvient à se retourner, et ses gémissements attirent les regards. Le canon de l'arme fait alors basculer la tête de Christophe sur le côté.

— Tu l'as libérée !

La haine déversée dans ces mots le saisit.

— Je t'ai laissé une chance. Je t'ai laissé découvrir son identité, pensant que tu lui en voulais de ce qu'elle avait fait. Je t'ai détaché. Tu pouvais t'enfuir, me rejoindre, et toi, tu as fait quoi ? Tu as perdu du temps pour la délivrer ! Elle a encore gagné !

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, panique Christophe. Qu'est-ce que tu veux au juste ? Pourquoi tu fais ça ?

L'arme se déplace vers la cible au sol.

— Non ! hurle Christophe.

— Tu as raison, pas deux fois la même erreur. Tu l'aimerais encore plus après.

Christophe est sidéré.

— Si tu veux qu'elle vienne avec nous, emmène-la, il faut qu'on sorte d'ici.

— Je n'arriverai pas à monter avec elle, s'inquiète Christophe, toujours chancelant.

— Dommage, dit-elle en visant la tête de la poupée nue.

— Arrête. C'est bon.

87

De retour dans sa cellule, Stan est trop préoccupé pour remarquer le sourire de son codétenu. Assis sur son lit, ce dernier contemple les pages de la liberté.

— Contrarié ? lance-t-il à Stan, qui est piqué face au mur du fond.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Ah, les enfants… pas toujours facile à gérer, hein ?

Stan tourne lentement la tête vers les lits.

— En tout cas, j'avais raison, continue le nouveau. Je n'aurais pas traîné longtemps ici.

Stan aperçoit alors les feuilles de papier noircies d'encre à côté des jambes du jeune insolent. Une poussée de rage le propulse vers le lit.

— Ah ! prévient son codétenu en levant la main. Si tu veux essayer de me faire taire, c'est trop tard, mon avocat est au courant.

Stan l'éjecte du matelas par le colback, et le propulse à travers la cellule.

— Et Buffalo Bill est derrière la porte : il attend un cri de ma part pour se faire plaisir avec toi.

Stan plaque violemment le nouveau contre le mur en le maintenant fermement d'une main par le cou.

— Buffalo n'a pas encore pris son service, ducon. Qu'est-ce que tu as dit à ton avocat ?

— Ce qu'il faut pour sortir d'ici, peine-t-il à articuler.

— Pourquoi tu me le dis ? Ça te plaît de souffrir ?

Un sourire se dessine sur le visage du chaton suspendu par la peau du cou.

— C'est toi qui souffres, là, ce n'est pas moi, crachouille-t-il.

Le genou de Stan vient s'écraser lourdement entre les jambes du codétenu. Ce dernier plisse les yeux.

— Et là ? C'est moi ?

Stan ne contrôle plus la puissance de ses muscles. Ses doigts se resserrent autour du cou sans qu'il le réalise vraiment. Le nouveau change de couleur. Stan n'entend pas le bruit de la porte. Il est bloqué sur son objectif. La rage a anéanti tous ses sens. La voix de Greg le contourne. Ce dernier tente par tous les moyens de lui faire lâcher sa

proie. Le nouveau semble se laisser faire par plaisir des conséquences. Greg aimerait se mettre du côté de Stan ; pourtant, il n'a pas le choix. Il sort sa matraque, et prévient Stan une dernière fois. Sans résultat. Le coup est sec et précis. Stan plie la jambe, et lâche prise. Le nouveau tousse en se tenant le cou.

— Il était temps ! lance-t-il à Greg. Il a failli me tuer !

Greg préfère ignorer la remarque pour maîtriser au mieux son envie de faire mal. Il se penche vers Stan.

— Putain, tu ne m'as pas laissé le choix, chuchote-t-il.

Stan repousse violemment Greg. Ce dernier recule, se redresse et monte le volume.

— Prisonnier, vous sortez !

Stan lève les yeux pour savoir à qui le surveillant vient d'adresser l'ordre.

— Dehors ! crie Greg en regardant Stan.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Magne-toi !

Stan serre les dents, se relève, et ramasse le tas de feuilles sur le lit avant de suivre Greg.

— Trop tard, lui lâche le nouveau.

Stan a un sursaut de colère maîtrisé par la voix menaçante de Greg.

Avant de refermer la porte derrière eux, Greg regarde le nouveau, et prend le temps de lui adresser un sourire.

88

Il est déjà 20 heures lorsque Joy et Hoche arrivent devant les grilles du centre pénitencier de Réau. Quand ils demandent à visionner les images des caméras de vidéosurveillance, certains regardent leur montre, d'autres la pendule accrochée au mur.

— Ce ne sera pas long, assure Joy.

Les mouvements de sourcils renvoient toute la confiance qu'ils accordent aux propos de la gendarme. Un des employés se décide à se lever.

— Suivez-moi.

Une fois dans la salle des vidéosurveillances, Hoche s'avance vers les écrans.

— Vous cherchez quoi exactement ? demande l'employé pénitentiaire.

— Une voiture qui était dans les parages ce matin. Flashée tout près d'ici à 10 h 20.

— OK.

L'employé paramètre les enregistrements sur chaque écran pour les faire démarrer autour de l'horaire indiqué, et lance le premier. Lors du défilement des images de la troisième caméra, Hoche et Joy disent « stop » en même temps.

— Zoomez sur la plaque, demande Hoche.

— Bingo, c'est notre voiture. Relancez.

Les feux stop s'allument. La portière s'ouvre. Hoche et Joy retiennent leur souffle. Le conducteur descend.

— Vas-y, tourne-toi, susurre Hoche.

Jean, sweat gris à capuche remontée. La vidéo ne montrera rien d'autre.

— Merde ! râle Hoche en tapant du poing sur la table.

Joy est surprise. Première émotion palpable chez cet homme.

— Apparemment, votre gars a zieuté les caméras avant de descendre.

Les images continuent à défiler. Le conducteur de la voiture s'approche du grillage, descend légèrement le zip de son sweat, fait un mouvement avec la main droite près de la grille, referme son gilet et repart. Il prend toujours aussi soin de ne montrer à la caméra que le dos et le côté de sa capuche.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? On peut faire défiler en zoomant ? demande Joy.

— Si vous voulez, répond l'employé en ramenant le curseur au moment où le conducteur descend de la voiture. Mais à gauche de la grille, précisément là où il se trouve, il y a la boîte aux lettres. Je crois que votre gars a juste déposé quelque chose.

L'hypothèse est confirmée par l'agrandissement de l'action.

— OK, conclut Hoche. Qui a reçu du courrier aujourd'hui ?

L'employé ouvre de grands yeux.

— Vous êtes sérieux ?

— J'ai l'air de plaisanter ?

— Des tas de prisonniers, comme chaque jour. C'est leur seul lien avec l'extérieur pour la plupart.

— Je veux leurs noms. Il y a un registre ? Vous enregistrez bien les correspondances, non ?

— Et tu vas faire quoi ? lui demande Joy. Interroger un par un chaque détenu qui a reçu une lettre aujourd'hui ?

— Les lettres sont lues avant d'être distribuées ? esquive Hoche.

— Pas systématiquement, non. Il arrive que le juge d'instruction le demande dans certains cas, et nous pouvons aussi prendre la décision d'en ouvrir, les détenus savent que rien n'est confidentiel. Mais nous ne pouvons pas ouvrir tous les courriers, ça prendrait un temps fou.

Quelques mètres plus bas, Greg emmène Stan jusqu'à une cellule d'isolement. Ce dernier fulmine.

— Tu sais très bien qu'il m'a cherché ! Pourquoi tu fais ça ? Tu veux des bons points, toi aussi, comme Buffalo ?

— Tais-toi, et avance, lui ordonne Greg.

— Le nouveau vous a tous retourné la tête, ou quoi ?

Greg ouvre la porte du trou à rats, et pousse Stan à l'intérieur. Des souvenirs angoissants ne tardent pas à bombarder le détenu. Le froid, le noir, la puanteur, la douleur… Greg entre aussi et referme derrière lui.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'inquiète Stan. Tu vas me tabasser comme les autres ?

— Arrête un peu tes conneries ! le mouche Greg. Je te cache là pour te protéger.

— Me protéger ? Mais me protéger de quoi ? De la fillette qui partage ma cellule ? ajoute-t-il en pouffant.

— C'est une pourriture. Qu'est-ce qu'il t'a dit pour te mettre dans cet état ?

— Il a lu mon courrier.

— C'est si grave ?

Stan hoche la tête.

— Il va s'en servir pour alléger sa peine.

— Comment ça ? Mais il y a quoi dans cette lettre ? Tu m'as dit que c'était ta fille qui t'avait écrit.

— Oui, c'est elle. Mais…

Stan secoue la tête, et décide de ne pas terminer sa phrase.

— Il a déjà tout balancé à son avocat de toute façon, se résigne-t-il.

— Impossible.

Stan ouvre de grands yeux, et cherche la validation dans le regard de Greg.

— Il n'a pas eu de parloir, et je suis derrière lui depuis hier, il n'a pas passé d'appels.

— Pourquoi es-tu sur son dos ?

— Je t'ai dit que j'avais découvert les raisons de sa présence ici.

— Vas-y, balance.

— L'affaire qui secoue tous les esprits et déchaîne tous les médias en ce moment…

Stan reste ébahi par la surprise.

— Tu déconnes ?

— Non, ta sainte nitouche est un salopard de pédocriminel. Et il était plutôt bien placé dans le réseau satanique.

Stan serre les poings.

— Pourquoi tu ne m'as pas laissé le finir ? rage-t-il.

— Pour te protéger. Et c'est aussi pour ça que tu es là.

— Tu parles ! C'est lui que tu protèges, oui. Tu as juste peur que je le tue.

— Non, j'ai peur qu'on t'accuse d'avoir orchestré sa mort. Mais si tu es là, personne ne pourra te mettre ça sur le dos.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il ne parlera pas de ta lettre, fais-moi confiance. Et il ne touchera plus à un seul enfant.

La lourde porte se referme avant que Stan ait pu répondre. Il s'assoit le long du mur, sans ressentir le dégoût qui le retient habituellement de toucher les parois de ces cellules crasseuses. Son esprit est ailleurs. Une étrange sensation le désarme. Comme une déception inexpliquée qui a failli pousser Stan à l'empêcher de s'en prendre au nouveau. La vérité ne devrait-elle pas éclater ? Si le nouveau s'en était chargé, Stan n'aurait pas eu à porter cette lourde peine. Que doit-il faire ? Si seulement sa fille avait accepté de venir le voir.

89

Christophe a dû réunir le peu de forces qu'il lui restait pour monter une à une les marches de l'escalier avec sa copine de calvaire sur le dos. Une fois près de la voiture, il est contraint de déposer le corps frêle dans le coffre. Il attrape au passage une vieille couverture calée derrière le passage de roue pour recouvrir la jeune femme.

— Quelle délicatesse ! Il va falloir pousser un peu ta copine par contre, sinon tu ne rentreras pas.

Christophe regarde celle qui se cache derrière le canon braqué sur lui pour s'assurer qu'elle ne plaisante pas. Les yeux de cette dernière renvoient encore l'impression que l'âme qui s'y cache a subi une transformation irréversible. Le geste sec de la tête en direction du coffre indique à Christophe qu'il ferait mieux de se presser à obéir. Il observe la place qui lui reste, et voit la jeune femme se décaler au fond du coffre. Celle-ci semble reprendre ses esprits, les benzodiazépines se dissipant peu à peu. Christophe se tasse dans l'espace restreint, et a juste le temps de rentrer la tête dans les épaules avant que le métal claque violemment au-dessus. La voiture ne tarde pas à démarrer, et les occupants du wagon arrière reconnaissent douloureusement les chemins tortueux bourrés d'ornières qui relient la maison de Manuela au monde extérieur.

— Comment tu vas ? demande Christophe en enlaçant la jeune femme.

Les deux corps sont serrés l'un contre l'autre, les visages se frôlent, mais tout se joue à l'aveugle.

— J'ai mal.

La voix plaintive blesse Christophe. Le bruit est assourdissant dans l'espace fermé et étroit. Mais la proximité leur permet de s'entendre assez clairement.

— Je sais, répond-il en amplifiant son étreinte. On va s'en sortir, je te le promets.

— Elle est folle. J'ai vraiment peur.

Christophe n'a pas besoin de voir les larmes couler, il les ressent.

— Pourquoi tu es venu ? demande-t-elle.

— Elle m'a invité. Et avec toi ? Comment elle a fait ?

— Je voulais voir ce qui se passait en bas. J'ai descendu les marches. Je ne savais pas qu'elle était là. Elle a fait retomber la trappe

lourdement, et ça m'a fait basculer en arrière.

— Est-ce qu'elle t'a dit quelque chose ? Pourquoi elle fait ça ?

— Elle m'a dit que j'allais payer. Qu'elle ne laisserait personne se dresser entre elle et toi. Et que c'est toi qui allais me punir. Mais que si tu étais comme tous les autres, elle serait obligée de se venger sur toi aussi.

— C'est quoi, ces conneries ? Moi, te punir ? Je ne comprends rien.

— Elle m'a dit que ça commençait quand elle nous a laissés dans le noir. Et je l'ai vite crue parce que tu as tellement tiré sur la corde que mes poignets…

Des sanglots prennent le relais tant la douleur des plaies provoquées par les Serflex est aiguë.

— Et tu as recommencé plusieurs fois. Tu me faisais si mal.

L'émotion gagne Christophe. Il se love encore un peu plus contre la jeune femme.

— Je suis désolé. Je ne savais pas ce qui se passait, je voulais juste attraper cette foutue caisse qui m'aurait permis de te libérer.

— Et quand tu as mordu mes blessures, j'ai cru plonger en enfer. J'ai pensé que tu étais aussi fou qu'elle et que tu me voulais vraiment du mal.

— J'essayais seulement de te sauver.

— Je sais, je l'ai compris quand elle est revenue et que tu l'as empêchée de me tuer. Est-ce que tu peux m'expliquer, toi, pourquoi elle fait ça ?

— Non ! Bien sûr que non, se défend Christophe, qui a l'impression d'être subitement considéré comme un complice.

Un trou profond sur la route secoue les deux corps enfermés. Elle gémit de douleur, il voudrait pouvoir la soulager. Tout en basculant sur le dos, il l'invite à s'allonger sur lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce sera plus confortable pour toi.

— Merci, murmure-t-elle en posant sa tête contre l'épaule de Christophe.

Ce dernier est très mal installé. Cou cassé, jambes pliées en trop de morceaux, dos en appui sur le cric. Il n'avait jamais remarqué la finesse du tapis de coffre. C'est chose faite.

Elle s'est recroquevillée sur lui. Il réprime sa sensation d'étouffement. Il pense à elle avant lui.

— Elle nous emmène où, à ton avis ? lui demande-t-elle.

— Je ne sais pas.

La jeune femme décolle subitement la tête de Christophe.

— Elle ne va pas nous laisser mourir là ? panique-t-elle.

— Quoi ?

— Et si elle nous laissait enfermés ?

Elle commence à gesticuler sous le coup de l'angoisse montante.

— Calme-toi. On va sortir de là.

Christophe tente de la rassurer alors que la respiration de celle-ci s'accélère. Il saisit le petit visage entre ses mains, électrisant au passage ses épaules coincées. Sans trop savoir où il vise, il l'attire à lui, et laisse ses lèvres trouver le chemin comme des aimants. Elle est surprise. L'angoisse retombe instantanément. Pourtant, elle se retire, et le regarde sans le voir. Après quelques secondes, c'est elle qui retourne au contact. La chaleur qu'ils ressentent est au bord du désir, mais vu la situation, la sensation qui l'emporte est le réconfort.

La voiture stoppe brutalement.

Les bouches s'éloignent, et les deux corps s'immobilisent dans l'attente. Le coffre s'entrouvre. Des sachets sont projetés à l'intérieur, et de nouveau, c'est le noir total. La voiture redémarre. Tout a été très rapide.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Christophe, qui n'arrive pas à bouger pour attraper un des paquets.

Elle pose la main sur l'un d'eux, et tente de deviner ce qu'il contient en le caressant.

— On dirait une barre, un truc à manger peut-être.

Elle se contorsionne pour amener le papier à sa bouche et le déchirer entre ses dents. L'odeur du chocolat lui excite les papilles. Elle croque.

— Une barre chocolatée, dit-elle la bouche pleine.

Elle tâtonne jusqu'à la bouche de Christophe pour lui faire goûter, et ses mains partent à la recherche des autres paquets. Son corps la fait souffrir à chaque mouvement, et elle a envie de tout exploser, de faire voler en éclats les parois trop près d'elle.

— Si elle avait mis un truc dedans, comme avec la boisson tout à l'heure ? suggère Christophe.

Elle s'arrête de mâcher temporairement. Mais la faim est plus forte. Elle avale grossièrement.

— Je prends le risque.

La route leur paraît interminable. Leurs corps sont si ankylosés qu'ils ont l'impression d'avoir subi une anesthésie ratée. Après avoir mangé plusieurs barres, elle se blottit contre Christophe et ferme les yeux. Ce dernier l'enveloppe de ses bras, et tous deux succombent à la fatigue.

90

— C'est une femme.

La phrase arrive comme un éclair dans un ciel bleu. Joy dévie le regard de la route pour le poser sur Hoche, mais celui-ci préfère voir défiler le bas-côté.

— Il faudrait être aveugle pour ne pas l'avoir compris. Ça saute aux yeux depuis le début, rétorque-t-elle.

Hoche est ferré, et consent enfin à regarder sa coéquipière.

— Et pour quelle raison tu ne nous as jamais fait part de cette évidence ?

— Je ne sais pas. Quelque chose m'en empêchait. Peut-être la même que celle qui t'a retenu de dire ce que tu savais sur mon accident.

— Bien, et qu'est-ce qui te fait penser ça ? répond Hoche en évitant une fois de plus l'hameçon.

— Laisse tomber, je dis des conneries. L'hypothèse pouvait coller au début, mais plus maintenant. Il y a trop de facteurs contradictoires dans cette affaire. Quand je commence à voir un profil psychologique se dessiner, un détail vient pulvériser mes analyses. Si les trois affaires sont liées comme on le pense, et si c'est la même personne qui commet les crimes, le mode opératoire a évolué.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela. Qu'est-ce qui te gêne ?

— Rien ne me gêne, mais souvent, le tueur évolue en affinant son mode opératoire, en étant plus sélectif dans le choix de ses proies, plus exigeant sur les endroits où il agit, et plus précis dans la façon de tuer. Là, la progression est autre. On passe de passif à actif.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce qui m'a tout de suite fait penser à une femme, c'est la façon dont les premières victimes ont trouvé la mort. On parle rarement de tueur en série au féminin. Pourtant, il y en a, mais elles sont généralement moins brutales, moins sadiques que les hommes. Elles utilisent des moyens discrets ou indirects pour tuer. Il n'y a pas cette notion de plaisir à faire souffrir l'autre, de crime sexuel. Les premiers crimes collaient assez bien avec cette définition de tueur au féminin. Les femmes ont eu des accidents, les maris sont morts de coma éthylique. Pas de violence directe.

— Mais pour la femme de Gaël Boulier, il y a eu mutilations,

continue Hoche.

— Oui, et si c'est la même personne qui a commis la tuerie de Villeparisis, on monte encore d'un cran dans la violence.

— Et pour toi, une femme n'en est pas capable ?

Sans tourner la tête, Joy fait lentement glisser son œil vers Hoche en attirant en même temps le coin de ses lèvres dans un sourire machiavélique. Elle se demande aussitôt ce qui lui a pris de vouloir plaisanter avec cet homme qui reste frigide à tout. La sonnerie de son téléphone vient briser la gêne qu'elle s'est elle-même imposée. Elle décroche aussitôt. La voix de Barrère traduit l'excitation d'un chien de chasse qui court tête basse sur une piste flairée.

— On sort de chez les grands-parents de la copine de Christophe Augier. On a des infos intéressantes, on file les creuser. Tu peux me lancer une recherche sur un dossier de 2004 ? Homicide de Florence Nourot, la mère de Delphine Nourot.

— Attends, je suis en voiture, répond Joy, mais elle voit que Hoche est en train de noter les informations. On repart de Réau, je te fais ça dès qu'on arrive.

— Réau ? Qu'est-ce que vous foutez là-bas ?

— La voiture de Christophe a été filmée devant la prison ce matin. On a visionné les vidéos, mais impossible d'identifier le conducteur.

Barrère sonde Ben d'un geste rapide de la tête. Ce dernier vient de gravir un échelon sur l'échelle de la peur. L'inquiétude devient angoisse.

91

Stan a tout le loisir de se faire des boucles et des nœuds au cerveau. Le temps s'étire à l'infini dans ces cellules d'isolement. Comment combler le vide environnant si ce n'est en mettant les méninges en surchauffe ? La fixation qui le ronge est sa fille. Il s'interroge sur le pourquoi et le comment pour éviter de se poser la vraie question, celle qui le pousserait à prendre une décision.

Comment sa fille a-t-elle pu interpréter les faits de façon aussi erronée ? À aucun moment, il n'a pensé faire passer de tels messages à sa propre fille. Sa petite princesse. Son rayon de soleil quand il rentrait le soir après de longues journées stressantes au travail. Son accroche qui lui a évité de plonger dans les sables mouvants de l'ivresse et grâce à qui il a eu la force de mettre un terme rapide à sa descente aux enfers alcoolisés. Il s'amusait de la voir jouer l'amoureuse de son papa. Quelle petite fille ne le fait pas ? À côté de quoi est-il passé pour qu'elle en soit arrivée à transformer cet amour de petite fille en un amour fou qui a fini par la dévaster ? Aurait-il dû prendre plus au sérieux les propos de sa femme qui lui répétait sans cesse de ne pas être aussi tactile avec sa fille, de ne pas lui faire des bisous sur la bouche, de ne pas dormir dans son lit ?

Stan se remémore les souvenirs évoqués dans la lettre que lui a écrite sa fille, et réalise à quel point deux personnes peuvent interpréter d'une façon diamétralement opposée une même situation. Quand il a accepté la cure de désintoxication par exemple, il l'a fait pour sauver son couple et offrir une vie plus agréable et sereine à sa fille. Pourtant, cette dernière a vécu la démarche comme un abandon et une victoire de sa mère sur le combat inexistant vers un amour exclusif. Il est dit que les enfants sont heureux quand ils ressentent l'amour et le bonheur entre leurs deux parents. C'est pourtant visiblement cet amour qui a détruit la fille de Stan.

Il repense maintenant aux atrocités qu'il a découvertes en lisant les lignes de cette lettre infernale. Rien que l'idée que tout cela soit vrai lui donne la nausée. Nulle part il n'est dit que donner trop d'amour à un enfant peut le faire basculer vers le mal. On entend toujours des histoires de vie malheureuses quand on aborde le passé des criminels. De la maltraitance, de la violence, des abus. Jamais de la tendresse, de l'attention et de l'amour. Le pourquoi ne se trouverait

donc pas uniquement dans ce que l'enfant peut subir ? Y aurait-il une prédisposition à la criminalité ? Ou un événement qui provoque la bascule de l'esprit ? Toutes ces énigmes que la psychiatrie criminelle tente de résoudre ? Ce qui intéresse Stan, c'est comment. Comment est-elle devenue un danger pour les autres sans qu'il s'en aperçoive ?

Il se souvient du jour où la petite copine de Teddy s'est fait attaquer par le chien du voisin alors que sa fille était chez ses grands-parents. Il avait quitté sa réunion en urgence, sauté dans sa voiture, et pris des risques inconsidérés sur la route pour être au plus vite auprès de sa fille qui venait d'assister à l'abominable scène. Il l'avait trouvée recouverte de sang, et s'en était pris à ses beaux-parents de l'avoir laissée se rendre sur les lieux du drame. Il se revoit la serrer longuement dans ses bras en lui susurrant des mots réconfortants. Un frisson d'écœurement le submerge quand il se dit qu'elle était non pas terrorisée, mais satisfaite du résultat. Il sent qu'une partie de lui refuse d'y croire. Une barrière qui refuse de céder dans son esprit pour le protéger. Pourtant, elle a tout écrit, noir sur blanc. Il comprend aussi que le sang sur elle n'était pas celui de la copine de Teddy, comme il l'avait pensé à l'époque, mais celui du chien. Elle souffrait pour le chien ! Stan est malmené par ses sensations et ses émotions. Des coups de grisou à répétition le broient de l'intérieur.

Et le jour où il est rentré de sa cure, que sa fille a fait une crise si énorme et violente qu'il a dû faire le choix douloureux de l'emmener sous une douche froide. Il s'est fait horreur d'infliger cela à sa fille, mais il s'est senti tellement démuni face à la brutalité soudaine et explosive de sa princesse. Quand il a lu que c'est cet instant précis qui a fait basculer sa fille, son cœur a sauté des crans. À partir de ce jour, elle s'est sentie seule face à ses deux parents, et le combat devait commencer. Détruire pour ne pas succomber.

Stan ne peut s'empêcher de se demander ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu ce moment décisionnel, celui qui a été interprété une fois pour toutes par sa fille comme insupportable, la lavant ainsi de toute culpabilité pour ses futurs actes. Celui qui a poussé une enfant de 12 ans à imaginer des scénarios pervers et morbides et à passer à l'acte sans penser aux conséquences. Celui qui a poussé cette même enfant vers une déshumanisation totale. Celui qui l'a poussée à coucher avec son cousin pour mener à bien son projet de destruction.

Stan se trouve face à un dilemme qui lui paraît insurmontable. Trahir sa propre fille, ou laisser mourir des innocents. Il se laisse surprendre par le bruit de la porte, et a le réflexe rapide de se lever. Sa mémoire corporelle lui envoie des signaux douloureux des passages à tabac qu'il a pu subir dans cet endroit. La pression retombe quand il voit Greg.

— Tu as un parloir, lui dit ce dernier visiblement tracassé.

Stan est assommé par l'annonce.

— Un parloir ? C'est la meilleure. De toute façon, je suis au trou, je n'ai pas le droit au parloir.

— Là, tu n'as pas franchement le choix.

Stan fixe Greg, les sourcils en pointe.

— Les flics. Ils veulent te parler.

Stan porte la main sur son front, et ferme les yeux sous le coup de la fatalité. Il n'aurait peut-être jamais eu le cran d'aller vers les flics. Alors, ils sont venus à lui. Le destin de sa fille et le sien risquent de se jouer dans les heures à venir. Il a toutes les cartes en main. À lui de savoir comment les distribuer.

92

Barrère est assis, accoudé à une table, quand Stan franchit la porte de la pièce. Ben, quant à lui, a préféré rester debout, bras croisés et un pied en appui contre le mur. Après les présentations, Barrère entre directement dans le vif du sujet.

— Parlez-nous de votre fille, monsieur Faure.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Vous êtes ici pour deux chefs d'inculpation, c'est bien cela ?

— Vous êtes bien renseignés, en effet.

— L'un d'eux étant viol sur mineur de moins de 15 ans par ascendant.

Stan reste muet.

— Le second, homicide volontaire et aggravé sur conjoint.

Toujours aucune réaction de Stan. Ce dernier est plus occupé à se demander quel choix il va faire qu'à réfléchir aux questions de Barrère.

— Nous savons que vous avez reçu une lettre, bluffe Barrère.

Stan est maintenant attentif. Greg lui aurait-il menti ? Le nouveau aurait-il eu l'occasion de parler ?

— En quoi vous regarde mon courrier personnel ?

— Cette lettre a été déposée par une personne conduisant une voiture recherchée dans plusieurs affaires pour homicide. Donc cette lettre nous regarde. Où est-elle ?

— Plusieurs homicides ?

— Oui. Et le temps est compté, il y a sûrement des personnes en danger à l'heure où on vous parle.

— Alors, tu vas parler ! crie Ben en avançant subitement vers Stan et en frappant du poing sur la table.

— C'est ma fille qui m'a écrit.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? s'impatiente Ben.

— C'est une lettre de souvenirs.

— Les souvenirs de tes viols !

Barrère jette un regard noir à Ben lui intimant l'ordre de se calmer.

— Je n'ai jamais violé ma fille.

— C'est pour ça que tu es là. Et comme sa mère n'était pas d'accord, tu l'as tuée, c'est ça.

— Arrête !

Le ton que vient d'employer Barrère indique à Ben que son ordre est irrévocable.

— Je les aimais toutes les deux, je n'aurais jamais pu leur faire du mal.

— Pourquoi avez-vous plaidé coupable dans ce cas ?

— Conseil de mon avocat pour une peine moins lourde, pour faciliter la reconstruction de ma fille, et parce qu'il n'avait rien pour ma défense. Toutes les preuves étaient contre moi.

Barrère reçoit les infos par SMS à mesure que Joy épluche le dossier.

— En effet, comment expliquez-vous que quand les gendarmes sont arrivés sur place après l'appel de votre fille disant que vous étiez en train de frapper sa mère, ils aient retrouvé votre fille prostrée, à côté du corps de sa mère, égorgée, et que vous n'étiez pas là ?

— Je ne sais pas.

— Tu m'étonnes que ton avocat ne se soit pas battu pour te défendre.

Barrère se lève, et s'approche assez près de l'oreille de Ben :

— Tu t'arrêtes tout de suite, ou je te fais sortir.

— Et tu laisses Manuela se faire crever comme Florac, c'est ça !

— On ne sait pas si elle est en danger. C'est peut-être Delphine qui l'est.

Barrère a haussé le ton sans s'en apercevoir. Stan serre les mâchoires. Son cœur vient de lui envoyer un direct du droit et une nausée le menace alors qu'il vient de prendre sa décision sans y réfléchir davantage. Il sort l'enveloppe de sa poche et déplie les feuilles sur la table, attirant les regards des deux gendarmes. Stan ferme les yeux en pensant à la trahison envers sa propre fille. Barrère s'empare des feuilles sans attendre, et commence la lecture en commun avec Ben. Stan a l'impression d'être poignardé à multiples reprises. Il vit ce moment comme une éternité.

93

Quand le coffre s'ouvre enfin, les deux passagers clandestins se réveillent brutalement, et les connexions dans les esprits sont accélérées par l'instinct de survie.

— On est arrivés.

Les corps ont du mal à se décoincer. Les articulations se sont grippées en rotations improbables, et les muscles sont tétanisés par l'immobilité forcée. Elle sort la première, aidée par une brusque saisie du poignet meurtri. Christophe veut intervenir en entendant les cris, mais le trou noir et métallique qui avance vers son front l'en dissuade. Il s'extirpe lentement de son calvaire, et pose les pieds à terre en observant les alentours. Il connaît cet endroit.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? s'inquiète Christophe.

— Tais-toi, et entre.

Christophe regarde fixement celle qui donne les ordres, et se demande quand le cauchemar va se terminer. Il ne la reconnaît pas. Tout ceci ne peut pas être réel. Elle lui paraît si différente. Son regard n'est plus le même. Sa voix est devenue cassante. Il va se réveiller, c'est obligé. Il envoie des messages à son cerveau pour le sortir de ces images oniriques angoissantes. Il veut retrouver celle d'avant. Celle qui avait commencé à partager sa vie. Sa Delphine chérie.

— Entre, je t'ai dit !

Le rêve malsain semble bien déterminé à se prolonger. Christophe se résout à le subir, et pousse la porte de la petite bâtisse devant laquelle est garée la voiture. Une dépendance que les grands-parents de Delphine avaient pris soin d'aménager en logement cosy quand leur petite-fille était en âge d'avoir son indépendance. Celle-ci y a vécu de longues années. Et puis sont arrivés les petits amis. Elle logeait chez les uns, chez les autres, sans jamais réellement s'installer. Quand ses grands-parents la voyaient revenir, ils savaient qu'elle était de nouveau célibataire. Les absences étaient souvent de courte durée. La plus longue a été l'histoire avec Christophe.

— Tu te souviens, mon chéri, la fois où je t'ai emmené ici, susurre-t-elle à l'oreille de Christophe. Le feu de cheminée, la musique, le bon vin… ah non, je suis bête, tu ne buvais déjà plus à cette époque, ajoute-t-elle en ricanant.

Christophe retire son visage des lèvres qui lui frôlent l'oreille,

écœuré.

— À quoi tu joues ? Qu'est-ce qui t'arrive, enfin ? s'énerve-t-il.

— Ah mais je ne joue pas, répond Delphine. Je rectifie.

— Tu rectifies quoi ?

— Les déviances.

Manuela, enveloppée dans la vieille couverture du coffre, est soudain prise de tremblements. Froid, peur, épuisement. Toutes sortes de frissons. Delphine la regarde, et lève les yeux au ciel. Elle s'empare d'une chaise, et l'approche de la cheminée.

— Assieds-toi là, lui ordonne-t-elle, et toi, Christophe, allume un feu, je ne voudrais pas que mademoiselle nous lâche déjà.

Chacun s'exécute. Une fois les brindilles enflammées, Christophe dépose deux bûches, et crée des passages d'air grâce au tisonnier pour éviter l'étouffement. Quand les flammes prennent de l'assurance, Delphine ouvre un vieux coffre en bois près du canapé, et en sort un sac de Serflex. Manuela geint à la vue de ces colliers en plastique devenus dans son esprit des instruments de torture. Delphine en sort quatre, et les jette aux pieds de Christophe.

— Maintenant, tu l'attaches à la chaise.

— Non ! panique Manuela en se levant.

— Assieds-toi !

La voix de Delphine tétanise les deux prisonniers. Une puissance rauque qui ne semble pas sortir du bon corps. Delphine tient Manuela en joue. Cette dernière est terrorisée. Elle obéit malgré les assauts de son esprit qui la poussent à fuir. Un mouvement latéral du pistolet suffit à faire comprendre à Christophe que c'est à lui de jouer. Il se baisse pour ramasser les Serflex, et s'approche de Manuela en lui adressant un regard de désolation. Celle-ci agite frénétiquement la tête de droite à gauche en laissant couler des larmes de peur. Il pose un genou au sol, et commence par attacher les chevilles aux pieds de la chaise, histoire de repousser au maximum le moment fatidique où la douleur de Manuela lui sera insupportable.

— Ça suffit, envoie-t-il à Delphine en se relevant. Où veux-tu qu'elle aille avec les pieds ficelés à la chaise ?

— Attache-lui les mains.

Manuela se tortille sur sa chaise en gémissant.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Mais enfin ! Tu as vu l'état de ses poignets ?

— Et alors ?

Christophe remue la tête comme pour chasser un moucheron qui s'amuse à faire des allers-retours devant ses yeux.

— Je suis en train de rêver, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas toi ! Pas la Delphine que je connais.

— Parce que toi, tu crois être le Christophe que je connaissais ? Celui qui m'aimait malgré la sobriété, celui qui ne laisserait jamais une femme se mettre entre nous ? Tu parles ! Tu as tout bousillé, comme les autres.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Attache-la, dépêche-toi ! s'énerve Delphine.

Sous la menace armée, Christophe ramasse les deux autres Serflex, et contourne Manuela pour se placer derrière elle. Celle-ci garde les bras serrés devant elle, et continue à crier ses supplications.

— Je suis désolé, lui dit Christophe en se penchant pour attraper le premier bras et le pivoter vers l'arrière.

Il prend soin de positionner le Serflex à distance de la plaie, et le maintient en place au moment de le refermer autour du barreau du dossier de la chaise. Il reproduit la même chose pour l'autre bras. Delphine lui envoie alors deux autres colliers.

— Prends une chaise, et attache-toi les pieds.

Il s'installe face à Manuela, et s'emprisonne les chevilles. Delphine avance alors vers lui, deux derniers Serflex à la main, et accroche les poignets de Christophe au dossier de la chaise. Celui-ci affiche une grimace au moment du serrage exagéré. Delphine se met ensuite accroupie devant lui.

— Avant toi, je ne séduisais que les ex-alcoolos mariés. C'était pathétique de les voir résister à mes avances quand ils étaient sobres, et de les voir excités comme des bêtes dès qu'ils avaient resuccombé à l'alcool. Pourtant, leurs femmes, ils les aimaient sans alcool.

En disant cela, Delphine replonge dans les souvenirs de son enfance, et sent la situation lui échapper. Elle se dirige alors vers Manuela, fait le tour de la chaise, et regarde les liens.

— Un peu trop bas, dit-elle en faisant glisser les deux colliers vers les plaies.

Manuela pousse un hurlement quand le plastique trouve sa place au fond du cratère charnel. Delphine resserre d'un cran pour entendre un deuxième cri sortir des tripes. Christophe la supplie d'arrêter.

— Avec toi, je pensais avoir enfin trouvé l'exception. Celui qui savait m'aimer sans alcool et qui n'aimait que moi. Mais il a fallu qu'elle arrive. J'ai remarqué qu'elle t'avait troublé dès le premier soir. J'étais là. Je n'ai jamais été loin de toi, j'observais tous tes faits et gestes pour être sûre. Quand tu es rentré après cette soirée, tu t'es glissé dans le lit. J'étais juste arrivée. Tu pensais que je dormais déjà, et tu as pris toutes les précautions pour ne pas me réveiller. Tu voulais éviter que je ressente ton malaise, pas vrai ?

Christophe a le regard absorbé par les explications de Delphine.

— Comme c'était tristement drôle le soir où tu as vu cette minette dans notre cuisine ! Tu as dû te dire qu'elle avait prémédité

son coup. Tu étais loin de penser que j'étais à l'initiative de tout ça, non ?

Delphine pivote alors vers Manuela tout en restant accroupie.

— Par contre, je n'avais pas prévu que tu étais barge à ce point, lui dit-elle en s'étirant pour attraper le menton de Manuela et le faire rouler entre ses doigts. Venir allumer mon mec dans mon lit à quelques centimètres de moi. Tu as signé ton arrêt de mort cette nuit-là, ma belle. Et toi, ajoute-t-elle après une deuxième rotation, tu as réussi à me faire l'amour aussitôt après alors que tu étais toujours excité par elle. C'était à gerber.

Des coups assenés sur la porte remettent Delphine sur ses pieds comme un clown qui sort de sa boîte.

— Le premier qui parle verra la cervelle de l'autre exploser, menace-t-elle en agitant son arme.

Elle se dirige vers la petite fenêtre située à côté de la porte d'entrée, et écarte légèrement le rideau. Elle ouvre la porte : Christophe et Manuela ont juste le temps d'entendre « papy » avant qu'elle la referme derrière elle. Manuela se trouve face à une grande fenêtre habillée d'un voilage.

— Elle s'éloigne avec son grand-père, explique-t-elle, toujours aussi terrorisée. Ils marchent tout doucement vers la maison. Il faut qu'on sorte de là.

La dernière phrase est prononcée parmi des sanglots de panique. Christophe tente de libérer ses mains, et comprend rapidement le supplice qu'il a infligé à Manuela, dans le sous-sol, en tirant sur la corde reliée à ses poignets.

— On va trouver une solution, promet-il, essayant de la rassurer autant que de se convaincre lui-même. Tu sais, jusqu'à ce que je voie ton visage ce matin, je croyais que tu étais derrière tout ça.

Manuela ne cache pas sa surprise.

— Moi ?

— Tout le laissait penser. Tu m'as séduit, tu es venue à la maison, tu es même venu me rendre fou dans le lit. Après quoi, Delphine a disparu sans laisser de traces, tu avais alors le champ libre pour me conquérir. Après le soir où tu as voulu m'emmener en rase campagne pour passer du bon temps et où j'ai fait demi-tour, tu ne m'as plus donné de nouvelles, jusqu'au moment où j'ai reçu un SMS de toi me proposant de venir chez toi. À l'arrivée, j'ai été contraint de descendre dans un endroit que tu aurais dû être la seule à connaître.

— Elle le connaissait parce que le lendemain de notre soirée à trois, elle m'a raccompagnée chez moi. Le temps que je prenne une douche, elle a fait le tour de la maison, et a découvert la trappe. Elle l'a ouverte, mais pas suffisamment, et quand elle a commencé à descendre, celle-ci s'est refermée. J'arrivais au même moment. On a ri

de l'incident, même si je trouvais sa visite des lieux un peu déplacée. Elle m'a dit en remontant : « Ta maison me faisait déjà flipper de l'extérieur, mais là ! Tu pourrais séquestrer des gens sans problème ici, c'est trop glauque. » J'ai répondu que le mec qui vivait là avant devait suspendre de gros jambons pour les faire sécher vu le nombre de cordes et de poulies accrochées aux poutres, ou que peut-être il y accrochait autre chose de plus gore. Je voulais juste ajouter une couche de flippe pour continuer à rire avec elle. Je ne pensais pas qu'elle se servirait de tout ça contre moi quelques jours plus tard. À ton avis, qu'est-ce qu'elle va nous faire ?

— Je ne sais pas. Je ne la reconnais pas.

— Elle devait bien avoir des comportements bizarres, non ? On ne devient pas malade du jour au lendemain.

Christophe semble creuser les recoins de sa mémoire, les yeux dirigés vers le feu de cheminée.

— Elle pouvait être aussi indépendante que possessive. Jusque-là, rien de très alarmant. Il est vrai qu'elle avait des antennes pour flairer le moindre détail me concernant. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle me suivait partout. Ça me fait froid dans le dos.

Manuela ouvre de grands yeux. Une connexion vient de se faire dans son esprit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le soir où la flic s'est fait renverser devant le local des Alcooliques anonymes.

Christophe est suspendu aux lèvres de Manuela.

— J'étais là.

— Quoi ? crache-t-il, agacé de cumuler les révélations insensées.

— Moi aussi, je t'ai suivi quelquefois.

— Mais vous êtes toutes malades, c'est pas vrai !

— Je te voulais, je sais, c'est très con. Plus tu me repoussais, plus tu m'excitais.

Christophe ferme les yeux, et pince les lèvres pour éviter de déverser son indignation.

— Bref, j'ai vu ce qui s'est passé. J'ai même appelé les gendarmes pour leur donner la plaque de la voiture qui a volontairement foncé sur la femme.

— Et tu penses que c'est Delphine, c'est ça ?

— Elle se trouvait partout où tu étais, c'est bien ce qu'elle t'a dit tout à l'heure. J'ai moi-même ressenti de l'agacement contre cette jeune et jolie fille qui discutait avec toi. Si Delphine a assisté à la même scène, ça a pu la rendre folle, tu ne crois pas ?

Christophe soupire. Il ne parvient plus à raisonner. Tout lui paraît si improbable et ridicule. Quelle était la probabilité de rencontrer deux femmes à ce point dérangées dans leur rapport aux hommes ? Il

repense alors à Joy et aux questions qu'elle lui a posées la veille de l'accident. À son tour d'écarquiller les yeux quand les lumières jaillissent dans son esprit :

— Et si elle était dans le coup pour les autres ?

— Les autres quoi ? s'étonne Manuela.

— Les autres morts.

— Quoi ?

Manuela s'affole et gesticule sur sa chaise. Ses poignets la rappellent à l'ordre, mais la peur est plus forte que la douleur.

— De quels morts tu parles ? Je ne veux pas mourir !

— Ça y est, vous avez eu le temps de mieux faire connaissance ?

La voix de Delphine fige la scène. La porte se referme, la clé tourne dans la serrure. L'angoisse est sur le point d'asphyxier Manuela.

94

Christophe et Manuela ne quittent pas Delphine des yeux depuis qu'elle a franchi la porte. Celle-ci s'affaire dans le coin cuisine, ouvert sur le salon. Elle se penche vers le placard sous l'îlot central en bois, et en sort plusieurs bouteilles. Whisky, vodka, gin. Christophe repense alors à Gaël Boulier. Un frisson défie la chaleur du feu de bois, et remporte aisément la partie. Delphine fait maintenant coulisser un tiroir vers elle, et regarde Manuela avec un grand sourire avant de choisir. Quand sa main dépose l'objet sur le plan de travail, Manuela vacille. La lame du couteau est plus longue que large.

Delphine fait un premier tour avec les bouteilles, et les pose sur la table basse près du canapé. Elle s'approche alors de Christophe, lui caresse la joue, et lui parcourt les lèvres avec son pouce. Ce dernier tourne violemment la tête sur le côté pour s'extraire du geste intrusif.

— Je t'ai connu plus réceptif, prononce-t-elle en camouflant maladroitement sa déception.

— Arrête ! Dis-moi ce que tu veux qu'on en finisse, rétorque Christophe.

— Ce que je veux ? Je pensais que tu l'avais compris. Je veux que tu lui montres à quel point tu m'aimes et que tu fasses en sorte qu'elle ne dresse plus jamais de mur entre nous.

Christophe a du mal à tout saisir.

— Elle n'a rien à voir dans notre séparation, c'est toi qui es partie.

— Pour tester ton amour pour moi. Et toi, tu fais quoi ? Tu te tournes vers elle !

— J'ai essayé de t'appeler ! Tu ne m'as jamais répondu !

— Donc ça te donnait le droit d'aller voir ailleurs ?

— Il n'a pas voulu de moi, intervient Manuela, la voix tremblante.

— Pourtant, il est venu chez toi quand je lui ai envoyé l'invitation avec ton portable. Si ce n'est pas une preuve, ça !

— Laisse-la partir, la coupe Christophe. Règle tes comptes avec moi, elle n'est pour rien dans toute cette histoire.

Delphine s'amuse bruyamment de cette réplique.

— Tu serais prêt à te sacrifier pour elle ? Tu n'as donc vraiment rien compris ! Je ne veux pas que tu l'éloignes de nous. Je veux que tu

la détruises, que tu démolisses le mur, et que tu l'enterres sous les pierres.

— Je ne comprends rien ! On est en plein délire !

— Alors, montre-lui que tu m'aimes, dit Delphine en s'approchant très près du visage de Christophe.

Celui-ci se recule au maximum pour éviter tout contact.

— Embrasse-moi, murmure-t-elle.

D'abord assailli par l'envie de refuser, il pense à Manuela, terrorisée sur sa chaise. Si c'est le moyen d'arrêter cette mascarade, pourquoi ne pas se laisser faire ? Il entre donc en contact avec les lèvres de Delphine. Celle-ci profite très brièvement du baiser avant de se retirer vivement.

— Tu appelles ça embrasser ? s'offusque-t-elle.

Elle saisit alors la bouteille de whisky sur la table, et dévisse le bouchon, qui craque d'être tourné pour la première fois.

— Je suis sûre que tu peux faire mieux, dit-elle en approchant le goulot de la bouche de Christophe.

— Non, arrête !

L'ordre est ignoré, le liquide brûle les lèvres de Christophe avant de s'attaquer à la gorge. Il est vite recraché. Delphine arrête, se lève, et fait un deuxième tour à la cuisine pour revenir avec le couteau. Les yeux de Manuela sont exorbités comme pour être sûrs de saisir la moindre menace vitale. Delphine se dirige vers Christophe, qui s'impose de rester le plus impassible possible. Elle se place derrière la chaise, et la peur grignote du terrain en Christophe. D'un geste précis, Delphine libère la main droite de Christophe. Elle reprend alors la bouteille et la lui tend. Christophe ne bouge pas.

— Je te conseille de la prendre.

— Sinon quoi ? tente-t-il.

Delphine tourne la tête vers Manuela, et affiche un large sourire. Cette dernière glisse les fesses vers l'avant de l'assise, ne sachant plus comment s'échapper de cette situation, et enchaîne les gémissements. Christophe prend la bouteille.

— Bois !

— Mais putain ! s'énerve-t-il. Ça va changer quoi ?

— Tu verras, tout sera beaucoup plus simple.

Christophe secoue la tête, et laisse la bouteille posée sur sa cuisse. Delphine fait le tour de la chaise de Manuela. Celle-ci s'étouffe dans des gargouillis de panique. Elle sent la couverture glisser de ses épaules et dévoiler sa nudité. Les larmes s'amplifient. À la terreur se rajoute la honte d'être exposée ainsi. La lame glace alors Manuela d'effroi en se posant sur son cou et en glissant lentement sur son sein gauche pour pointer juste en dessous.

— C'est bon, la stoppe Christophe en avalant une goulée qui lui

arrache une grimace.

— Encore, lui enjoint Delphine.

Le deuxième assaut arrache tout sur son passage, et incendie l'estomac de Christophe.

— Encore.

Christophe refuse de la tête, et implore du regard. Delphine enfile un masque machiavélique, et Manuela se déchire les cordes vocales quand la pointe du couteau viole lentement le rebondi inférieur du sein. La première goutte de sang broie le cœur de Christophe. Quand elle est rejointe par d'autres pour former un chemin sinueux et carmin sur les côtes, Christophe lève la bouteille et boit, ignorant la douleur jusqu'à l'insoutenable. Puis il repose la bouteille sur sa cuisse, avant de tousser et de cracher des résidus ardents. Delphine soulage la pression.

— Tu es prêt ?

Christophe la regarde, flottant sur des marécages d'alcool et d'incompréhension. Elle revient vers lui, et se met à genoux devant la chaise en soutenant sensuellement son regard. Christophe n'hésite pas. Ses lèvres viennent s'écraser sur la bouche de Delphine. Celle-ci est parcourue d'une agréable décharge. Les langues se trouvent. L'odeur d'alcool enivre la jeune femme et l'entraîne vers une régression excitante. Christophe sent alors les résistances céder. Il lâche la bouteille qui vient s'écraser au sol au moment où il empoigne les cheveux de Delphine pour lui casser la nuque d'un geste brutal. Surprise, celle-ci bascule sur le côté et lève la main dans laquelle se trouve le couteau. Christophe peste de ne pas pouvoir utiliser sa seconde main. Un réflexe le fait tirer vivement sur le Serflex, qui le rappelle au calme. Il lâche alors la tignasse pour tenter de s'emparer de la lame. Mais il a laissé le temps à Delphine de se ressaisir et de se stabiliser. Elle esquive et se redresse avec élan. Une sensation étrange s'empare d'elle. Des émotions lointaines rejaillissent brutalement, et la figent un instant. Se retrouver seule et humiliée face à eux deux. Le sentiment d'abandon n'a pas le temps de s'installer, il est poussé dehors par la haine. Les premières à payer seront « toutes les bichettes et les minettes du quartier ». Sans dire un mot, elle reporte toute son attention sur Manuela, et avance vers elle.

95

Ben n'a plus de doutes : Manuela est en danger. Il reste paralysé à la lecture de la lettre qui le renvoie à la dernière situation d'urgence qu'il a connue : l'enlèvement de Florac. Englué dans l'angoisse et la douleur, il fait face à l'annihilation de ses réactions. Il va devoir se battre contre les émotions fantômes qui tentent de lui barrer la route en s'exprimant aussi violemment que s'il revivait la scène originelle. Barrère lui tend la dernière page avant de se rasseoir et de questionner Stan. Il la prend sans saisir sa mission de façon immédiate. Il la relit intégralement, et percute en arrivant à la fin. La dernière ligne a l'effet d'une claque qui l'arrache à ses démons intérieurs. Il sort son téléphone, file au fond de la pièce, et appelle le juge pour lancer une réquisition sur le numéro de portable noté par Delphine à la fin de sa lettre. Il prévient ensuite Joy, et lui demande de les informer dès qu'elle recevra les résultats de la localisation.

— Expliquez-moi ce qui s'est vraiment passé le soir de la mort de votre femme, entend Ben quand il raccroche.

Stan active sa mémoire, et erre entre réalité et faux souvenirs. Qu'a-t-il réellement vécu ? Le procès, les multiples entretiens avec son avocat et les séances avec le psy sont passés par là, et ont remanié certains fichiers archivés.

— Je me souviens que quand je suis rentré du boulot, ma femme était dans tous ses états. Elle était assise à la table de la cuisine et pleurait. Quand je me suis approché d'elle pour lui demander ce qui se passait, elle m'a violemment repoussé, et s'est levée en me regardant comme si j'étais le diable incarné. Elle me hurlait dessus. Je ne comprenais rien à ce qu'elle disait. Les sanglots étaient trop puissants. Et elle m'a demandé comment j'avais pu. Je ne savais absolument pas de quoi elle parlait. C'est là qu'elle m'a craché au visage : « Comment tu as pu violer ta propre fille ? » Ça a été comme un coup de poignard. Je lui ai dit qu'elle racontait n'importe quoi, et elle m'a parlé du rendez-vous chez le médecin. Apprendre que ma fille de 12 ans n'était plus vierge m'a anéanti. Je ne voulais pas en entendre davantage. Je suis reparti en claquant la porte, et j'ai fait la tournée des bars. Ma vie était devenue un enfer en un fragment de seconde. Delphine avait eu un rapport sexuel, et ma femme était convaincue de ma culpabilité. Je suis rentré quatre heures plus tard, complètement ivre. Ma femme

m'attendait.

Stan est soudain submergé par l'émotion. Il réalise que ce moment est celui où il a vu sa femme en vie pour la dernière fois.

— Elle pleurait toujours. Elle était en haut des escaliers. Elle avait déjà descendu quelques sacs, et plusieurs valises attendaient leur tour à côté d'elle sur le palier de l'étage. Enfin, je crois. Je vous l'ai dit, j'étais saoul. La suite est floue. Elle m'a annoncé qu'elle irait tout dévoiler à la police, et qu'elle ne voulait plus me voir.

— Comment avez-vous réagi ?

— Je crois que j'ai commencé à monter les marches.

Stan creuse un peu plus dans les tiroirs de stockage mnésique.

— Elle m'a dit d'arrêter.

— Elle avait peur de vous ?

Stan étire ses lèvres dans une mimique de gêne.

— Oui, je crois. Il m'est arrivé, à deux reprises, d'avoir des réactions violentes envers elle. Sous le coup de l'alcool et de l'impulsion. Mais je me reprenais aussitôt.

— C'est-à-dire ?

— La première fois, je l'ai giflée. Je ne suis pas fier de ça. Cette gifle a été encore plus douloureuse à vivre pour moi, je crois.

Ben fait la moue, mais préfère se taire.

— La seconde fois, on se disputait à l'étage et dans un geste de colère, je l'ai bousculée. Elle a trébuché dans l'escalier.

— Il semblerait qu'il se soit passé la même chose le soir de sa mort.

— Non !

Stan est sûr de lui dans cette réponse.

— J'ai continué à monter, et elle a jeté une valise dans ma direction. J'avais déjà du mal à tenir debout. Du coup, le choc m'a fait basculer, et je me suis rattrapé de justesse à la rambarde avant de tomber. La deuxième valise a atterri sur mon visage. Je ne sais pas si j'ai perdu connaissance. Peut-être, puisque je ne me souviens plus du tout de ce qui s'est passé entre cet instant et celui où j'ai grimpé dans la voiture pour partir.

— Vous avez pu conduire dans votre état ?

— Il faut croire. Quand je me suis réveillé le lendemain, j'étais dans ma voiture au bord d'un fossé, sur un chemin forestier. C'est là que j'ai reçu l'appel m'annonçant la mort de ma femme.

96

Delphine s'agenouille près de Manuela. Celle-ci n'ose pas la regarder, comme animée par une pensée magique du style « si je ne la vois pas, elle ne me voit pas ». Le souffle dans son oreille fige un instant ses fonctions vitales.

— Je ne voulais pas te faire de mal. Seulement, vous venez de m'humilier.

— Non ! Arrête. C'est moi. Elle n'y est pour rien ! lance Christophe en se débattant ridiculement sur sa chaise.

— Il faut bien que tu comprennes que tes actions ont des conséquences, sinon on n'avancera pas.

Le couteau se rapproche du même sein que celui qu'il a goûté quelques minutes auparavant pour savourer un peu plus cette chair tendre. L'entaille est superficielle, mais elle suffit à faire perler le sang qui s'amuse à descendre les rapides jusqu'au bassin.

— Arrête ! hurle Christophe, alors que Manuela jongle entre cris et faux départs vers l'inconscience.

— Tu as raison, j'arrête, répond Delphine en éloignant le couteau du corps de Manuela.

Elle fait alors basculer la chaise en arrière, créant un état de rupture dans l'esprit de Manuela. La surprise met tout en pause, pleurs, cris, tremblements. Delphine fait pivoter la chaise, la traîne sur les deux pieds arrière pour l'approcher au maximum de Christophe, et la positionne en diagonale, de façon à ce que Christophe puisse aisément toucher le corps de Manuela. Celui-ci pose immédiatement sa main libre sur la cuisse de la jeune femme. Bien maigre réconfort, qui passe totalement inaperçu pour Manuela, mais qui n'échappe pas à Delphine.

— Il est temps pour toi de passer à l'action, dit Delphine en tendant le manche du couteau à Christophe.

Ce dernier reste abasourdi. Delphine réfléchit, et se ravise. Elle attrape le pistolet qu'elle avait posé près des bouteilles pour le glisser dans son jean, passe derrière la chaise de Christophe, et tranche le deuxième Serflex.

— Tu vas avoir besoin de tes deux mains.

Christophe se tait. Plusieurs scénarios se bousculent dans son esprit. Delphine retourne à la table basse, et dévisse le bouchon de la

bouteille de vodka. Christophe comprend ce qui l'attend, sans en saisir le but, et le trop-plein de whisky se fait subitement sentir en trajet retour. La boisson n'a rien perdu de son pouvoir corrosif quand elle parcourt l'œsophage. Christophe déglutit à répétition pour stopper le volcan. Delphine lui tend alors la bouteille.

— Vas-y, bois un peu, ça ira mieux.

Pour éviter de faire subir les conséquences de son refus à la jeune femme qui ne cesse de pleurer à côté de lui, il fait couler le breuvage nocif dans sa gorge. Il se demande comment il a pu, à une période de sa vie, aimer cette sensation. Il s'arrête après avoir descendu à peine un quart de la bouteille, et pose cette dernière sur sa cuisse.

— Garde-la, et prends ça, dit Delphine en lui tendant à nouveau le manche du couteau.

— Pourquoi ?

Le canon de l'arme vient s'écraser sur la tempe de Manuela pour faire comprendre à Christophe qu'il ferait mieux d'obéir sans poser de questions. Message reçu et appliqué.

— Maintenant, tu vas lui faire comprendre qu'elle ne peut plus s'immiscer entre nous.

La terreur se lit dans les yeux grands ouverts de Christophe.

— Non, je t'en supplie, il faut arrêter maintenant.

— Tu as le choix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Deux solutions. Tu lui fais ce que je te dis, et elle s'en remettra un jour. Ou j'appuie sur la détente et là… je doute qu'elle s'en remette.

— À quoi ça sert tout ça ? On peut juste repartir de zéro tous les deux, si tu veux encore de moi.

Delphine est désarmée. Elle ne s'attendait pas à cette proposition. Christophe le voit.

— Je ne t'ai jamais trompée, je t'aime, ma chérie. C'est un malentendu, cette histoire. J'ai refusé les avances de Manuela, comme j'aurais refusé les avances de n'importe quelle femme.

— Tu mens.

Delphine a prononcé ces mots sur un ton teinté d'espoir.

— Non, je te jure que non.

— Les autres m'ont dit la même chose, tu sais.

— Quels autres ?

— Ceux qui ont trompé leur femme avec moi. Chaque explication à trois s'est mal terminée, aucun d'eux n'ayant été capable d'aller au bout. Dire qu'ils m'aimaient, ça, c'était facile. Mais le prouver, c'était autre chose. Gaël a même eu le culot de me menacer. Il m'a dit qu'il te mettrait au courant si je n'arrêtais pas de le harceler. On ne menace pas quelqu'un qu'on dit aimer, qu'est-ce que tu en penses ? Pourtant,

c'est ce que tu as fait tout à l'heure. Tu as voulu me piéger. Tu m'as humiliée. Et maintenant, tu veux me faire croire que tu m'aimes ?

Christophe est à court d'arguments. La stupéfaction est trop forte. Il a désormais la confirmation que Delphine a tué Gaël Boulier et sa femme. Se dire qu'elle est ensuite rentrée à la maison comme si de rien n'était, sans rien montrer de l'horreur qu'elle venait de commettre, et que peut-être même il lui a fait l'amour ce soir-là le dégoûte et le fige dans l'effroi.

— Si tu m'aimes, tu vas faire ce que je te dis.

97

Joy et Hoche épluchent le dossier de Stan quand l'info tombe. La géolocalisation a donné un résultat. Les deux équipiers se lèvent de façon précipitée, rassemblent les feuilles dans la chemise pour tout embarquer avec eux, et courent à la voiture. Joy pensait ne plus avoir besoin de soutien pour son bras gauche, qu'elle a libéré pour conduire en revenant de Réau. Malheureusement, les douleurs l'ont rappelée à l'ordre, et elle est contrainte de demander à Hoche de prendre le volant.

Ben et Barrère s'apprêtent à mettre un terme à l'entretien avec Stan quand la sirène, accompagnée d'une agitation de masse, les fige. Greg, qui était resté devant la porte, entre sans prévenir.

— J'espère que vous en avez fini avec lui, je le ramène.

— Que se passe-t-il ? demande Barrère.

— Un prisonnier s'est fait planter. On n'a pas de temps à perdre, c'est la folie en bas. Les détenus se déchaînent.

— C'est bon, emmenez-le, on a terminé.

Quand Greg se retrouve seul avec Stan dans le couloir des cellules d'isolement, il lui demande si tout va bien. Stan ne sait pas quoi répondre.

— En tout cas, tu vas pouvoir dormir tranquille. Ton codétenu ne parlera plus.

Stan est comme anesthésié. Son esprit préfère ne plus analyser les informations qu'il reçoit. Il ne répond pas, entre dans sa cellule obscure, et s'assoit en boule dans un coin. Greg est étonné de cette réaction, mais il ne cherche pas à en savoir plus. Il referme à clé avant de prendre la direction de la fosse aux lions.

En route vers le lieu indiqué par le service de géolocalisation, Joy compose le numéro de Barrère, et active le haut-parleur.

— Vous en êtes où ? demande-t-elle dès la prise d'appel.

— On sort de la prison. On a du nouveau.

— OK, enchaîne Joy sans s'attarder, nous, on file vers Vaucourtois. Le portable que vous nous avez filé borne dans cette région.

— Elle est retournée chez ses grands-parents, lance Barrère en

direction de Ben alors qu'ils s'engouffrent dans l'habitacle. Joy, les grands-parents de Delphine Nourot habitent à la limite de Sancy. Il faut prendre un petit chemin en sortant de Vaucourtois. Je te balance l'adresse. Vous y serez bien avant nous, alors pas d'imprudence.

— T'inquiète.

— Qu'est-ce qu'on sait, alors ? demande Hoche tout en s'incrustant imprudemment sur la file de gauche.

— C'est Delphine Nourot qui a déposé ce matin à l'attention de son père une lettre dans laquelle elle lui livre tous ses secrets. Pour vous la faire courte, elle avoue dans ce courrier qu'elle a basculé du côté obscur à cause de la relation entre ses parents. Convaincue dès le plus jeune âge que son père était amoureux d'elle, comme le sont toutes les petites filles, elle n'a pas su gérer sa sortie de l'Œdipe, et a fait une fixation maladive sur l'amour paternel. Sa mère est donc rapidement devenue la personne à détruire. Dès l'âge de 12 ans, elle fantasmait des scénarios morbides pour soulager ses tensions internes. Puis, un jour, elle a décidé de se rapprocher de son cousin pour échafauder un plan visant à anéantir sa mère. Malheureusement, ce dernier a préféré une fille de son âge. Répétition du schéma. Delphine s'est de nouveau sentie trahie et abandonnée. Elle a prémédité son premier passage à l'acte, et a vécu son expérience initiale.

— À 12 ans ? s'exclame Joy, médusée.

— Oui, je sais, ça paraît impensable.

— Comment s'y est-elle prise ? demande Hoche, toujours aussi pragmatique.

— Elle s'est servie d'un intermédiaire.

— C'est-à-dire ?

— Un chien. Elle a fait en sorte que le molosse agressif des voisins de ses grands-parents puisse sortir de son enclos au moment où la jeune victime était seule dehors. Il lui a sauté à la gorge.

Joy ferme les yeux d'effroi en imaginant la scène.

— Son expérience initiale a donc eu lieu chez ses grands-parents, raisonne Hoche à voix haute. Pas étonnant qu'elle y soit retournée. Pourquoi les Alcooliques anonymes ? poursuit-il.

— Delphine a tissé un lien étroit dans son esprit entre alcool et amour. Son père a traversé une phase d'alcoolisme quand elle était petite. Il était alors souvent en conflit avec sa femme et proche de Delphine. Les nuits où il ne partageait pas le lit conjugal, il dormait avec Delphine. Celle-ci était alors convaincue que l'alcool permettait à son père d'exprimer son amour envers elle et d'éloigner la mère du circuit. Seulement, le jour où il a décidé d'arrêter de boire et de faire une cure a été vécu comme un véritable acte de trahison par Delphine. Surtout qu'à son retour à la maison, il s'est ligué avec sa femme pour traîner Delphine sous une douche froide pour la calmer d'une crise de

nerfs.

— Le moment décisionnel où tout a basculé, en déduit Hoche.

Joy le regarde d'un air surpris. Cet homme a l'air plus calé qu'elle l'aurait imaginé en psychologie criminelle.

— Exactement. Du coup, ceux qui ont aidé son père à arrêter de boire sont ceux qui ont poussé ce dernier dans les bras de sa mère et qui ont anéanti la relation d'amour père-fille. Ces gens-là sont donc devenus des personnes à abattre, au même titre que sa mère.

Tout se relie dans l'esprit de Joy : les modes opératoires, les comas éthyliques, la tuerie de masse au sein des Alcooliques anonymes…

— Stanislas Faure a été condamné pour viol sur sa fille et homicide sur sa femme, intervient Hoche. Qu'est-ce qu'il vous a dit par rapport à ça ?

— Il dit ne pas avoir violé sa fille. Celle-ci explique d'ailleurs qu'elle a utilisé son deuxième cousin pour ça, et a fait croire à sa mère que c'était son père.

Joy oscille la tête, sous le choc. La folie humaine peut donc faire des ravages dès le plus jeune âge.

— Quant au meurtre, il ne l'explique pas, et elle n'en parle pas dans sa lettre. Il était saoul. Il se souvient avoir reçu un choc à la tête, sa femme lui ayant jeté une valise dessus. Et il s'est réveillé quelques heures plus tard dans sa voiture à plusieurs kilomètres de son domicile.

98

Christophe est incapable de faire subir à Manuela ce que vient de lui imposer Delphine. Malgré la certitude qu'elle mourra s'il n'obéit pas, une partie de lui l'en empêche. Pour tenter de faire taire sa conscience, il ne voit qu'une solution : l'endormir à grands coups de vodka. Il commence déjà à ressentir les effets du whisky et du premier quart de l'autre bouteille. Ses idées se perdent en chemin, le sentiment de flotter arrive. Il ne devrait pas être loin de l'anéantissement du facteur critique. Il avale donc plusieurs gorgées, provoquant une augmentation des cris de Manuela et la satisfaction de Delphine. Il a la sensation que l'alcool prend maintenant le trajet direct vers son cerveau. Il pose ses yeux sur Manuela. Il distingue les larmes qui tentent de se dresser en boucliers, le regard implorant qui s'agite comme un drapeau blanc, les lèvres qui paniquent et laissent visiblement passer des injonctions. Christophe est désormais seul avec lui-même. Ses tympans ont fermé les volets, ses yeux ont tiré les rideaux, son esprit engage le mode automatique sans se soucier davantage du juge interne qui se débat pour arrêter le processus en marche. Les doigts de Christophe resserrent leur étreinte sur le manche du couteau, la main avance vers Manuela, la lame entre en contact avec le sein inentamé. Un hurlement déchire la bâtisse, mais contourne Christophe. Le geste est rapide. Il le faut, sinon il sait que sa morale, qui revient au galop, va remporter le combat. La culpabilité lui envoie aussitôt un coup dans le cœur et réactive tous ses sens. Il entend la douleur de Manuela. Il lâche le couteau en voyant le sang abaisser les voiles sur le flanc droit de la jeune femme. La nausée est insoutenable. Il se détourne sur le côté pour évacuer l'horreur qui vient d'exterminer les effets de l'alcool.

Delphine ressent une soudaine légèreté. Un plaisir de l'ordre de l'apaisement. Une pause dans ses conflits intrapsychiques et un sentiment de puissance. Elle reste totalement indifférente à la souffrance de Manuela. Elle ne jouit pas de la douleur de l'autre. L'autre n'est rien à part l'objet de soulagement de son angoisse. Ses sensations actuelles sont les mêmes que celles qu'elle a vécues, petite, les deux fois où son père a été brutal avec sa mère. Elle avait alors découvert la toute-puissance à travers un tiers. Elle avait saisi le moyen de soulager ses tensions psychiques. Le processus s'était

rapidement inscrit dans son histoire comme une solution à son angoisse et une jouissance à répéter.

Brutaliser elle-même les femmes ne lui apporte rien. Elle a besoin d'un intermédiaire pour asseoir sa surpuissance.

— Maintenant, tu vas détruire le reste de ce qui fait d'elle une femme, ordonne-t-elle à Christophe, qui vient de se redresser sur sa chaise.

Elle se penche pour ramasser le couteau et le redonner à son exécuteur de volontés.

— J'ai fait ce que tu voulais, peine à prononcer Christophe. Je n'irai pas plus loin.

— C'est dommage. Tu as donc fait tout ça pour rien, répond Delphine en mettant Manuela en joue.

« Vas-y, presse la détente qu'on n'en parle plus. » L'idée traverse l'esprit de Christophe avant d'être rejetée au placard.

— Il te reste une autre bouteille, si tu as besoin.

Christophe ne peut plus. Il la supplie.

— Tu veux quoi ? Dis-le-moi qu'on en finisse.

— À part les seins, qu'est-ce qui fait d'elle une femme, à ton avis ?

Christophe secoue violemment la tête de gauche à droite, entraînant un raz-de-marée dangereux qui lui fait fermer les yeux le temps de dissiper le tournis nauséeux.

— Ne me demande pas ça !

Manuela a enclenché le mode survie. Ignorant la douleur, elle bouge les pieds et les mains dans l'espoir qu'ils finissent par glisser hors des anneaux noirs de malheur.

99

Stan est toujours prostré au fond de sa cellule, dans le noir. Un combat intérieur a débuté pendant l'entretien avec les gendarmes, et la lutte perdure, faisant de plus en plus de ravages. Il ne cesse de s'interroger sur sa part de responsabilité dans ce qu'est devenue sa fille. Il lui est inconcevable qu'un enfant devienne de lui-même une machine à tuer, sans déclenchement extérieur, sans traumatisme. Il y a forcément une cause. Il se demande aussi s'il a eu raison de la dénoncer. Comment un père peut-il trahir sa propre fille ? Il aurait dû insister davantage pour lui parler. Il aurait pu la raisonner. Ils auraient évoqué le passé, il aurait rectifié toutes les fausses interprétations que sa fille s'était faites, il lui aurait dit à quel point il l'aimait. Il est de plus en plus convaincu qu'il aurait pu la sauver. Qu'il aurait dû la sauver.

Le bruit de la clé dans la serrure interrompt sa réflexion. Encore ce même réflexe. Il se lève précipitamment, et se tient prêt à la riposte. La tension retombe. C'est Greg avec un plateau-repas.

— Ça s'est calmé là-haut, et je me suis dit que tu devais avoir la dalle depuis le temps.

— Qui l'a planté ?

— Tu n'as pas besoin de le savoir. Tu étais au parloir, tu es blanc comme neige. Je te laisse quand même au trou pour la durée qui était prévue, histoire de n'éveiller aucun soupçon.

Stan a beau se répéter que son codétenu était une ordure, il est las de toute cette violence gratuite, de cette déshumanisation, de ces meurtres sans remords. La prison l'attire vers le fond, lentement mais sûrement, et sa bouteille d'oxygène se vide à vue d'œil.

— Je peux téléphoner ? dit-il subitement.

— Je te rappelle que tu es au trou.

— Tu as bien un téléphone ?

Greg se dirige vers la porte.

— Désolé. C'est non.

Stan le rattrape par le poignet. Greg est surpris, et s'extirpe vivement de l'étreinte avant de poser la main sur sa matraque.

— Arrête, je ne vais rien te faire. Mais s'il te plaît, laisse-moi passer un coup de fil. Il faut que je la sauve.

— Qu'est-ce qu'ils te voulaient, les flics ? Te parler d'elle ?

— Oui, je t'expliquerai après si tu veux, mais donne-moi ton téléphone, elle est en danger.

Greg baisse la tête, cherche la meilleure chose à faire sur le sol crasseux, et soupire.

— Tu fais chier, hein ! Tu sais très bien que si je me fais griller, c'est fini pour moi.

— Tu viens de faire buter un mec, et tu me fais une tirade sur la responsabilité pour un coup de téléphone ?

Greg sort son téléphone, et le jette à Stan. Ce dernier a gravé le numéro dans son esprit. Greg recule d'un pas, et scrute les alentours pour s'assurer qu'aucun surveillant ne déboule. Stan écoute les bips s'enchaîner. La bataille qui se joue en lui s'accélère. Il ne sait pas s'il a réellement envie qu'elle décroche. Il s'en remet au destin.

Hoche et Joy ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres de l'adresse indiquée par Barrère. La ferme se dessine au loin, et se rapproche à grande vitesse.

— Ça va aller avec ton bras ? lâche Hoche.

Joy le regarde sans cacher sa surprise.

— Tu t'inquiètes pour moi, maintenant ?

— Non. Je veux juste savoir si tu es capable de mener cette mission à bien. Si tu dois ralentir l'action, je préfère que tu restes à l'écart.

Joy fulmine intérieurement et contrairement à son habitude, elle n'arrive pas à s'exprimer. Cet homme l'exaspère autant qu'il lui fait peur.

— Alors ? insiste-t-il.

— Tu crois vraiment que je vais rester dans la voiture ?

Hoche arrête le véhicule. Il reste une cinquantaine de mètres à parcourir.

— Alors, on y va.

Les deux gendarmes descendent, sortent les armes des holsters, et progressent en direction de la maison. Postés de chaque côté de la porte d'entrée, ils attendent après que Hoche a frappé. Les secondes sont longues, le silence est inquiétant.

— Gendarmerie, ouvrez ! ordonne Hoche.

Alors que Joy s'apprête à faire le tour de la maison pour surveiller les éventuelles issues, une voix se fait entendre.

— Ouais ! J'arrive ! crie le grand-père.

Joy pince les lèvres.

— Je vais derrière.

Hoche valide d'un signe de tête.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? demande la voix éraillée

avant même d'ouvrir.

— On cherche votre petite-fille, monsieur Nourot.

— Vous allez nous embêter longtemps avec ça ? râle le vieillard. Je vous ai dit qu'elle n'était pas là.

La porte s'ouvre enfin.

— Ah ben, vous n'êtes pas celui de taleur ! s'exclame le papy toujours aussi courbé en avant.

— On sait qu'elle est ici, affirme Hoche en forçant l'invitation à entrer.

Le grand-père recule un pied pour ne pas tomber.

— Vous avez qu'à me pousser aussi !

— Où est-elle ? insiste Hoche en scrutant les pièces.

— De quel droit ? s'indigne le papy. Vous êtes chez moi, là !

Hoche ignore les paroles du vieillard, et ouvre la porte-fenêtre pour faire entrer Joy.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous lui voulez à Delphine ? Pourquoi vous avez des armes ?

Hoche prolonge la visite des lieux à l'étage, alors que Joy pousse toutes les portes du rez-de-chaussée avec l'excitation d'y trouver le trésor maudit.

Christophe s'enivre en priant le coma éthylique de l'emporter. Il vient de finir la bouteille de vodka, et réclame celle de gin à Delphine.

— Doucement quand même, le prévient-elle en la lui tendant. J'ai besoin de toi.

— Il m'en faut encore.

Les paroles de Christophe tanguent comme des barriques au fond d'une cale, et l'excédent frôle le bouchon à chaque vague. Il lève la bouteille et jette sa tête en arrière, mais son mouvement manque de contrôle. Son cou a les mêmes effets qu'un ressort tordu libéré de sa compression. Le gin éclabousse un peu partout avant de trouver la bonne voie. Christophe laisse couler. Il ne sent plus les brûlures. Il avale, et ne s'arrête plus.

— Stop ! lance Delphine en rabattant la bouteille vers le bas. Le ressort du cou de Christophe recommence ses tourbillons ridicules vers l'avant. Delphine voit qu'il est allé trop loin. Les yeux cherchent le bon angle de vue à l'intérieur des orbites, les paupières les aident à rester révulsés, et le ressort n'arrive pas à se stabiliser. Elle tapote la joue de Christophe en espérant qu'il finisse par la voir.

— Oh ! Reviens ! lui ordonne-t-elle sèchement.

Manuela continue de se battre contre les Serflex qui lui mordent de plus en plus les chairs.

— Christophe ! hurle Delphine. Reste avec moi.

Les tapes sont devenues des gifles. Le ressort a lâché. La tête de Christophe pend sur le côté.

— Merde ! crache Delphine en se précipitant vers la cuisine.

Elle ouvre plusieurs tiroirs, ne sachant plus où elle a rangé le flacon. Elle est soulagée de le retrouver dans le troisième tiroir, et espère qu'il n'est pas trop tard pour lui faire avaler le contenu. Elle se hâte de retourner près de Christophe, lui redresse la tête, et au moment de verser le sirop d'ipéca dans la bouche de ce dernier, elle entend son téléphone sonner. Elle râle, mais la priorité, c'est Christophe. Il ne pourra bientôt plus déglutir.

— Allez, vas-y, mon chéri, avale, je sais que tu peux le faire.

Christophe est à la frontière de l'inconscience. Il a déjà mis un pied de l'autre côté. Le réflexe de déglutition est cependant encore présent. Il ingère le contenu déversé dans sa bouche sans s'en rendre compte. Delphine ne lésine pas sur la dose. Elle doit le sortir de cet état végétatif.

Le destin a choisi pour lui. Delphine n'a pas répondu. Stan rend le téléphone à Greg.

— Tu ne réessaies pas ?

— Non, inutile. C'est peut-être mieux ainsi, répond Stan en retournant au fond de sa cellule, et en laissant son esprit s'automutiler.

Greg referme la porte et s'éloigne, inquiet de voir Stan dans cet état. Il ne comprend pas ce qui est en train de se passer avec sa fille, et préfère rester en dehors. Son portable vibre dans sa poche. Il regarde. Le numéro que Stan a composé quelques minutes plus tôt. Il pose ses yeux sur la porte de la cellule d'isolement à plusieurs mètres de lui. Que doit-il faire ? Greg sait qu'il a dépassé la limite avec Stan. Ce dernier est plus qu'un simple prisonnier pour lui. La prison amplifie tout. Les pensées, les sentiments, les émotions, les opinions. Le jugement est altéré. Vase clos où tout est possible. Greg refuse l'appel, et s'éloigne de la cellule de Stan. Il se doit de remettre les barrières prisonnier-surveillant qu'il a piétinées au fil des années avec ce détenu.

Hoche a inspecté tout l'étage. Personne. Il s'approche alors d'une fenêtre pour observer les extérieurs, et détaille chaque partie de cette vue d'ensemble.

Joy, quant à elle, referme avec délicatesse la porte de la chambre au rez-de-chaussée. Elle y a rencontré la grand-mère de Delphine. Cette dernière, très affaiblie, lui a laissé un goût amer. Celui de la

finitude, mais aussi celui d'un triste gâchis. Malheur, secret, désespoir. Un ensemble de vies brisées.

— Mon mari n'a jamais compris pourquoi, lui a soufflé la vieille femme. Il pense que c'est la mort de notre fille qui me tue à petit feu. Je le laisse croire que c'est ça.

— Pourquoi ? lui a demandé Joy.

— Parce que la vérité le tuerait à son tour.

Joy marche dans le couloir, touchée par cette tragédie familiale.

Delphine repose son téléphone sur la table. Elle sait qu'il ne peut s'agir que de son père. Lui seul possède le numéro. Que voulait-il lui dire ? Elle n'a pas le temps de chercher une réponse à cette question. Le sirop d'ipéca fait effet. Christophe est malmené par des haut-le-cœur. Delphine s'empresse de lui maintenir la tête vers l'avant pour éviter l'étouffement. Les vomissements sont violents, et ramènent progressivement Christophe à lui. Nouvelle sonnerie de téléphone. Cette fois, il s'agit du fixe qui est sur la console près de l'entrée. Delphine se retourne, et son cœur s'emballe. Elle lâche la tête de Christophe, qui met un moment avant de retrouver l'équilibre, et court décrocher.

Avant d'arriver dans le salon, Joy est arrêtée par la voix du grand-père. Celui-ci pense murmurer, mais sa surdité l'oblige à maintenir un certain niveau de décibels.

— Sauve-toi vite, ils te cherchent.

— Lâchez ce téléphone ! ordonne Joy en le mettant en joue.

Le grand-père laisse tomber le combiné, qui s'amuse à la balançoire au bout du cordon, et lève les mains, le dos toujours parallèle au sol.

Joy saisit le téléphone et le porte à son oreille, pas surprise d'y entendre la tonalité de fin de connexion.

— Où est-elle ? s'énerve-t-elle sur le grand-père.

— Laissez ma petite-fille, implore-t-il au bord des larmes. Elle a assez souffert comme ça !

— Dépêchez-vous ! Il faut qu'on sache où elle est !

Le papy commence à suffoquer.

— Dis-leur.

La voix frêle et expirée, les yeux grands ouverts. Il dévie le regard et voit sa femme, cramponnée au chambranle de la porte pour ne pas s'effondrer.

— Tu dois leur dire. Sinon, Delphine va tuer des gens.

Le grand-père se met à trembler.

— Qu'est-ce que tu racontes, enfin ? Delphine ne ferait pas de mal à une mouche.

— Si, Gaston. Viens là, s'il te plaît, dit la vieille dame incapable de faire un pas de plus.

Le papy fait glisser ses pieds l'un après l'autre au sol aussi vite qu'il le peut. Arrivé à la hauteur de son épouse, il la laisse s'agripper à lui. Joy est émue par l'image de ces deux êtres épuisés par le poids de la vie, enlacés par le secret. Hoche dévale alors l'escalier en ignorant la majorité des marches.

— Je sais où elle est, vite ! lance-t-il à Joy en la frôlant. J'ai vu le nez de la bagnole.

Joy emboîte le pas à son collègue, le cœur lourd de savoir qu'à cet instant même, un homme reçoit un choc psychologique qu'il n'aura jamais le temps de dissoudre avant de mourir. En effet, les genoux du vieillard viennent de lâcher. Il se retrouve au sol, et a entraîné le corps sans forces de sa compagne. Celle-ci vient de lui avouer le lourd secret.

Delphine est prise au dépourvu. Seulement cent mètres la séparent de la maison de ses grands-parents. Elle n'a pas le temps de détacher ses victimes pour les embarquer. Juste celui de sauter dans la voiture pour fuir. Pourtant, elle ne bouge pas. C'est ici qu'elle veut mettre un terme à tout ça. Partir n'aurait aucun sens. Elle sent son angoisse exploser et remplir chaque parcelle de son être. Elle se jette aux pieds de Christophe, ignorant le vomi, et ramasse le couteau.

— C'est maintenant ! crie-t-elle pour le faire sortir de son état comateux.

Devant l'absence de réaction de Christophe, elle est subitement perdue. Les cloisons de son esprit viennent de céder. Elle sent que l'effondrement psychologique la guette, et l'angoisse devient incontrôlable. Elle se lève, prend son arme, et fait un bond en arrière quand la serrure cède au premier coup de feu. La porte s'ouvre sous un violent coup de pied, et les sommations hurlées par le gendarme paralysent Delphine.

— Jette ton arme ! crie Joy en rentrant derrière Hoche.

Quand Delphine voit Joy, sa mémoire provoque un séisme. La femme qui tournait autour de Christophe le soir des réunions. Celle qui aurait dû mourir, percutée par la voiture. Au lieu de cela, elle est là, devant Delphine, à la menacer d'une arme, sous les yeux de Christophe. Tous les câblages se réparent instantanément dans l'esprit de Delphine, et chaque cloison reprend du service. Elle fait alors un pas de côté pour se placer derrière Manuela.

— Tu ne bouges plus, et tu jettes ton arme ! répète Joy.

Delphine se baisse, se servant de Manuela comme d'un bouclier, et plaque son arme sur la tête de la jeune femme terrorisée.

— C'est fini, continue Joy. On s'arrête là. Pour la troisième fois, lâche ton arme.

Delphine reste muette. Elle voit que Christophe regarde Joy. Une décharge la parcourt. Joy fait un pas vers Manuela.

— Tu avances encore, je la tue, dit Delphine en positionnant le couteau sous la gorge de sa victime en renfort du canon sur la tempe.

— Elle a raison, arrête, balance Hoche à Joy.

Cette dernière le défie du regard, stupéfaite.

— Tu ne peux pas comprendre, tu ferais mieux de sortir.

Les yeux de Hoche renvoient à Joy la même noirceur froide que depuis le jour de leur rencontre. Du vide, du néant, rien qui puisse ressembler à une étincelle d'expression.

— À quoi tu joues ? s'inquiète Joy.

— Sors ! lui ordonne-t-il.

Delphine se calme intérieurement. Elle regarde cet homme, grand, musclé et affirmé. Son angoisse diminue.

— Non, répond Joy. Et toi, crache-t-elle en direction de Delphine, pour la dernière fois…

Le coup de crosse sur l'arrière du crâne avale la fin de la phrase. Joy lâche son arme et s'effondre, la tête esquivant de justesse la table basse. Christophe a l'impression d'avoir reçu un seau d'eau glacée en plein visage. Manuela n'a plus la force de crier. Elle est tétanisée par la situation. Joy gémit, et tente de se redresser en se tenant au rebord de la table. Hoche se penche vers elle et lui serre l'avant-bras gauche qui la fait tant souffrir. Elle lui crie d'arrêter. Il emprisonne alors son poignet dans une menotte, et traîne la jeune femme étourdie vers la chaise de Christophe. Delphine s'apaise de plus en plus. Elle relâche le bras qui tenait le couteau sous la gorge de Manuela, et se penche pour observer les gestes du gendarme. Elle remarque qu'il ne fait pas semblant de refermer les menottes. Joy est maintenant attachée à la chaise. Le regard qu'elle porte à son collègue est assassin.

— Détache-moi tout de suite, c'est un ordre.

— Ta gueule ! rétorque Hoche, la glaçant une fois de plus.

Il s'empare de l'arme de Joy au sol, et fait un signe à Delphine.

— Dépêche-toi, il faut qu'on y aille, les renforts vont arriver.

— Quoi ? s'affole Joy. Mais qu'est-ce que tu fous ?

Hoche se penche vers Joy, lui écrase le menton d'une main, et s'approche très près de ses lèvres.

— Toi, je t'ai dit de la fermer, tu ferais mieux de m'obéir. Je ne te laisserai pas te mettre entre elle et moi.

Delphine se redresse et vise Hoche.

— Vous êtes en train de vous foutre de moi.

— Putain, détache-moi ! crie Joy, hystérique.

La gifle la saisit. Delphine est rassurée. Elle avance vers Hoche. Celui-ci lui tend la main.

— Allez, on file, on n'a plus de temps à perdre.

Delphine résiste encore.

— Laisse son arme et la tienne ici, lui dit-elle en le maintenant en joue.

— Si tu veux, répond-il en se dépêchant de les jeter sur le canapé. Maintenant, viens.

Delphine le suit. La voiture démarre en trombe. Joy est désemparée. Christophe et Manuela sont sans voix.

100

Delphine reste sur ses gardes. Elle ne quitte pas le gendarme des yeux et sa main, en appui sur les jambes, tient le pistolet en direction de ce dernier. Hoche se hâte de quitter le chemin d'accès à la ferme. Il sait que Ben et Barrère ne doivent pas être loin. Hors de question de les croiser. Arrivé à Vaucourtois, il sait qu'il est sauvé. Venant de Réau, ses deux collègues n'emprunteront pas cet itinéraire.

— On va où ? demande Delphine.

Hoche stoppe la voiture près d'un trottoir, et se tourne vers la jeune femme.

— Justement, je vais où tu veux. Moi, c'est Frédéric.

Delphine est en mode dubitatif. Ses yeux cherchent le piège dans tout l'habitacle et sur le visage de Hoche.

— Alors, on va où ? Il ne faut pas trop traîner si on veut leur échapper, prévient Hoche.

— Vas-y, roule, je te dirai.

Hoche obéit, et sort du village pour emprunter une route de campagne.

— Je ne comprends pas pourquoi vous faites ça, lance Delphine après quelques kilomètres.

Le vouvoiement est revenu instinctivement.

— J'espère que vous n'essayez pas de me tendre un piège, ajoute-t-elle en lui rappelant d'un geste qu'elle tient une arme.

— Je viens de frapper une collègue, je n'ai plus d'autre choix que de fuir avec vous maintenant.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Elle m'exaspère, elle ne pige rien à rien. Ça fait un moment qu'elle me tape sur le système. Et là, le fait de la voir s'acharner sur vous sans même essayer de vous comprendre a été l'erreur de trop.

Le cœur de Delphine a tellement envie de croire ces paroles. Un homme prêt à prendre des risques inconsidérés pour elle, et surtout à s'opposer à une autre femme pour la protéger.

— Je ne suis pas ce que vous croyez, tente-t-elle de se défendre.

— Je ne crois rien.

— Vous avez pourtant vu.

— Oui, mais la scène qu'on a découverte ne nous dit rien de ce qui s'est passé avant, ni même de vous.

— Ils m'ont fait du mal, vous savez.

Hoche garde le silence pour laisser à l'histoire toute la place de se raconter.

Joy, encore douloureuse et étourdie du coup de crosse, redresse lentement la tête en entendant un moteur ronronner au loin. Elle a perdu la notion du temps. Est-ce la voiture de Hoche qui s'éloigne ?

— Il faut appeler mes collègues, lâche-t-elle subitement.

Christophe pivote son buste vers la console de l'entrée, sur laquelle le téléphone fixe trône, et cherche du regard un moyen de s'y rendre. Tout tangue autour de lui.

— Mon portable est dans la poche arrière de mon jean, explique Joy en basculant sur le côté pour présenter ses fesses à Christophe.

Celui-ci se penche, et parvient à l'attraper après avoir visé plusieurs fois les poches mouvantes. Ses veines inondées d'alcool engourdissent ses doigts. Le portable lui échappe, et tombe à ses pieds.

— Merde, crache-t-il en se penchant trop rapidement pour le récupérer.

Le poids de son corps l'emporte sur celui de la chaise, et ses pieds, qui ont pourtant le réflexe de vouloir s'avancer pour stopper la chute en avant, sont bloqués par les Serflex. Christophe s'écroule mollement au sol, accompagné de sa chaise, et Joy bascule avec lui. Le ridicule de la situation déclenche un rire nerveux, typique de l'ivresse, chez Christophe.

Guidés par la grand-mère de Delphine, toujours allongée au sol contre son mari, Ben et Barrère débarquent en courant, armes au poing. La sidération les fige tous les deux. Ben est percuté de plein fouet par la vue du corps nu et ensanglanté de Manuela. Il se précipite vers elle, trébuchant sur les bouteilles vides. Il entoure le visage de la jeune femme de ses mains, et la fixe sans savoir quoi dire. L'émotion les gagne tous les deux. Ben vient coller le visage de Manuela contre son torse, et celle-ci, désormais en sécurité, se laisse basculer vers l'inconscience.

— Appelez une ambulance, vite ! crie Ben en regardant autour de lui.

Il aperçoit alors Barrère à genoux, et découvre que Joy est là, menottée à la chaise. L'effet tunnel lui a fait ignorer jusqu'à sa collègue en difficulté quand il est entré dans la pièce.

— C'est quoi, ce délire ? Que s'est-il passé ? Il est où, Hoche ?

— Ça va ? murmure Barrère à Joy.

Celle-ci acquiesce timidement de la tête.

— Appelle l'ambulance, et détache-moi.

Barrère s'exécute, alors que Ben supplie Manuela de revenir à

elle.

— Comment elle a fait pour s'en prendre à toi, putain ! s'énerve subitement Barrère. Il était où, Hoche ?

— Ce n'est pas elle. C'est lui.

— Quoi ? s'étonne Barrère en regardant Christophe, toujours secoué de son stupide fou rire.

— Hoche. C'est lui qui m'a fait ça.

Ces paroles ont l'effet d'un véritable coup de tonnerre dans la pièce. Ben est foudroyé, Barrère sidéré.

— Il a utilisé mes menottes. Les clés sont accrochées à ma ceinture.

Barrère sort avec peine de sa stupeur pour libérer les mains de Joy. Cette dernière se remet immédiatement sur ses pieds, récupère son arme sur le canapé, range les menottes dans leur étui, et prend la direction de la sortie.

— Ben, on te les confie, lance-t-elle à son collègue, avant de se mettre à courir vers la voiture.

Barrère la suit, bombardé de questions et d'étonnement. Les cent mètres à parcourir pour rejoindre le véhicule auraient pu être vite engloutis si la tête de Joy ne lui avait pas violemment rappelé qu'elle vient de subir un choc. Barrère retient sa collègue de justesse.

— Oh, ça va ? Tu vas rester là, attendre l'ambulance, et Ben va venir avec moi.

— Non ! répond-elle d'un ton sec. Ça va aller. Je veux le retrouver, ce fumier !

Elle se remet à courir, et Barrère lâche l'affaire : il sait qu'il n'obtiendra pas gain de cause.

— Ils ont voulu m'humilier, eux aussi. Ils ont cru que j'allais les laisser me détruire. Mais c'est moi qui ai ce pouvoir. Ils n'auraient jamais dû me mettre sous une douche froide.

Hoche écoute. Les bribes de souvenirs se mélangent. Les causes et les conséquences aussi.

— Guimo, il avait compris, lui. Il avait accepté de m'aider. Je ne voulais pas ce qui lui est arrivé.

— Qui est Guimo ? demande Hoche.

Delphine tourne alors la tête vers la vitre pour laisser l'émotion se dissiper à travers les champs qui défilent. Hoche sent son portable vibrer dans la poche intérieure de sa veste. Il regarde discrètement en tenant le volant d'une main. L'appel vient de Barrère. Il fait glisser son doigt sur l'écran.

— Tu pleures ? dit-il en ralentissant.

— C'était mon ami. Ils l'ont tué, répond-elle en tournant le visage

vers Hoche.

Ce dernier s'arrête, pivote son corps vers la droite, et pose sa main sur la joue de la jeune femme.

— Je ne laisserai plus personne te faire du mal.

— Tu seras comme les autres, rétorque-t-elle en se dégageant de la main de Hoche. Ils promettent tous le meilleur au début. Après, il y a toujours une femme qui s'interpose.

— C'est ce qui s'est passé avec Christophe ?

— Avec tous ! Même ta collègue, elle a voulu s'interposer et m'empêcher d'avancer. J'ai essayé de l'arrêter, mais elle est revenue.

— Tu aurais dû lui rouler dessus ce soir-là, au lieu de juste la percuter.

— J'ai cru que ça avait suffi.

— Elle est en train de monter tout le monde contre toi en calomniant tes motivations et tes passages à l'acte. Pour elle, tu n'es qu'une pauvre fille dévastée par la jalousie, qui cherche à se venger, mais qui n'a pas le courage de le faire de ses propres mains. Elle te décrit comme un être passif. Elle est convaincue que ce n'est pas toi pour les six meurtres aux Alcooliques anonymes. Selon le profil psychologique qu'elle a dressé de toi, elle dit que le passage à l'acte violent est impossible pour toi.

— Elle dit quoi d'autre ?

— Que tu es lâche. Que tu préfères attendre que les hommes tuent leur femme, et ensuite que l'alcool finisse le travail.

Delphine ne semble pas touchée par les mots de Hoche. Elle réfléchit.

— Si mon père n'avait pas arrêté de boire, je sais qu'il m'aimerait toujours. Ces associations ne se soucient pas des dommages collatéraux qu'elles engendrent.

— Alors, tu t'es vengée.

— Non ! s'offusque-t-elle comme si Hoche était complètement à côté de la plaque. J'ai juste voulu leur faire comprendre le mal qu'ils font.

Hoche redémarre.

— Je continue toujours tout droit ?

Delphine confirme.

— Tu prendras à gauche avant le prochain patelin, direction Brinches, et on ira se mettre à l'abri dans la forêt de Montceaux.

— OK, tu me diras. Je suis là depuis peu, je ne connais absolument pas le coin.

— Tu étais où avant ?

— À Pau.

— Et comment tu es arrivé là ?

— À toi, je peux le dire. Mutation disciplinaire. Il semblerait que

mes méthodes ne soient pas conformes aux principes de la gendarmerie, déclare-t-il avec un sourire en coin.

— Si tu es du côté des suspects, ce n'est pas étonnant.

— Je n'ai jamais eu l'esprit très manichéen. Les méchants, les gentils, le bien, le mal. Tout ça n'a pas réellement de sens pour moi.

— Alors, pourquoi se lancer dans la gendarmerie ?

— Justement pour apporter un raisonnement différent et faire évoluer les consciences endormies dans un système binaire inapproprié.

Delphine sent ses doutes lui tourner le dos. Pourtant, une de ses alarmes intérieures ne parvient pas à se calmer.

— C'est quoi, la suite du plan ? demande-t-elle.

— Je vais où tu me dis d'aller.

— Et ?

— Tu décides. Soit je te laisse, soit je reste.

— Et tu crois vraiment que je vais gober ton manège ?

Hoche la regarde, surpris.

— Prends à droite, là.

Hoche bifurque et se défend :

— Un manège ? Je crois que tu ne saisis pas bien la merde dans laquelle je me suis foutu pour te sortir de là.

Il stoppe la voiture, et fait face à Delphine.

— Vas-y, tu attends quoi pour me flinguer si tu penses que je ne suis pas fiable ? C'est facile, et après, tu seras tranquille et libre. Mais Joy avait peut-être raison finalement, tu n'es qu'un être passif qui n'a pas le courage de tuer.

— Ce sont les hommes qui n'ont jamais eu le cran de finir leur femme. Mais Guimo m'avait montré comment faire. La gorge, c'est rapide.

— Pourtant, les deux premières victimes n'ont pas été égorgées, rétorque Hoche, suspicieux.

— Une chute de falaise et un accident de voiture, c'est propre et au-dessus de tout soupçon.

— Alors, pourquoi avoir changé de technique ?

— Ces deux incidents ne m'ont pas apaisée. J'étais toujours aussi mal après. C'est Guimo qui avait raison. Redémarre, je n'ai pas envie qu'ils nous trouvent.

Après plusieurs kilomètres de routes sinueuses, la forêt fait danser ses cimes au loin.

— On n'est plus très loin. Je connais un endroit par lequel on peut pénétrer dans la forêt sans se faire remarquer des promeneurs. Tu m'y laisseras.

— Comment ça, je t'y laisserai ? Et je fais quoi, après ?

La réponse n'a pas le temps d'arriver. Delphine se retourne

brusquement. Un deux-tons vient de se mettre en route. Elle ne voit rien.

— Accélère ! J'en étais sûre, putain ! Tu me prends pour une conne depuis le début, crache-t-elle en le menaçant de son arme.

— Arrête ! J'essaie juste de t'aider.

La sirène s'amplifie. Delphine voit maintenant la voiture. À quelques centaines de mètres derrière eux.

— Plus vite ! Ils sont juste derrière.

Delphine est toujours tournée dos à la route. Hoche voit le piège s'ériger devant eux. Il choisit de ne rien dire et de ne pas réduire la vitesse. Au moment qu'il juge le plus judicieux, il pile. Delphine, qui n'était pas attachée, percute violemment le tableau de bord, et n'a pas le temps de réaliser quoi que ce soit : la voiture est aussitôt entourée d'hommes en noir et de canons braqués à toutes les vitres. La portière de Hoche s'ouvre vivement, et ce dernier est sorti sans ménagement de l'habitacle.

— Mains sur le toit ! lui hurle un gendarme.

Delphine le voit se faire malmener, écarter les jambes de force par des coups de rangers, fouiller et menotter. La portière de Delphine s'ouvre plus doucement.

— Ça va, madame ?

Le gendarme qui vient de se pencher vers elle pour lui poser la question attend la réponse en la fixant du regard.

— Il ne vous a rien fait ?

Delphine est ahurie par les événements, et son raisonnement est brouillé. A-t-elle eu tort de douter de la bonne foi de celui qui a tenté de la sauver ? Avait-elle enfin rencontré celui qu'elle attendait ? Le gendarme penché dans l'habitacle aperçoit l'arme sur le tapis de sol. Il n'y a donc plus de danger. Il saisit fermement Delphine par le poignet, et l'éjecte de la voiture avant de la retourner face à celle-ci comme un aimant contraire. Elle subit alors le même sort que Hoche.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Delphine Nourot, je vous signale votre mise en garde à vue.

Delphine écoute le gendarme lui citer ses droits sans réaliser ce qui est en train de se passer. La voiture de Joy et Barrère les rejoint, sirène hurlante, et s'arrête brusquement. Joy est la plus rapide. Elle a son objectif en vue, et tel un missile guidé, elle fuse sur Hoche. Celui-ci est prêt à être embarqué dans un véhicule.

— Hé ! l'apostrophe-t-elle.

Hoche se retourne, toujours maintenu par ses escortes musclées. Joy n'attend pas de croiser son regard. Elle frappe fort. Son poing rencontre la pommette et l'arcade. La tête de Hoche subit la torsion forcée. La seule chose qui retient Joy de récidiver est la douleur qui vient d'enflammer sa main. Hoche redresse le tir et pose son regard

sur elle, un œil mi-clos.

— Drôle de façon de me remercier, ironise-t-il.

La capitaine Besson est arrivé au moment où Joy a défoulé sa rancœur. Elle souffle sa désillusion de diriger une équipe soudée.

— Morel, vous m'expliquez ce qu'il se passe ?

— Demandez à votre petit nouveau, capitaine.

— Hoche ? l'interpelle la capitaine pour avoir une explication.

— J'ai fait ce que j'avais à faire pour éviter un carnage et obtenir des aveux de la suspecte.

— Des aveux ? s'excite Joy. Ils sont irrecevables, et tu le sais très bien.

— Peut-être, mais on en sait maintenant plus sur sa façon de fonctionner et sur ses réelles motivations. L'audition avec le juge en sera facilitée.

— Et ça t'autorisait à faire ce que tu as fait ? balance Joy sans desserrer les dents.

— Pour gagner sa confiance, je n'avais pas le choix. Toi qui es si forte en psychologie, tu aurais dû comprendre ce que je faisais.

— Attendez, les coupe la capitaine, il s'est passé quoi exactement ?

Ses sourcils expriment à merveille sa peur de comprendre. Joy ne dit rien. Hoche a semé le doute dans son esprit. Elle regarde Delphine se faire embarquer. Les victimes sont saines et sauves. Elle aussi. Hoche est un collègue. Il a accepté l'appel de Barrère dans la voiture pour les guider et leur permettre de les intercepter.

— Rien, il ne s'est rien passé, conclut-elle avant de faire demi-tour.

Elle n'a pas le temps de voir Barrère arriver et la frôler. Cette fois, le coup de poing fait plier Hoche. Besson hurle l'ordre d'arrêter. Barrère se penche alors vers l'oreille de Hoche, courbé à la recherche de la meilleure position pour faire de nouveau entrer l'air dans ses poumons.

— Maintenant, on va dire qu'il ne s'est rien passé, lui crache Barrère.

101

Delphine sait qu'elle va passer en première comparution devant un juge d'instruction dans quelques minutes. On lui a expliqué qu'elle serait soutenue par un avocat commis d'office. Elle n'a pourtant pas encore rencontré ce dernier. Escortée jusqu'à la porte du bureau du juge, Delphine est vide de toute sensation, dépourvue de toute émotion. Une mer d'huile a envahi son esprit. Un homme arrive près d'elle, essoufflé.

— Bonjour, madame Nourot, je suis votre avocat. Le timing était serré, mais j'ai eu le temps de prendre connaissance de votre dossier. On va avoir un moment après l'interrogatoire pour se voir. En attendant, vous me laissez parler, et vous gardez le silence. On est d'accord ?

Delphine ne répond pas. La porte s'ouvre. Elle est invitée à avancer et à s'asseoir face au juge. Elle obéit sagement. Son avocat prend place à côté d'elle. Le juge d'instruction commence par informer Delphine de ses droits, et lui précise qu'elle a le choix entre répondre à ses questions, faire des déclarations spontanées, ou se taire. Il s'assure que la prévenue a bien compris ses droits, et démarre l'interrogatoire. Delphine lui coupe soudain la parole :

— Je veux voir mon père.

Son avocat remue sur son fauteuil, et exprime sa surprise par un pouffement ridicule.

— Madame Nourot, il serait plus sage de me laisser m'entretenir avec monsieur le juge.

— Maître, si Mme Nourot a des choses à dire, qu'elle les dise, rétorque le juge en soutenant le regard du jeune avocat. Pour quelles raisons souhaitez-vous voir votre père ? demande-t-il à Delphine.

— Il faut qu'il sache.

— Qu'il sache quoi ?

— Je ne dirai rien tant que je ne lui aurais pas parlé.

— Oui, voilà, c'est ça. Ne dites rien, insiste son avocat, c'est mieux.

— Ce que je dis ou ne dis pas me regarde, lui lance-t-elle en le fixant des yeux pour la première fois.

— Madame Nourot, vous connaissez les faits qui vous sont reprochés, reprend le juge. Ils sont multiples et d'une extrême gravité.

Vous comprendrez bien que nous ne sommes pas là pour nous amuser ou pour satisfaire vos besoins.

Delphine se mure dans le silence. Le juge enchaîne les questions. L'avocat se débat pour fournir des réponses, mais n'apporte pas les explications attendues sur les éléments à charge. Le juge cache de plus en plus difficilement son agacement.

— Madame Nourot, vous avez visiblement fait le choix de la stratégie d'évitement. Stratégie que l'on peut qualifier d'indice de culpabilité. Je vais me voir dans l'obligation d'ordonner votre mise en détention provisoire.

— Monsieur le juge, permettez-moi d'intervenir, tente l'avocat. Il ne s'agit pas de la part de ma cliente d'une stratégie d'évitement, comme vous le prétendez, mais du choix au silence qui fait partie des droits que vous lui avez cités.

— Maître, je vous remercie de cette remarque, mais je suis seul juge de ce qu'il se passe dans ce bureau.

— Laissez-moi voir mon père, et je vous dirai tout, répète Delphine.

Le juge se recule dans son fauteuil en cuir noir, faisant basculer le dossier moelleux vers l'arrière.

— Martine, lance-t-il à sa greffière après quelques minutes de réflexion. Préparez une ordonnance de mise en détention provisoire pour Mme Nourot Delphine.

L'avocat tente de s'opposer, mais le juge continue :

— Et prévoyez un rendez-vous avec le père de la prévenue dans le cadre de la justice restaurative. Il est à la prison de Réau. La rencontre se fera ici. Vous organiserez le transfert du prisonnier.

— Bien, monsieur le juge.

102

Ben n'a pas quitté Manuela depuis la découverte de la scène morbide chez les grands-parents de Delphine. Il est monté avec elle dans l'ambulance, l'a accompagnée jusqu'aux portes du bloc, a usé le sol du couloir de ses piétinements angoissés, et a enrayé la machine à café. Depuis que la jeune femme est installée dans une chambre du service de soins intensifs, Ben est assis près d'elle, dans un fauteuil confortable qu'au premier abord. Sa main posée sur le bandage protégeant le poignet de Manuela, il alterne microsiestes, réveils brutaux, peur, espoir, rêves inquiétants…

Un coup sur la porte le ramène à la réalité, et quand celle-ci s'ouvre, la réalité lui paraît bien désagréable : Christophe se tient devant lui.

— Bonjour, je viens voir comment elle va.

Ben serre si fort les dents qu'elles grincent en dérapant les unes sur les autres.

— Elle n'est pas encore réveillée, répond-il aussi calmement que son cœur emballé le lui permet.

— Qu'ont dit les médecins ?

— Ce n'est plus qu'une question d'heures. Ils l'ont sédatée pour lui éviter de trop souffrir, mais elle va vite s'en remettre. Ce sont les blessures aux poignets qui seront les plus longues et les plus douloureuses à cicatriser.

Christophe est percuté par le souvenir dans le sous-sol. Il se revoit cisailler les Serflex à l'aide de ses dents. Le goût des chairs sanglantes lui revient à la bouche. Il grimace.

— Et vous, on dirait que vous vous êtes vite remis ? remarque Ben sur un ton de reproche.

— À côté d'elle, je n'ai rien subi de grave.

— C'est ce que je vois.

— J'aurais préféré que les rôles soient inversés, vous savez.

Ben pouffe, et évite de regarder celui à qui il a envie de démonter la mâchoire.

— Si j'en crois le mode opératoire de l'autre folle, les blessures infligées aux victimes de sexe féminin le sont par les hommes. Est-ce que c'est vous qui lui avez fait ça ?

Christophe inspire bruyamment le courage de répondre :

— Tout était prévu pour que je lui fasse du mal en voulant la sauver.

— C'est toi qui lui as fait ça, oui ou non ? s'énerve Ben.

— Oui ! crie Christophe. Oui, c'est moi !

Les larmes jaillissent en même temps que les explications.

— J'ai voulu attraper ces putains d'outils pour me libérer et pouvoir aller la détacher. Je ne savais pas qu'on était reliés par des poulies et que plus je tirais, plus je lui cisaillais les poignets. On était dans le noir, et elle était bâillonnée. Je ne pouvais pas savoir.

— Et les seins ? demande Ben en tentant de contenir encore un peu sa rage.

— Je lui ai fait l'entaille à droite. Si je n'obéissais pas, elle prenait une balle dans la tête.

— Ah, en parlant de ça. L'arme n'était pas chargée.

Christophe est sonné par la nouvelle.

— Il semblerait que ta copine n'ait pas eu le temps de racheter des balles après avoir tué les six participants à la réunion des Alcooliques anonymes. Tu aurais donc pu éviter une deuxième cicatrice.

— Il ne pouvait pas savoir, prononce lentement Manuela, qui s'est réveillée quelques instants plus tôt.

Ben se précipite vers elle, et lui adresse un grand sourire en se mettant à genoux près du lit.

— Ne t'en prends pas à lui, s'il te plaît.

— C'est sa faute si tu es là aujourd'hui.

— Non, il n'a rien à voir là-dedans. Je suis désolée, Ben, je ne voulais pas te faire de mal. C'est moi qui l'ai séduit. Mais on ne s'était rien promis, nous deux. Si ?

Ben sait qu'elle a raison. D'autant qu'il a été le premier à se servir d'elle avant de se laisser piéger par les sentiments.

— Christophe a fait tout ce qu'il pouvait pour me sauver.

Ben détourne le regard pour cacher à Manuela le fond de sa pensée.

— Je crois que je vais vous laisser, intervient Christophe. Je repasserai prendre de tes nouvelles plus tard.

— Merci, Christophe, lui renvoie Manuela.

Elle attend que la porte soit bien refermée, et pose sa main bandée sur le bras de Ben.

— Je ne veux pas retourner chez moi en sortant d'ici, lui annonce-t-elle avec un sourire.

— Christophe doit avoir de la place chez lui, répond Ben, piqué au vif.

Manuela rit brièvement avant d'être rappelée à l'ordre par les coutures sous sa poitrine.

— Tu es sexy quand tu es vexé. C'est chez toi que je veux aller.

Ben ne s'autorise pas encore à sourire.

— Pourquoi tu n'as jamais voulu que je vienne chez toi ?

— Je te le dis si tu valides ma convalescence à ton domicile.

— Je validerai quand tu m'auras répondu.

— J'ai trouvé cette maison isolée pour fuir un homme qui m'a harcelée et agressée physiquement durant des années. J'ai déménagé plusieurs fois pour lui échapper. Mais chaque fois, il me retrouvait. Il aurait fini par me tuer. Quand j'ai acheté cette maison, je me suis promis de ne jamais dire à qui que ce soit où je vivais. J'ai pris une boîte postale comme adresse, et personne n'a jamais mis les pieds chez moi. La première a été Delphine.

Manuela pivote la tête de l'autre côté, sentant l'émotion déborder.

Ben se redresse légèrement pour déposer un baiser sur la joue de la jeune femme.

— On reparlera de ce type, si tu veux bien, quand tu te seras installée chez moi.

Manuela se retourne doucement, et vient à la rencontre tendre des lèvres de Ben.

103

Stan arrive au tribunal de grande instance, fermement entouré. Il est accompagné jusqu'au bureau du juge d'instruction en charge du dossier Nourot. Il a été prévenu du but de cette entrevue, et en a accepté les conditions. Il ne sait pas ce qui provoque en lui ce cataclysme émotionnel : la peur de revoir sa fille après treize années de séparation, de l'avoir déçue en la livrant à la police, de découvrir un monstre… Il s'attend à obtenir les réponses aux questions qui le taraudent depuis si longtemps, mais se demande s'il est prêt à les affronter. Quand on lui ouvre la porte du bureau, le juge l'invite à entrer. Stan est pétrifié. Sa fille est déjà là. Elle est assise dos à lui. Il ne voit que ses cheveux longs. Ses circuits se mettent à tourner à plein régime.

Delphine ne bouge pas. Elle hésite. Voilà une éternité qu'elle n'a pas ressenti une explosion sensorielle comme celle qui est en train de l'enivrer. Elle sent que sa tête commence à tourner. Cet homme représente tant de choses pour elle. Il lui a manqué autant qu'elle l'a haï. Elle lui en a voulu autant qu'elle l'a aimé. Elle aurait donné sa vie pour lui autant qu'elle l'aurait tué.

— Bien, nous allons pouvoir commencer, annonce le juge. Madame Nourot, votre père vient d'arriver. Monsieur Faure, je vais vous demander de venir vous asseoir à côté de votre fille.

Les rythmes cardiaques s'accélèrent de chaque côté de la barrière. Stan avance et prend place avant de poser le regard sur Delphine. Il est émerveillé par sa beauté. La petite fille qu'il a laissée est devenue une très jolie jeune femme. Celle-ci lève enfin les yeux. Stan y lit de la détresse, de la tristesse, de la honte. Les mêmes yeux que ceux qui lui crevaient le cœur quand il disputait sa petite fille chérie.

— Bonjour, papa.

Stan a du mal à rester de marbre. Ce mot résonne si fort en lui, et revêt subitement une couche aussi douloureuse que chaleureuse. Il ne sait pas quoi dire, et ignore s'il doit ou peut la toucher. Il ne fait donc rien.

— Votre fille, monsieur Faure, a souhaité vous rencontrer avant de répondre à mes questions. Pendant cet entretien, vous allez pouvoir échanger à votre convenance. Je ne suis pas là pour diriger les échanges, mais ma présence est obligatoire. Monsieur Faure, vous

purgez actuellement une peine de prison pour viol sur votre fille et homicide sur votre conjointe. Madame Nourot, quant à vous, vous êtes mise en examen dans plusieurs affaires, pour homicides volontaires, tentative d'homicide, séquestration et actes de barbarie.

Stan ferme les yeux en entendant la liste des actes que sa fille a peut-être commis.

— Les choses étant posées, je vous laisse dire ce que vous avez envie de vous dire.

— On pourrait rester seuls, s'il vous plaît ? demande Delphine.

— Non, je viens de vous le dire. Ma présence est obligatoire.

Delphine évite le regard de son père. Elle se sent subitement en position de faiblesse, et une angoisse commence à monter.

— Tu veux qu'on parle de la lettre ? démarre Stan.

Le sentiment d'être jugée débarque avec ses gros sabots, et retire un peu plus Delphine de la partie.

— Tu m'autorises à en parler ou non ? insiste-t-il.

Delphine hoche la tête en guise de réponse.

— Je veux que tu saches que les souvenirs que tu as décrits sont différents des miens.

— Comment ça ? s'étonne-t-elle en sortant de son carcan.

— Je ne discute pas les faits, mais notre façon de les vivre a été totalement différente. Ta mère et moi n'avons toujours voulu que ton bien.

Le fait que son père parle de sa mère réactive une douleur archaïque chez Delphine.

— Il faut que tu parles d'elle, hein, c'est plus fort que toi !

Le juge d'instruction est surpris par ce changement de ton et de posture de la part de la prévenue. Elle n'est plus en repli défensif, mais elle vient de se redresser et de lancer un regard agressif à son père.

— Tu sais ce qui m'a fait comprendre que tu ne méritais pas tout ce que j'ai fait pour toi ? C'est quand tu es arrivé à la maison et que tu as découvert son cadavre. Tu t'es jeté sur elle. Tu l'as serrée contre toi. Tu n'as même pas vu que j'étais là, juste à côté, et que j'attendais que tu me serres, moi, parce qu'on avait gagné.

— On avait gagné quoi ? demande Stan, tremblant.

— La victoire sur elle. Elle ne pouvait plus nous empêcher de nous aimer.

Stan est désorienté.

— Il n'y a jamais eu de compétition, poursuit-il. Tu étais ma fille, elle était ma femme.

— Comment aimiez-vous votre fille ? intervient le juge, qui ne peut s'empêcher de s'immiscer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous êtes condamné pour viol. Était-ce votre façon d'aimer

votre fille ?

Ayant épluché tout le dossier, le juge a également eu accès à la lettre de Delphine. Il connaît donc la vérité, mais tente de faire plier la prévenue. Stan regarde Delphine de façon appuyée. Il attend que la vérité sorte de sa bouche. Mais Delphine est animée par la colère qui a surgi quelques minutes plus tôt. Elle n'avait pas du tout envisagé l'entrevue de cette manière. Elle était prête à se dévoiler, prête à livrer ce qui lui fait maintenant plus de mal que de bien. Pourtant, les émotions passées sont puissantes et vivaces.

— Alors, papa, c'est comme ça que tu m'aimais ?

Stan a envie de balancer la vérité au juge, mais accuser sa fille une seconde fois lui serait psychologiquement fatal. Il baisse les yeux, et se tait. Delphine est touchée. Elle réalise soudain que cet homme a passé treize ans en prison, et qu'il ne saisit pas la chance qui lui est offerte de se disculper, pour ne pas l'incriminer.

— Non, se décide-t-elle à dire. Ce n'est pas comme ça qu'il m'aimait. Il ne m'a jamais violée.

— Comment ça, il ne vous a jamais violée ? Les rapports médicaux sont pourtant formels.

— J'ai couché avec mon cousin pour faire croire à ma mère que mon père avait eu des rapports avec moi.

Stan regarde sa fille déballer la vérité. Il ressent plus de souffrance pour elle que de soulagement pour lui.

— Tu vas entendre des choses horribles sur moi, papa.

Stan sent les picotements attaquer son nez et remonter la source jusqu'aux yeux.

— J'ai fait ces choses. Enfin, je crois. Je me souviens des faits qui me sont reprochés. Pourtant, je n'ai pas l'impression de les avoir vécus réellement. Je voulais juste que tu m'aimes. Je sais juste que quand ces événements ont eu lieu, je me sentais comme quand tu venais me serrer contre toi dans mon lit. Forte, en sécurité, et plus puissante que n'importe qui. Tu étais à moi, tu m'appartenais.

Stan se cache la bouche de sa main pour éviter aux sanglots de se déverser honteusement.

— La chose que je voulais que tu saches par moi avant que tu l'apprennes par les médias, c'est que ce soir-là, tu n'as rien fait. Maman t'a jeté une valise, et tu es tombé dans l'escalier.

— Arrête, lui dit son père. Je ne veux pas en savoir plus.

Stan a peur de comprendre, et sait qu'il ne supportera pas l'horreur qu'elle s'apprête à lui dévoiler.

— Non, je n'arrêterai pas. Ils ont ce qu'il me faut pour me faire plonger jusqu'à la fin de mes jours. À quoi bon continuer à garder ce secret ? Je crois que tu as assez payé, et j'ai décidé que ta peine était terminée.

Delphine se sent subitement en position de force. C'est elle qui décide, et cette prise de conscience la soulage. Stan fait non de la tête, implorant sa fille du regard.

— Tu as perdu connaissance quelques instants. Après quoi, tu t'es relevé doucement, et tu es sorti pour fuir en voiture. Elle n'avait pas le droit de faire ça. De colère, j'ai couru vers elle, et j'ai tapé fort dans son dos. Maman a alors dévalé l'escalier avec la valise lourde et rigide qu'elle s'apprêtait à descendre. Assommée par les marches et la valise, elle était allongée comme une poupée désarticulée en bas. Je ne sais pas ce que j'ai ressenti. Rien, je crois. Je me souviens avoir vu Guimo à ce moment-là. Je suis descendue, j'ai appelé les gendarmes pour leur dire que tu tapais maman, et j'ai pris un couteau dans la cuisine. Guimo m'a guidée.

— Arrête ! hurle Stan en se levant et en se bouchant les oreilles.

Tout comme le juge, Stan se souvient très bien de ce Guimo, le chien qui a égorgé la petite copine de Teddy.

— C'est moi qui ai tué ma mère, monsieur le juge. Je l'ai égorgée, conclut Delphine en se retournant vers le magistrat. Mon père est innocent.

Épilogue

« Ce n'est pas le mal, mais le bien, qui engendre la culpabilité. »

JACQUES LACAN

Quelques semaines plus tard

Charlie sait que son père lui interdit formellement de faire cela. Pourtant, elle est là, et elle attend qu'il arrive.

— Bero ! Parloir, annonce le surveillant en ouvrant la porte de sa cellule privée.

Franck a été condamné pour complicité et non-dénonciation dans le dossier du réseau de pédocriminalité, et placé en sécurité pour éviter les représailles d'avoir fait tomber la tête de l'organisation. Quand il entre dans la pièce, il est heureux de voir sa fille, mais il le cache derrière la colère de ne pas avoir été écouté.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais que c'est risqué.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Si, je m'inquiète, tu sais très bien qu'ils n'ont pas tous été arrêtés. Tu dois être plus prudente.

— Oui, papa, souffle Charlie en dodelinant de la tête. Dis-moi comment tu vas au lieu de me faire la morale. Depuis l'exécution à Réau, j'ai peur pour toi.

— Je suis à l'abri, ici. Et vous, comment vous allez ?

— Bien, sourit Charlie. Je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, mais je suis fière de toi. Maman aussi, tu sais. Grâce à toi, il y en a beaucoup derrière les barreaux aujourd'hui.

— Mais encore beaucoup trop en liberté, regrette Franck.

— On va partir quelque temps avec maman et Manon.

— Où ? Soyez prudentes surtout.

— Ne t'inquiète pas, on va faire un séjour de résilience en Suisse. On a eu la chance de rencontrer l'association Innocence en danger, qui nous propose de nous aider. On sera bien entourées, soutenues et guidées. J'ai envie de m'investir dans ce genre de projet, tu sais. J'ai envie de faire le bien grâce au mal que l'on m'a fait. Ce serait un beau pied de nez à tous ces cons, qu'est-ce que tu en penses ?

Franck ne répond pas. Il dévore sa fille du regard, béat. Tellement fier de sa force, de son courage et de sa beauté d'âme.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu n'as pas porté plainte contre lui, râle Donelli depuis la chambre où il change la couche de Raphaël.

Joy fait couler les cafés avant de repartir au travail.

— Tu ne vas pas remettre ça ! s'oppose-t-elle.

— Si, justement ! insiste-t-il en réapparaissant avec son bébé au cou. À t'entendre, il est toujours aussi odieux, en plus.

— Je crois que c'est sa personnalité, laisse tomber.

— Ça me fait halluciner qu'il ne se soit jamais excusé. Il t'a frappée, Joy, tu réalises quand même ?

— Oui, ça, je l'ai bien réalisé, enfin senti surtout, s'amuse-t-elle.

— Alors, quoi ? Il reste impuni, fier de sa connerie, et on n'en parle plus ?

— C'est un collègue. Tu t'es déjà retourné contre un collègue, toi ? Et au final, il nous a permis d'arrêter Nourot sans trop de casse.

Donelli lève les sourcils, et soupire son agacement. Joy s'approche de lui, et lui vole un bisou en souriant.

— Tu sais quoi, mon chéri ? Tu aurais dû te soulager aussitôt en lui mettant sur la gueule un bon coup. Si tu veux, je garde Loulou le temps que tu y ailles.

— Il est tellement con qu'il pourrait porter plainte, lui, par contre.

— Pas faux.

— Et Ben, comment il va ?

— Mieux. Il est en pleine phase lune de miel avec sa chérie. Il m'a dit que toute cette histoire l'avait dégoûté de l'alcool pour un bon bout de temps. On commence à le retrouver progressivement. Il a encore des phases dépressives liées à Florac, mais comme nous tous.

Joy baisse les yeux, emportée par les souvenirs. Donelli s'approche d'elle par-derrière, et se penche légèrement pour poser ses lèvres au contact de l'oreille de Joy.

— Je crois que du repos nous ferait du bien, chuchote-t-il.

Joy sourit. Elle rêve de vacances loin, il le sait.

— Les billets sont réservés. On part dans quinze jours, lui annonce-t-il.

Joy fait la même tête qu'un enfant qui vient d'assister à un tour de magie. Elle se retourne, et ne cille plus pour être sûre que la nouvelle ne s'efface pas. Après ces quelques secondes de sidération, elle se colle à Donelli et Raphaël, et s'imprègne de ce bien-être pour réconforter chaque cellule de son être.

Stan a longuement hésité avant de quitter l'hôtel. Sa nouvelle liberté l'angoisse. Il se sent libre de murs, mais prisonnier de sa culpabilité. Le procès de sa fille aura lieu dans plusieurs mois. Il y pense déjà comme si c'était le sien. Il sait qu'il se sentira jugé à travers elle. Il est convaincu d'avoir une part de responsabilité évidente dans

ce qu'est devenue sa fille. Cette peine sera à perpétuité, il en a conscience.

Il sort dans la rue. L'air, les passants, les voitures. Il résiste à l'étourdissement qui le saisit chaque fois qu'il tente l'aventure de se jeter dans la fosse de la vie. Il lève le bras. Un taxi s'arrête.

— Vous allez où, monsieur ? demande le chauffeur dès que Stan est bien installé à l'arrière.

— À Sancy.

— OK, c'est parti ! chante le chauffeur, ravi de la longueur de la course.

Stan regarde défiler le paysage. Une fois sur les routes de campagne, il ouvre la vitre. Il avait oublié jusqu'au souvenir des odeurs de la nature. Il ferme les yeux, et se délecte des plaisirs simples et si souvent ignorés des gens libres.

— Monsieur, il ne fait pas très chaud, là, vous pourriez fermer la fenêtre ?

Stan est ailleurs. Il laisse défiler les souvenirs heureux au rythme des senteurs et du paysage. Le chauffeur râle et secoue la tête, mais se résigne. En apercevant la ferme de ses beaux-parents, Stan sent la peur gagner du terrain. Il voit les chenils du voisin, et ne peut s'empêcher de penser à Guimo et au drame. Les images refont surface, les émotions aussi.

— Voilà, on est arrivés, monsieur.

Stan hésite avant de descendre.

— Je vous attends ?

— Oui, s'il vous plaît.

— OK. Vous savez que le compteur tourne même quand on ne roule pas, hein ? s'assure le chauffeur.

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas.

Stan se décide enfin. Face à la porte d'entrée, il prend le temps de respirer calmement avant de frapper. Treize ans qu'il n'a plus de nouvelles d'eux. Ceux qu'il considérait comme ses parents après avoir perdu les siens. La porte s'ouvre enfin. Il découvre Gaston plié en deux. Cette vision l'attriste.

— Bonjour, Gaston.

Sous le choc, le papy perd l'équilibre. Stan le retient de justesse, et passe son bras sous ceux du vieil homme pour le soutenir.

— Oh, mon Dieu, Stan, c'est toi, dit la petite voix de la grand-mère. Celle-ci ne reste plus dans la chambre depuis qu'elle a confié le secret à son mari. Elle le veille et ne le quitte plus. Mon garçon, pleure-t-elle. Mon pauvre garçon. Viens là, s'il te plaît, implore-t-elle en tendant les bras depuis le fauteuil.

Stan avance avec Gaston, qui n'a pas parlé depuis que sa femme lui a appris que leur fille avait été tuée par leur petite-fille. À hauteur

du canapé, Gaston se dégage doucement, et se laisse tomber sur les coussins. Stan s'approche alors de sa belle-mère, et pose les genoux au sol. La vieille dame l'entoure de ses bras osseux, et le serre contre elle.

— Pardon, mon petit, prononce-t-elle dans un long sanglot. Je suis tellement désolée. Pourras-tu me pardonner un jour ?

Stan passe ses bras autour du corps décharné, et colle son visage sous celui de sa belle-mère.

— C'est moi qui suis désolé, pleure-t-il à son tour. Je n'ai jamais voulu tout ça. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Rien, mon garçon, dit-elle en lui caressant les cheveux de gestes tremblants. Tu n'as rien fait de mal.

Stan relève la tête, et embrasse affectueusement sa belle-mère. Il se retourne ensuite vers Gaston. Ce dernier est assis au bord des coussins. Il est animé de mouvements de balancier d'avant en arrière. Ses mains et ses jambes sont agitées par des tremblements excessifs. Stan le rejoint, et se met à sa hauteur. Gaston évite son regard. Stan prend alors la tête de son beau-père entre ses mains, et l'oblige à le regarder. Le vieux monsieur craque. La carapace vient de céder brutalement. Il laisse basculer son torse en appui contre Stan. Ce dernier contracte ses muscles pour résister au poids.

— Je t'ai tellement haï, mon garçon, s'égosille le papy de sa voix éraillée. J'ai voulu ta mort, tu sais. Je n'aurais jamais pu croire que…

— Chut, le calme Stan.

— On a même refusé que Delphine continue à porter ton nom. Tu es mort pour nous le jour où on nous a dit que tu avais tué notre fille. Alors que…

— Je ne vous en ai jamais voulu pour tout ça. Je vous aime tellement, conclut Stan en serrant le papy contre lui.

La vieille dame trouve la force de se lever et de faire trois pas pour rejoindre ses hommes et ne faire qu'un avec eux.

De retour à son hôtel, Stan est interpellé. Quand il se retourne, l'homme de l'accueil lui tend un courrier.

— C'est arrivé juste après votre départ tout à l'heure.

Stan le remercie du regard et détaille l'enveloppe, intrigué. Seul le système judiciaire sait où il se trouve.

— Vous avez également reçu plusieurs appels, monsieur.

— Et vous savez qui a essayé de me joindre ? demande Stan, de plus en plus préoccupé.

— Oui…

La sonnerie du téléphone vient les interrompre.

— Ah, excusez-moi.

Stan fait un signe de tête au réceptionniste pour lui indiquer qu'il

patiente.

— Oui, monsieur, répond ce dernier après s'être présenté au téléphone. Oui, justement, il vient d'arriver. Je vous le passe.

Stan a décacheté l'enveloppe, mais il n'a pas le temps d'en sortir le contenu. Le combiné lui est tendu.

— Justement, c'est pour vous, lui dit le réceptionniste.

— Monsieur Faure ?

— Oui.

— Maître Sontreau, je suis l'avocat de votre fille, Delphine Nourot. Voilà, je… elle…

Face à la recherche de mots plus qu'hésitante à l'autre bout du fil, Stan s'impatiente.

— Que se passe-t-il ? Elle a besoin de quelque chose ? Vous voulez me poser des questions ?

— Non. Il s'agit d'un autre problème. En fait, c'est plus grave.

— Quoi ? s'énerve Stan, ignorant le regard curieux du réceptionniste.

— Votre fille est morte, annonce brutalement et maladroitement l'avocat.

Stan reçoit un coup violent à l'intérieur de sa poitrine.

— Elle a choisi de se donner la mort il y a quelques heures. Nous ne savons pas encore comment elle a pu se procurer la lame de rasoir.

Stan refuse de laisser plus de mots entrer dans son esprit. Il lâche le téléphone, et recule contre le comptoir. Le réceptionniste s'affole, et fait le tour pour soutenir Stan, qui commence à s'effondrer doucement.

— Oh ! Monsieur, ça va aller ? Vous voulez que j'appelle les secours ?

Le corps de Stan a glissé jusqu'en position assise. Ses mains s'activent machinalement pour extraire la lettre de l'enveloppe. Il reconnaît l'écriture. Celle qui lui a dévoilé tous les secrets de sa vie. Celle qui l'a blanchi et libéré. Celle qui lui a fait mal.

Stan serre la feuille contre son torse en pleurant dignement et en l'aimant une dernière fois.

Papa,
Mes angoisses sont revenues. Il faut que ça s'arrête.
Entre l'amour et la mort, il n'y a qu'une lettre, qu'un pas, qu'un geste.
Je t'aime, et je voulais juste que tu m'aimes.

Ta petite princesse

FIN

Éditions de Noyelles,
avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

31, rue du Val de Marne, Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et,
d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Nouvelles Plumes, 2019

Couverture : © S. Zygart.

ISBN : 978-2-298-15402-3

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.